



II Suppl. Palat. B-438

111

650813

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

O U
REMARQUES GÉNÉRALES

S U R
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET
SUR LA RÉPUBLIQUE DES TREIZE-
ÉTATS-UNIS.

S U I V I D E
R E C H E R C H E S
P H I L O S O P H I Q U E S

SUR LA DÉCOUVERTE DU
NOUVEAU-MONDE.

Par M. J^H. M * * * * *

*Négociant à Amsterdam & membre de l'Académie
de Bourg-en-Bresse.*



A A M S T E R D A M,
Chez LES HÉRITIERS E. VAN HARREVELT.
M D C C L X X I V.

816109

*Ce peuple, trop longtems par l'Anglois abusé,
Se lasse enfin du joug, & le joug est brisé.*



A U X
GRANDS HOMMES
DES ÉTATS-UNIS.

MESSIEURS,

S'il appartient à la liberté d'imprimer dans l'ame de ceux qui la chérissent, cette noblesse, ce courage & cette énergie qui caractérisoient les anciens héros de la Grece & de Rome, il n'appartient pas moins aux sciences & aux arts d'augmenter les liens heureux de la philantropie qui doivent rapprocher tous les humains. Le souverain du monde réservoir au nouvel empire des ETATS-UNIS de rappeler ces tems mémorables à l'univers, & d'en renouveler l'exemple par le concours heureux des savans & des héros qu'il a produits. Puisse cet empire acquérir la même célébrité, sans en éprouver les revers !

Il a fallu des siècles à l'Europe pour se civiliser, & malgré son ancienneté, à peine y a-t-il deux siècles qu'elle a des Académies. L'Amérique fait mieux ; à peine a-t-elle élevé un temple à la liberté, qu'elle en érige

D É D I C A C E.

un autre aux sciences. Si jamais il regne entre les deux hémisphères une harmonie parfaite, les deux mondes en seront redevables aux sciences, & les sciences, MESSIEURS, vous devront la gloire d'en avoir formé le premier lien.

Tel est le point de vue sous lequel je considère la révolution qui, sans le secours des sciences, n'eût point été couronnée par des succès aussi heureux.

J'ai l'honneur d'être avec une vénération profonde,

MESSIEURS,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur.

JH. M.....

INTRODUCTION.

Briser les chaînes du despotisme au nom sacré de la liberté, est l'acte le plus juste & le plus digne de l'homme. Si les premiers qui osèrent abuser de leur puissance eussent été repoussés & punis, nous n'aurions que le souvenir de cette audace & point d'esclaves. L'histoire de cette dépendance est l'histoire de la foiblesse des uns & du courage des autres, comme elle est celle de la première inégalité parmi les hommes.

Depuis trois siècles l'Amérique est esclave de l'Europe, & depuis ce tems les Nord-Américains sont les seuls qui aient eu le courage de relever la statue de la liberté renversée par les premiers conquérans de cette partie du monde, & montré que c'est une infamie pour des hommes de porter des fers. Les Nord-Américains descendent, il est vrai, d'Européens transplantés sur cette plage, & sous ce point de vue, cette révolution en Amérique est moins étonnante. La justice & l'humanité n'en réclament pas

VI INTRODUCTION.

moins vivement leurs droits en faveur des malheureux indigènes descendans du petit nombre de ceux que le fer barbare de l'Européen a épargnés ou n'a pu frapper. J'aimerois mieux voir les empires du Mexique & du Pérou retomber sous la domination de leurs légitimes maîtres, héritiers naturels de ces souverains détrônés & égorgés, que de voir secouer le joug de l'Espagne aux Européens établis dans ces deux empires. En effet, que peuvent gagner à cette révolution les naturels de ces pays dont les mains reçoivent des chaînes dès le berceau, & dont les cœurs flétris par l'esclavage, ignorent même s'ils sont faits pour être moins malheureux ?

Les fastes de l'univers ne présentent, presque partout, que des traits d'injustice & de barbarie. Quel est le peuple sur la terre qui n'ait souffert ou fait souffrir ? Quel est le siècle qui n'ait pas été témoin de ces scènes d'horreur, de dévastation ? Quel est le coin de terre qui n'ait été arrosé de sang humain ? Le fils du premier homme donna le premier signal du crime & de la perfidie, & depuis, les loix, secondées des sciences, n'ont pu encore préserver l'humanité du fléau destruc-

INTRODUCTION. VII

teur des guerres & des autres maux qui la désolent.

La malheureuse Amérique a été plus qu'aucune autre partie du monde le théâtre de ces désolations, parce qu'elle a constamment été depuis sa découverte l'objet de l'insatiable cupidité des Européens. Les secousses violentes qui ont bouleversé les empires du Mexique & du Pérou sont du nombre de ces événements qui déchirent l'âme de l'homme sensible: comment n'être pas touché du sort affreux de ces souverains dont le seul crime étoit de posséder de grands trésors? Les Cortez, les Pizarre ont, il est vrai, développé tout ce que le génie, le courage & l'héroïsme inspirent de plus grand: on est forcé de les admirer, surtout Cortez, qui est, sans doute, après Colomb, le plus grand homme que l'Espagne ait envoyé dans le Nouveau-Monde. Solis, dans sa belle histoire du siège de Mexico par Cortez, donne une idée si grande des talens de cet heureux aventurier, qu'on prend part à ses succès, malgré les flots de sang mexicain qu'il fit couler. Cependant, quels que fussent son courage & son habileté, il est à présumer que sans les secours des Tlascalans & des Caciques qu'il sut attirer dans son parti, il

VIII INTRODUCTION.

n'auroit pu conquérir le Mexique. C'est à des circonstances non moins heureuses que Pizarre dut ses victoires sur les Péruviens; ces peuples adoroient, comme l'on sait, le soleil, & respectoient leurs Incas comme les fils de cet astre; cette superstition fut cause de leur ruine: ils crurent les Espagnols également fils du soleil, & le préjugé fit qu'ils n'osèrent presque les combattre. D'un autre côté, les espagnols, habiles à profiter de la malheureuse division qui subsistoit entre l'Incas Atahualpa (1) & son frere Huascar, la firent également servir au succès de leur entreprise.

Dès que les Espagnols eurent assuré leurs conquêtes, ils s'occupèrent de la conversion de ces peuples à la religion chrétienne, mais si l'on doit louer leur zèle, l'on ne doit pas moins blâmer la manière dont ils l'exercerent. En effet, la douceur & la patience, vertus si nécessaires pour porter la conviction dans les cœurs, furent malheureusement celles que les missionnaires négligèrent le plus. Comment n'être pas révolté contre le fanatique Valverde, qui abordant l'Incas Atahualpa, une croix à la main, après un discours

(1) Ou par corruption Atabaliba.

INTRODUCTION. ix

très-long sur les mystères de la religion chrétienne, qui ne pouvoit jeter aucune lumière dans l'esprit du prince, passe tout de suite aux menaces & finit par lui dire que s'il s'endurcissoit, il périroit comme Pharaon? Enfin le fanatisme acheva ce que la cupidité avoit commencé. Cependant les Européens détruisoient l'affreuse habitude qu'avoient les Mexicains de sacrifier à leurs dieux des créatures humaines, en leur inspirant de l'horreur pour ces dévouemens sanguinaires. On ne pourroit concilier un tel égarement chez un peuple qui avoit déjà fait tant de progrès dans les arts, si dans notre Europe, on n'avoit vu jusqu'où l'empire de la superstition peut égarer les hommes même les plus civilisés. Enfin, si l'on considère à quel prix l'Amérique est redevable des lumières qu'elle a acquises, la question proposée par l'Académie des sciences de Lyon : *Si la découverte de l'Amérique est un bien ou un mal*, ne présente à l'esprit que des doutes affligeans, une solution plus affligeante encore.

La découverte de l'Amérique est certainement un bien si nous en considérons les suites par rapport à la révolution actuelle & surtout à l'accroissement des sciences, qui du Nord de l'Amérique

X INTRODUCTION.

vont étendre au midi leurs bienfaitantes influences. Mais la philosophie ne devant considérer dans cet examen que le bonheur de l'humanité, les philosophes doivent n'avoir que ce seul objet pour principe & pour but. Ajoutons que ce ne sera jamais qu'après avoir comparé les résultats de ces biens & de ces maux, qu'après les avoir pesés dans la balance de la justice & de la raison, qu'on pourra prononcer. De quel côté penchera-t-elle ? On l'ignore encore. Il est douteux qu'il en résulte un équilibre, encore moins une apparence en faveur de la somme des biens.

Cependant, malgré mes foibles lumières & les soins de mon commerce (1), je n'ai pas craint de travailler sur cette grande question:

(1) Je dois à ma famille, à mes amis, à la vérité, l'aveu de n'avoir jamais sacrifié au plaisir de m'instruire aucun des momens consacrés à mes devoirs : autrement, quelque penchant, quelque goût que je me sente pour les lettres, quelques délices que j'aie à les cultiver, j'y aurois renoncé. Je me réserve seulement de donner à mes récréations littéraires plus d'agrément, de méthode & d'utilité : & mes mémoires, qui en feront la clôture, seront peut-être pour ma famil-

INTRODUCTION. xi

mais ne présumant pas pouvoir la résoudre à la satisfaction de l'académie, je me contente, en attendant l'ouvrage intéressant qu'elle doit couronner dans son assemblée publique de 1785, de présenter au public mes réflexions. Quoique ces recherches paroissent au premier coup-d'œil étrangères au *Spectateur Américain*, elles n'en seront pas moins un appendice utile à ceux de nos lecteurs qui aiment ces discussions philosophiques.

Le Spectateur, après avoir promené ses regards sur l'Amérique en général, les fixe avec intérêt sur cet espace immense où la liberté paroît avoir établi son empire, où les bonnes mœurs paroissent être respectées, où les loix n'ont de force que pour conserver à l'homme les droits qu'il tient de la nature, où le commerce surtout jouit de tout ce qui peut enrichir la patrie & le citoyen, & cet espace immense est la république des Etats-Unis.

La première partie du Spectateur offre *Division de cet ouvrage.*
un précis de tout ce qui a rapport à la

le & mes amis une consolation, si je mérite les regrets de l'une & le souvenir des autres, quand je ne serai plus.

xx INTRODUCTION:

position , au sol & aux productions différentes de l'Amérique septentrionale ; sa division géographique , ses latitudes & ses longitudes , (1) sa population , son histoire naturelle , l'origine des premiers établissemens qui s'y sont formés ; quelles étoient les colonies anglaises de l'Amérique avant leur indépendance , la nature & le produit de leur commerce avec la métropole , leurs usages , leurs monnoies , & enfin une balance ou tableau général de ce commerce , tendant à démontrer quelle est la perte réelle que l'indépendance a causée à l'Angleterre.

Dans la seconde partie , nous considérons ce que sont les colonies proprement dites ;

(*) Quant aux longitudes & aux latitudes des différens pays dans cette partie du nouveau-monde , je peux d'autant plus garantir l'exactitude de celles marquées d'un astérisque , qu'elles ont été soumises à l'examen de mon illustre ami & savant compatriote , M. DE LA LANDE , ce célèbre astronome qui depuis plus de trente ans , est l'admiration de son siècle par ses talens ; & l'un de tous ceux qui cultivent les arts & les sciences , par son penchant à les encourager.

INTRODUCTION. xiii

sous quel point de vue l'on doit regarder la liberté américaine; quels ont été la nature, les progrès & les suites de la révolution. Vient ensuite le portrait du général Washington qui précède une table chronologique des événemens de cette guerre. Les chapitres suivans traitent de tout ce qui concerne les négociations, le commerce & le crédit particulier des Etats-Unis chez les nations de l'Europe. Chaque état y est examiné séparément. Nous avons réuni à ces remarques tout ce qui pouvoit faire connoître ce pays & ses habitans. Une carte exacte des treize états vient à la suite de l'ouvrage présenter l'ensemble des domaines de ce nouvel empire.

Nous nous serions plus étendus sur leurs constitutions; si cet examen n'eût surpassé nos forces. Quand on parle des loix d'un pays quelconque, il ne suffit pas d'en faire l'analyse & la critique; il faut encore indiquer les moyens les plus simples & les plus propres de remédier aux inconvéniens. Les Américains sauront toujours mieux que nous quelles sont les loix qui leur conviennent le mieux; donnons leur le tems de l'examen, & nous verrons suivre de près la réforme, si elle est réellement nécessaire & possible. La fédération

XIV INTRODUCTION.

des colonies réunies par le lien du congrès continental présente une association imposante. Si les premiers législateurs ont promulgué des loix différentes pour chaque état, il ne s'enfuit pas qu'elles doivent subsister ainsi. Les circonstances & la guerre les ont peut-être rendues nécessaires; la paix les changera sûrement en un code universel. Semblables à un arbre vigoureux dont les rameaux prolongés reçoivent la même subsistance & contribuent à la beauté du tout, l'on verra les treize républiques n'avoir qu'un seul centre & qu'un seul rapport. Je sais que l'étendue du territoire & la différence des mœurs exigent des loix différentes; les républiques de la Grèce n'auroient pu subsister sous le même gouvernement. Mais si les Américains conservent les bonnes mœurs, les respectent, & les récompensent même avec éclat; s'ils sont assez heureux, assez forts pour résister au luxe, s'ils savent ou peuvent se garantir des émigrations trop rapides de l'Europe, si la grande population de leur empire vient plus de l'agriculture que du commerce, ils seront longtems heureux & puissans, & leur gouvernement sera à l'abri des fureurs du despotisme, des divisions de l'aristocratie, des troubles de l'anarchie, de

INTRODUCTION. xv

tous les maux enfin qui tiennent encore à nos législations européennes. C'est beaucoup demander & beaucoup attendre sans doute d'un peuple déjà imbu des idées anglaises sur le commerce & les richesses. Qu'on ne s'y trompe pas : le commerce est l'ennemi le plus dangereux des Etats-Unis, & néanmoins celui qu'ils paroissent le moins redouter : l'habitude où l'on est de regarder une grande extension de commerce comme le soutien d'un état, perpétue cette funeste erreur.

La position topographique des Etats-Unis appelle, il est vrai, le commerce des quatre parties du monde, & sollicite tous les habitants à devenir commerçans ; d'un autre côté, je vois toutes les nations de l'Europe se disputer à l'envi la nouvelle branche de commerce que l'indépendance vient de faire éclore. Ne doit-on pas craindre que de ce flux & reflux de jalousie & d'ambition ne naissent les maux de l'opulence, du luxe & de la corruption des mœurs ? Si les hommes étoient assez sages pour se corriger par l'expérience, l'exemple de l'Angleterre suffiroit aux Nord-Américains.

Après une guerre de huit ans ce peuple a eu le bonheur de voir renaître la paix

xvi INTRODUCTION.

dans ses guérets, de se faire reconnoître universellement libre & indépendant. Heureux dans toutes ses entreprises, il n'a eu pour alliés que des amis généreux & fideles. Il a forcé ses ennemis même à l'admirer & à le craindre. L'Angleterre, qui dans la guerre de 1756 prétendoit donner la loi à l'ancien & au nouveau monde, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut. C'est assez qu'elle puisse se dire l'égale de plusieurs. *Tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant*, est une épigraphe applicable à sa situation actuelle. La révolution Américaine est un phénomène en politique, une époque unique dans l'histoire, un objet de surprise & d'admiration pour les administrateurs des empires & pour la postérité. Les premiers en tireront d'utiles leçons pour gouverner les peuples; ils seront plus en garde contre le danger d'attenter aux droits sacrés de l'homme. La seconde aura sans cesse un exemple frappant de ce que peut une nation quand elle n'a pas perdu son énergie, son courage & ses ressources. Souhaitons qu'il n'en résulte qu'un bonheur pour les sujets, une maxime utile pour les souverains, & passons à nos remarques sur les causes qui les ont fait naître.

L E

L E
S P E C T A T E U R
A M É R I C A I N.

P R E M I E R E P A R T I E.



C H A P I T R E I.

Division de l'Amérique Septentrionale.

L'Amérique Septentrionale, séparée de la méridionale (1) par l'isthme de Panama, qui n'a que 7 lieues d'étendue dans sa moindre largeur, commence au 7^{me} degré de latitude septentrionale, s'étend jusqu'au 80^{me} degré de même latitude, & comprend le Mexique, la Californie, la Louisiane, la Virginie, le Canada, Terre-Neuve, les grandes & les petites Antilles. Elle est coupée du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui s'éloignant & se rapprochant alternativement des côtes, laissent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux, quelquefois de trois cens milles anglais. Au-delà de ces monts est un désert immense, dont quelques

(1) Elle s'étend depuis le douzième degré de latitude septentrionale jusqu'au 60^{me} degré méridional, & renferme le Pérou, la Terre Ferme, le Paraguay, le Chili, la Terre magellanique, le Brésil, & le pays des Amazones.

2 LE SPECTATEUR

voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On pense que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages vont se perdre dans la mer du sud. Cette conjecture n'est pas sans vraisemblance.

Le continent embrasse un très-grand nombre de degrés de latitude & de longitude, depuis les limites de la zone torride, le cercle du tropique septentrional, jusqu'à ces fleuves glacés, ces montagnes de glace, où, engourdie par les rigueurs extrêmes d'un hiver perpétuel, la nature semble expirer, faute de facultés végétatives, & où le peu d'êtres humains qu'on trouve dans ces tristes climats, portent si peu les traits que les nations civilisées attribuent à l'espèce humaine, qu'on n'ose leur donner le nom d'hommes.

Le CONTINENT se divise en dix grandes parties, savoir :
DU NORD AU SUD.

CONTINENT.		(1) Longitudes.	Lat. sept.	
1 ^o . La Nouv.-Bretagne.	<i>où est, le fort Larch.</i>	* 307.	16.	55° 26'
2. Le Canada. . .	<i>Québec. . .</i>	* 307.	47.	46. 55.
	<i>Montreal. . .</i>	305.	30.	45. 47.
	<i>Annapolis. . .</i>	312.	20.	44. 48.
3. L'Acadie. . .	<i>Cop de Sable. . .</i>	* 312.	10.	43. 24.
	<i>Port Canseau. . .</i>	* 316.	45.	45. 20.
	<i>Boston. . .</i>	* 307.	3.	42. 25.
4. La Nouv.-Angle.	<i>New-Cambridge.</i>	* 306.	30.	42. 25.
5. La Virginie. . .	<i>James-Town. . .</i>	300.	5.	57. 6.
6. La Caroline. . .	<i>Charles-Town. . .</i>	297.	55.	32. 50.
7. La Floride	<i>orient. { St. Augustin. . .</i>	298.	30.	30. 0.
	<i>occid. { Pensacola. . .</i>	290.	50.	30. 55.
DE L'EST à L'OUEST.				
8. La Louisiane. . .	<i>Nouvelle-Orléans.</i>	* 287.	30.	29. 58.
9. Le Vieux Mexiq.	<i>Mexico. . .</i>	277.	0.	20. 0.
10. Le Nouv. Mexiq.	<i>Santa Fé. . .</i>	271.	0.	35. 32.

(1) Toutes ces longitudes sont comptées de la partie de l'île de Fer qui est à 20°. juste à l'ouest de Paris, suivant l'usage des géographes François. Celles marquées d'un astérisque sont les seuls points bien déterminés. Quant aux autres, quoique nous les ayons mesurées avec le plus grand soin sur l'Atlas de l'histoire de l'abbé Rainal, nous n'osons flatter qu'elles soient aussi exactes que les autres.

A M E R I C A I N.

Les ISLES de l'Amérique septentrionale sont en très-grand nombre & peuvent se diviser en cinq corps, à savoir :

Les Açores, les Isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles.

		Longitudes.	Lat. sept.
1°. Les ACORES, ou <i>Terceres</i> , sont au nombre de 9. & situées entre les 35 & 41 ^e . de Lat. sept.			
Tercere . . .	<i>Angra.</i> . . .	350°. 27'	38°. 39'
Sainte Marie. .	<i>La ville.</i> . .	352. 31.	36. 57.
Pico. . .	<i>Pic des Açores.</i> . .	349. 11.	38. 35.
Fayal. . .	<i>La Baie.</i> . .	349. 2.	38. 32.
Flores.	346. 34.	39. 34.
Gratiôsa.	350. 30.	39. 20.
St. Michel.	353. 0.	34. 10.
St. George.	350. 0.	39. 0.
Corvo.	330. 0.	40. 10.
2°. Les ISLES de TERRE-NEUVE sont situées à l'est du Canada; les principales sont:			
Terre-Neuve. . .	<i>Isle St. Pierre.</i> . .	311°. 23'	46°. 40'
	<i>Plaisance.</i> . .	325. 40.	47. 40.
Anticosti. . .	<i>Le port aux Ours.</i> . .	316. 0.	49. 30.
L'île Royale. . .	<i>Louisbourg.</i> . .	317. 45.	46. 54.
L'île St. Jean. .	<i>Charlotte-Town.</i> . .	314. 20.	46. 30.
3°. Les BERMUDES vis-à-vis de la Caroline sont situées entre les 30 & 34 ^e . de lat. septentrionale.			
Georges-town en est la capitale. .		312. 20.	32. 20.
St. George. . .	<i>St. Georges-Town.</i> . .	312. 40.	30. 15.
St. David.	319. 0.	28. 20.
Warwick.	318. 20.	29. 15.
Sommerfet.	317. 20.	29. 54.
4°. Les LUCAYES font partie des Antilles & sont situées entre les 23 & 28 degrés de latitude septentrionale, au sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par le canal de Bahama. Les principales sont,			
Bahama	298. 20.	26. 30.
Lucayonique.	300. 0.	27. 0.
San Salvador	302. 20.	24. 11.
Bimini.	298. 0.	25. 50.
Alabastre.	301. 0.	25. 30.
Providence.	299. 30.	25. 0.
Sanana.	305. 0.	23. 30.
Mc-Longue.	292. 9.	22. 21.

4 LE SPECTATEUR

		Longitudes.	Lat. sept.
5°. Les ANTILLES se divisent en grandes & en petites. Les Grandes sont au sud-est des Lucayes au nombre de quatre.			
Cuba. . .	<i>La Havane.</i> . .	205°. 0'	23°. 10'
St. Domingue.	<i>San Domingo.</i> . .	308. 20.	18. 20.
	<i>Cap François.</i> . .	* 305. 22.	19. 46.
	<i>Caye St. Louis.</i> . .	* 304. 20.	18. 19.
La Jamaïque.	<i>Kings-Town.</i> . .	300. 50.	18. 10.
Porto-Rico.	<i>St. Jean.</i> . .	312. 0.	18. 30.

Les PETITES-ANTILLES sont divisées en *Îles du Vent* & *Îles sous le Vent*; elles sont en grand nombre. Les premières sont directement opposées à celles du Mexique.

ISLES DU VENT.

La Martinique.	<i>Le fort Royal.</i> . .	* 516°. 20.	14°. 36'
	<i>Le fort St. Pierre.</i> . .	316. 30.	14. 50.
	<i>Le fort de la Trinité.</i> . .	316. 36.	14. 48.
	<i>Le fort Marigot.</i> . .	316. 32.	14. 53.
	<i>Le fort du Mouillage.</i> . .	316. 0.	14. 43.
La Guadeloupe.	<i>Basse-Terre.</i> . .	* 315. 41.	16. 0.
La Dominique.	<i>Bourg des Roseaux.</i> . .	* 316. 1.	15. 18.
Marie-Galante.	316. 36.	16. 5.
La Desirade.	316. 58.	16. 18.
Montserrat.	315. 25.	15. 55.
St. Christophe.	315. 10.	17. 50.
La Barboude.	316. 25.	17. 40.
Les Barbades.	<i>Cap St. Michel.</i> . .	317. 45.	13. 20.
La Grenade.	<i>ou Bridge-Town.</i> . .		
St. Vincent.	315. 46.	12. 15.
Tobago.	316. 15.	12. 50.
La Trinité.	317. 0.	11. 10.
Antigue.	317. 50.	10. 6.
St. Lucie.	<i>Ville St. Jean.</i> . .	* 315. 31.	17. 4.
Redonde.	316. 40.	13. 50.
St. Eustache.	* 315. 7.	16. 54.
Saba.	<i>Le Bourg.</i> . .	* 314. 30.	17. 25.
St. Martin.	* 314. 19.	17. 39.
Sombrero.	<i>Pointe de l'Ouest.</i> . .	* 314. 21.	18. 20.
	314. 2.	18. 38.

A M E R I C A I N. 5

ISLE SOUS LE VENT.

Elles sont moins nombreuses que les premières & sont situées le long des côtes de la Terre Ferme.

		Longitudes.	Lar. sept.
La Marguerite.	513°. 10.	11°. 5.
Bonaire.	309. 20.	12. 26.
Curaçao.	308. 25.	12. 18.
Oruba.	307. 30.	12. 10.

Quelque les îles suivantes n'appartiennent point à notre plan, leurs rapports & leur utilité, eu égard aux voyages pour l'Amérique, nous ont paru rendre ce supplément nécessaire.

Entre le détroit de Gibraltar & les Canaries font.

L'île de Madere.	Funchal.	* 0°. 44'	31°. 33'
Cap. St. Laurent.	* 0. 59'	32. 10.

ISLES CANARIES.

Ténériffe.	Sainte croix.	* 1°. 24.	28. 25.
Pic de Ténériffe.	* 1. 0.	28. 17.
Île de Palme.	Tassacorte.	* 359. 42.	28. 38.
Île Gomore.	Le Fort.	* 0. 32.	28. 6.
Lancero.	Pointe Est.	* 4. 14.	29. 14.
Fortaventure.	Pointe Ouest.	* 2. 8.	28. 4.
Île de Fer.	Au Pic.	* 0. 0.	14. 57.

ISLE DU CAP VERD.

St. Jago.	l Porto Praya.	* 354. 7.	14. 54.
-----------	----------------	-----------	-----------	---------



CHAPITRE II.

Population de l'Amérique Septentrionale.

C'EST à l'agriculture encouragée, c'est à la nécessité d'avoir des enfans pour la faire fleurir & en augmenter les produits, que l'Amérique septentrionale est redevable de sa grande population. On y compte environ trois millions d'habitans. Le nombre des noirs s'y élève à quatre cens mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres.

Le peuple, dit le docteur Franklin, s'accroît partout en raison du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, se déterminent le plus tard qu'ils peuvent à un établissement difficile à former, coûteux à maintenir, & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trop souvent trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domestiques n'en ont point, & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est sensible, surtout dans les grandes villes, où les générations ne se reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & où l'on voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette

Sur le ma-
riage.

décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme tous les terres sont occupées & mises à peu-près dans leur plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de ceux qui possèdent. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance & les facultés de se reproduire par le mariage. Telles sont les tristes suites de la dépravation des mœurs, de la paresse & du goût pour les plaisirs.

Chez un peuple cultivateur les mœurs sont ce qu'elle doivent être; les femmes sont douces, modestes, compatissantes & secourables, elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs char-^{Caractère des femmes}mes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance comme la sécurité qui naît de la propriété; comme l'espérance & la facilité d'augmenter ses possessions; comme la dépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, leurs commodités & leurs plaisirs. A la place du luxe qui traîne la misère à sa suite, au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement, desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète

8 LE SPECTATEUR

*Bonheur
de la vie
champêtre.*

envie de nuire qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & dans les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est ni dans un état d'éloignement réciproque, qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de l'espèce humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté, mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui suit le goûter. C'est là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique septentrionale: c'est là qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aime pour la première fois; c'est là que l'innocence & la vertu ne laissent jamais périr la beauté toute entière. C'est aux bienfaits attachés à la pureté de ces mœurs que l'on doit attribuer l'extrême population de l'Amérique septentrionale. Mais il est à craindre que ce nombre prodigieux d'émigrans Européens qui, avec l'envie de s'y enrichir, y portent leurs vices & le dangereux poison de la séduction, n'opèrent en peu une révolution funeste dans les mœurs de ce peuple vertueux (*). La contagion du mauvais exemple n'est pas moins à craindre pour les peuples que pour les individus.

(*) Les Nord-Américains.

CH A P I T R E I I I.

Histoire naturelle.

Sous quelque point de vue qu'on envisage la nature, son étude est intéressante. C'est par le rapprochement de ses différentes productions que nous pouvons la suivre dans sa marche, augmenter nos connoissances.

L'histoire naturelle du monde est encore imparfaite, & les travaux journaliers des naturalistes nous prouvent l'immensité des richesses qui nous restent encore à recueillir. L'Europe est la seule partie du globe où l'on ait feuilleté ce livre précieux avec succès. Nos savans, il est vrai, ont fait plusieurs voyages en Asie, en Afrique & en Amérique; mais ces voyages toujours trop courts, trop gênés par les circonstances, ou la nécessité de repartir, ont rendu leurs observations imparfaites, & nous ignorons encore la plupart des productions de la nature dans ces régions éloignées dont on ne connoît guère que les côtes. Malheureusement pour la philosophie les habitans de ces trois parties du monde ont ou trop peu de zèle, ou trop peu de lumières pour s'occuper d'un pareil travail, & nous ne savons à cet égard que ce que les voyageurs européens n'ont souvent fait qu'entrevoir.

L'Amérique septentrionale doit surtout intéresser les naturalistes; elle doit offrir un champ vaste à la curiosité, & le peu que nous en connoissons, fait desirer que les savans des académies de Philadelphie & de Boston nous éclai-

Obstacles pour parvenir à une connoissance plus exacte de l'Amérique & de ses productions.

rent sur les productions indigènes de leur sol. En attendant ce travail de leur part, arrêtons-nous un instant sur celles qui ont déjà fixé l'œil des Européens dans le nord de cette partie du monde, & bornons-nous aux plus essentielles.

*Montic-
ules.*

La plupart des hautes montagnes dans le territoire des Etats-Unis sont des granits hétérogènes & très-adhérens. L'eau forte n'y cause presque aucune effervescence. Les pierres calcaires pures, cristallisées sous différentes figures & que l'on désigne sous le nom général de Spath, y sont très-abondantes. L'ensemble de ces montagnes paroît être un composé, un mélange de plusieurs substances réunies, & feroit croire qu'elles sont hétérogènes; mais elles ne sont indubitablement telles qu'à leur superficie. Ces montagnes que l'on doit placer dans la classe des primitives, n'ont dû être formées que par une matière vitrifiée, en fusion bouillonnante pendant des milliers d'années, & sont nécessairement homogènes d'origine. Mais la grande révolution qu'elles ont dû éprouver, les ont couvertes de parties hétérogènes; les crevasses qu'on y apperçoit dans différens endroits, les blocs immenses qui paroissent avoir été jetés sur leur sommet & qui ne s'y soutiennent que par leur énorme pesanteur, attestent ces révolutions qui ont tant de fois changé la face du globe.

Si l'on parcourt les monticules dont le Maryland est rempli, on s'apperçoit que ce pays n'est pas assez découvert, & que les monticules sont trop bas pour saisir aisément leurs directions générales. Les naturalistes du pays les placent dans la classe des montagnes secondaires. Pour

adoucir la pente des montagnes & rendre les chemins plus commodes, les habitans ont entassé des pierres dans les bas-fonds & rempli les interstices d'une terre végétale peu adhérente. Les limites des possessions respectives ne sont presque toutes désignées que par des pierres amoncelées assez négligemment en forme de muraille. Ces pierres dont les angles sont brisés & effacés, leur arrondissement, tout atteste d'une manière authentique le long séjour des eaux dans ces contrées, principalement dans la province de New-York.

Les carrières de marbre sont très-abondantes *Marbre.* dans l'Amérique septentrionale, le Maryland surtout en fournit de très-beau & en quantité.

En parcourant l'état de Massachusset & celui de Pensylvanie, il n'est pas étonnant de rencontrer des rivières de communication dont le lit est creusé dans des bancs de pierre siliceuse, grise & rouge : on y trouve des blocs d'argile pétrifiée renfermant des galets, ou cailloux roulés, qui en les frappant se détachent facilement & y laissent l'empreinte de leur forme.

La main bienfaisante du créateur n'a pas voulu répandre partout les mêmes dons ; elle n'a pas voulu que tous les pays produissent les mêmes plantes, les mêmes fruits ; de pareils rapports auroient nui à la communication des peuples, parce que le véhicule puissant de l'industrie, de l'admiration & de l'ambition des hommes, est la possession des objets nouveaux. La fécondité merveilleuse de la terre présente sous chaque climat la nature sous un point de vue toujours nouveau, toujours intéressant. Le soleil qui vivifie à son

gré tous ces trésors, lance ses feux différemment, & c'est des divers degrés de sa chaleur que naissent ces nuances, & cette variété infinie.

Productions générales de l'Amérique.

L'Amérique en général contient seule plus de la moitié du globe, & l'on sent combien sa découverte a dû enrichir nos connoissances & notre hémisphere. Mais ce n'étoit point assez pour nous, que l'Amérique eût produit de l'or, de l'argent & des pierres précieuses, on a prouvé que ces possessions ont plus appauvri l'Europe qu'elle ne l'ont enrichie: & quant à l'Amérique, ces riches productions n'eussent été d'aucune considération, si elle n'eût en même tems offert à ses habitans une mine plus précieuse que les autres: c'est le fer. Nous devons à l'Amérique des objets d'autant plus intéressans, plus agréables & plus utiles, qu'ils enrichissent notre commerce, & servent en partie à soulager la nature par l'art de les mettre en usage. Tels sont par exemple, le sucre, le tabac, l'indigo, la cochenille, le café, le gingembre, la casse, le mastic, l'aloès, le coton, le cacao, l'écaille, le quinquina, les bois de teinture, les épiceries, les baumes de Tola, de Capahu, du Pérou, le bezoard, l'hypécacuaana, le sang de dragon, l'ambre, les gommés, le vis-argent, les ananas, & des toiles précieuses par leur finesse & leur beauté.

Plantes.

A mesure qu'on approche des parties méridionales des Treize-Etats, on remarque un changement sensible dans les productions; elles y sont meilleures & en plus grande quantité qu'au nord. Les plantes y sont presque toutes odoriférantes; les champs sont remplis d'immortelles blanches, & le parfum qu'elles exhalent est admirable. Un

botaniste laborieux pourroit y faire une moisson abondante & curieuse. Le développement des sciences dans cette république nouvelle nous promet des hommes qui en feront l'histoire.

La culture n'ayant point encore procuré aux terres de l'Amérique le degré de force & de bonté dont elles sont susceptibles, il n'est pas étonnant que dans certains endroits les arbres y périssent souvent par leurs racines qui, pénétrant trop peu, sont plus exposées aux intempéries de l'air. C'est sans doute pourquoi leurs bois sont plus légers & durent moins que les nôtres.

Dans les Etats-Unis l'usage est de labourer les terres pendant l'automne, de semer depuis le milieu d'avril jusqu'au 10 de mai, & de couper les bleds depuis le 15 août jusqu'au 20 septembre. Les terres qui n'ont été labourées qu'au printemps, rapportent moins, dit-on, parce que les parties nitreuses de la neige ne s'y insinuent pas bien.

Dans les grandes forêts du Nouveau-Monde, vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'arbres dont elles sont composées: mais de longues observations ont fait acquérir des lumières que les voyageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant en Amérique c'est la hauteur & la grosseur surprenante des pins, des sapins & des cedres. On y distingue quatre sortes de pins; l'une ressemble à la nôtre; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Pérusse: les deux premières produisent une résine fort propre à faire le brai & le goudron.

Le chêne. Le chêne, le plus grand, le plus beau, le plus durable & le plus utile des végétaux qui croissent dans les forêts, est ici très-abondant; on en trouve même de différentes especes; les uns ont leurs feuilles extrêmement découpées, d'autres les ont longues & étroites comme celles du pêcher. En Virginie le bois de chêne est remarquable par ses veines rouges; il y a une espece de chêne toujours vert, dont les feuilles sont oblongues & sans sinuosités, une autre dont le gland est très-long. Les Indiens font usage de celui-ci, qui est doux, pour épaissir leur soupe; ils en retirent aussi une huile très-bonne. Le chêne du Canada & de la Caroline a son écorce blanchâtre, & le bois est vert; il porte des glands aussi doux que la noisette. Cette espece croît un tiers environ plus vite; il est très-robuste & s'accommode des plus mauvais terrains.

Le bois de chêne réunit tant d'excellentes qualités, tant d'avantages, qu'il est le plus recherché de tous les arbres pour un très-grand nombre d'ouvrages; pour la structure des moulins, des pressoirs; pour la menuiserie, le charronage; pour des treillages, des échelas, des cercles & notamment pour la construction navale. On appelle merrain le cœur du chêne dont on fait des douves. Que de motifs propres à en faire desirer la multiplication!

Arbres particuliers du pays.
Le Tulipier. Le Tulipier, ou arbre aux Tulipes, ou bois jaune, est de Virginie; c'est un des plus beaux arbres qu'on puisse cultiver, il croît dans presque toute l'Amérique septentrionale depuis le cap de la Floride jusqu'à la Nouvelle - Angleterre. Il devient fort grand, & quelques-uns ont jusqu'à

trente pieds de circonférence. Cet arbre est remarquable par ses branches pliées en toute sorte de sens. Ses feuilles ont la figure de celles de l'érables. Ses fleurs ont toujours été comparées aux tulipes, d'où l'arbre a pris son nom ; mais elles approchent plus de celles de la Tritillaire : elles sont d'un vert pâle, teintes à la partie inférieure de rouge & de jaune. On a observé que le calice est composé de trois pièces : la corole a neuf pétales & renferme plusieurs étamines. Aux fleurs succèdent des capsules oblongues, qui toutes réunies forment un fruit écailleux comme les cônes du sapin.

Cet arbre se plaît particulièrement dans les terrains humides ; il est très-propre à former des massifs & de superbes avenues. (On en voit un très-beau à Paris dans le jardin des pépinières du roi.) Le bois est d'un très grand usage pour les bâtimens ; il passe dans le pays pour être le meilleur dont on puisse faire des pirogues ou des canots d'une seule pièce. Ainsi l'Américain jouit de l'agrément de voir par millions cette fleur charmante pour laquelle nos fleuristes prennent tant de peine, afin d'en orner leurs jardins.

L'érable sert à faire des chaises, des tables & autres meubles semblables. Sa sève est d'un grand usage dans les festins ; elle est blanche, très-claire, extrêmement rafraîchissante, laissant dans la bouche un agréable parfum, d'ailleurs salutaire & pectorale. C'est au moyen d'une incision qu'on extrait cette sève ; pour l'amener à l'état de sucre, on la fait évaporer par l'action du feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse dans des moules de terre ou

d'écorce de bouleau; le sirop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation en altere le goût. Ce sucre sert au même usage que le sucre de cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. L'érable tient lieu de cannes aux sauvages de l'Amérique. Cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne & se plaît sur le bord des ruisseaux dans des lieux humides; l'incision se fait dans le mois de mars, au bas du tronc, à deux ou trois pouces de profondeur. La liqueur des jeunes arbres est si abondante qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Pour conserver l'arbre, il faut n'y faire qu'une ou deux incisions.

Cirier.

Le cirier est un arbrisseau rameux, tortueux, irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Ses feuilles disposées alternativement, sont étroites, entières ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premières forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines; les secondes disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont ramassés à la fin de l'automne & jetés
dans

dans l'eau bouillante. La substance dont ils sont enduits, se détache, surnage & s'enlève avec une écumoire: lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un vert sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un vert agréable. Cette matière, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'un & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Elle brûle plus lentement que le suif, est moins sujete à se fondre, & comme l'odeur n'en est pas désagréable, elle obtient toujours la préférence partout où l'on peut s'en procurer sans la payer trop cher; mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Outre cette propriété, on en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacheter.

Le noyer est très-commun dans l'Amérique *Noyers* septentrionale. Celui de la Virginie & de la Louisiane a le bois plus coloré que le nôtre; il est quelquefois presque noir, mais ses pores sont très-larges. Ce sont de fort beaux arbres, dont les feuilles sont très-longues, quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires n'est bon qu'en cerneaux, parce qu'en mûrissant le zeste en devient trop dur; cependant les naturels du pays en font une espèce de pain. Voici leur méthode: ils écrasent les noix avec des maillets, & lavent cette pâte dans plusieurs eaux; le bois surnage avec une portion d'huile. A mesure qu'ils remuent la pâte avec les mains, il se précipite au fond une espèce de farine; c'est celle dont ils font usage. Dans le Canada on trouve

I l art.

B

une sorte de noyer qui fournit, mais en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un sirop, mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'érable. Parmi les noyers de cette contrée on en trouve dont le bois veiné sert à faire de très-beaux meubles, exhalant une odeur de citron.

Le Châtaignier.

Le châtaignier de Virginie, ou le chinkapin, a ses feuilles larges & porte un très-gros fruit; le tronc de l'arbre y est à-peu près de la grosseur de ceux d'Europe; son écorce lisse & tachetée tire sur le gris: il paroît que les Américains n'ont pas encore tiré de ce fruit autant d'utilité que les Européens; ils ignorent même l'art de le préparer pour en faire une nourriture dans le besoin: c'est sans doute parce qu'ils ont le bonheur d'ignorer les horreurs de la disette.

Le Cerisier.

Le cerisier n'y est presque pas connu, à moins qu'on ne donne ce nom à une espèce de cerises à grappes, petites & amères. Il en est de cet arbre comme de la vigne que l'on voit serpenter en Virginie presque sur tous les arbres. Quand la population aura fait plus de progrès, les connoissances journalières augmenteront, & les Américains en tirant meilleur parti de la bonté de leur sol, acquerront la propriété de toutes les productions européennes.

Le Sassafras.

Le sassafras, ou laurier des Iroquois, que les Floridiens nomment Palamé ou Pavanea, est un bois ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, spongieuse & légère, de couleur cendrée, roussâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante qui approche de celle du fenouil, ou de l'anis. Celui qui

croît dans le Connecticut, est une espèce de laurier rose couvert de fleurs, dont le coup d'œil est charmant. Le tronc du sassafras est nud, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à son sommet comme celles d'un pin ébranché; ses feuilles sont à trois lobes comme celles du figuier, vertes en dessus, blanchâtres en dessous; ses fleurs sont en grappes, découpées en cinq parties: il leur succede des baies semblables à celles du laurier. Il produit un petit fruit dans un calice lacteux; quand il croît il est vert, & devient violet dans sa maturité. Sa propriété est sudorifique; on en retire une huile essentielle, & cependant son bois a de la peine à brûler.

Au nombre des arbrisseaux particuliers à ce pays, il en est que l'on ne sauroit passer sous silence. Tels sont: le vinaigrier, arbrisseau très-moëlleux qui produit un fruit aigre en grappes, de couleur de sang de bœuf; on fait infuser ce fruit dans de l'eau pour en faire du vinaigre dont la qualité est assez bonne. *Le Vinaigrier.*

La pémine, autre arbrisseau qui croît le long des ruisseaux & des prairies. Son fruit est en grappe & d'un rouge très-vif; sa qualité est astringente. *La Pémine.*

L'Atoca, qui donne un fruit à pepins de la grosseur des cerises: cette plante rampe dans les marais; son goût est âcre, mais on peut en faire de très-bonnes confitures en l'adoucissant par le moyen du sucre. *L'Atoca.*

Le cotonier, est une plante qui pousse comme l'asperge à la hauteur d'environ trois pieds, & qui se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin avant que la ro- *Le cotonier à jus cre.*

sée soit tombée, il en sort avec l'eau une espèce de miel qui ne demande que d'être bouilli pour se réduire en sucre. La graine se forme dans une gousse qui contient une sorte de coton.

*Le gro-
feuille.*

Quoique les Américains ignorent l'art de faire la gelée de *grofeilles*, ils sont cependant dans le cas de se procurer ce raffinement dans leurs deserts ; mais le goût de ces sortes de préparations tient trop au luxe de nos tables, pour penser qu'il reste longtems inconnu. Les trois sortes de grofeillers qu'on y voit sont semblables aux nôtres, & croissent sans culture.

*Le Maïs,
ou bled de
Turquie.*

Lorsque les Anglois aborderent dans l'Amérique septentrionale, les vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs. Cette plante a le port du roseau, ses feuilles d'un beau vert, assez larges & fort longues, entourent à leur base, la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine : chacun des paquets dont il est composé, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines renfermées entre deux écailles propres : à l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles, disposées en épis très-serrés sur un axe épais & charnu, caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style, devient une graine farineuse, presque sphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par la couleur & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épis. Cette espèce de bled, ignorée alors en Europe, étoit la seule qui fût

connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile ; les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jeter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Ce fruit est rempli d'une moëlle blanche qui a un goût sucré ; c'est dans cet état, c'est-à-dire avant sa maturité parfaite, qu'on le fait griller. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées que la culture. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & après l'avoir réduit en pâte, on le cuisoit sous la cendre, souvent même on le grilloit seulement avant de le manger (1). Le maïs réunit bien des avantages : la feuille est

(1) Les avantages que l'humanité retire de ce grain sont infinis ; une grande partie des hommes & des animaux privés en font leur nourriture. Cette plante est avantageusement cultivée en France, principalement dans la *Province de Bresse* où l'on engraisse des volailles qui profitent à vue d'œil avec cette seule nourriture. Les chapons de Bresse, si fort en réputation pour leur extrême délicatesse & leur grosseur, sont preuve de l'excellence de ce grain. Il n'est pas rare de voir de ces chapons peser jusqu'à douze livres. Les fameux cochons de Naples qui pèsent jusqu'à cinq cents livres, ne sont engraisés qu'avec ce grain.

Il est peu de pays où l'on fasse une nourriture plus générale de ce grain qu'en Bresse ; les paysans lui donnent le nom de *panei* ou *pai* ; *panouille* est le terme qui désigne l'éplu en entier. Les bourgeois même font de la farine de ce grain une bouillie assez épaisse que l'on délaie ensuite avec du lait ; dans cet état cette bouillie se nomme *Gaude*. Je connois des Bressans allés à Paris qui font venir de cette farine pour en régaler leurs amis. Si l'on laisse refroidir cette bouillie, elle prend une consistance ferme ; on la coupe par tranche ; mise sur le gril avec du sucre en poudre, elle devient un mets excellent.

très-bonne pour la nourriture des bestiaux, chose infiniment précieuse dans les contrées où les prairies ne sont pas communes.

La tige fraîche de cette plante contient un suc de même que la canne à sucre; on peut en faire un sirop très-doux, & qui a le véritable goût du sucre. On a proposé dans les mémoires de l'académie d'essayer s'il ne pourroit point se cristalliser comme le suc de la canne à sucre.

Les Américains tirent un très-bon parti des tiges desséchées; ils les taillent en plusieurs filamens dont ils font des paniers & des corbeilles de différentes formes & grandeurs. On a même trouvé le moyen d'en faire un mets délicat : on écale les jeunes grappes lorsqu'elles sont de la grosseur du petit doigt, & encore vertes : on les fend en deux, & on les fait frire avec de la pâte comme des artichauts. Elles peuvent aussi se confire très-bien dans du vinaigre, comme des cornichons. Elles sont de même très-agréables dans la salade. Outre ces diverses manières de se servir de cette plante, les Américains retirent encore de ces grains pilés & macérés dans de l'eau, une liqueur vineuse qui enivre, & dont on peut extraire un esprit ardent.

Un terrain maigre, léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains celui qui peut soutenir plus longtems la sécheresse & l'humidité : aussi les Anglois se déterminèrent à le conserver & à le multiplier

dans leurs établissemens (1). Ils en envoyèrent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, & s'en servirent pour leur propre usage.

Entre les simples, on vante l'*Apoyomrofi* ou *simples*, *Pasifiranda*, qui croît dans la Floride & dont on fait la description suivante : ses feuilles ressemblent à celles du poircau, mais sont plus longues & plus déliées ; son tuyau est une espèce de jonc plein de poulpe, noueux & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur est petite & étroite, sa racine déliée, fort longue, semée de nœuds ou de boulettes rondes & velues. C'est ce que les Espagnols nomment *Chapelets de Sainte Héleine* & les François *Patentres*. Ces boulettes coupées & exposées au soleil, deviennent très-dures, noires au dehors & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de celle du *Galanga*. Elles sont seches & chaudes au troisième degré & plus, un peu astringentes & résineuses ; cependant elles ne se trouvent que dans

(1) Le *maïs*, qui est le nom américain, est le même que le bled que l'on connoît en France sous celui de *bled de Turquie* ou *bled d'Inde*. Il est très-douteux que ce soient les Anglois, comme ils le prétendent, qui l'aient transporté de l'Amérique dans les différentes parties du monde : car plusieurs auteurs célèbres s'accordent à dire que l'on donne à cette précieuse plante le nom de bled d'Inde, *Frumentum Indicum*, parce qu'elle tire son origine des Indes, d'où elle fut apportée en Turquie, *Triticum Tarsicum*, & de-là dans toutes les autres parties de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique. On donne à cette plante dans l'Angoumois & dans le Limousin, le nom de bled d'Espagne. J'ai consulté divers Américains instruits, sur le nom de maïs, pour savoir ce que signifioit ce nom que les sauvages lui ont donné, mais ils ignoroient son étimologie. C'est sans doute ce qui est cause qu'on croit le maïs originaire de l'Amérique.

les lieux humides. Les sauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un suc & s'en frottent le corps, après s'être baignés, dans la persuasion qu'il fortifie la peau & qu'il répand une odeur agréable. Les Espagnols ont appris d'eux aussi à réduire ce simple en poudre, qu'ils prennent dans du vin comme un remède pour la pierre & pour les obstructions des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre pour arrêter le sang, pour fortifier l'estomac & pour les douleurs de l'uterus.

Insectes.

*Chenilles
de Virginie*

Les chenilles de l'Amérique sont absolument différentes de celles de l'Europe. Celles que l'on voit en Virginie paroissent n'avoir ni têtes, ni pieds. Leur corps est presque entièrement couvert d'une espèce de houpettes, longues, ferrées, unies, comme si on les avoit ébarbées avec des ciseaux. Les unes sont d'une seule couleur, les autres d'un rose très-vif; il y en a de symétriquement tachetées. Mais il en est une espèce très-rare & plus remarquable par sa grosseur & sa beauté, longue d'environ 4 pouces sur 7 à 8 lignes de diamètre; sa peau fine d'un vert tendre, laisse appercevoir l'agitation de ses artères: ses cristallins sont de la grosseur d'un pois & sa queue d'un jaune vif. Chacun de ses anneaux à quatre petites cornes rameuses dures & d'un noir de jais d'environ deux lignes de longueur. Sa tête est ornée de huit autres cornes longues de plus d'un pouce, fortes, recourbées sur elles, jaunes, noires aux extrémités & du poli le plus brillant. Ce superbe insecte semble dans la sûreté de ses mouvemens

annoncer qu'il connoît la noblesse de sa parure & la supériorité sur ses semblables.

C'est encore en Virginie qu'on trouve une es- *Araignée;*
pece d'araignée très-dangereuse par la subtilité
étonnante de son venin. Il cause à la personne
qui en est piquée, une tension, une irritation
cruelle dans toutes les parties du corps. Comme
le genre nerveux paroît être principalement atta-
qué, au lieu de se servir de l'Alkali volatil, le
meilleur remède est celui de l'eau tiède.

Les abeilles sont très-abondantes dans le nord *Abeilles;*
de l'Amérique; mais l'on croit que cet insecte y
a été apporté d'Europe. Depuis que les bras de
l'industrie ont fertilisé la terre dans cette région,
on a vu qu'elle pouvoit donner aux cultivateurs
les mêmes plantes ou les mêmes fruits que l'Eu-
rope, & ce bienfait n'est pas le moins considéra-
ble dont ils aient été récompensés.

Le Nouveau-Monde contient nécessairement un *Serpent à*
grand nombre de reptiles. Entre les serpens du *sonnette.*
Canada, on ne parle avec distinction que du ser-
pent à sonnette. On en voit d'aussi gros que la
jambe d'un homme, quelquefois même plus gros,
& d'une longueur proportionnée; mais les plus
communs ne sont ni plus gros, ni plus longs que
nos plus grandes couleuvres de France. Leur figu-
re est fort bizarre: sur un cou plat & très-large,
ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont
vives sans être brillantes: le jaune pâle y domine
avec de belles nuances. La queue est écaillée en
cotte de maille, un peu aplatie; elle croît, dit-
on, tous les ans, d'une rangée d'écaillés, de
sorte qu'on connoît l'âge du serpent à sa queue,
comme celui des chevaux à leurs dents. En ram-

pant il fait le même bruit que la cigale (1), & la ressemblance est si parfaite, qu'on y est trompé; c'est de ce bruit que ce reptile tire son nom.

Une des principales raisons pour lesquelles je m'arrête de préférence à ce serpent, c'est afin de guérir les terreurs qu'il inspire à ceux qui ne le connoissent que par la relation peu fidele de quelques voyageurs ignorans. Ce reptile est naturellement peureux. jamais il n'attaque les passans; mais si on l'irrite, ou qu'on ait le malheur de mettre le pied sur lui, dans l'instant on est piqué. S'il est poursuivi, pour peu qu'il ait le tems de se reconnoître, il se replie en rond, la tête au milieu, & s'elance avec roideur & rapidité sur son ennemi. Sa morsure est mortelle, si on n'y remédie sur le champ; on l'avoit toujours regardée comme incurable, jusqu'à la découverte qu'on fit, il y a quelques années, dans la Nouvelle-Ecosse, d'une plante que sa propriété fit appeler plante du serpent, & que les François nomment Seneka; la poudre de cette plante étant appliquée sur la plaie en forme de cataplasme, est un véritable antidote. Cette plante est facile à distinguer: la tige en est ronde, un peu plus grosse qu'une plume d'oie, de 3 ou 4 pieds de hauteur: elle se couronne d'une fleur jaunée d'une odeur agréable, qui ressemble à une marguerite commune, tant par sa forme que par sa grandeur. Ses feuilles, qui sont d'une figure ovale & étroite, sont soutenues par un pédicule d'environ un pouce de long qui sort des nœuds de la tige:

*Plante
propre à
guérir sa
morsure.*

(1) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la cigale, n'est qu'un bruit qu'elle fait avec ses ailes.

chaque pédicule a cinq feuilles comme un pied de bled de Turquie.

On trouve dans les parties du fleuve St. Lau-^{Poisson}
rent dont l'eau est salée, toutes les especes de ^{du fleuve}
poissons qui vivent dans l'Océan (1), le saumon, ^{& du golfe}
le thon, l'aloise, la truite, la lamproie, l'éper-^{St. Lau-}
lan, le congre, le maquereau, la sole, le hareng, ^{rent.}
l'anchois, la sardine, le turbot & quantité d'au-
tres. Dans le golfe, on y trouve en abondance
le flottan, trois sortes de raies, le lencornet &
la goberge (de l'espece des morues,) la plie, le
requin & le chien de mer, qui est une espece
de requin.

Sur toutes les côtes de l'Acadie, les huitres ^{Poisson}
sont en grand nombre, les étangs sont remplis ^{des lacs}
de truites saumonées longues d'un pied. On y
trouve des tortues de deux pieds de diametre
dont la chair est excellente & l'écaille supérieu-
re, rayée de blanc, de rouge & de bleu. L'es-
turgeon est ici un poisson de mer & d'eau
douce, que les Canadiens prennent pour le dau-
phin des anciens: le poisson blanc que *la Hon-*
tan met au dessus de toutes les especes connues,
est un manger délicieux.

Le poisson armé, nommé par les sauvages ^{Poisson}
Chaouferou, est trop curieux pour ne pas en ^{armé.}
faire une description particuliere. Il ressemble
à peu-près au brochet; mais il est couvert
d'une écaille à l'épreuve du poignard. Sa cou-

(1) Je ne parle point ici des morues; ce qui les concerne
se trouve à la suite du Chap. 8e. 1ere partie, où je parle des
pêches de Terre-Neuve.

leur est un gris argenté ; il lui sort de dessous la gueule une arête plate, dentelée, creuse & percée par le bout, ce qui fait juger que c'est par là qu'il respire. La peau qui couvre cette arête, est tendre, & sa longueur est proportionnée à celle du poisson dont elle fait environ le tiers; sa largeur dans les plus petits est de deux doigts. Non-seulement ce poisson est un vrai pirate pour les habitans de l'eau, mais il fait aussi une guerre terrible à ceux de l'air, & sa méthode le rend un animal fort singulier. En chasseur habile, il se cache si bien dans les roseaux, qu'on ne peut voir que son arme qu'il tient élevée perpendiculairement au dessus de l'eau. Les oiseaux qui cherchent à se reposer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent: aussitôt le monstre ouvre la gueule & ravit si subtilement sa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents qui bordent l'arête sont assez longues & fort pointues.

*Animaux
qui four-
nissent les
pellereries
du Cana-
da.*

Les animaux les plus précieux au commerce sont sans doute ceux que l'on trouve dans le Canada & dont les fourures & les peaux sont si recherchées des Européens; nous allons en faire une courte analyse pour l'instruction de ceux qui ne connoissent ces pellereries que de nom.

*La Lou-
tre.*

La loutre est un animal vorace qui, courant ou nageant sur les bords des lacs & des rivières, vit ordinairement de poissons, & qui, quand il en manque, mange de l'herbe & même l'écorce des plantes aquatiques. Il est plus grand & plus commun dans le nord de l'Amérique; sa fourrure y est aussi plus belle & plus noire que partout ailleurs. Son séjour & son goût dominant l'on fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans

l'air & dans l'eau : mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à peu-près comme tous les animaux terrestres.

La fouine : y est en trois especes, commune, *La Fouine* vison & puante ; elle a le poil brun, & plus ^{noir} foyeux que celle d'Europe.

Le rat : il y en a de deux especes dont la *Le Rat* dépouille entre dans le commerce ; l'un qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats ; son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. L'autre rat s'appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc ; il a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert au même usage.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écu- *L'hermine* reuil, mais un peu moins allongée, a, comme ^{noir} lui, les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre ; l'extrémité de sa queue longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moissons ou des fruits, devient en hyver blanc comme la neige : cet animal vif, léger & joli fait une des beautés du Canada : mais, quoique plus petit que la martre, il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les *La Martre* pays froids, au centre des forêts, loin de toute ^{ville} habitation ; c'est un animal chasseur & vivant d'oiseaux. Quoique la martre n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait sur la neige, paroissent être d'un animal très-grand, parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa

fourrure est recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuse que celle de la martre si distinguée sous le nom de Zibeline. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle, parmi les autres, est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans; les naturels du pays en augurent un bon hiver, c'est à-dire beaucoup de neige, qui doit produire une bonne chasse.

Chat Cervier. Un animal, que les anciens appeloient Lynx, connu sous le nom de Loup-cervier, ne s'appelle que Chat-Cervier dans le Canada, parce qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleusement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de sentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper & qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche & d'un goût exquis: mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau; quoique le poil en soit fort long & d'un beau gris-blanc, elle est moins estimée pourtant que celle du renard. Celui de Moscovie a le poil tout-à-fait noir & d'un mérite plus rare que celui du Canada.

On tire de l'Amérique septentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil, des peaux de rennes sous le nom de Caribou; des peaux d'élan sous le nom d'Orignal.

L'Orignal. L'Orignal est de la grosseur du cheval; il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, puisqu'on ne lui donne que la lon-

gueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les pieds du cerf; un long poil lui couvre le garrot, le cou & le haut du jarret: sa tête a plus de deux pieds de long, & sa manière de l'étendre en avant lui donne une mauvaise grace; son muse est gros & rabatu par le haut, ses naseaux sont si grands, qu'on y peut fourrer la moitié du bras, enfin, son bois est beaucoup plus large que celui du cerf, & n'est guere moins long; mais il est plus fourchu; comme celui du daim, il se renouvelle tous les ans. Outre les chasseurs, il a deux autres ennemis qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le Carcajou ou Quincajou, espèce de chat sauvage d'un poil roux & brun, dont la queue est si longue qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher ou sauter du haut d'une brapche sur un orignal, il s'attache à son cou qu'il entoure de sa longue queue, & de ses dents il lui coupe la veine jugulaire. La peau de ces animaux, forte, douce & moëlleuse, sert à faire d'excellens buffles, qui pèsent très-peu.

Les sauvages font la chasse de l'ours, qui le plus communément est noir, comme dans tout climat froid & rigoureux.

Le Castor: cet animal qui possède les dons secourables de la société sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs, cet animal à qui la nature donne le besoin, inspire le desir de vivre avec ses semblables pour la propagation & la conservation de son espèce, cet animal, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'atten-

driffement au philosophe sensible, le castor qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'est ni carnacier, ni sanguinaire, ni guerrier, est de tous les animaux celui que le chasseur poursuit avec le plus d'ardeur & d'activité à cause de la richesse de sa peau.

Long d'environ 3 à 4 pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre 50 à 60 liv. de pesanteur, qu'il doit surtout à la grosseur de ses muscles; le castor a la tête comme un rat, il la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir; mais qu'il a des mains & qu'il s'en sert: de même le castor a des membranes aux pieds de derrière, & il nage: il a des doigts séparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à travailler, à traîner des fardeaux; il a quatre dents incisives & tranchantes, & il en fait des outils de charpenterie.

Tous ces instrumens, qui ne sont presque d'aucun usage au castor quand il est seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui sont développer une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence & sans ruse, dans l'état isolé, à peine ose-t-il se défendre; à moins qu'il ne soit pris, il ne fait pas mordre: mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état social tous les moyens de se conserver sans guerre, & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible & même familier, est d'ailleurs indépendant, & ne s'attache à personne, parce qu'il n'a
be-

besoin que de lui-même; il vit en communauté, mais il ne veut, ni servir, ni commander: un instinct muet au dehors, mais qui lui parle au dedans. préside à ses travaux.

On trouve des castors en Amérique depuis le 30°. degré de latitude septentrionale jusqu'au 60°.; toujours clairsemés au midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au nord. Ils sont jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châains un peu plus haut, couleur de marron au nord du Canada. On en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux; cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs, d'autres tachetés de gris ou de roux sur la croupe.

Castoreum

Il ne paroît pas que les véritables testicules de cet animal aient été connues des anciens, sans doute parce qu'ils sont fort petits & cachés sous les aines. Le vrai castoreum est renfermé dans ces deux gousières, & renferment une matiere résineuse, molasse, adhérente, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aisément. Il durcit à l'air dans l'espace d'un mois; il devient brun, cassant & friable; si l'on est pressé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Les droguistes présentent le castoreum de Dantzick à celui du Canada, par des raisons apparemment connues d'eux seuls.

Il y a deux sortes de loups marins; ceux de la *Loup ma-* grosse espece pèsent jusqu'à deux mille livres & *rin. ara-* semblent avoir le nez plus pointu que les autres; *phile.* on les prend très aisément.

I. Part.

C

Les petits, dont la peau est communément ti-
grée, sont plus vifs & plus adroits à se tirer des
pieges qu'on leur tend. Le loup-marin a la peau
dure & couverte d'un poil ras ; il naît blanc,
mais il devient noir ou roux en croissant ; quel-
quefois il réunit les trois couleurs.

La peau du loup-marin servoit autrefois à faire
des manchons ; mais on l'emploie à présent à
couvrir des malles , à faire des souliers & des
bottines ; lorsqu'elle est bien tannée , elle a à
peu près le même grain que le maroquin : si d'une
part elle est moins fine , elle en conserve plus
longtems sa fraîcheur. On ne pêche cet amphi-
bie qu'au *Labrador*.

Veau-ma- Il ne faut pas passer sous silence le veau-marin ,
vin. animal remarquable par ses dents : il en a deux
principales aux deux côtés de la mâchoire infé-
rieure , longues & grosses comme le bras d'un
homme, qui font une très-belle ivoire.

Écureuils Les écureuils de Virginie sont plus gros que
ou petits- ceux d'Europe. Leur couleur est un gris cendré.
gris. On les apprivoise très-aisément : la fourrure de
l'écureuil est d'usage sous le nom de petit-gris ,
animal que l'on voit en Laponie. Il se tient ordi-
nairement sur les pins ; il se nourrit de fruits &
de graines , dont il fait provision pour l'hiver , &
qu'il dépose dans les creux de l'arbre où il a coutu-
me de se retirer pour passer la mauvaise saison.
On connoît trop la gentillesse, l'adresse & la viva-
cité de ce joli animal pour en faire la descrip-
tion. Il est moins quadrupède que les autres ;
presque toujours il se tient assis, même debout ,
& lorsqu'il veut manger, ses pieds de devant lui
tiennent lieu de mains pour porter à sa bouche.

Dans cette attitude le corps est dans une position verticale. Au lieu de se cacher en terre, il est toujours en l'air: sa légèreté tient de celle des oiseaux; perché comme eux sur la cime des arbres, il parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, c'est là qu'il fait son nid & ses petits; il écaille les graines, boit la rosée, & ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents; il se plaît particulièrement sur les arbres de haute futaie.

L'abus des noms n'est que trop fréquent dans l'histoire naturelle: on en a un exemple frappant moins dans l'écureuil gris de Virginie que l'on dit être aussi gros qu'un lapin, que dans l'écureuil volant, qui a paru à M. de Buffon si ressemblant à de certains rats, qu'on seroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé écureuil, n'avoient jamais vu ni écureuils, ni loirs, ni lérots. Il est à supposer que la promptitude avec laquelle l'écureuil saute d'un arbre à un autre, a seule causé cette méprise dans les voyageurs: cependant l'écureuil qu'on appelle volant, a quelque différence de l'autre dans sa conformation, en ce que sa peau très-lâche & plissée sur les côtes, reçoit une grande extension au dehors; lorsqu'il veut s'élancer, cette peau paroît former des espèces d'ailes; mais, pour croire qu'il vole, il faut ignorer qu'il n'est pas né pour cela.

Les régions septentrionales étant ordinairement la patrie de l'aigle, il n'est pas étonnant d'en trouver dans le nord du Nouveau-Monde: on y en voit de deux espèces; les plus gros ont

la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux lapins & aux lievres, les enlèvent dans leurs serres & les emportent. Les autres sont gris & se contentent de faire la guerre aux oiseaux, & tous la font aux poissons.

Le faucon, l'autour & le tiercelet étant de la même espèce que ceux de France, nous n'en parlerons pas.

La Perdrix.

On voit en Amérique trois sortes de perdrix, des grises, des rouges & des noires, toutes plus grosses que celles d'Europe. Elles ont toutes de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail comme les coqs-d'Inde.

Canards, Bécassines &c.

Les bécassines, les bécasses, les corbeaux, les chats-huants, les merles y sont aussi communs que chez nous. On y compte jusqu'à vingt-deux espèces de canards; ceux que l'on nomme canards-branchus reçoivent cette dénomination de leur habitude à se percher sur les branches des arbres; leur plumage est d'une variété fort brillante.

Oiseaux de rivière.

Excepté vers les habitations dont on ne les voit point approcher, les oiseaux de rivière sont fort communs: de ce nombre les principaux sont les eignes, les poules-d'Inde, les grues, les poules-d'eau, les cercellés, les oies, les outardes & tous les grands oiseaux de rivière.

Oiseaux des bois.

Le pays a des grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris de lin; on vante beaucoup leur chair par le goût délicieux qu'elle donne au potage. Les piverts sont en Amérique d'une grande beauté, par la diversité & la vivacité de leurs couleurs.

Dans un des Etats-Unis, (Connecticut) il y a ^{Le Petit-}une espece d'étourneau, dont le centre des ailes ^{noir-}est d'un rouge foncé; c'est sans doute celui que l'on trouve dans la Louisiane. Le serin y est de la ^{Les Serins}même couleur qu'en Europe, mais un peu plus gros.

Le poliglote que l'on voit en Virginie, est ^{Le Poliglote ou}l'oiseau que les Mexicains nomment *Concostla* ^{allucur.}*tollis*, c'est-à-dire qui a quarante langues. Il est de la grandeur d'un étourneau, il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la tête & à la queue, ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. On prétend que son chant est si doux & si mélodieux, qu'il surpasse en agrément celui de quelque autre oiseau que ce soit. On assure même qu'il contrefait la voix des autres oiseaux, avec une exactitude surprenante. M. Barrington, vice-président de la société royale de Londres, dit avoir vu cet oiseau contrefaire dans l'espace d'une minute le chant de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau: cet avantage lui a mérité le nom de moqueur.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts du Nouveau Monde, l'oiseau-mouche est ^{Oiseau-mouche ou}un des plus singuliers. Son nom vient de sa ^{Colibri.}petitesse; il a le bec long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable; sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes

& sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement. Le printemps est l'unique saison de cet oiseau charmant. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois.

Semblable aux abeilles, ce léger volatile ne se nourrit que du suc des fleurs sur lesquelles on le voit souvent voltiger; quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement pareil à celui d'un rouet à filer. Malgré sa faiblesse, il ne paraît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds. Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? Souvent ces oiseaux se font entre eux une guerre acharnée; dans leur colere ou dans leur impatience, ils poussent un cri semblable à celui du moineau. Tous les êtres ont une espèce ennemie; celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine.

Si l'oiseau-mouche est le plus joli oiseau de l'Amérique septentrionale, le rossignol, dont il me reste à parler, en est le plus intéressant.

*Le Ross.
gamb.*

Le rossignol de Virginie est plus commun à

mesure qu'on avance vers le midi; il ne ressemble en rien au nôtre; il est plus gros; sa tête & son ventre sont d'un rouge semblable à celui d'un bouvreuil. Si la nature l'a mieux partagé du côté du plumage; il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux.

Le rossignol de la Louifiane est le même qu'en Europe; il diffère seulement en ce qu'il est plus familier, & chante toute l'année. Lecteur sensible! arrêtez-vous un instant sur ce chantre de la nature, & partagez avec moi le plaisir que j'ai eu de tracer ici son éloge & son histoire. Les choses d'agrément rendent les choses utiles encore plus intéressantes, quand on les réunit avec sagesse & discrétion.

On fait que le rossignol franc est en Europe un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son champ, autant le rossignol la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau est un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pèse qu'une once, son bec est longuet, tendre, flexible & noirâtre; quand il l'ouvre, il fait voir un large gosier de couleur jaune orangée; il a l'œil grand & vif, la tête, le cou & le dos sont couverts d'un plumage fauve qui est plus brillant aux ailes & surtout à la queue; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'une couleur cendrée, les jambes languettes & les ongles déliés. La femelle a le port du mâle, mais elle est d'une couleur plus

Sa description

cendrée de même que les jeunes rossignols. Cet oiseau est solitaire, craintif & sauvage quand il n'est pas apprivoisé.

*Son his-
toire &
son éage.*

L'auteur du traité du rossignol franc a appris par expérience que la femelle de cet oiseau est muette. Il n'y a point d'oiseau aussi jaloux; rarement on en voit deux ensemble, soit pour chanter, soit pour voyager, soit pour être en société. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus; ses accens animés par l'amour, annoncent la sensibilité de son ame. Après quoi son ramage n'est plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout simple. Son chant dans l'automne est si différent de celui du printems, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiseau. Le rossignol aime éperdument sa femme; il a pour elle les petits soins de l'amant le plus assidu, & la complaisance d'un mari fidèle. Quand une fois les petits sont éclos (1), il suspend pour quelques jours son ramage, il s'occupe du soin de les nourrir, & fait toujours compagnie à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits élèves les écoutent avec beaucoup d'at-

(1) Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux à cause du froid. Chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze; voilà le fruit de leurs amours; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les autres oiseaux.

tention & de docilité, répétant ensuite leur leçon.

On ne fait point où le rossignol se retire dans l'hiver ; ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a dans aucun tems en Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque coline, ou d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & surtout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre en quelque sorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs : de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. Pluche, qu'il sait combien valent ses talents ; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que les lieux solitaires, le calme de la nuit, & le silence de la nature ; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons ; il varie ses modulations ; & la souplesse de son gosier se prête à tout. Il va du sérieux au badin, d'un chant simple & léger au gazouillement le plus bizarre, des tremblemens & des roulemens les plus légers à des soupirs tendres, languissans & lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle : il fait des cadences perlées, des sons filés, pleins de goût, de finesse & d'expression. C'est avec raison que Pline lui a donné le titre glorieux de chanter de la nature. Cet aimable musicien fait entendre ses plus beaux sons dans le tems

que sa femelle couve, il double alors la durée de son chant, & pour rendre ses sons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ses organes. Lorsqu'il donne à son ramage toute son étendue, il le commence & le finit sur seize tons différens avec une variété successive & des notes intermédiaires d'un choix si juste, que l'oreille en est charmée.





CHAPITRE IV.

Premiers voyages, & origine des colonies dans l'Amérique septentrionale.

A PEINE la soif de l'or & l'esprit des conquêtes éloignées avoient dépeuplé sous le fer des Pizarre & des Cortès les riches empires du Mexique & du Pérou, que les horreurs du fanatisme sous le glaive de Charles IX & de Jacques premier chassèrent de leurs états tous les habitants qui ne vouloient être ni leurs complices ni leurs victimes. C'est ainsi que par deux crimes on vit les deux mondes en proie à la barbarie & à la persécution, se dépeupler en Europe & se peupler dans le nord de l'Amérique. Mais hâtons-nous de tirer le rideau sur ce spectacle affreux; c'est assez & même trop d'avoir eu l'idée d'en parler un instant.

Heureusement les contrées désertes & sauvages de l'Amérique septentrionale n'avoient rien dont l'aspect pût séduire les Européens; aussi ne furent-elles point souillées par leurs vexations. Le desir de trouver un passage par la mer du nord à celle du sud fut la première cause du voyage de Cabot en 1497, qui découvrit l'île de Terre-Neuve & revint en Europe. Le bruit de ce voyage déterminâ des pêcheurs basques, normands & bretons, à tenter en 1504 la pêche de la morue

*Cabot dé-
couvre
Terre-
Neuve.*

sur ce grand banc & autour des îles du continent voisin. Jusqu'alors on n'avoit eu que des connoissances très-bornées sur cette partie du Nouveau-Monde ; mais la carte de ces côtes que *Carte de Jean Denis* Jean Denis de Honfleur publia en 1506, répandit plus de lumieres, & fit naître de plus grands projets: c'est à cette époque que, suivant Vincent le *Velasco* Blanc, un Espagnol nommé Velasco remonta l'espace de deux cens lieues le fleuve St. Laurent. Un siecle de superstition est toujours celui de l'ignorance & du délire: l'espoir des conquêtes avoit bouleversé toutes les têtes, & l'on n'est plus étonné de voir des hommes se repaître d'idées chimériques. En 1512 Ponce de Léon, persuadé qu'il existoit un troisième monde dans le continent duquel devoit se trouver la fontaine de Jouvence, conçut le projet extravagant d'y aller recouvrer sa premiere jeunesse pour avoir le tems de suivre son projet; mais s'il revint dans sa patrie plus vieux qu'il n'en étoit parti, son voyage ne fut pas tout-à-fait infructueux: il découvrit la Floride (1). C'est ainsi que le hazard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere. La Floride n'ayant point offert aux Espagnols ce qu'ils cherchoient, ils l'abandonnerent. Le Florentin Verazzani, dans un voyage qu'il fit en 1523, par les ordres de François Ier, découvrit plus de sept cens lieues de côtes dans le nord de l'Amérique, & donna au pays le nom de Nou-

Ponce de Léon découvre la Floride.

Verazzani découvre la Nouvelle-France.

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de pâques fleur.

velle-France. L'histoire dit qu'il fut assassiné par des sauvages. Quelque jugement qu'on doive porter sur les relations de ce malheureux voyageur, il est certain que les fruits de cette expédition n'ayant pas répondu à l'attente de François I, ce prince & la nation parurent oublier quelque tems l'Amérique. Le regne malheureux de Charles IX & de sa mere ayant plongé la France dans tous les maux qui peuvent naître des disputes de religion & d'intolérance, il n'est pas étonnant que cette nation soit restée tranquille spectatrice des conquêtes des Espagnols & des Portugais dans le Nouveau-Monde. Un seul homme enfin lui ouvrit les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré leur siècle.

Soixante-dix ans après l'expédition du célèbre Colomb, c'est-à-dire en 1562, Coligny envoya Jean Ribaud de Dieppe dans la Floride, contrée immense qui s'étend depuis le Mexique jusqu'à la Caroline. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny, si la subordination eût été maintenue entre les Européens; le tems & la patience auroient rendu cette première tentative & les suivantes une source intarrissable de gloire & de prospérité pour la France; mais on ne fit rien de ce qu'on devoit faire, & les entreprises furent sans succès: d'ailleurs, les Espagnols qui y possédoient déjà le fort Saint-Augustin, se trouvoient par là plus en état de traverser les entreprises des François qui ne durent leurs premiers établissemens qu'à la patience la plus opiniâtre; mais à peine cette colonie naissante cherchoit à se dé-

Jean Ribaud conduisit la première colonie dans la Floride.

dommager par son industrie du malheureux abandon dans lequel on la laissoit ; à peine espéroit-elle tirer quelques fruits de son travail , que le Néron du midi , Philippe II , tout occupé de l'Amérique , & accoutumé à s'en attribuer exclusivement les possessions , irrité que l'amiral Coligny , & surtout un protestant , eût osé fonder une colonie dans cette région nouvelle , fit partir de Cadix une flotte pour l'exterminer. Menendez qui la commandoit , digne d'exécuter les ordres du tyran , en fit un horrible massacre , & tous ceux qui échappèrent au carnage , furent pendus à un arbre avec cette inscription : Non comme François , mais comme hérétiques.

La colonie est exterminée.

Le ministère de France eut la lâcheté de garder le silence & de ne point s'en plaindre : sans doute qu'il ne faut attribuer ce silence qu'au fanatique plaisir des catholiques d'alors , qui n'avoient d'autres jouissances que dans les crimes & les horreurs de la persécution. Quoique l'humanité ne puisse se consoler dans le fiel de la vengeance , il semble cependant que l'humanité se trouve soulagée quand la vengeance a puni l'oppression par le fer dont elle la faisoit souffrir.

Vengeance qu'exerce un François.

L'honneur de la France demandoit en secret justice de cette atrocité , & Dominique de Gourgues , né au Mont-Marsan en Gascogne , parut sur la scène du monde pour laver cet opprobre. Ce navigateur habile & hardi vend son bien , construit des vaisseaux , choisit des compagnons dignes de lui , part , arrive dans la Floride , attaque les meurtriers , les poursuit , les défait.

partout, & pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres avec cette inscription : Non comme Espagnols, mais comme assassins. Cet intrépide Gascon ne quitta la Floride qu'en 1567.

Les découvertes du chevalier Walter Raleigh ^{Raleigh} consistèrent ^{consist} en 1584 & 1585 engagerent l'Angleterre à former ^{une colonie} des colonies dans la baie de Roenoc, qui fait ^{à la Caroline.} aujourd'hui partie de la Caroline. Cette colonie détruite en partie par les sauvages, étoit sur le point de périr de misère & de faim, lorsque le célèbre Drake, envoyé par Elisabeth, vint donner ^{secours} aux habitans une nouvelle vie, en leur apportant ^{par Drake.} des secours.

En 1606, les Anglois fondèrent James-Town ^{James-Town.} en Virginie, & ces nouveaux habitans, de 500 qu'ils étoient, réduits par la famine à 60, ^{Le lord} alloient s'embarquer pour Terre-Neuve, lorsque ^{Delaware} le lord Delaware se présenta avec trois vais- ^{porte du} seaux, une nouvelle peuplade & des provisions de ^{secours à} toute espèce. ^{la colonie} de Vir- ^{nie.}

Pendant qu'en 1607 Henri Hudson, cherchant ^{Hudson.} aussi ce fameux passage par la mer du nord, découvrit pour l'Angleterre la baie à laquelle il donna son nom ; Samuel de Champlain, après avoir remonté bien avant le fleuve St. Laurent, jetoit sur ses bords les fondemens de Quebec, qui ^{Cham-} devint le berceau, le centre & la capitale de la ^{plain fon-} Nouvelle-France ou du Canada. Ces deux éta- ^{de Quebec.} blissemens devinrent pour l'Angleterre & pour la France les sources d'un bénéfice considérable.

C'est à cette époque que la Virginie commença ^{La Virgi-} à se peupler & que de son sein sortit la colonie de ^{nie se peu-} la Nouvelle-Angleterre, qui produisit ensuite ^{pie.} par un démembrement de cette même contrée

sous le nom de Virginie septentrionale les quatre principaux établissemens de Massachusset-Bay , Connecticut , New-Hampshire & Rhode-Island.

Tel est la marche des voyages, des découvertes & l'origine des premières colonies dans l'Amérique septentrionale; nous allons les présenter chacune séparément avec leurs avantages respectifs de commerce, telles enfin qu'elles étoient sous les Anglois avant la révolution. Voyons auparavant quelles étoient alors les possessions angloises dans cette partie du monde.



CHA-

CHAPITRE V.

*Possessions angloises, avant l'indépendance des
Treize Etats-Unis.*

PLUS il est flatteur d'exercer une immense domination, plus il est douloureux de la perdre; plus le degré de gloire où l'on est parvenu est éminent, plus la chute en est ordinairement rapide & honteuse. Les Carthaginois, les Romains & après eux les Anglois offrent des exemples frappans de cette triste vérité. En supposant que les fleuves qui coulent à l'extrémité des déserts immenses au-delà des Apalaches, aillent se perdre dans la mer du sud, la Grande-Bretagne auroit embrassé par ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle auroit touché, pour ainsi dire, à la fois aux quatre parties du monde; des possessions qu'elle avoit dans les mers orientales, elle auroit pu se transporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. Une fois qu'elle eût eu découvert les langues de terre, ou le bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du septentrion, elle auroit probablement aspiré à prédominer sur les deux mondes par le commerce & par le nombre de ses

I. Part.

D

flottes. Mais la fortune se joue de l'ambition des hommes en leur laissant entrevoir ces jouissances, & le tems en prouve la chimere.

La Grande-Bretagne, avant sa malheureuse guerre avec ses colonies, étendoit son autorité sur la plus grande partie du continent de l'Amérique septentrionale; sçavoir sur

La Baie d'Hudson.

La Nouvelle-Bretagne, ou le Labrador.

Le Canada.

La partie de la Louisiane située à l'est du Mississipi.

L'Acadie ou La Nouvelle-Ecosse.

La Nouvelle-Angleterre.

La Pensylvanie.

La Virginie.

La Caroline.

La Géorgie.

La Floride.

I S L E S.

Terre-Neuve.

L'Isle-Royale ou Cap-Breton.

La Jamaïque.

Nombre des petites Antilles, dont les principales sont:

La Grenade.

La Desirade.

La Barbade.

St. Christophe.

Antigua.

L'Anguille.

Newis.

Ste. Lucie.

Monferrat.

Tabago.

Ces possessions faisoient toutes, plus ou moins, un commerce direct avec les colonies américaines du continent; mais le commerce des Etats-Unis doit nécessairement prendre un autre cours. La liberté leur procurera des rapports & des communications sur lesquels le tems seul pourra nous éclairer.

Le but de cet ouvrage n'étant que de développer la naissance, la marche & les progrès du commerce dans le continent septentrional de l'Amérique, nous n'entrerons dans aucuns détails sur le commerce de ces îles à l'exception de Terre-Neuve, dont les pêches tiennent si fort aux spéculations des deux mondes.

On ne peut assez s'étonner de la quantité de marchandises qui passaient des colonies angloises dans la Grande-Bretagne avant la révolution, quelque limité que fût le commerce par le monopole, les prohibitions, les vexations, les entraves de toute espèce. Aujourd'hui que cette nation altière s'est mise dans l'impuissance de le circonscrire & de dire comme autrefois au colon Américain: „Tu ne trafiqueras que pour nous, nous mettrons le prix à ton ouvrage, nous te défendons de le vendre à d'autre qu'à nous, & de le porter ailleurs que chez nous:” aujourd'hui que les colons Amé-

ricains ne sont plus en sous-ordre, mais forment un peuple respectable, ce commerce auparavant si borné, resserré dans un seul canal, n'ayant qu'une direction unique, va s'épandre sur toutes les parties du monde commerçant, & toutes les nations concourront à l'écoulement des productions de l'Amérique, y exciteront une activité, une émulation & une industrie qui dans peu feront d'un peuple naissant, un peuple puissant & riche, & pour lequel il n'y aura point eu proprement d'enfance. Examinons pour combien chacune portoit de ses productions à l'Angleterre, & de l'ensemble formons un résultat qui nous éclairera & sur ce qu'a été l'Amérique étant esclave, & sur ce que nous devons juger qu'elle deviendra étant libre.





CHAPITRE VI.

Commerce de la Grande-Bretagne avec ses Colonies avant la révolution.

BAIE D'HUDSON.

LA Baie d'Hudson est ce grand golfe de la mer du Nord, entre la Nouvelle-Bretagne & les Terres Arctiques, elle est située entre les 50 & les 64 degrés de latitude septentrionale.

Dans les régions éloignées du nord de l'A-^{53 d'gr.}mérique, l'Océan forme ce détroit dont la pro-^{scription.}fondeur est de six degrés, & l'embouchure de six lieues de largeur. Les montagnes de glaces, auxquelles les voyageurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, rendent l'entrée de cette baie presque impraticable, excepté depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre; encore ne cesse-t-elle pas d'être dangereuse (1).

(1) Le plus sûr moyen d'éviter ce péril est de ranger le plus près qu'il est possible la côte du nord, que la direction des vents & des courans tient sans doute plus libre ou moins embarrassée. Le vent du nord-ouest, qui regne presque continuellement durant l'hiver & très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes effroyables; elles sont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y sont très-communs.

Sous cette zone glaciale, tout y reçoit l'empreinte de la stérilité de la nature, & la terre gercée par la rigueur du froid, refuse aux végétaux les sucs dont ils auroient besoin pour croître. Les hommes même y sont en très-petit nombre & d'une taille qui n'excède guère quatre pieds : dans leurs traits, on y voit une altération totale. Tels sont les Eskimaux qui habitent non-seulement ces parages, mais le Labrador, où ils ont pris leur nom. Ces peuples s'étendent encore depuis la pointe de Belle-isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique. Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabanne, pour y faire cuire le gibier & le poisson dont ils se nourrissent ? La chaleur de leur sang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, suffit pour changer leurs cases en étuves.

Ses habitants, les Eskimaux.

Si nous n'avions des relations authentiques de ces contrées, nous aurions de la peine à croire que cette nation foible & dégradée par la nature, fût assez intrépide pour braver une mer continuellement périlleuse avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi-dire, comme des outres : ces bateaux sont si bien fermés que l'eau n'y peut entrer, même par dessus : c'est avec ces secours qu'ils vont affronter les baleines & les chiens de mer au risque même de leur vie, puisqu'une balaine d'un seul coup de sa queue peut culbuter à la fois une centaine de ces barques : mais la faim des Eskimaux & surtout leur

Leurs barques.

passion pour l'huile de baleine sont plus fortes que la rage des monstres marins.

Une existence aussi pénible, des ressources aussi dangereuses paroissent au commode Européen, le comble de l'infortune; mais que dira-t-il, si à ces privations il doit encore ajouter deux fléaux dont ce peuple est constamment la victime, la perte de la vue & le scorbut. Une neige continuelle, la réverbération des rayons du soleil sur la glace ^{Leurs} ^{maux phi-} ^{siques.} éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces où l'on pratique avec une arrête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumière. Ces peuples environnés d'une longue nuit de six mois voient obliquement l'astre du jour, encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumière, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure. Un mal plus cruel encore les tourmente & les consume à petit feu, c'est le scorbut; il s'attache à leur sang, en altere, en épaisit, en appauvrit la masse, abrége la durée de leur vie. Malgré ces incommodités, ces misères, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Esquimaux.

La Baie d'Hudson, découverte par les Anglois ^{Commerce} ^{de la Baie} ^{d'Hudson.} en cherchant un passage à la Chine, auroit dû être une source de richesses considérables pour la nation; elle ne l'a été que pour quelques particuliers, soit négligence, soit connivence du ministère; car il est constant qu'avec des soins, de la prudence & de l'honnêteté dans les procédés avec les Indiens, on en eût pu retirer des sou-

*Expédi-
tion des
Francois
en 1782.*

rures pour des sommes immenses. L'expédition de M. de la Peyrouse, en 1782, qui s'y est acquis une gloire immortelle en surmontant des obstacles sans nombre, opposés par tous les éléments combinés contre lui, & surtout par son humanité exaltée par les ennemis même de sa nation, l'expédition de ce guerrier philosophe, en rendant son nom cher à sa patrie comme à tous les peuples civilisés, nous dévoile entièrement la fourberie des agens de la compagnie d'Hudson, qui, cachant soigneusement le produit de leur commerce, trompoient également & leurs compatriotes & les Indiens. Qu'on se rappelle qu'on compte par millions ce qu'il remporta de la Baie d'Hudson après son expédition qui fut terminée après 36 heures de débarquement, & l'on ne craindra pas de conclure qu'il reste aux Anglois dans cet établissement une possession très-précieuse.

Le commerce s'y est fait entièrement par échange, & s'y fait encore en plus grande partie. Cette baie n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries; c'est le marché, le rendez-vous des naturels du pays, qui viennent y troquer le produit de leur chasse. Quoique les fourrures de ces cantons soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les a à beaucoup meilleur marché, puisqu'ils donnent souvent dix castors pour un fusil, un pour une hache ou une livre de tabac &c. Séparés de la partie la plus instruite du globe, réduits à vivre dans un pays inculte, les peuples de ces régions lointaines bornoient leurs besoins dans le cercle étroit des nécessités

indispensables de la vie, sans penser à quoi que ce soit qui auroit pu leur faire naître l'idée, encore moins l'envie de se procurer rien de plus.

Le commerce d'échange est d'un avantage manifeste pour ceux qui savent en profiter, & à cet égard les Anglois ne sont en arriere d'aucune autre nation. C'est un moyen de se défaire à bon prix des denrées & marchandises surabondantes chez soi, & qui par conséquent y sont de peu de valeur. Ceux à qui on les porte n'étant pas en état de se les procurer ailleurs, ne les demandent pas à meilleur marché, quelque abondantes qu'elles soient, & n'exigent pas qu'elles soient d'une délicatesse & d'un fini qui les enchériroient beaucoup pour le vendeur, sans être d'une grande utilité pour l'acheteur; ils sont même peu d'attention aux défauts d'une marchandise que d'autres rejetteroient. Cependant celui qui les leur porte, a en retour des effets que les natifs lui abandonnent à très-bas prix, & d'autant plus volontiers qu'ils leur sont inutiles; ceux-ci se trouvent même fort heureux de pouvoir ainsi les échanger pour d'autres dont ils ont besoin, & qu'ils ne sauroient avoir autrement.

Ainsi l'on ne peut assigner le bénéfice d'un tel commerce; & tant que les Indiens de la Baie d'Hudson demeureront dans l'ignorance de leurs vrais intérêts, leurs productions continueront à enrichir les Anglois, sans que leur propre sort en soit beaucoup meilleur. Ils se sont dans les derniers tems apperçus de l'influence fourberie des agens, qui tous les ans changeoient le

tarif de leurs marchandises, de façon qu'elles fussent toujours la balance de celles des Indiens, quoique celles-ci fussent de beaucoup surabondantes. Ils se sont à leur tour réglés sur les marchandises qu'on leur portoit pour n'en présenter eux-mêmes qu'une quantité proportionnée, mais ils n'en ont pas été moins la victime de la mauvaise foi des agens, une partie leur restant en pure perte. Les marchandises de la Baie d'Hudson consistent en peaux, fourrures précieuses & autres articles, comme castors, martres, loutres, fouines, renards, loups, lievres, ours noirs, ours blancs, pêcheurs, orignaux, gazelles, plumes de lit, plumes d'oie, côtes & huile de baleine, poil de castor, peaux d'élans & de bêtes fauves, castoreum, articles qui année commune sont payés aux Indiens sur le pied de 19340 liv. sterl. Taxons le bénéfice au plus bas à deux mille pour cent, cela forme une somme annuelle de 586,800 liv. sterl. Cependant ce commerce est infiniment au dessous de ce qu'il pourroit être, & si une fois l'intérêt général de la nation peut l'emporter sur celui de quelques individus, le commerce de la Baie d'Hudson la dédommagera en partie de la perte de ses autres possessions en Amérique.

Productions.

Nature des échanges.

Pour rapprocher d'autant mieux les opérations mercantiles de la compagnie, suivons ici les exposés qu'elle a donnés au parlement. De 1697 à 1773 les exportations d'Angleterre pour la Baie d'Hudson s'élèvent à 227,622. liv. 2½. d. & les importations à 681,582. liv. 18. s. 2. d. ce qui porte l'excédent des exportations à 6,350. liv. 13 s. 7½ & celui des importations à 460,311. liv. 9 s. 9 d. sterl. Qu'on juge à combien plus haut mon-

teroît l'excédent en faveur de l'Angleterre, si la compagnie adoptoit d'autres principes. Observons que ce commerce n'a été jusqu'à ce jour qu'un objet de pelleteries & de fourrures, & qu'il est susceptible de beaucoup d'autres articles, tels que la pêche, le cuivre &c

La baleine & le veau marin sont si abondans dans les baies d'Hudson & de Bassi, qu'on y pourroit occuper vingt-mille matelots & deux à trois-cens vaisseaux pêcheurs. De là de nouvelles richesses & de nouvelles forces pour un état maritime. Il se formeroit dans ces parages une classe d'hommes robustes, capables de résister aux intempéries des élémens, à l'insalubrité de certains climats. Dans les *Réflexions Mercantiles sur la Hollande*, que je publiai en 1781. je disois, au sujet de la pêche dans le Groënland : „ qu'on ne sauroit porter une attention „ trop scrupuleuse sur tout ce qui peut servir à „ multiplier les matelots pêcheurs. Cette classe „ d'hommes est bien plus utile que celle des „ militaires: en tems de paix, ils servent réel- „ lement & enrichissent leur pays; en tems de „ guerre (1) ces hommes élevés au milieu des

Utilité des
matelots

(1) Un des principaux chefs de l'amirauté à Amsterdam, dont je respecte les opinions, m'a dit depuis, que dans la bataille glorieuse des Hollandais au *Doggers-Bank* on s'attendoit d'après cette idée, à trouver plus de secours dans les matelots pêcheurs qu'on avoit pris à bord, mais que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient peu propres à la manœuvre sur des vaisseaux de guerre. Il faut donc en conclure que ce défaut peut venir de leur première éducation, & que leurs fibres ayant contracté l'habitude d'un autre genre de travail, elles se refusent à un nouvel exercice; c'est ainsi que souvent les causes physiques se contraient & nuisent aux causes morales.

„écueils, accoutumés aux périls, sont plus ro-
 „bustes à la fatigue, plus agiles à la manœu-
 „vre, & plus intrépides dans les combats.”
 S’agit-il d’une expédition qui exige non-seule-
 ment du courage & de l’habileté, mais de la
 fatigue, de la force & de la patience, l’on n’a
 qu’à jeter les yeux sur ces marins pour l’exé-
 cuter avec succès. Le climat de la Baie d’Hud-
 son est dur & le froid excessif, même insupporta-
 ble à ceux qui sont nés dans les pays chauds ou
 sous des zones tempérées; mais en faisant un sort
 honnête à ceux qui forment l’établissement, cette
 difficulté ne subsiste plus; il naîtra une généra-
 tion d’hommes vigoureux sur qui le froid ne fera
 qu’une légère impression. Mais les douceurs de
 la liberté doivent être pour les habitans le pre-
 mier dédommagement d’une vie aussi pénible; la
 justice & non la faveur doit leur en assurer la
 jouissance & la durée. Quel fruit voudroit-on
 retirer d’un peuple chez qui l’on iroit porter
 l’alarme ou le trouble? Toute colonie a besoin
 d’être protégée; elle le sent, elle tiendra compte
 des services par reconnoissance & par raison. Si
 l’on prétend; au contraire, la maîtriser & l’asservir
 pour se payer du bien qu’on lui a fait, elle
 secouera le joug, & l’on perdra le fruit des ser-
 vices rendus. Anglois, soyez fideles à vos prin-
 cipes. Sur quelque partie du globe que vos fre-
 res forment des établissemens, ne méconnoissez ja-
 mais le sang anglois, soyez vous-mêmes les dé-
 fenseurs de leur liberté. & si quelque ambitieux
 dénaturé vouloit y donner atteinte, élevez vos
 voix contre lui, forcez-le au silence, c’est à
 coup-sûr un ennemi de la nature. Vous faites

*Besoin
 de prot.
 par les
 colonies.*

trouphée de votre liberté, vous proscrivez les tyrans, ne faites donc pas vous-mêmes des actes de tyrannie. Portez dans les domaines qui vous restent, (ils sont encore très-considérables) un esprit de fraternité, d'humanité, & vous recueillerez le fruit de votre modération. La distance des lieux n'affaiblira point les liens de l'amitié, & votre empire sera sinon redoutable, au moins respectable. L'esprit de domination est dangereux, & si vous croyez ne pouvoir être heureux qu'en cherchant à vous faire craindre, tremblez, votre chute est inévitable.

Les colons de la Baie d'Hudson foulent aux *Mines de* pieds le cuivre, métal précieux pour l'usage im-*cuivre.* mense qui s'en fait de toutes parts. Il paroît par les échantillons qu'on en a trouvés à fleur de terre, & même totalement hors de terre, qu'il est de la meilleure espece. Mais la cupidité des agens de la compagnie s'est opposée à une recherche à laquelle elle auroit dû exciter les colons; elle a même eu soin de n'en pas instruire le ministère qu'elle a intérêt de tenir dans l'ignorance des productions de ce pays. Toutes les fois qu'on rencontre en blocs quelque métal sur ou proche de la surface de la terre, c'est une preuve certaine qu'elle en récele plus profondément une grande quantité; ces blocs ayant été lancés de la masse du métal, comme les étincelles le sont d'un grand feu. Il n'est pas non plus déraisonnable d'espérer qu'en faisant des fouilles, on pourra découvrir des métaux encore plus précieux, puisque les plus riches mines d'or, dans les contrées orientales, sont toujours mêlées avec celles de

62. LE SPECTATEUR

cuivre, comme le cuivre l'est lui-même avec l'or en proportion de sa finesse.

*Préjugé
sur la
gelée.*

Prétendre que telle est l'intensité du froid dans ces climats, qu'il ne seroit pas possible d'y faire des fouilles, ou au moins que le travail seroit si difficile & même si meurtrier pour les mineurs, que la chose n'en vaudroit pas la peine; c'est-là un raisonnement puéril. Qui ne fait que la gelée ne pénètre que peu avant dans la terre, & pas plus que l'action immédiate de l'atmosphère; la gelée cesse donc où cesse cette action; le plus ignorant des laboureurs fait que plus il fouille profondément dans la terre, plus l'air qui en sort est brûlant.

Les Anglois, possesseurs depuis longtems de la baie d'Hudson, ne la connoissent que très-imparfaitement, sur les rapports insidieux de la compagnie qui a intérêt d'empêcher le ministère de la prendre en considération, & l'on continue de la regarder comme peu importante. Mais la perte que la Grande-Bretagne vient de faire d'une grande partie de ses possessions continentales, lui fera porter un œil plus attentif sur ce qui lui reste, & la Baie d'Hudson sera probablement mieux appréciée.

*Moyens
pour ac-
quérir la
connois-
sance des
Indigènes.*

Pour acquérir une connoissance exacte de quelque pays que ce soit, il faut y porter un esprit observateur & qui voie en grand. Tout homme guidé par l'intérêt particulier n'est pas propre à ces observations. Son but est rempli dès qu'il a découvert le moyen de s'enrichir; tout le reste lui est assez indifférent. Pour un tel homme, le *moi* est tout, & la nation n'est

rien. Voilà la compagnie d'Hudson caractérisée. Il faut donc jeter les yeux sur quelqu'un qui aux connoissances & à l'intégrité joigne le désintéressement le plus noble & l'amour le plus vrai pour le bien public. Un tel homme à la tête de la baie d'Hudson y opéreroit des merveilles. Son premier soin seroit de s'y concilier la bienveillance des naturels, en écartant tout ce qui pourroit leur inspirer de la méfiance & du soupçon. Traités avec douceur & bonté, *Et mé-*
on seroit sûr de tout obtenir d'eux; ils s'at- *riter leur*
tacheroient à la nation angloise en l'enrichis- *confiance.*
sant. Bien loin de soustraire une partie de leurs peaux & fourrures, ils en porteroient de plus en plus au marché. „ Voici, diroient-ils, nos richesses que nous ne savons pas apprécier; nous vous les abandonnons volontiers, qu'elles augmentent la masse des vôtres & contribuent à votre prospérité. Nous ne vous demandons que d'en user avec franchise en nous donnant en échange une partie de vos productions pour nous dédommager des fatigues de nos chasses; soyez avec nous ce que vous devez être, & nous sommes à vos pieds. Vous disposerez du fruit de nos sueurs & de nos travaux. Vos facultés intellectuelles sont plus développées que les nôtres; aidez-nous de vos lumières; vous trouverez en nous des disciples dociles, & le succès de vos soins rejaillira sur vous-mêmes. Quant aux qualités du cœur, vous ne tarderez pas à être convaincus que nous l'emportons sur vous. La reconnoissance raisonne, calcule, analyse chez vous; il n'en est pas de même ici: c'est une affaire purement de sentiment,

& la reconnoissance va bien loin quand elle n'est point arrêtée par la froide raison." Telle est l'invitation qu'ont fait mille fois les Indiens de la baie d'Hudson aux Anglois; s'ils y avoient répondu, si loin de mépriser ces enfans de la nature, ils eussent sçu les mettre à leur prix, ils en auroient fait les instrumens de la félicité publique en les traitant comme des amis, des alliés, des freres, des concitoyens; car la nation en les civilisant doit penser à les incorporer, en abjurant à jamais la funeste ambition de dominer. Rien de mieux pour parvenir à ce but. En condamnant le motif, on ne pourroit qu'applaudir aux moyens. Quel accroissement de puissance n'en resulteroit-il pas après quelques années. Mais encore une fois, pour opérer ce grand bien, il faut mettre à la tête de l'établissement un homme habile & désintéressé, dont la politique soit fondée sur l'humanité, en chasser les intrigans & les monopoleurs qui, sans amour pour leur patrie comme pour les indigenes, ne brûlent que de la soif de s'enrichir.





CHAPITRE VII.

LABRADOR.

A l'Ouest de la baie d'Hudson l'on trouve en allant au sud la terre du Labrador située au nord du Canada & au sud-ouest du Groënland; elle a au nord-ouest le détroit d'Hudson & une partie de l'océan atlantique; au sud-est, elle est séparée de Terre-Neuve par le détroit de Belle île; au sud elle a le golfe & la rivière de St. Laurent avec une partie du Canada. Le Labrador s'étend depuis le 50 jusqu'au 63°. degré de latitude septentrionale & depuis le 51 jusqu'au 79°. degré de longitude occidentale (Mer. de Lond.) Cette contrée, ainsi que la baie d'Hudson, fut cédée par la France à la Grande-Bretagne par le traité d'Utrecht en 1713. En 1764 la côte de Labrador fut démembrée du Canada & réunie à l'île de Terre-Neuve.

On ne peut concevoir pourquoi l'on a négligé de former quelque établissement dans le Labrador: il est vrai qu'il ne produit point immédiatement l'or, l'argent, les pierres précieuses, ou ce qui sert à alimenter le luxe & l'ostentation, qui excitent si vivement nos desirs: mais dans les fruits de l'industrie qui augmente & se fortifie avec

I Part.

E

les richesses d'une nation, le Labrador offre un trésor plus solide, plus permanent & plus utile pour la société. Le travail y est récompensé par l'abondance, qui, en donnant de la vigueur à la génération actuelle, augmente la population & transmet aux générations suivantes l'aisance, la force & la santé.

Ses productions.

Le climat sur la côte du Labrador est moins rude que celui des pays qui confinent la baie d'Hudson; la contrée est couverte de forêts de bois de construction, où abondent différentes sortes d'animaux, dont les fourrures sont excellentes, la chair en général très-saine, & d'un goût délicieux, aussi bien que celle des oiseaux divers dont le pays est rempli. Le sol bien cultivé, donneroit du bled, des racines & végétaux de la meilleure espèce; les rivières & les bords de la mer foisonnent, au-delà de ce qu'on peut imaginer, en poissons, aussi bons pour la nourriture, qu'utiles au commerce. On ne connoit que les côtes & le voisinage des côtes de la mer: jusqu'à ce jour on a peu avancé dans les terres; mais il est de la plus grande vraisemblance qu'en pénétrant dans l'intérieur du pays, on y découvriroit beaucoup d'autres avantages; le peu de natifs qu'on en a vus, en donnent la plus forte présomption.

Son commerce.

La seule entreprise qu'on ait formée jusqu'ici pour établir quelque commerce, c'est la pêche, dont l'exportation annuelle pour la Grande-Bretagne, le Portugal, l'Espagne & l'Italie forme un objet annuel de commerce de 49,050 liv. sterl.

De sorte que le Labrador est à peu-près nul pour l'Angleterre, quoiqu'il pourroit être de là

plus grande importance; mais il faudroit pour cela suivre les mêmes maximes que nous avons posées pour la baie d'Hudson.

Le pays bien cultivé fourniroit en abondance aux premiers besoins de la vie: qu'on y établisse un gouvernement doux, ce sera assez pour qu'on se plaise dans le Labrador; le climat au surplus y est moins dur qu'à la baie d'Hudson.





CHAPITRE VIII

TERRE-NEUVE

Sous cette dénomination l'on comprend les îles qui sont à l'est du Canada entre les 314 & 325 degrés de longitude & les 46 & 49 degrés de latitude septentrionale, (mérid. de Paris) savoir, Terre-Neuve, Anticosti, l'île-Royale & l'île de St. Jean.

*Terre-
Neuve.*

*Sa possi-
bilité.*

L'île de Terre-Neuve la plus considérable de toutes, n'est séparée de la côte du Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Île. Elle est située par les 321 d. 23' de longitude & 46 d. 40' de latitude septentrionale. Sa longueur est de 100 lieues, sa largeur de 50, & sa circonférence d'un peu plus de trois cens lieues. Sa forme est triangulaire. Les rochers escarpés, les montagnes couronnées de mauvais bois, les vallées étroites & sablonneuses dont elle est remplie, n'ont point été des objets assez séduisants pour attirer les voyageurs, en sorte que l'intérieur de ce pays est très-peu connu. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes sauvages qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est partout remplie d'anfes, de

rales, de ports, en quelque endroits couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, comme nous l'avons déjà dit, par Jean Cabot. Le climat de cette île ne diffère que très-*Le Climat* peu de celui du Labrador; le froid y est un peu moins rude, mais cela vient de ce qu'il y regne un air épais & humide la plus grande partie de l'année: ainsi l'on ne peut pas dire que cette différence soit en sa faveur. Le sol y est si pauvre, si peu propre à la végétation, que, malgré les chaleurs de l'été qui y sont très-grandes, rien n'y vient en abondance, ni même à maturité.

Cet exposé n'est rien moins qu'attrayant. Il *Nature* est cependant probable que cette stérilité n'a *sol* lieu que sur les côtes de la mer, ou dans quelques cantons qui les avoisinent; & qu'en pénétrant plus avant dans les terres, l'on y trouveroit un sol plus fertile, un air plus sain & beaucoup d'autres avantages dont on n'a pas même d'idée.

Mais ce n'est, ni cette île, ni ses productions qui intéressent les nations de l'Europe. C'est la pêche de la morue qui s'y fait sur les côtes, ou, comme on les appelle, les bancs de Terre-Neuve, pêche la plus considérable & la meilleure qui soit dans le monde connu. ¶

Après plusieurs voyages que les Anglois y fi-*Sa pêche* rent, la pêche de la morue leur parut mériter toute leur attention, & ce fut pour protéger ces commencemens d'un nouveau commerce, que la reine Elisabeth envoya, en 1582, dans ces para-

ges, le chevalier *Hampshire* avec cinq navires, pour assurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choisie. Ce nouvel ordre de choses multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit en 1615, deux cents cinquante navires anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux: quelques années après il s'y forma des habitations fixes. Ces pêcheurs, placés à différentes distances les uns des autres, prirent St. Jean pour leur point de réunion; ils trouvoient là des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

Baleine. La pêche de la baleine se fait dans le golfe St. Laurent & dans les parages qui l'avoisinent sur des mers moins orageuses, moins embarrassées de glaces que le Groënland, ce qui fait qu'elle commence plutôt & finit plus tard.

Morue. La pêche de la morue se fait toute l'année sur le grand banc, & les petits bancs voisins, excepté seulement depuis le milieu jusqu'à la fin de juillet, tems auquel ce poisson disparoit. La morue dans ces parages est plus délicate que celle des mers du nord de l'Europe, mais elle est moins blanche. Lorsqu'elle est fraîche, elle n'est pas un objet de commerce. Son unique destination est alors de servir de nourriture à ceux qui la pêchent, mais salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc. Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent; les deux extrémités de ce banc

se terminent tellement en pointe qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espèce de baie qui a été nommée la Fosse; le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide.

La France, l'Angleterre, l'Espagne voudroient ^{Rivalité} chacune posséder exclusivement cette pêche. ^{pour cette} ^{pêche.} (*Hinc fomes invidia.*) Elles ont déjà fait beaucoup d'arrangemens; chacune d'elles en a eu tantôt plus tantôt moins; & dans aucun tems aucune n'a été satisfaite & a cherché par-des voies ouvertes ou cachées à augmenter sa portion, quand elle ne pouvoit prétendre au tout. Quoi qu'il en soit, l'Isle de Terre-Neuve est, pour le seul article de la pêche, un objet de la plus grande importance.

Lorsqu'à la paix de 1763, la Grande-Bretagne réduisit les établissemens des Français à l'Isle de St. Pierre & aux deux îles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier, cette puissance s'empara de la majeure partie de cette pêche. Pour apprécier d'autant mieux le sacrifice de la France, présentons le tableau de ses pêches en 1773, d'après cet exposé on jugera ce qu'elles ont pu être antérieurement à cette époque.

*De la Pêche de Morue faite par les
Français en 1773.*

CÔTE DE TERRE-NEUVE.

193,060 Quintaux de morue sèche à 18 liv.	L. 3,421,080.	} 3,816,580.
2,825 Barriques d'huile. . à 140 liv.	395,500	

ST. PIERRE & MIQUELON.

36,670 Quintaux de morue sèche à 21 liv.	770,070.	} 805,490.
253 Barriques d'huile. . à 140 liv.	35,420.	

GRAND BANC DE TERRE-NEUVE.

2,041,000 Morues vertes les 100 à 67 liv. 10 sous.	1,377,675.	} 1,421,615.
641 Barrils de morue à 40 liv.	25,640.	
122 Barriques d'huile. à 150 liv.	18,300.	
	L. 6,043,685.	

Résultat des trois Pêches.

<i>Pêche des Français.</i>	Navires. . .	264.
	Tonneaux. . .	27,439.
	Hommes. . .	9,403.
	Bateaux de pêche . .	1,387.
	Quintaux de morues. .	226,630.
	Morues vertes. . .	2,041,000.
	Barrils de morues. . .	641.
	Barriques d'huile. . .	3,200.
	Produit en argent. . .	6,043,685.

*Île St.
Pierre.* L'île St Pierre a 25 lieues de circonférence;
un port où trente petits bâtimens trouvent un
asile sûr; une rade qui peut contenir une quaran-
taine

taine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils fient, des côtes propres à sécher beaucoup de morue: en 1773 on y comptoit six cens quatre domiciliés, & un nombre à peu-près égal de matelots y passèrent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons, moins importantes sous ^{Les deux} tous les points de vue, ne comptoient que six ^{Miquelons.} cens quarante-neuf habitans, & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y demeuroient pendant l'hiver. Les travaux de ces insulaires, joints à ceux de quatre-cens cinquantes hommes arrivés d'Europe sur trente-cinq navires, ne produisirent (comme nous venons de l'indiquer par le tableau) que trente-six mille six cens soixantedix quintaux de morue & deux cens cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,450 liv. Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,616 liv. ^{Balance de} que rendit la morue verte prise au grand banc, à ^{ce com-} 3,816,580 liv. qu'on tira de la morue séchée sur ^{merce.} l'île même de Terre-Neuve, éleva cette pêche à 6,033,685 liv.

Ces îles ne sont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve: par les traités les possessions des côtes emportent cette étendue. L'espace devoit donc être en commun, ou partagé entre les pêcheurs françois & les pêcheurs anglois, dont le droit étoit le même. La force prend rarement conseil de la justice, & ^{Distribu-} s'approprie tout; mais enfin, soit raison, soit ^{tion de la} ^{pêche.} politique, on adopta des sentimens plus modérés; & en 1776 on consentit à une distribution égale du canal. Ce changement mit St. Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année suivante

soixante-dix mille cent quatre-vingt-cinq quintaux de morue & soixante-seize mille sept cents quatre-vingt-quatorze tonneaux de morue verte. Mais cet accroissement ne mit pas la France en état de fournir comme elle le faisoit vingt ans auparavant, les marchés étrangers. A peine la pêche suffisoit-elle à la consommation du royaume, il ne restoit rien ou presque rien pour ses colonies, dont les besoins étoient si étendus. Au reste, notre principal but n'étant ici que de développer nos remarques sur le commerce effectif de la Grande-Bretagne, nous nous bornerons à ces seules discussions sur la France.

Pêche des Anglois. Année commune, le produit de cette pêche pour les Anglois, est évalué 345,000 liv. sterl. & n'est cependant pas porté aussi loin qu'il pourroit l'être.

Suivant les registres du parlement, les exportations d'Angleterre pour Terre-Neuve se sont montées depuis 1697 à 1773, c'est-à-dire pendant soixante-seize ans, à 2,329,833 liv. 15 sous, 4 d. & les importations de Terre-Neuve en Angleterre à 2,248,947 liv. 2 sous 5½ deniers; en sorte que l'excédent des exportations est de 476,779 liv. 12 sous 5 den. & celui des importations, de 395,892 liv. 19 sous 6½ den. sterl. Cet exposé doit suffire pour montrer l'étendue des avantages que les établissemens de Terre-Neuve présentent à l'Europe.

La plupart de ceux que les Européens ont fondés en Amérique ont été un théâtre odieux d'injustice, d'oppression & de carnage: bien loin d'avoir été le tombeau de ses premiers colons, celui de Terre-Neuve a procuré des ressource

ées & des forces à plusieurs autres que des climats moins sains avoient épuisés.

Il n'est donc pas étonnant que cette île soit un objet de convoitise pour les nations de l'Europe. Les Etats-Unis voudront probablement avoir part aussi à cette pêche, à laquelle leur position semble leur donner naturellement plus de droit qu'aux Européens. Mais en leur en cédant une partie, ceux-ci pourront encore s'y pourvoir abondamment des poissons qu'ils y vont chercher depuis la découverte de l'île. Puisse une longue harmonie subsister entre les nations des deux hémisphères qui fréquenteront cette plage!

ANTICOSTI.

L'île d'Anticosti, appelée par les François île de l'Assomption, a trente lieues de longueur; elle avoisine l'île de Terre-Neuve; Quebec en est éloigné de 140 lieues. Cette île est dans le golfe St. Laurent à l'embouchure du grand fleuve de ce nom; elle est pleine de forêts. Par le traité d'Utrecht les François en restèrent possesseurs; mais celui de 1763 qui leur fut si funeste pour le commerce, les obligea de céder aux Anglois cette possession. Quel est le François qui puisse se rappeler sans attendrissement le trait de bienfaisance d'une famille sauvage envers des matelots de sa nation.

Un bâtiment françois s'étoit brisé à l'entrée de Phiver sur les rochers d'Anticosti. Ceux qui échappèrent aux horreurs de la faim & aux rigueurs des frimats, formerent des débris de leur navire, un radeau qui les conduisit dans le conti-

nent. Un sauvage à la porte de sa cabane, s'offre à leurs regards expirans. „ Touché de leur situation, il leur dit affectueusement : entrez ici, mes freres; les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance, nous sommes hommes, & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.” Quelle grandeur d'ame ! Européens, soyez plus justes & moins orgueilleux de votre civilisation, contre des peuples que votre vanité vous fait appeler sauvages. Vous pouvez y puiser le précepte & l'exemple des vertus sociales. Ils n'ont pas, il est vrai, vos manieres polies, mais ils ignorent vos duplicités & votre corruption.

*Le Port
aux Ours.*

Le Port aux Ours, dans l'île d'Anticosti, situé sous le 49°. degré 30' de latitude septentrionale, & par le 316°. degré de longitude, est le lieu principal de cette île, qui, comme Terre-Neuve, est un rendez-vous pour les pêcheurs, & quoique de moindre importance, n'est pas moins, proportion gardée, une possession essentielle pour le commerce de morue.

ISLE ROYALE OU CAP-BRETON.

*Situation
de l'île
Royale ou
Cap-Bre-
ton.*

Le Cap-Breton, troisième île de Terre-Neuve, est situé entre les 45 & 47 degrés de latitude nord, à l'entrée du golfe St. Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de 15 à 16 lieues, & l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de deux à trois lieues. Sa longueur est d'environ trente-six lieues & sa plus grande largeur de vingt-deux : cette île a quatre-vingt-

cinq lieues de circonférence. Tous les ports sont ouverts à l'est en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anes ou entre des îles: mais son havre est important pour la navigation de la rivière St. Laurent.

Le climat est très-froid & la prodieuse quantité de lacs longtems glacés, qui couvrent une grande partie de toute l'île, l'étendue de ses forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, bornent son commerce à la pêche: on pourroit y ajouter le bois de chêne propre pour toute sorte de constructions. La stérilité du sol fait que les habitans de l'île ne se sont jamais occupés de l'agriculture; les premiers grains qu'on essaya d'y semer n'ont pu parvenir à leur maturité.

Longtems avant que les François eussent pris possession de cette île (en 1713) il y alloit tous les étés quelques pêcheurs; mais le nombre n'en passoit guere vingt ou trente. C'est à cette époque que les pêcheurs françois quitterent Terre-Neuve pour venir s'y établir, en sorte qu'on peut les regarder comme les premiers habitans de cette île, qu'ils appelerent dès-lors l'île-Royale. Son importance consiste principalement dans sa situation. Tant que la France l'a possédée, elle en a su profiter pour protéger ses pêches & nuire à celles des Anglois sur les bancs de Terre-Neuve; mais cette importance a cessé dès qu'elle est tombée entre les mains de ceux-ci, d'autant qu'on les reconnoissoit pour maîtres de la pêche entière; aussi ont-ils démolit tous les forts.

*Les François qui-
tent Terre-
Neuve
pour s'éta-
blir dans
l'île-
Royale.*

que les François avoient élevés, leur utilité n'étant pas proportionnée aux frais de leur entretien.

Lorsque les François s'établirent dans l'Isle-Royale, ils jeterent les yeux sur le Fort-Dauphin pour y fixer le principal rendez-vous; mais n'ayant pu vaincre les difficultés qui s'y oppoient, leurs vues se tournèrent vers Louisbourg dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

*Louis-
bourg.*

Le port de Louisbourg est situé sur la côte orientale de l'Isle, sa profondeur est au moins d'une lieue, & sa largeur dans l'endroit le plus étroit a plus d'un quart de lieue. Le fond en est bon, on y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau, & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, dans les plus mauvais tems. Son havre est excellent, & sa seule incommodité est de se trouver fermé par les glaces depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, même souvent en juin.

*Se des-
cription.*

Louisbourg, édifié sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est de figure oblongue. Cette ville a environ demi-lieue de tour; ses rues sont larges & régulières; on n'y voit guère que des maisons de bois, les seuls édifices en pierres ont été bâtis par le gouvernement pour y loger les troupes. On fixe à l'année 1720 l'époque des fortifications de Louisbourg; elles furent exécutées sur des très-bons plans, & rendent cette ville très-respectable. La France y dépensa trente millions, on ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada & pour ou-

vrir un asile en tems de guerre aux vaisseaux qui viendroient des îles méridionales.

La prise de Louisbourg par les Anglois en 1758 entraîna la perte de toute l'île, & cette conquête ouvrit le chemin du Canada. Cette île est devenue depuis 1772 partie de l'état particulier que forma dès-lors l'île St. Jean. Louisbourg, la terreur de l'Amérique angloise, il y a vingt ans, n'est plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François qu'une défiance injuste & peu raisonnée dispersa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou six cens hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même cessé de penser aux mines de charbon de terre. Louisbourg est à 260 lieues de Québec, 90 d'Annapolis & 65 de Terre-Neuve.

L'île-Royale est d'autant plus utile par sa position, qu'elle sert à préparer les poissons qu'on prend sur les bancs de pêche qui l'environnent dans toute sa circonférence. La pêche des morues occupe seule les habitans de l'île, le produit de la chasse ne suffisant pas pour subvenir à leurs besoins. Une peuplade sauvage de Mikmaks, de soixante hommes seulement, qui s'étoient établis dans l'île avec les François, n'apportoient qu'un très-petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'originaux, de rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres & de renards rouges & argentés. Les mines de charbon de terre sont très-communes dans l'île, & si le gouvernement les eût encouragées, il auroit été facile d'en tirer un meilleur parti : mais les habitans, toujours abandonnés à eux-mêmes, ne purent

fortir de l'état de misère où ils étoient à la naissance de cette colonie.

Depuis 1745 jusqu'à 1773 les exportations d'Angleterre se sont montées à 58,439 liv. 7 sous 2 d. & les importations de là en Angleterre à 2,909 liv. 18 sous 4 den. ce qui porte l'excédent des exportations à 55,899 liv. 9 sous 5 den. & celui des importations à 370 liv. 7 den. sterl.

ISLE ST. JEAN.

Sa position.

Cette Isle, plus avancée dans le golfe St. Laurent, a 22 lieues de long & n'en a qu'une dans sa plus grande largeur. Elle est à 10 lieues à l'ouest de l'Isle-Royale. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la forme d'un croissant. Les François, qui d'abord n'avoient examiné cette île que superficiellement, en jugerent la possession peu avantageuse; mais la perte de l'Acadie & de Terre-Neuve leur ouvrit les yeux sur ce qu'elle pouvoit valoir, & ils penserent aux moyens d'en tirer

Son climat & son sol.

parti. Si l'hiver y est long, le froid excessif, la neige abondante & la quantité d'insectes prodigieuse, ces désagrémens sont puissamment compensés par une côte saine, un port excellent & des havres commodes. On y vit un pays unique que la nature avoit enrichi; des prairies abondantes, coupées par une infinité de petits ruisseaux qui les traversent; un sol extrêmement varié, propre à la culture de toutes les especes de grains, du gibier & des bêtes fauves sans nombre, un grand abord des meilleures sortes de poissons,

en-

enfin une population de sauvages plus considérable que dans les autres îles.

Ces avantages firent naître le double projet de défricher cette île & d'y établir une grande pêche de morue : mais ces commencemens d'industrie ayant été limités & gênés par des prohibitions & surtout par des privilèges exclusifs, source naturelle du dépérissement de toute nouvelle entreprise, il ne résulta de ces dépenses & de ces projets que le regret de les avoir faits.

L'Europe n'envoyoit annuellement à l'île qu'un ou deux petits bâtimens qui abordoient au Port-la-Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins ; elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Lorsque les Anglois s'emparèrent de cette île, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser quatre mille François, qui depuis peu y avoient formé des établissemens. Dès que les traités eurent assuré cette propriété aux vainqueurs, en 1756, le gouvernement en fit des concessions ; on imagina de partager à divers particuliers le sol de St. Jean sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils paieroient chaque année au fisc, comme ^{Prix des terres} dans la plupart des provinces du continent américain, 2 liv. 10 sous 7½ den, pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderaient : soit paresse ou découragement, ces nouveaux propriétaires cédèrent pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins forte, leurs droits à des Irlandois, ou à des montagnards écossais. Le nombre des colons ne s'éleve pas encore au ^{Population} dessus de douze cens. Ils n'ont aucune liaison

I. Part.

F.

avec l'Europe, c'est avec Québec, c'est avec Halifax seulement qu'ils commerceront. St. Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse jusqu'en 1772, qu'il devint, comme nous l'avons dit, un état particulier.

San commerce.

Les registres publics ne font mention de son commerce que depuis 1764 jusqu'en 1767. Les exportations pendant cet intervalle se sont montées à 3,365 liv. 11 sous 7 den. & les importations de là en Angleterre à 219 liv. 9 sous 10 den. Les premières ont un excédent de 3,186 liv. 18 sous 11 den. & les secondes, celui de 89 liv. 17 sous 2 den. sterl.

Port-la-Joie ou Charlotte-Town.

Charlotte-Town, autrefois nommée le Port-la-Joie, est le chef-lieu de la colonie; nous ignorons quelles ont été les causes de la faveur dont elle a joui depuis. Les îles de la Madeleine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morues & de vaches marines, firent partie de la colonie de St. Jean. On y attacha encore l'île-Royale ou le Cap-Breton, fameux autrefois, mais qui a perdu son importance en changeant de domination. Revenons maintenant aux autres colonies angloises dans le continent.



CHAPITRE IX.

Canada ou Nouvelle France.

LE Canada (1) pays presque aussi grand que l'Europe, fut découvert en même tems que Terre-Neuve & une partie du Labrador, par Jean & Sébastien Cabot en 1597. Jusqu'à présent personne ne leur a contesté l'avantage d'avoir été les premiers qui apperçurent ces contrées inconnues. Le Canada est borné à l'est par l'Océan, à l'ouest par le Mississipi, au sud par les États-Unis, & au nord par des pays inconnus. Il a plus de 800 lieues d'étendue de l'orient à l'occident, & plus de 250 du nord au sud; l'air y est froid, mais fort sain (2). Le premier établissement & le plus considérable en même tems que les François y formerent, fut Québec. Samuel de Champlain après avoir remonté bien avant le fleuve

(1) Ce nom vient de quelques Espagnols qui, étant venu chercher en cet endroit des mines d'or & d'argent, & n'en ayant point trouvé, s'écrierent en s'en allant: *Aquí-Nada*, il n'y a rien ici.

(2) On a attribué la cause du froid violent & long qu'on éprouve dans ces contrées, aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert: mais d'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élevation du terrain, un ciel tout sérieux & rarement chargé de vapeurs, & la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

St. Laurent, jeta les fondemens de cette ville en 1608.

Les Européens trouverent ce pays couvert de forêts immenses & arrosé par des rivières sans nombre qui leur offroient des causes toujours actives d'émulation & d'industrie, tandis que la chasse & la pêche qui faisoient les principales occupations des sauvages, fournissoient à ceux-ci les marchandises contre lesquelles ils échangeoient leurs importations.

*Energie
des lan-
gues du
Canada.*

Il y avoit dans le Canada trois langues principales, l'Algonquine, la Siouse & la Hurone; elles sont d'une énergie & d'une précision dont on a peine à donner une idée; les métaphores en sont plus hardies, plus familières dans la conversation qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Ces peuples étoient divisés en plusieurs nations dont le gouvernement étoit à peu près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigées que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, mais sans aucun lien. On peut se faire aisément une idée de leur gouvernement, si l'on ajoute que la volonté générale n'y assujétissoit pas même la volonté particulière.

*Efforts de
la France.*

Louis XIV sur la fin de son regne fut forcé de céder aux Anglois la baie-d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui, avec le Canada, formoient l'immense pays connu sous le nom de Nouvelle-France.

Ces pays, après avoir été tour à tour conquis par les Anglois & les François, après avoir éprou-

vé tous les inconvéniens qu'entraîne après soi le changement de maître, furent finalement cédés à la Grande-Bretagne par le traité de Versailles de 1763.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter si ç'a été une mauvaise politique de la part des Anglois d'avoir conquis le Canada sur les François. Il s'agit seulement ici de savoir si le Canada, sagement gouverné, est un domaine qui puisse ajouter aux richesses de la nation qui le possède, & quels sont les articles qu'il peut verser dans le commerce.

Le gouvernement du Canada, engagé dans de grands frais, & jusqu'à ce qu'on ait pris des tempérans ou pour chasser les Indiens du voisinage des colons, ou pour en faire de bons & fideles amis en usant envers eux de procédés humains & honnêtes, le Canada sera à la charge de la nation propriétaire. La première chose que doit se proposer le ministère anglois, est donc d'inspirer de la confiance aux naturels, & faire de façon qu'ils aient intérêt à entrer dans ses vues. Il n'est point de nation, quelque féroce qu'on la suppose, dont, avec de la douceur & de la bonté l'on ne puisse venir à bout. Les Canadiens, comme les autres Indiens de l'Amérique, seront aux ordres des Européens, dès que ceux-ci n'abuseront pas de la supériorité d'un peuple civilisé sur un peuple sauvage.

*Reflexions
sur la conduite à tenir
envers
le Cana-
dien.*

Comment espérer jamais une harmonie générale & durable entre les Européens & les Sauvages, si les premiers ne travaillent eux-mêmes à se concilier entre eux? Depuis la découverte du Canada, la jalousie a sans cesse tyrannisé les François & les

*Mauvaise
politique
des Euro-
péens.*

Anglois; ils ont fait pis: ils ont séduit tout-à-tour les sauvages pour les attacher à leur parti. Les Anglois se sont alliés avec les Iroquois pour faire la guerre aux François, qui avoient pour eux les Illinois & les Hurons. Ainsi, au lieu de donner à ces peuples, des exemples de modération, d'humanité & de concorde, ils ont pour venger leurs querelles, mieux aimé les rendre ennemis les uns des autres. On jugera plus sainement du caractère naturel du sauvage, & de ce qu'on peut en espérer ou en craindre par les traits suivans.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin; les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité.

*Traits de
grandeur
d'ame dans
des sauvages.*

„ Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre, leur dirent les sauvages, il est juste que nous partagions avec vous les moyens de subsister; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes. ” Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Un *Onnontagué*, qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre barbares acharnés

autour d'un vieillard qui , loin de pousser un soupir , traitoit les Européens avec un profond mépris & reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils mortels ! Un de ses bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. „ Tu as tort, lui dit froidement l'Onnontagué, d'abréger ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.” Et ce sont de tels hommes que les Européens conspirent tour à tour à détruire depuis un siècle ! Anglois & François, vous tous Européens, vous auriez apparemment trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles de grandeur d'ame & d'héroïsme ! Quand cesseront vos injustices & vos cruautés envers un peuple si digne d'indulgence & d'humanité ?

La conduite vicieuse des Européens a inspiré aux sauvages tant de méfiance, la haine est si fort enracinée dans leurs cœurs, qu'on ne peut espérer d'en triompher qu'à force de patience & de bons procédés. Mais, du moment qu'on sera parvenu à les gagner, le Canada sera une source inépuisable de richesses pour la nation qui le possédera.

Les productions du Canada, en tant qu'articles de commerce, consistent uniquement en fourrures & pelleteries, en cétacées, comme baleines, marsouins, & quelque peu de bled & de plantes médicinales. Le produit, année commune, est de 105,500 liv. sterl.

Personne n'ignore que la plus grande partie des pelleteries répandues dans l'Europe, viennent du Canada. On en pourroit tirer une quan-

tité plus considérable encore, s'il subsistoit une bonne intelligence entre les Anglois & les Indiens. Ceux-ci se livreroient avec beaucoup plus d'ardeur à leur chasse, & porteroient des peaux en abondance à ceux-là. Alors ce commerce resteroit entierement entre les mains des Anglois, les Russes ne pouvant en soutenir la concurrence.

Pelletteries. Les principales pelletteries du Canada, consistent en peaux de castors, d'ours, de loutres, de martres, de fouines, d'originaux, de gazelles, de lapins, d'élans, toutes d'une excellente qualité. Ajoutons à ces articles le castoreum dont on retire annuellement plus de deux milles livres pesant.

Les Anglois se plaignent de l'ascendant que les François ont acquis sur l'esprit des Indiens sauvages & ignorans. Au lieu de s'en plaindre, il feroit plus simple & plus naturel d'imiter leur douceur, leur aménité, leur affabilité; ils acquiesceroient par ce moyen le même ascendant. Ce n'est pas l'Indien qui est indomptable; c'est le caractère de l'Anglois (1). Comment ce fier insulaire pourroit-il se résoudre à s'humaniser avec le sauvage, tandis qu'il regarde avec hauteur & dédain les nations les mieux civilisées? Cependant son empire & son commerce dans le Canada ne peuvent subsister, s'il ne vit en paix au moins

(1). Qu'on ne m'accuse pas, comme François, de vouloir rendre odieuse la nation angloise: je suis la vérité, & n'adopte ni préjugé, ni haine nationale. Je me fais un plaisir même d'avouer que, parmi les Anglois, il en est dont je suis jaloux de conserver l'amitié. Mais ce sentiment particulier ne doit point étouffer la justice; leur histoire est mon guide.

avec la plus grande partie des natifs voisins, & dans le cas contraire, ce vaste continent sera toujours ; comme il est encore, plus à la charge qu'à l'avantage de la Grande-Bretagne.

Le Canada offre donc des avantages réels & considérables aux Bretons ; mais il faut qu'ils suivent d'autres errements que ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Qui croiroit que, sous le ministère du célèbre lord Chatam, dans un tems où l'esprit d'intolérance est méconnu presque partout, l'on ait pu proposer de chasser du Canada tous les prêtres & les ecclésiastiques françois de toutes les dénominations, pour les remplacer par des ministres de l'église anglicanne ? Une telle proposition, renouvelée même de nos jours, décele en même tems, une haine profonde pour la nation françoise, & un caractère intolérant que la politique & la raison condamnent également. Et c'est un peuple qui se targue de philanthropie & de bienfaisance, qui veut ravir à l'homme le droit de penser comme il lui plaît sur la religion, ou qui le privera de son état & le dépouillera de tout. Cette méthode ne peut rendre le Canada florissant ; le colon gêné dans son culte, suivra ses prêtres & fuira ses oppresseurs. Il trouvera sans peine un terre hospitalière (1) où il sera bien accueilli,

(1) Cette terre hospitalière sera celle des Etats-Unis, où la tolérance le plus pur, répand le bonheur parmi tous les citoyens. Ses progrès sont si grands, que dans l'assemblée générale de Rhode-Island, on a statué que les catholiques romains auront le droit de devenir officiers tant civils que militaires dans l'étendue de cet état.

& où il pratiquera le culte qu'il préfère. Ainsi le Canada, au lieu d'augmenter sa population, se dépeuplera de plus en plus, & le commerce en souffrira d'autant.

En protestant contre toute tyrannie spirituelle, je pense qu'il seroit avantageux pour la société en général que les Indiens adoptassent la religion chrétienne; mais ils y doivent être attirés par la force de l'exemple plus que par tout autre moyen. Cette démarche faite de leur part, on les associeroit à tous les travaux, à tous les droits de la nation & l'on ne s'arrogeroit aucun privilège exclusif. Fiers d'une telle association, il seroient tout ce que desireroit d'eux le gouvernement. En un mot, ils seroient le plus puissant véhicule de la prospérité de l'état.

Les Européens transplantés en Amérique, ne feront de longtems en état de supporter les fatigues de la chasse des bêtes fauves qui fournissent les fourrures. Ce soin doit être laissé aux naturels du pays accoutumés dès l'enfance à supporter le froid, la faim & la soif, à faire des courses de 20 à 30 lieues dans des endroits couverts de ronces & d'épines & à travers des marais sangueux. Mais il faut en outre, autant que faire se peut, leur inspirer le goût de l'agriculture; dans un terrain neuf on peut faire des récoltes abondantes, même en possédant cet art très-imparfaitement. Il suffit d'abord d'en inviter quelques-uns à venir prendre quelques leçons des agriculteurs européens établis dans le pays, & de leur fournir des instrumens.

L'exportation du bled du Canada ne monte

annuellement qu'à 12000 quarts (1). En encourageant l'agriculture, en y employant les Indiens, elle seroit décuple en peu d'années, & il est difficile d'assigner le terme auquel elle pourroit monter par succession de tems. Enfin, le Canada mieux connu offrira plusieurs autres branches de commerce & d'industrie, qui formeront un ensemble de richesses innombrables.

Nous avons dit que Québec fut le premier établissement des François dans le Canada, mais il paroît que la colonie françoise fit auparavant son commerce de pelleteries à Tadoussac, port situé à 30 lieues au-dessous de Québec.

Cette ville, considérée comme la capitale du Canada, est à 1500 lieues de la France, à 120 de la mer, & environ 260 de Terre-Neuve, 200 de Louisbourg, 110 d'Halifax & 90 de Port-Royal, capitale de la Nouvelle-Ecosse. Elle est bâtie en amphitéâtre sur une péninsule formée par le fleuve St. Laurent & par la rivière St. Charles. Elle domine d'un côté sur de vastes campagnes qui l'enrichissent, de l'autre sur une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cens vaisseaux. Son enceinte est de plus de trois milles. Au commencement de 1759 on y comptoit environ dix mille ames, ^{Position de Québec.} ^{sa popula- tion.} C'étoit le centre du commerce & le siège du gouvernement.

(1) Les 4 quarts font 180½ setiers de Paris.

*Guerres
Révolu-
tion du
Canada.*

Voyons rapidement les révolutions qu'elle a éprouvées dès son origine jusqu'à nos jours. Le détronement de Jacques II fut une occasion que les Anglois ne laisserent pas échapper pour se brouiller avec la France. Leur conduite fit voir que le vrai motif de cette rupture venoit d'une jalousie de commerce. Habiles à profiter des divisions qui régnoient alors entre les François & les sauvages du Canada, ils envoyèrent contre Quebec, en 1690, une flotte considérable pour en faire le siege. Déjà les troupes angloises étoient débarquées & s'avançoient dans les terres pour arriver en même tems que la flotte; ces troupes étoient conduites par les Illinois: mais soit que ces sauvages fissent un retour sur eux-mêmes en pensant à la bonne harmonie qui avoit ci-devant régné entre eux & les François, soit qu'ils aimassent mieux ne pas changer de maître, les Illinois abandonnerent les troupes angloises dans l'intérieur des terres, & cet événement arrêtant les opérations de la flotte, les Anglois furent forcés d'abandonner honteusement leur entreprise après des dépenses aussi grandes qu'inutiles. La colonie fut délivrée, & ce fut aux sauvages, à ses ennemis même, qu'elle dut son salut. La paix de Riswick vint assurer pour quelque tems son repos, & favoriser son commerce.

Cet intervalle ne dura que jusqu'en 1756. Une flotte Angloise de trois cents voiles, commandée par l'amiral Saunders, parut sur le fleuve St. Laurent & vint menacer Québec. Les François, à la faveur d'une nuit obscure & d'un vent favo-

nable, lancèrent huit brûlots pour réduire en cendre cette flotte. Tout eût péri infailliblement homme & vaisseaux, si l'opération eût été conduite avec l'intelligence & le sang-froid qu'elle exigeoit ; mais les François, naturellement impatiens, se hâterent trop de mettre le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction, & d'assurer leur retour à terre; l'assaillant, averti du danger, s'en garantit par son activité & son audace; il ne lui en coûta que deux foibles navires. L'amiral, soutenu d'une armée de dix mille hommes, bombarda la ville, qui fut prise dans un assaut donné au milieu de la nuit du côté opposé au bombardement. Cet fut M. Murray qui donna cette idée heureuse & brillante. Le carnage fut horrible de part & d'autre, les Anglois & les François s'y distinguèrent par des traits de courage inouïs. Ce fut dans cette action ^{Mort de} que l'intrépide Wolf, général anglois, perdit la ^{Wolf} vie; la victoire ne put consoler les vainqueurs de cette perte. Ce fut dans cette même action que le brave Montcalm fut blessé mortellement: si les ^{& de} François eussent suivi les conseils que leur donna ^{Montcalm,} ce grand homme avant d'expirer, ils eussent évité leur défaite & conservé la ville. Mais lorsque le chevalier de Levi accourut de son poste pour remplacer le général Montcalm & suivre ses conseils, Québec avoit déjà capitulé.

Le 23 avril 1760, les François, qui s'étoient retirés à dix lieues au dessus de Québec, se présentèrent devant cette ville pour la reprendre, mais ne recevant point les secours qu'ils attendoient de France, ils furent forcés de lever le siege le

16 mai suivant, après des actions de grande valeur. Cependant, malgré le défaut de secours, malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvoit depuis longtems la colonie, il est à présumer que, sans un accident singulier, & qui prouve combien les grands événemens dépendent souvent des petites causes, les François n'auroient pas fait une attaque infructueuse. Je ne saurois passer ce fait sous silence.

Le fleuve St. Laurent étoit alors couvert de glaces, qui venant tout-à-coup à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrirent un petit canal. Les François firent glisser les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau; l'armée toute composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita dans ce courant; déjà elle touchoit à une garde avancée de 1500 hommes, déjà elle touchoit à la victoire, & ce gros détachement alloit être taillé en piece & la ville prise, lorsque le hazard voulut qu'un canonier en sortant de sa chaloupe tombât dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains, il y grimpa & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rasa la rive de Québec. La sentinelle angloise placée à ce poste, voit un homme prêt à périr, & crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un soldat françois, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie; il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille

François est aux portes de la place ; & il meurt. Cette foiblesse, ou plutôt cette trahison, fut le salut des Anglois. Sans doute le courage des François dans cette occasion méritoit plus de bonheur. *Sed qui potuit...* Le traité de paix de 1763 vint assurer cette possession à l'Angleterre & augmenter la masse de ses possessions dans le nord de l'Amérique.

Le montant des exportations d'Angleterre au Canada depuis 1759 jusqu'à 1773, s'élève à 2,810,085 liv. 2 sous 8 den. & celui des importations du Canada en Angleterre est de 496,972 liv. 11 sous 1 den. en sorte que l'excédent des exportations produit la somme de 2,313,271 liv. 3 sous 8 den. & celui des importations 158 liv. 12 sous 1 den. sterl.

Après Québec, les deux autres villes du Ca-
nada sont Mont-Real & les Trois Rivières. Cette
dernière, bâtie en 1640 à 25 lieues plus haut
que la capitale, devint un second entrepôt,
mais avec le tems Mont-Real attira seul toutes
les pelleteries; on les y voyoit arriver au mois
de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Bien-
tôt les Anglois de la Nouvelle-York, jaloux
du commerce des François, tâcherent de dé-
tourner une si grande circulation. Mont-Real
est dans une île longue de dix lieues, large
de quatre au plus, formée par le fleuve St.
Laurent, soixante lieues au dessus de Québec.
De tous les pays qui l'environnent, il n'en est
point où le climat soit aussi doux, la nature
aussi belle & la terre aussi fertile.

Fleuve St. Laurent. La rivière du Canada, ou le fleuve St. Laurent, traverse toute cette province du sud-est au nord-ouest. Elle a plus de 800 lieues de cours, plus de 200 brasses de profondeur, & à son embouchure plus de 80 mille pas géométriques de largeur : elle se jette par le golfe St. Laurent dans la mer du nord ; sa source est encore inconnue.



CHA

CHAPITRE XI

NOUVELLE-ECOSSE OU ACADIE

LA Nouvelle-Ecosse est une presqu'île de l'A-
 mérique septentrionale bornée à l'ouest & au
 nord par la rivière St. Laurent, à l'ouest par le
 golfe St. Laurent & la mer du nord, au sud par
 la même mer, & au sud-ouest par la Nouvelle-
 Angleterre. Elle est sur les frontières orientales ^{sa posi-}
 du Canada entre Terre-Neuve & la Nouvelle-^{tion.}
 Angleterre; sa longueur est d'environ 120 lieues ^{Son étendue.}
 sur 40 de large; on détermine sa position entre ^{me.}
 les 311 & 316 degrés de longitude & les 43 & 49
 de latitude.

Ce pays, qui embrasse aujourd'hui trois cens
 lieues de côtes comprises depuis les limites de la
 Nouvelle-Angleterre jusqu'à la rive méridionale
 du fleuve St. Laurent, ne paroit avoir désigné
 dans les premiers tems qu'une grande péninsule
 de forme triangulaire, située vers le milieu de
 ce vaste espace. Cette péninsule, que les François
 appeloient Acadie, est très-propre par sa posi-
 tion à servir d'asile aux bâtimens qui viennent
 des Antilles. Elle leur montre de loin un grand
 nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où ^{Elle a}
 l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup ^{nombre de}
 de morue sur ses rivages, & encore davantage sur ^{ports ex-}
 des petits bancs qui n'en sont éloignés que de ^{cellens.}

quelques lieues. L'aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson; & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures; ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries.

Les François s'établirent en Acadie en 1604, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Port-Royal, qui étoit la seule défense de la colonie, fut appelé Annapolis en l'honneur de la reine Anne, quand les Anglois en prirent possession en 1690. Cette ville est sur la côte de la baie des Chasseurs, avec un beau & vaste port défendu par un bon fort.

L'Angleterre n'a rien ou presque rien fait pour former de bons établissemens dans la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la paix de Paris, qu'elle y envoya une nombreuse colonie abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires, & qu'elle y fit construire pour le service de la marine, stationnée dans cette partie de l'Amérique, un chantier excellent, ainsi que des logemens commodes pour les officiers & ouvriers employés à ce sujet, & des casernes pour l'armée. Cet ensemble compose la belle ville d'Hallifax, située au sud-est de la péninsule d'Acadie, dans un endroit que les sauvages appeloient autrefois Chibouchou. Cette ville est actuellement entourée de bonnes fortifications. Suivant les observations & les remarques de M. de Chabert, Hallifax est à 65 degrés 51' 8" de longit., & à 44 degrés 39' 4" de lat. (mérid. de Paris) à 110 lieues de Québec & 120 de Boston.

Les dépenses qu'entraînerent cet établissement furent considérables pour l'Angleterre & néan-

moins en pure perte (1), si l'on en excepte le service particulier de la navigation. Quant à la culture & à l'amélioration de cette province, on n'a fait d'avances que pour les terres des environs de la ville, & tout ce qui en est à quelque distance est resté dans le même état d'inutilité qu'auparavant. Il sult de là que les habitans, au lieu d'être en état de faire quelque exportation, n'ont pas même une subsistance suffisante, & que pour leur propre entretien, ils sont obligés de dépendre des autres colonies. D'où cela vient-il ? De la négligence du gouvernement. La Nouvelle-Ecosse mérite des soins.

*Etat de
foiblesse de
la colonie.*

Hallifax est d'une excellente ressource pour la navigation ; le havre est commode pour s'y tenir à l'abri & s'y radoubier. Les vaisseaux peuvent y rester quand la rigueur de la saison rend la navigation impraticable sur ces parages, & y trouvent de quoi se pourvoir de ce qui leur manque ; sans être obligés de s'exposer à la fatigue, au danger & à une perte de tems considérable pour retourner.

Le climat n'est ni agréable ni excellent, cependant on ne peut pas dire qu'il soit mal-sain, ni peu propre à la végétation ; il n'est question que de bien saisir l'à-propos des saisons ; le sol bien cultivé donnera du froment en abondance, ainsi que des plantes & des racines aussi bonnes qu'en Europe.

Le véritable obstacle aux progrès de cet établissement vient des hostilités continuelles des

(1) Le gouvernement lui a donné tous les ans au moins 4000 liv. sterl. En 1757, ses richesses mobilières & immobilières étoient estimées à près de 300,000 liv. sterl.

*Hostilités
des sauvages.*

naturels, qui, malgré leur petit nombre, sont sans cesse en embuscade pour fondre en toute occasion sur les colons & les massacrer. Ces hommes féroces ne réussissent pas toujours dans leurs hostilités, mais dans une situation aussi critique & aussi alarmante, il n'est pas possible que les colons donnent tout leur soin pour la culture & l'amélioration de leur terrain.

Quel parti convient-il de prendre? J'entends la voix cruelle de la politique crier qu'il faut les exterminer. — Les exterminer! Et de quel droit? Vous ne pouvez alléguer que celui du plus fort, & c'est celui des brigands. Ce terrain que vous leur disputez appartenait-il à vos ancêtres ou aux leurs? — Ce sont des hommes féroces, intraitables. — Que je crains que leur férocité ne soit votre ouvrage! Vous n'avez que l'alternative de vous retirer, ou de prendre des moyens pour mériter leur confiance, que vous avez sûrement perdue par votre faute. Renoncez à l'odieux projet de prendre à votre solde d'autres Indiens, afin de mettre aux mains hordes contre hordes. On n'a que trop fait la triste expérience que les soldats Européens sont presque toujours défaits dans les escarmouches avec les Indiens.

*Moyens de
guerre
leur am-
itié.*

Il n'est que des forcénés qui puissent concevoir l'idée d'aller exterminer un peuple chez lui. Les bons procédés sont tout pardonner, tout oublier. Dites-leur & surtout montrez-leur que vous les regardez comme vos frères, & vous les verrez en peu de tems vous traiter comme les leurs. Un seul prisonnier fait sur eux, qui, au lieu d'être condamné à des suplices recherchés, leur seroit renvoyé avec de bonnes paroles &

même quelque présens pour sa famille, seroit un meilleur effet que tous les tourmens raffinés qu'imagine la vengeance. Encore une fois, foyez avec les Indiens ce que vous devez être, & vous n'aurez plus à vous plaindre d'eux.

La sûreté & la prospérité de la Nouvelle-Ecosse dépendent donc principalement de la manière d'en user avec les natifs, & l'on peut avancer, sans craindre de se tromper, qu'il ne tient qu'aux Anglois de rendre cet établissement florissant. C'est ce que l'on doit naturellement attendre de la nouvelle ville de *Shelburne* qu'ils font élever dans cette presqu'Isle. Elle va être peuplée par des gens actifs & industrieux, qui ne manqueront pas de tirer parti de ses ports nombreux & de ses pêches.

La Nouvelle-Ecosse exporte, année commune, pour 38,000 liv. sterl. de productions en poissons & en planches. La Grande-Bretagne, depuis 1749 jusqu'à 1773, fait monter ses exportations dans la Nouvelle-Ecosse à 871,363 liv. 15 s. 2 d. & ses importations de cette colonie à 35,222 liv. 7 sous 8 den ; ainsi l'excédent de ses exportations est de 836,141 liv. 7 sous 6 den. sterl. ; mais celui de ses importations est zero.

Ajoutons encore avant de finir, que, si l'on y ^{Moyens d'augmenter son commerce.} avoit des établissemens solides & tranquiles, on verroit en peu de tems le produit de la pêche doubler, & celui du bois seroit sans bornes, toute la surface du pays étant couverte de forêts. Ces avantages sont grands sans doute ; cependant ils sont peu de chose comparés à ceux qu'on retireroit des divers articles de culture dont j'ai déjà parlé, source nouvelle d'un riche commerce.

L'expérience & une connoissance plus saine des parties intérieures de la contrée, ajouteroient beaucoup encore à cette masse de félicité commune.

Les colonies dont il nous reste à parler faisant, excepté la Floride, l'ensemble de celles qui depuis leur indépendance paroissent sur la scène du monde sous le nom d'Etats-Unis; nous nous bornerons, dans ce Chapitre à l'exposition seule de leur commerce avec la Métropole, avant la révolution. Le Lecteur trouvera ci-après sous la dénomination générale d'Etats-Unis, les détails historiques & topographiques qui les concernent séparément.



CHAPITRE XL

NOUVELLE-ANGLETERRE.

LA Nouvelle-Angleterre mérite ce nom comme la première & la plus considérable des colonies qu'aient fondé les Anglois en Amérique.

Avant la révolution les exportations & les importations de la Nouvelle-Angleterre se montoient, année commune, à 306,037 liv. 10 sous 8 den. sterl. Cette somme est énorme si l'on considère le peu d'encouragement des colons, qui, forcés par la mère-patrie de lui porter leurs denrées, perdoient par cette contrainte la moitié ou plus de ce qu'ils en auroient retiré, s'il leur eût été libre de les porter à tel ou tel marché qu'ils auroient voulu, ou d'ouvrir leurs ports à telle nation qu'il leur auroit plu. La Nouvelle-Angleterre devenue libre, on doit donc s'attendre à en voir sortir des productions sans nombre. Le colon travaillant pour lui-même, pour un nouvel état qui est en partie son ouvrage, redoublera d'activité, sans crainte qu'une marâtre averse s'approprie la meilleure portion du fruit de ses travaux. Il demandera des richesses à la terre; & la terre lui en donnera avec profusion, sans exiger de lui que quelques soins. Des terrains immenses couverts de bois ou de ronces & d'épines; le

seront dans peu par de riches moissons, de gras pâturages, ou d'excellens vignobles. Aux brouillards mal-sains suspendus sur les marais & les bois, succédera l'air vif & salubre des plaines & des terres en valeur.

Nous verrons dans la seconde partie de cet ouvrage combien cette province étoit précieuse à l'Angleterre, puisque les trois colonies qui sortirent de son sein, (la Nouvelle Hampshire, le Connecticut & Rhode-Island) devinrent autant de sources fécondes qui toutes à l'envi alloient enrichir les ports de la Tamise. Ces quatre provinces faisoient un commerce si étendu, qu'en 1769 leurs exportations monterent à près de quatorze millions de livres tournois. Afin de rapprocher les calculs généraux & donner une idée claire de l'étendue du commerce de l'Angleterre avec l'Amérique septentrionale, il faut examiner la valeur des importations & des exportations. Elles ont été telles, qu'en 1771 il y eut en faveur de la mere-patrie, un excédent de 7,295,566 liv. sterl. & qu'elle exporta seule pour l'Amérique 4,706,768 liv. sterl. de marchandises de ses propres manufactures. Mais je réserve pour le Chapitre XV tous les détails & les preuves qui attestent au juste la perte de la Grande-Bretagne, dans un tems surtout où cette puissance étoit déjà écrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 de liv. tourn. qui lui coûtoit 111,577,490 liv. d'intérêt. A peine pouvoit-elle alors suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130 millions qui lui restoient de son revenu très-précaire.

NOUVELLE-YORK.

La Nouvelle-York, non moins intéressante pour l'Angleterre que les autres colonies, présente des avantages aussi considérables eu égard à son heureuse position & à la facilité qu'elle a de cultiver avec succès généralement toutes les productions de l'Europe. Aux richesses de l'agriculture, se réunissent celles du commerce, qui, malgré les entraves dans lesquelles il étoit resserré par la mere-patrie, produisoit, année commune, une circulation de 190,800 liv. 10 sous sterl. Depuis 1697 à 1773 l'excédent des exportations de l'Angleterre s'est monté à 9,769,586 liv. 17 sous 7 den. & celui des importations à 5,514 liv. 13 sous 5 den. sterl. Ce simple exposé suffit pour montrer combien l'excédent de ces excédens étoit funeste aux fabriques de la Grande-Bretagne, mais il sert à prouver en même tems que les négocians de la Nouvelle-York ne bernoient pas leurs opérations de commerce avec l'Angleterre seule; car, suivant les registres publics, les exportations de cette province, tant en Afrique qu'aux Indes occidentales & au midi de l'Europe, se montoient en 1769, à 118,524 liv. & ses importations de là à 113,045 liv. sterl.

Si ces habitans faisoient un tel commerce avec d'autres ports que ceux de l'Angleterre, il ne faut pas présumer que c'étoit entièrement à son détriment; loin de là, les anglois, trop clairvoyans en matiere de commerce & de finance, ne permettoient cet interlope que moyennant des droits considérables sur toutes les exporta-

tions & importations faites par les habitans de la Nouvelle-York, & le fisc public continuoit de s'enrichir aux dépens d'une circulation que la mere-patrie ne pouvoit empêcher.

PENNSYLVANIE.

Sous quelque point de vue qu'on envisage cette province ; on ne peut disconvenir que de toutes les colonies anciennes & modernes, il n'en est aucune qui présente un ensemble plus intéressant. Douée par la nature du plus beau sol, peuplée par les amis de la vertu, protégée constamment par les loix de la sagesse, enrichie par l'agriculture & le commerce, elle a eu le bonheur de conserver ses droits & d'être regardée comme le modèle & le centre de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale.

Un terrain immense à défricher occupoit trop de bras pour en laisser un nombre suffisant au commerce, cependant celui que les Pensylvains ont fait avec la métropole depuis 1697 à 1773 se monte, exportations & importations réunies, à 10,974,724 liv. 3 sous, ce qui fait, année commune, une circulation de 142,528 liv. 17 sous 6 den. sterl. On sent naturellement qu'un pays dont la population est considérable & dont les productions ne consistent qu'en bled & autres grains, en bestiaux & bois, ne peut fournir un équivalent aux marchandises qu'on y importe, aussi l'excédent de ces dernières a-t-il été de 9,769,586 liv. 17 s. 7 d. Pendant cet intervalle la balance fut toujours en

favor de l'Angleterre. Pour établir une idée de comparaison de son commerce particulier & direct avec l'Afrique, les Indes occidentales, le midi de l'Europe & l'Angleterre, ajoutons qu'en 1769 la balance de son commerce montoit en exportations de chez elle à 583,686 liv. 3 s. 8 d. & en importations de tous ces différens ports à 222,943 liv. 9 sous 11½ den. sterl. (les Jerseys compris.)

VIRGINIE ET MARYLAND.

Sous la domination de l'Angleterre ces deux provinces paroissent n'en former qu'une. La nature a mis tant de ressemblance à tous égards entre elles; leurs productions, leur liaison intime de commerce sont si analogues, qu'on les prendroit pour deux districts d'une même province plutôt que deux provinces distinctes, formant deux gouvernemens particuliers. Si l'on vouloit former une ligne de démarcation dans l'échelle de leur commerce, l'exécution en seroit plus difficile qu'avantageuse; telle est l'idée qu'on doit s'en faire dans le tems qu'elles étoient soumises à la Grande-Bretagne. La main seule de la liberté pouvoit en marquer les limites, en montrer les différentes nuances.

Je vais donc m'arrêter à l'état du commerce de l'une & l'autre comme n'en faisant alors qu'un. Outre le bled d'Inde, le froment, quelques pelleteries, du bois & de la térébenthine, la Virginie & le Maryland produisent une quantité considé-

rabie de tabac, & ce dernier objet est le plus important. A l'égard du chanvre & du lin, la récolte commence à devenir plus grande, mais les colons la gardent presque toute chez eux : on évalue déjà à plus de 4000 tonnes de chanvre & 2000 de lin ce qu'ils mettent annuellement en œuvre pour leur propre usage.

Le commerce de ces deux provinces présente un tableau différent des autres: ici les importations en Angleterre excèdent de plus de huit millions de livres sterl. les exportations de l'Angleterre, puisque les premières ont monté depuis 1697 à 1773 à 28,909,797 liv. 10 sous 1 den. & les secondes à 20,727,465 liv. 14 sous 1 den. - en sorte que l'excédent net du premier produit donne 9,879,730 liv. 16 sous 5 den. contre l'autre qui n'est que de 1,697,359 liv. 4 den. Le résultat de cette circulation pour l'Angleterre seule donne en conséquence, année commune, un total de 644,539 liv. 15 sous 8 den. sterl. Ajoutons à cette évaluation moyenne leur commerce direct avec les autres parties du monde: l'année 1769 nous servira d'exemple. Le total de ses exportations au midi de l'Europe, en Angleterre & dans les Indes occidentales fut de 719,803 liv. 8 sous 7 den. & celui de ses importations 498,089 liv. 2 sous 10 den. sterl. Ces exposés seuls suffisent pour montrer les ressources immenses que ces deux provinces tirent continuellement de leur sein.

Observons que tous les articles exportés de la Grande-Bretagne à la Virginie & au Maryland étoient de ses productions & manufactures, un très-petit nombre excepté, encore ceux-ci

étoient-ils de sa propre importation, & une des branches les plus lucratives de son commerce ; desorte que le bénéfice que l'Angleterre en retiroit, égaioit, ou à peu-près, le prix qu'ils lui avoient coûté de premier achat, tandis qu'une partie assez considérable des articles exportés de la Virginie & du Maryland à très-bas prix, passoit dans les colonies voisines pour y être échangée contre d'autres articles de leur crû que l'Angleterre ne pouvoit fournir que de la seconde main. Mais le plus grand avantage que l'Angleterre retiroit de son commerce avec ces deux provinces, étoit celui du tabac, denrée qui, outre les profits particuliers de commerce pour le marchand, produisoit immédiatement un revenu public plus grand qu'aucune de celles qui entrent dans le cercle de son commerce. Pour rendre cet avantage plus sensible, il n'est pas indifférent de remarquer que si l'on importoit annuellement 96,000 tonnes de tabac de la Virginie & du Maryland dans la Grande-Bretagne, il ne s'y en consommait que 13,500, dont l'impôt, à 26 liv. par tonne, montoit à 351,675 liv. & que les 82,500 tonnes restantes étant exportées par les Anglois dans les autres parties de l'Europe, la valeur en retournoit à la Grande-Bretagne en argent comptant. (1).

Il seroit inutile d'entrer en quelques détails

(1) Comme les Anglois ne consommoient pas la sixième partie du tabac qu'ils importaient, ils augmentoient, par la vente du surplus en argent comptant, leur numéraire de 3 à 9 millions d'année commune. Aucune autre possession même de l'Inde ne leur donnoit, peut-être, un profit plus net.

pour prouver les avantages qui proviennent d'un tel commerce. Avec le superflu d'une denrée qui n'entre pas dans le cercle des besoins, l'on a dans ses mains la balance contre les choses nécessaires que l'on est indispensablement obligé d'acheter des autres pays & par conséquent à perte. Tel étoit le cas de l'Angleterre : énoncer ces avantages, c'est les prouver. Disons encore que ce seul commerce donnoit continuellement de l'emploi à 330 navires & à 3960 matelots. La Virginie & le Maryland servoient donc non-seulement à enrichir l'Angleterre, mais encore à étendre la partie la plus essentielle de la force nationale (1).

LES CAROLINES.

L'Angleterre comprenoit anciennement sous cette dénomination les districts qu'ils nommerent ensuite Caroline-septentrionale & Caroline-méridionale : le premier n'a jamais offert que des produits très-bornés en comparaison de ceux du second, parce que les encouragemens y ont été moins grands pour la culture, & que peut-être la nature du sol ne répondoit pas autant aux soins des colons. Quoi qu'il en soit, nous embrasserons sous un seul exposé le commerce de ces deux districts ou de ces deux provinces.

Lorsque les Anglois s'occupèrent des moyens d'augmenter les ressources des colons de la Caro-

(1) Voyez le Chap. XIX, 2e. parties

fine-septentrionale, ils firent plusieurs tentatives pour cultiver le bled & le vin. Les premiers essais répondirent à leur attente, & l'on vit que le sol étoit également propre à l'une & à l'autre de ces denrées si nécessaires à l'homme. Indépendamment de ces heureuses tentatives, il paroît que les colons, accoutumés à suivre les sentiers battus, renoncèrent à un avantage si grand & si manifeste, peut-être par manque d'encouragement, peut-être par manque de débouché. D'un autre côté, l'Angleterre avoit par devers elle des raisons d'intérêt & de politique qui ne lui permettoient pas de donner une trop grande extension à la culture & au commerce de cette province. Ces raisons se devinent aisément, quand on considère le bénéfice de ses exportations pour le fisc public; mais passons à la Caroline-méridionale.

Aucune des colonies angloises n'a été cultivée avec plus de soin que celle-ci; aussi l'Angleterre n'a été amplement récompensée de ses dépenses. Ainsi que l'agriculture, la civilisation y est au plus haut degré de perfection. Les productions aborigènes y sont très-bien cultivées, & il n'est aucune région connue où les exotiques réussissent aussi bien & perdent aussi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline. Parmi ses différentes productions le riz est sans contredit une mine très-riche, très-abondante & le soutien immédiat de la colonie.

La Caroline produisoit annuellement à la Grande-Bretagne environ 100000 barrils de riz; elle en vendoit le surplus de sa consommation au nord de l'Europe: la possession exclusive d'un tel commerce contribuoit pour beaucoup à lui don-

ner & conserver dans les marchés de l'Europe cette influence, cette prépondérance dont elle savoit si bien tirer tous les avantages pour s'en prévaloir.

Depuis l'origine de la Caroline jusqu'à 1773, c'est-à-dire pendant soixante & dix-sept années, le montant des exportations & des importations faites par l'Angleterre s'élevait à 20,387,528 liv. 14 sous 6 den. & l'excédent des importations en Angleterre à 3,393,556 liv. 16 sous; conséquemment l'excédent des exportations en cette colonie n'offre que 349,967 liv. 15 sous 6 den. ce qui produisoit, année commune, une circulation de 264,773 liv. 10 sous sterl.; à cette somme il convient d'ajouter celle que les registres publics de la province montrent avoir été produite en 1769 par son commerce direct tant en Afrique, qu'aux Indes occidentales, au midi de l'Europe & en Angleterre, retours compris, savoir 1,466,914 liv. 15 s. 6 den. sterl. Telles étoient les ressources que les Carolines offroient à la Grande-Bretagne avant la révolution.

GÉORGIE.

Avant que l'Espagne eût cédé la Floride à l'Angleterre, celle-ci crut qu'il étoit de la prudence d'établir une barrière respectable entre les Carolines & la Floride; en conséquence elle envoya en 1732 sur le terrain intermédiaire, qu'elle appela Géorgie, une nouvelle colonie d'habitans. Cette barrière étant ensuite devenue inutile par

la cession de l'Espagne, les Anglois ne s'occupèrent pas moins des moyens de faire prospérer cet établissement. On y cultiva du riz, de l'indigo & de la soie. Le commerce de la Géorgie a produit dans le cours de 37 ans, la somme de 746,093 liv. 11 sous pour les exportations faites par l'Angleterre & celle de 612,958 liv. 1. s. 5 d. sterl. pour les importations : les premières ont produit un excédent de 221,582 liv. 18 sous 9 d. & les secondes celui de 98,847 liv. 9 sous 2 den. c'est, année commune, un commerce réciproque de 37,001 liv. 5 sous. Suivant les registres publics de la province pour 1769, si l'on ajoute les importations & les exportations directement faites par cette colonie dans différens ports étrangers, son commerce total sera de 105,664 liv. 19 s. 7 d. Depuis cette époque cette colonie a beaucoup prospéré, nous aurons dans la suite occasion d'en parler plus amplement en montrant ce que peuvent produire sur l'esprit des cultivateurs & du négociant les douceurs d'une existence indépendante & d'un commerce libre.





CHAPITRE XII.

LA FLORIDE.

LA Floride est, comme la Caroline, divisée en deux provinces du même nom, distinguées seulement par leur situation, l'une à l'ouest, l'autre à l'est.

*sa situa-
tion.*

La partie orientale, dont St. Augustin est le chef-lieu, est située au 298^e degré 30' de longitude & au 30^e degré de latitude septentrionale; la Floride occidentale, qui a Pensacola pour capitale, est sous la latitude septentrionale de 30 deg. 55' & par les 290 deg. 50' de longitude.

Nous avons vu dans le chap. IV l'histoire de sa découverte; voyons maintenant quels ont été les révolutions & les progrès de ces deux provinces. Sous le nom de Floride, l'ambition espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique qui s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales; mais la fortune qui s'ajoute de l'orgueil national, a resserré depuis longtems cette dénomination illimitée dans la Péninsule que la mer a formée entre la Géorgie & la Louisiane.

La Floride ne fut divisée en deux gouvernemens, que lorsqu'elle passa au pouvoir des An-

glois par le traité de paix de 1763 ; cette possession devenoit d'autant plus précieuse qu'elle facilitoit les opérations de commerce avec les colonies espagnoles. La nature du sol le rend propre ^{des pro.} aux choses les plus nécessaires des autres pays, ^{ducl. un. s.} particulièrement à différentes sortes de drogues médicinales, au vin, à la cochenille, surtout au sassafras & à l'indigo. L'importance de ces objets dans le commerce est trop universellement connue pour qu'il soit besoin d'en recommander la culture.

On penseroit naturellement que l'acquisition de la Floride auroit mis les Anglois dans le cas de regarder comme inutile la barrière qu'ils avoient formée entre les Carolines, les colonies espagnoles & leurs Indiens en Floride ; mais cette barrière étoit au contraire, indispensable, car il est clair que les Espagnols ne pouvoient être que très-jaloux d'une colonie si voisine des leurs & si bien située pour commercer avec elles ; ce qui ne cadre point avec le principe fondamental de leur gouvernement, qui est de fournir entièrement lui-même à ses domaines d'Amérique les marchandises d'Europe dont ils ont besoin. D'ailleurs, c'eût été une faute en politique, de la part des Anglois, de négliger ou de se dispenser d'avoir des troupes, des forteresses, & des places d'armes dans un pays si exposé aux incursions des Indiens, qui n'attaquent jamais que par surprise & mettent tout à feu & à sang. Il n'y a point de sûreté contre eux tant qu'on les a pour ennemis. Qu'on en fasse des amis & l'on n'aura rien à craindre de leur voisinage ; c'est le seul moyen qui reste aux Eu-

ropéens ; c'est en vain qu'ils voudront vaincre ces Indiens par la force (1).

*San com-
M. Fl. de*

Le commerce de la Floride n'a pas eu des progrès proportionnés à la bonté de son sol & à son heureuse situation. Cela peut venir de l'inquiétude que les Indiens cauoient aux colons & des principes de jalousie toujours subsistans entre l'Espagne & l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, cette colonie n'exporta de ses denrées en 1769 que pour 29,920 liv. 8 sous 10 den. & son importation ne passa pas 14,693 liv. 13 sous 1 den. A l'égard de son commerce direct avec l'Angleterre, les exportations depuis 1763 jusqu'à 1773 se montent à 375,068 liv. 15 sous 4 den. les importations à 79,993 liv. 10 sous 3 den. sterl. Pendant ces dix années l'excédent des importations a été nul, mais celui des exportations s'est monté à 295,075 liv. 5 sous 1 den. : cette différence annonce un défaut de culture nuisible à cette colonie. Le résultat de ces opérations donne pour terme moyen un commerce, année commune, de 45506 liv. 4 sous 10 den. sterl.

*Saint des
M. Fl. de*

Saint Augustin, capitale de la Floride orientale, est situé sur la côte-est de la péninsule, baigné par les eaux de l'océan atlantique, à 80 lieues environ de l'embouchure du golfe de la Floride ou du canal de Bahama, & environ 47 de la ville & rivière de Savannah.

Pensacola.

Pensacola, capitale de la Floride occidentale, est un havre excellent dans la baie du Mexique à 11 lieues à l'est des Port-Lewis & Mobile, & 158 à l'ouest de l'île des Tortues. C'est dans

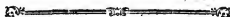
(1) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans notre Ch. VI.

ces deux villes que se font toutes les expéditions & tout le commerce des deux Florides.

La Floride est une possession délicate à maintenir par rapport au système de l'Espagne qui ne permet à aucune puissance de faire le commerce direct de ses colonies, & n'a jamais vu sans jalousie cette possession dans les mains d'une autre. D'ailleurs, l'Angleterre, surveillée par cette puissance & par les Etats-Unis, ne pouvoit sans s'exposer à des tracasseries continuelles, conserver aucune domination dans cet endroit; c'est ce qu'elle a compris non-seulement en cédant à l'Espagne dans l'acte des préliminaires la Floride orientale, mais en lui assurant encore la libre possession de la Floride occidentale.

Cette cession auroit été plus naturelle & plus convenable, si elle eût été faite aux Etats-Unis, dont les provinces sont contiguës à la Floride & terminent à tous égards la pointe sud du continent septentrional. On sent très-bien que les Nords-Américains trouvent la Floride ainsi que le Canada trop à leur convenance pour ne pas saisir les occasions qui pourroient légitimer leurs droits & arrondir ainsi leur empire. Fasse le ciel que cette acquisition ne soit pas la suite & le prix de la guerre!





CHAPITRE XIII.

Gouvernement civil & militaire, établi en Amérique par l'Angleterre.

DANS les beaux jours du commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies, la mere-patrie entretenoit aux dépens de ses enfans, un si grand nombre de gens en place, que j'ai pensé qu'on en verroit avec plaisir une énumération authentique, afin de se faire une idée des dépenses énormes que ces charges devoient occasionner.

ETABLISSEMENT GÉNÉRAL.

- 1 Commandant en chef de toutes les forces de S. M. en Amérique.
- 1 Vice-Amiral.
- 1 Secrétaire d'état, 1 sous-secrétaire, 1 premier Commis en chef.
- 1 Commandant en chef de tous les vaisseaux.
- 1 Intendant général des forêts, 1 autre dans le Canada.
- 1 Auditeur général des plantations, 1 député.
- 1 Surintendant pour les affaires des Indes dans la partie méridionale, 1 autre de même pour la partie septentrionale.

- 4 Juges de la cour supérieure de la vice-amirauté, résidants à Charles-Town, Philadelphie, Boston & Halifax,
- 6 Commissaires à l'établissement de la douane pour le continent de l'Amérique, les Bermudes & les îles de Bahama, 1 secrétaire, 1 caissier, 1 receveur général, 1 député caissier, 1 contrôleur général, 1 solliciteur général.
- 2 Inspecteurs généraux des exportations, 1 inspecteur en chef, 1 garde-minute.
- 1 Receveur général pour l'Hôpital de Greenwich en Amérique.
- 1 Député-maître général des postes pour le sud, l'autre pour le nord.

Pour l'Armée.

- 1 Général & commandant en chef, 2 aides de camp, 1 secrétaire, 1 major-général, 1 aide de camp, 2 brigadiers-généraux, 1 député adjudant-général.
- 2 Ingénieurs à New-York, 1 à Québec, 1 à Halifax, 1 à Philadelphie, 2 dans la Floride orientale, 2 dans l'occidentale.
- 1 Maître-général des barraques, 1 juge-avocat.
- 1 Chirurgien-général, 1 directeur de l'hôpital.
- 1 Commissaire-général des magasins & provisions.
- 1 Député-maître payeur général.
- 1 Commissaire-général des revues, 1 prévôt-marchal, &c. &c.

Qu'on ajoute à cela le nombre prodigieux de subalternes que toutes ces places exigeoient, on sentira aisément combien la caisse des Etats-Unis doit être soulagée depuis qu'ils ont arboré l'étendard de la liberté.

Tel a été le préjugé des Européens contre les peuples de l'Amérique jusqu'à la révolution actuelle, qu'ils n'imaginoient pas qu'il pût y avoir un sage gouvernement au-delà de l'atlantique. Tout atteste cependant qu'avant cette époque, les provinces qui composent aujourd'hui les Etats-Unis, avoient toutes les sortes d'établissmens qui peuvent contribuer au bon ordre, à l'harmonie, à une communication facile, en un mot, à tout ce qui constitue la félicité publique. Chaque état avoit ses assemblées, sa cour de chancellerie, son tribunal de justice ordinaire, sa chambre pour les causes civiles, ses sessions générales de paix, sa cour d'amirauté, ses assemblées d'amirauté, sa cour d'appel, ses officiers de douane, sa milice provinciale, ses garnisons, ses commissaires pour l'église & pour les écoles, ses officiers de pilotage pour les rades & ports, ses officiers de police pour la propreté & l'entretien des rues, ses commissaires & inspecteurs pour le tabac & autres denrées, ses juges de paix, sa garde de nuit, ses tarifs; ses quayages, ses poids, ses magasins, ses postes, ses relais; en un mot, l'on voit régner tant d'ordre, de décence, de sûreté, de tranquillité dans Philadelphie, Boston, Savannah, Charles-Town, St. Augustin, &c. &c. qu'il n'est personne qui à tous ces égards ne préférât le séjour de ces

Gouverne-
mens civils
des Etats-
Unis.

villes à celui de la ville la mieux policée de l'Ancien-Monde. Osons le dire : l'Amérique septentrionale a eu son siècle d'or, & cela est si vrai que, sans déroger à la loi, on a vu jusqu'à 15 à 20 ans s'écouler sans qu'il y ait été prononcé un seul arrêt de mort.

Les terres en Amérique sont si fertiles qu'elles fournissent toujours au cultivateur beaucoup au-delà de ses besoins. La disette, ce fléau qui désole si souvent nos campagnes, ne s'y fait point sentir. Au contraire, une heureuse aisance regne dans tous les villages, & l'œil de l'Européen doit être frappé en voyant aller & revenir de leurs champs ces cultivateurs à cheval. Il est même très-rare de rencontrer un voyageur à pied. Ces cultivateurs ne sont ni rustres, ni grossiers comme les nôtres (1) ; il n'est pas besoin de se mettre en garde contre leur souplesse & leur dissimulation ; ils ne tiennent point comme eux aux préjugés de la routine & des usages antiques, & sont plus adroits à inventer, perfectionner & simplifier leurs instrumens de ménages & autres. Ils savent tous lire, & les affaires publiques les occupent comme leurs affaires particulières. Ils ont presque tous la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui souvent ils donnent le nom de ville.

*Richesse
de l'agri-
culture.*

(1) Les paysans dans la plus grande partie de l'Europe ne sont tels que par l'asservissement, la dépendance honteuse où les tiennent la morgue, l'orgueil & la cupidité des seigneurs de village.

Peuples de l'Europe, cessez donc de regarder l'Amérique comme une région sauvage, & comme une terre inculte & négligée. Sachez que la civilisation y est parvenue au même degré de perfection que chez vous, & que peut-être elle surpassera bientôt la vôtre en vous forçant à l'admirer.



CHAPITRE XIV.

*Usages de commerce, & monnoies en Amérique
avant la révolution.*

QUOIQUE les usages de commerce, pratiqués ci-devant entre la Grande-Bretagne & ses colonies, ne puissent être considérés comme devant subsister toujours les mêmes, ce n'est pas une raison pour les passer sous silence; ils serviront d'éclaircissement à ceux qui y sont intéressés par des opérations anciennes, & d'instruction pour ceux qui cherchent à se former un juste idée de ce commerce. D'ailleurs, puisque c'est cette république nouvelle qui doit probablement un jour changer toute la constitution civile du Nouveau-Monde; il faut être scrupuleux sur tout ce qui la concerne.

USAGES de Commerce dans quelques-unes des principales villes de l'Amérique-septentrionale, tels qu'ils étoient suivis en 1774 relativement à leur commerce avec la Grande-Bretagne, & tels qu'ils le sont encore, surtout à l'égard du cours des changes.

Pour avoir 100 livres sterlings, la Virginie, la Nouvelle-Hampshire, Massachusset, Rhode-Island, Connecticut donnoient. 125 liv. cour.

La Nord-Caroline. } 150. dito.

New-York. }

Les Jerseys.

Les États de la DélaWare. } 143½ dito.

La Pensylvanie.

Le Maryland.

La Sud-Caroline. 100. dito.

La Géorgie. 108. dito.

La Floride orientale. } 100. dito.

La Floride occidentale. }

L'intérêt permis étoit de 8 p^s par an, excepté en Virginie, où il n'étoit qu'à 6 p^s.

Le change à *Charles-Town*, capitale de la Sud-Caroline, étoit avec

Boston L541. 13/4 8 pr. 100 liv. argent de permission,

New-York 400. — -- . . 100 liv. cour. de New-York,

Philadelphie 433. 6. 8. . . 100 liv. cour. de Pensylvanie.

Les lettres de change qui revenoient à protêt assujétissoient le tireur dans la Nord-Carol. à 15 p^s de rechange & 10 p^s d'int.

Les lettres de change se tiroient toutes sur la *Grande-Bretagne*, New-York & Philadelphie à 30 jours de vue; rarement sur quelques autres provinces ou îles des Indes occidentales.

Dans la Sud-Caroline. . . 10. . . . dito. }

Dans la Géorgie. 15. . . . dito. } 8 p^s dito.

Dans les deux Florides. . 15. . . . dito. }

TABLEAU de la valeur des monnoies d'Angleterre,
de Portugal & d'Espagne qui ont cours dans la Sud-
Caroline, la Géorgie &c.

		Grande-Bret.			Sud Caroline.			Géorgie.		
		L.	s.	d.	L.	s.	d.	L.	s.	d.
Angleterre.	Guinée.	1.	1.	0	7.	7.	0	1.	3.	0.
	Ecu.	0.	5.	0.	1.	15.	0.	0.	5.	0.
	Scheling.	0.	1.	0.	0.	7.	0.	0.	1.	0.
	Six pences.	0.	0.	6.	0.	3.	6.	0.	0.	6.
Portugal.	Johannes.	3.	12.	0.	26.	0.	0.	4.	0.	0.
	Demi-Johannes.	1.	16.	0.	13.	0.	0.	2.	0.	0.
	Moëdore.	1.	7.	0.	9.	15.	0.	1.	10.	0.
Espagne.	Pistole.	0.	16.	6.	6.	0.	0.	0.	18.	0.
	Demi-pistole.	0.	8.	3.	3.	0.	0.	0.	9.	0.
	Piece de 2 pistoles.	1.	12.	0.	12.	0.	0.	1.	16.	0.
	Piece de 4 pistoles.	3.	6.	0.	24.	0.	0.	3.	12.	0.
	Dollar (1).	0.	4.	6.	1.	12.	8.	0.	5.	0.
	Demi-Dollar.	0.	2.	3.	0.	16.	3.	0.	2.	6.
	$\frac{1}{2}$ dito <i>milled</i>	0.	8.	$1\frac{1}{2}$	0.	1.	0.
	Dito un <i>milled</i>	0.	7.	6.	0.	1.	0.
	$\frac{1}{4}$ dito <i>milled</i>	0.	4.	$\frac{3}{4}$.	.	.
	Pistarine.	0.	6.	3.	.	10.	.

Dans la Floride orientale la pistole vaut, 6^s. 6^d.

le Dollar. . . . 4. 8.

le Johannes 16 dollars.

Dans la Floride occident. la pistole vaut 4 dollars.

le Dollar. . . . 4^s. 8^d.

le Johannes, 17 dollars.

le Moëdore. . 6 dollars.

(1) Le dollar est actuellement l'argent représentatif du commerce des Etats-Unis, dont le change direct avec la France est 1 dollar pour 5 liv. tournois, à 30 jours de vue.



CHAPITRE XV.

Tableau ou Balance générale du commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies depuis 1697 à 1773.

IL est malheureux, sans doute, pour l'Angleterre, qu'elle ait eu la folie de vouloir subjuguier un pays que la nature fit pour être libre, & dont l'étendue seule devoit lui paroître un obstacle invincible à l'accomplissement de ses desseins. Mais, comme il faut aux empires ainsi qu'aux particuliers des exemples qui les frappent pour leur servir de règle & de leçon dans leur conduite, l'arbitre des destinées a permis que ce fût une nation fière de ses avantages, orgueilleuse de ses victoires, qui devint la victime de son ambition, & un exemple dans les siècles futurs pour les puissances qui seroient tentées d'avilir leurs sujets en les rendant esclaves.

Longtems avant la reconnoissance de l'indépendance, mais dans un tems où l'Angleterre n'osoit pas revenir sur ses pas, les Anglomanes les plus ardens étoient obligés de convenir que l'Amérique étoit à jamais perdue pour l'Angleterre: on peut consulter à cet égard un ouvrage qui a pour titre: *A view of the evidence relative to the conduct of the American war under Sir William Howe,*

lord viscount and general Burgoine, as given before a committee of the house of commons. L'auteur de ce rapprochement des divers témoignages rendus sur cet objet, après avoir fait tous ses efforts pour faire tomber le blâme des revers publics sur la mauvaise conduite des généraux, ne peut s'empêcher de terminer son ouvrage par ces paroles remarquables : *The consequences of this unaccountably weak and wretched conduct are, thirty thousand men lost, thirty millions of money expended, thirteen provinces lost, and a war with the whole house of Bourbon.* C'est-à-dire : „ Quelles sont les suites de cette conduite foible & déplorable? Trente mille hommes perdus, trente millions sterlings sacrifiés inutilement, treize provinces perdues pour jamais, & une guerre avec toute la maison de Bourbon.”

Malgré les soins que nous avons pris de présenter fidèlement l'état du commerce de l'Angleterre dans l'Amérique septentrionale avant la révolution, nous croirions notre travail imparfait, si nous ne présentions au lecteur la balance exacte de nos calculs pour démontrer avec évidence & précision quelle est la perte réelle que l'indépendance des Nord-Américains a causée à la Grande-Bretagne. Nous garantissons ces calculs avec d'autant plus d'assurance que nous les avons scrupuleusement rédigés d'après les registres du parlement. Ce tableau, ou plutôt cette balance générale, devoit naturellement terminer la première partie de cet ouvrage.

Pour faciliter l'intelligence de nos calculs à l'égard des excédens, voici la manière d'en vérifier l'exactitude. Prenons par exemple les sommes énoncées pour le commerce de la Baie d'Hudon, Pag. 58.

Import. 681,582. 18. 2.	Exc. des imp. 460,311. 9. 9.
Export. 227,622. 2. $\frac{1}{2}$	Exc. des exp. 6,350. 13. 7 $\frac{1}{2}$
Reste <u>453,960. 16. 1 $\frac{1}{2}$</u>	Total <u>453,960. 16. 1 $\frac{1}{2}$</u>

Exportations. 227,622. 2. $\frac{1}{2}$
Excédent des import. <u>460,311. 9. 9</u>

Ensemble 687,933. 11. 9 $\frac{1}{2}$
Excédent des export. <u>6,350. 13. 7 $\frac{1}{2}$</u>

Reste 681,582. 18. 2 total des imp.

On aura également un même reste si l'on déduit les excédens des sommes importées & exportées.





G E

L

769.

—d. sterl.

5.

5.

liv. 39

d. tournois,

ngleterre;

objet de. . . liv. 9

d. tournois,

dentales. . . liv. 29

d. tournois.

lammment

. . . . liv. 2,91

d. tournois,

ndépen-

. . . . liv. 74

d. tournois.

utre côté, comme cor

s généraux que

loute que celui que le

Unies n'auroient

cedant des Exportation

a perte de propriété,

les marchés de

air au sein de la paix

e à l'Angleterre



L E
S P E C T A T E U R
A M É R I C A I N .

S E C O N D E P A R T I E .

C H A P I T R E . I .

Des Colonies.

L'HISTOIRE des sociétés nous apprend que la civilisation s'est étendue de l'orient à l'occident, de l'Asie vers l'Afrique & l'Europe, & de l'Europe vers l'Amérique. C'est ainsi que la fondation des colonies a suivi presque pas-à-pas les progrès de la civilisation. Les récits authentiques des événemens les plus reculés paroissent indiquer que les peuples de l'Asie commencèrent à se rendre fameux par des établissemens formés sur la côte orientale de la mer méditerranée, qu'ils répandirent des colonies dans la plupart des îles & sur plusieurs côtes de cette mer, qu'enfin ils introduisirent des peuplades où tout au moins l'art de la culture jusque dans la Grece. De la Grece les colonies se sont étendues vers l'Italie, où la Sicile : & de l'Italie les Romains en ont en-

*Origine
des colonies.*

II. Part.

A

voyé jusqu'aux frontières occidentales de leur empire. Depuis la destruction de l'empire Romain en Europe jusqu'à la découverte de l'Amérique & des Indes, l'établissement des colonies paroit avoir été interrompu. La barbarie & l'ignorance qui couvrirent toute l'Europe à cette époque, l'empire qu'usurperent la superstition & l'erreur sur les esprits, arrêterent toutes les entreprises qui auroient pu contribuer à perfectionner, à éclairer l'espèce humaine.

Leur utilité.

Des pays dévastés & dépeuplés par les maux de la guerre ne pouvant offrir aux conquérans qu'une possession stérile, il étoit nécessaire qu'on y envoyât des colonies pour les cultiver & les repeupler. L'histoire des colonies n'est que l'histoire des usurpations : & si de telles fondations ont contribué à la gloire & à la puissance des Phéniciens, des Grecs & des Romains, elles ont été aussi la cause première de leur décadence & de leur chute.

La plus ancienne connue.

Carthage, qui ne fut au commencement qu'une simple colonie phénicienne, devint par son commerce & par le sentiment le plus exalté de l'amour de la patrie & de la liberté, une ville si florissante & si considérable, qu'elle comptoit 700,000 habitans (1) & plus de trois cens villes sous sa juridiction en Afrique. C'est de toutes les colonies celle qui a joué le plus grand rôle; aussi les Romains mirent toute leur gloire, employèrent toutes leurs ressources & leur force à la détruire. Il est à présumer qu'elle auroit été victorieuse, même de l'empire romain, si elle n'eût pas

(1) Strab, liv. 17.

aliéné les esprits contre elle en exerçant sur ses colonies un despotisme tyrannique. Quel bonheur pour ce peuple puissant & industrieux si son ambition se fût borné à conserver les territoires, aussi riches que vastes & peuplés, qu'il avoit en son pouvoir! ou bien si, au lieu de pousser ses conquêtes vers le nord, il se fût contenté de les étendre vers le midi, en menant à sa suite chez des peuples plongés dans la barbarie & la paresse, les arts qui servent en même tems à les occuper & à les civiliser! il auroit longtems fleuri, comme une des nations les plus puissantes & les plus heureuses qui aient jamais existé. Mais les Carthaginois, entraînés par l'idée orgueilleuse de leur pouvoir & de leur opulence, affectèrent la monarchie universelle. Ils se trouverent aux prises avec les Romains, qui, avec un esprit plus opiniâtre & plus belliqueux, épris de la même ambition, réussirent à s'élever sur les débris de Carthage. Aucune nation sur la terre depuis les Carthaginois n'avoit rappelé par son exemple une semblable révolution: à sa chute près, l'Angleterre présente à l'univers les mêmes progrès, la même grandeur, les mêmes vexations & la même décadence.

Rivale des Romains.

Chez les Carthaginois, c'est un peuple éloigné qui vient donner des fers à la métropole & soumettre ses colonies; chez les Bretons, ce sont ses propres colonies qui, révoltées qu'on veuille leur donner des fers, les brisent sur la tête de leurs oppresseurs, & sur les débris du trône élèvent leur puissance. Ainsi le rapport qu'il y a entre Carthage & Albion ne consiste que dans les suites de l'abus du pouvoir. La France, en épousant le parti des Nord-Américains, eût pu jouer en-

Comparaison de Carthage avec l'Angleterre.

vers l'Angleterre le rôle des Romains envers Carthage, si, comme les Romains, la France eût voulu employer toutes ses ressources à subjuguier son ennemi, mais les tems étant différens, & le système politique des puissances de l'Europe contraire à l'extension d'un trop grand pouvoir, la France ne pouvoit prétendre dans cette querelle qu'à contribuer à l'indépendance américaine & afoiblir ainsi la Grande-Bretagne; l'événement a justifié ses espérances: l'Amérique est libre, & l'Angleterre humiliée.

*Vues poli-
tiques des
Anglois en
formant
ses colo-
nies*

L'Angleterre, comme toutes les puissances de l'Europe qui ont formé des colonies éloignées, paroît avoir eu pour premier objet d'augmenter sa population & ses richesses, en établissant avec elles une communication de commerce d'une utilité réciproque. L'expérience a prouvé que les colonies angloises ont parfaitement répondu à la première de ces vues, partout où l'on en a fait l'essai; il est à présumer qu'il en sera de même ailleurs en suivant les mêmes principes; car on ne peut disconvenir que, sans les encouragemens de la mere-patrie pour tout ce qui tenoit à l'agriculture & au commerce, les colonies américaines ne seroient pas parvenues à cet état de maturité qui les a rendues si puissantes & si redoutables en même tems.

C'est envain que quelques mauvais politiques cherchoient à insinuer au gouvernement anglois, qu'en multipliant trop les colonies, il étoit à craindre de dépeupler la mere-patrie, les habitans n'en étant pas, disoient-ils, assez nombreux pour en pouvoir distraire pour ces transplantations. Le gouvernement plus éclairé, s'est conduit

sur de meilleurs principes. Londres abonde en hommes qui, faute d'être employés comme il faut, font une charge & pour l'industrie de ceux qui le font utilement, & pour le commerce de la nation: la consommation qu'ils font à pure perte des denrées de première nécessité en cause la disette & la cherté; conséquemment la main d'œuvre est plus chère, & les marchandises portées au marché se trouvent à un trop haut prix. Les capitales ont plus de ces hommes inutiles à nourrir, qu'il n'en faudroit pour fournir aux colonies qu'on voudroit établir ou maintenir. Au lieu de *Moyen fa-* laisser une capitale chargée d'un poids si onéreux, *elle d'oc-* qu'on les envoie peupler de nouveaux établissemens, *cuper les* *mendians.* ce sera un avantage pour l'endroit qu'ils quitteront & pour eux-mêmes.

Le nombre des mendians qui infestent les capitales, montre qu'elles ont plus de peuple que de moyens pour l'occuper, au moins convenablement, & conséquemment qu'on en peut envoyer une partie ailleurs. Peut-être dira-t-on que-tandis qu'ils fourmillent dans les rues de nos grandes villes, nos bourgs, nos villages sont déserts; mais cela ne change rien à la chose, parce que c'est leur travail & non leur nombre qui est un avantage pour le public; si ce travail est discontinué, semblables au frélon dans la ruche, ils font un obstacle à l'industrie, & il vaudroit mieux qu'ils n'existassent pas que d'être à sa charge. En attendant donc qu'on exécute les loix contre les vagabonds, ou qu'on en établisse d'autres, si celles-ci ne suffisent pas, pour empêcher les ouvriers de quitter les établissemens où leur travail est nécessaire & d'accourir dans les villes,

surtout dans la métropole, qui n'a pas de quoi les occuper tous; pourquoi ne pas accueillir tout plan proposé pour les envoyer dans des lieux où leur travail & leur industrie peuvent être utiles? Ce seroit ajouter à la masse générale du travail & épargner en même tems la valeur de la consommation des oisifs. Ainsi l'expérience détruit l'idée que l'établissement des colonies nuisoit à la population, & prouve que partout où l'industrie est justement encouragée en donnant aux habitans beaucoup d'occupation, elle augmente aussi beaucoup la population; c'est la ruche d'abeilles dont il sort quelque essain tous les ans sans qu'elle se dépeuple. Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est point le grand nombre d'habitans envoyés d'Espagne pour former les colonies, qui a dépeuplé ce royaume; c'est le manque d'industrie dont on a cru n'avoir plus besoin quand on y a vu aborder les trésors du Nouveau-Monde.

Les colonies favorisent la population

A l'égard de la différence des climats, c'est une erreur populaire qui vient de ce qu'on a cru anciennement qu'il y avoit des zones inhabitables. On a prouvé depuis longtems qu'il n'est aucun climat sous les cieux, auquel, moyennant quelques précautions, la constitution humaine ne puisse s'accoutumer. La nécessité même de ces précautions cesseroit avec les premiers colons, & ce climat deviendroit naturel aux enfans qui y naîtroient. D'après ces vérités, il faut conclure que l'établissement des colonies est avantageux à toutes les puissances qui les forment avec sagesse, qu'il ne sauroit nuire à la population, puisqu'elle accroit toujours rapidement partout où l'industrie encouragée

A M E R I C A I N.

est un moyen sûr de se procurer les aîdes de la vie. De plus, l'établissement d'un commerce avantageux entre les colonies & la métropole procure à toutes les deux des ressources infinies & devient une cause permanente de prospérité, si la métropole fait conserver le mérite de ses bienfaits, & ne les met pas à un prix trop haut.





CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté sur celui même de la patrie; l'un a toujours produit des héros, le plus souvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu sacrifier la liberté à la patrie, très-souvent la patrie a été sacrifiée à la liberté. Ce sentiment est si vif & si naturel en l'homme, que, s'il n'est flétri, éteint même dès sa naissance sous l'empire du despotisme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre esclave.

La liberté est un mot vide de sens dans les états européens.

Ce n'est point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance: les premières en séduisant par la faîte qui les environne, contribuent à énerver les cœurs sous les charmes dangereux de la mollesse & de l'indolence. Les secondes, esclaves elles-mêmes de l'esprit de parti qui les divise, se disputent pour la liberté sans savoir en jouir. S'il est un peuple sur la terre qui ait su garantir & conserver ses privilèges contre toutes les atteintes, c'est sans doute chez lui qu'il faut puiser des exemples de la véritable liberté: & ce peuple, quoiqu'il commence à dégé-

néer, est le peuple anglois. Dans la paix comme dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbéciles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il réclama sans cesse ses droits: on la vu détrôner, décapiter ses rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer sa tête sous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ses principes au-delà des mers, & que les mêmes idées se transmissent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penser que c'étoit attaquer leurs propres droits, & blesser leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir su faire le fondement & la base de leur constitution, ne souffriroient jamais qu'on les détruisît.

L'Amérique septentrionale va devenir le ber-^{Influence}ceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il ^{de la révo-}faudra bien des secousses à la partie qui reste ^{lution sur}esclave, avant qu'elle suive un tel exemple. Rien ^{le reste de}n'est plus propre à nourrir dans les Américains ^{l'Améri-}les germes heureux de la liberté, que le sol qu'ils habitent. Dispersés dans un continent immense, libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, au bord de ces forêts où tout est encore sauvage, & où rien ne rappelle ni la servitude, ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'est point comme en Europe où l'on voit l'esclavage assis au milieu des vices, des richesses & des arts,

où le fanatisme & la superstition rétrécissent les cœurs, où la basse flatterie forme & caresse les tyrans. Tout y porte l'empreinte de l'homme libre & vertueux. D'ailleurs, ces peuples continuellement livrés à l'agriculture, au commerce & à des travaux utiles, ne peuvent que conserver leurs mœurs & leur énergie.

Les Américains sont-ils mal-à-propos de paresseux. Plusieurs écrivains ont répété les uns après les autres que les Nord-Américains étoient paresseux : j'ose d'autant plus élever la voix contre une assertion aussi injuste, que ce préjugé commence à gagner le plus grand nombre de ces esprits superficiels qui croient volontiers sur parole. Qu'on examine Washington à la tête de son armée, sans cesse actif, sans cesse vigilant, le soldat coucher sur la dure au milieu des champs, & dans la saison la plus rigoureuse, faire des marches longues & pénibles sans se plaindre, sans murmurer. Qu'on réfléchisse que la grande révolution qu'ils viennent d'opérer exigeoit des esprits sans cesse tendus, sans cesse occupés à la conduire à sa perfection, des loix à former, des précautions infinies à prendre, & l'on verra si cet ouvrage est celui d'un peuple indolent & paresseux. A peine ont-ils élevé un temple à la liberté qu'ils en erigent un autre aux sciences. De tels hommes sont encore bien éloignés de la pauvreté, du luxe & de l'excès des besoins. En supposant pour un moment que les Américains sont indolens plutôt que paresseux, leur indolence viendrait de ce qu'ils ignorent encore l'indigence : mais quand, à la suite du luxe dont elle est la compagne inséparable, elle se fera fait sentir à ce peu-

ple , il deviendra moins indolent & plus laborieux. N'anticipons pas les tems , & ne diminuons pas le mérite des Nord-Américains par nos suppositions ; non-seulement nous n'avons pas le droit de les juger ; à peine sommes-nous en état d'apprécier & d'imiter leur courage , leur patience & leur vertu.





CHAPITRE III.

Réflexions sur l'Indépendance Américaine.

*Nouveau
système de
politique,
occasionné
par l'indé-
pendance.*

UN des plus grands & des plus mémorables évènements de ce siècle est sans doute l'indépendance américaine. Toutes les puissances de l'Europe ont été en fermentation, & cette explosion a causé un incendie presque général : la guerre s'est allumée de toutes parts ; les ports mêmes les plus éloignés de l'Asie en ont ressenti la commotion. Cette révolution étonnante & rapide a changé le système politique & mercantile de l'Europe. Les fastes de l'Angleterre attestent que depuis son existence elle n'avoit jamais éprouvé une situation plus critique. En effet, rien ne pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle que l'indépendance de ses colonies d'Amérique ; presque toutes les branches de son commerce en souffrent, & cette scission brise à jamais dans ses mains le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé. Mais en même tems, rien de plus heureux pour les autres puissances maritimes & pour la nouvelle république qui vient de se former.

*L'exécution
des
grands
projets se
prend de la
prudence
& du génie*

S'il est beau de lever l'étendard de la liberté & de s'affranchir des vexations du despotisme, il est dangereux aussi de l'entreprendre ; à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé sur la justice des réclamations, n'exalte dans l'esprit du peu-

pte le besoin d'une révolution préparée en secret par la politique prudente & réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervescence devenant générale, on tenteroit envain d'en détruire les principes & de soumettre un peuple pareil aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer la cause américaine, & le peu de succès des armées britanniques dans cette partie du monde. Il se passera encore bien des siècles & des scènes de désolation avant que l'indépendance des treize Etats-Unis amène celle de toute l'Amérique: mais elle paroît inévitable. C'est du conflit des biens & des maux des deux hémisphères que doit naître cette scission générale qui ébranlera les trônes de l'Europe, en leur faisant perdre les sources abondantes où ils puisoient leurs richesses. Le Nouveau-Monde en recouvrant son ancienne liberté, & plus de civilisation, deviendra peut-être assez redoutable pour nous intimider jusque dans nos propres foyers.

Les naturels de l'Amérique ne sont sans doute pas sans vices; mais il s'en faut de beaucoup que la corruption soit aussi grande parmi eux que chez les Européens; au lieu que leurs vertus, puisées dans la nature & dans la simplicité des mœurs, ne sont point comme chez nous ou l'ouvrage de l'hypocrisie, ou celui de l'orgueil. C'est la vertu sans mélange, sans ornement, telle enfin qu'elle étoit dans les tems heureux où l'innocence primitive de l'homme n'avoit point à lutter contre l'empire des passions & le danger toujours renaissant du mauvais exemple & de la séduction.

*Les Indiens
sont
moins cor-
rompus
que les
Européens*

Des fureurs & des dévastations des Européens dans l'Amérique il résultera cependant un bien pour les habitans de ce nouvel hémisphere: l'esprit de sociabilité, le développement des lumières dans les arts & dans les sciences, succédant à l'ignorance & à la barbarie, les naturels se rapprocheront plus entre eux, deviendront plus communicatifs, & se prêteront mutuellement des secours. Je sais que les arts & les sciences entraînent bien des maux après eux, qu'ils font l'aliment du luxe, cause continuelle de la dépravation des mœurs, & dont il ne faut pas espérer de s'affranchir jamais. Mais si les biens doivent toujours être en équilibre avec les maux, sans qu'il tiennent au pouvoir de l'homme d'en déranger l'ordre immuable & éternel, il faut espérer que les Américains, en général plus sages que nous, profiteront de leurs lumières & de notre exemple pour se garantir des vices de nos constitutions, de nos loix & de nos sociétés.

*Effets
heureux
de la tolé-
rance.*

Le tolérantisme paroît déjà faire la base fondamentale des loix des Treize-Etats-Unis, & cette sage politique prépare le bonheur & la population de cette république naissante. Heureux le peuple qui, après avoir adopté ce principe, s'y tiendra fortement attaché! c'est par ses mains que s'opérera la grande révolution dont l'indépendance de l'Amérique septentrionale n'est que le prélude, heureux, dis-je, le peuple qui faisant chérir son gouvernement, aux indigènes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir avec eux à l'accroissement de la population du Nouveau-Monde, & à la gloire de briser à jamais ses fers. Tous les peuples sensibles & bons doivent desirer que l'E-

rope voie cette révolution sans jalousie & sans crainte, & que la considérant comme un décret éternel & inviolable, elle s'empresse d'y donner les mains en sacrifiant des prétentions imaginaires que la force lui a données & que la force peut lui enlever de même.

Laissons à ces nouveaux peuples le droit de nous apporter leurs productions & leurs marchandises; laissons leur commerce libre ainsi que leur industrie, & que la nation européenne qui les traitera le mieux, soit seule celle qui puisse avoir des droits à leur préférence; désirons enfin qu'une noble émulation, ainsi qu'une douce fraternité, soient à jamais entre eux & nous les liens indissolubles de nos rapports & de nos besoins mutuels. Les traités de commerce & d'amitié (1) que les Etats-Unis se proposent de faire avec les puissances de l'Europe sont fondés sur ces principes heureux.

(1) Nous donnerons un précis de ces pièces intéressantes à la fin de cet ouvrage, c'est un code où le lecteur pourra puiser avec utilité dans le besoin.



CHAPITRE IV.

La nature, les causes, les progrès & les considérations sur les suites de la révolution américaine.

La révolution américaine n'est susceptible d'aucune comparaison. **L**ES siècles antérieurs ne présentent aucun événement qui ait du rapport à la révolution américaine: c'est en vain que quelques auteurs modernes se sont efforcés de la comparer à celle qui donna la liberté aux peuples des Pays-Bas-Unis. C'étoit bien comme en Amérique un joug qu'il falloit briser, mais cette ressemblance de terme est susceptible de tant de nuances, de tant d'acceptations différentes, que, pour peu qu'on ouvre l'histoire des anciens Hollandois, on n'y trouvera ni les mêmes causes, ni les mêmes secours, ni les mêmes ressources, ni les mêmes succès, encore moins les mêmes opérations politiques & militaires qu'en Amérique: c'est bien, si l'on veut, comme en Hollande des provinces séparées qui se réunissent pour une même cause & forment ensemble une confédération pour la sûreté de toutes, mais les droits de ces provinces, la forme de leurs liens respectifs, le centre auquel elles vont toutes aboutir pour former le pouvoir législatif, différent en tout de l'acte d'union des Etats-Américains. Au premier coup d'œil l'un paroît calqué sur l'autre, mais à l'examen on voit que les Américains

cains ont puisé dans tous les codes pour établir le leur; ils paroissent avoir étudié dans tous les gouvernemens d'Europe, les moyens d'éviter les vices qui défigurent ces loix, afin de rendre les leurs moins imparfaites; & quoiqu'ils paroissent avec leurs précautions & leur sagesse pouvoir y réussir, ils n'atteindront ce mieux, qu'après avoir dissipé les entraves & les discussions dont un nouveau gouvernement est susceptible. La nation est bien en général libre, mais comme il importe à la plus sage république de déterminer jusqu'où s'étend le droit qu'à chaque citoyen à cette liberté, il est nécessaire d'en connoître les limites, d'en assurer la jouissance en proscrivant les abus. Heureux d'avoir moins de préjugés que nous, les Américains parviendront probablement mieux à concilier la richesse de leur empire avec la paix, le bonheur & la liberté de chaque individu. Anticiper sur les tems, & les juger défavorablement dans les circonstances actuelles, ce seroit certainement se tromper, & leur faire injustice.

Il en est de même de la comparaison qu'on a faite des Américains & des Romains, lorsque ces derniers eurent chassé les rois de Rome : mais nous pensons qu'à plusieurs égards les nouveaux républicains ne sont comparables dans cette révolution à aucun peuple ancien ni moderne. Il n'est pas même jusqu'au principe qui leur mit les armes à la main pour recouvrer & défendre leur liberté qui ne soit différent. La révolution américaine ne présente à l'esprit ni le besoin d'agrandir sa puissance, de porter le fer & le feu chez leurs voisins pour en faire des tributaires & des esclaves, ni ces traits de barbarie, de vengeance & de fé-

II. Part.

B

rocité, dont le nom de liberté n'étoit souvent que le masque & dont les généraux & consuls romains n'ont que trop abusé en causant des guerres intestines. Ces secousses n'ont abouti qu'à briser l'idole de cette liberté qu'ils outrageoient en méconnoissant les bienfaits & les douceurs qu'elle procure toujours aux peuples pour qui la justice, l'humanité sont la base & la règle de leur conduite.

Afin d'établir encore plus mon assertion, que la révolution américaine n'a rien de commun avec toutes celles qui l'ont précédées, j'ajouterai que non-seulement on ne voit ailleurs ni la même origine, ni le même objet, ni les mêmes conséquences, mais encore ni les mêmes hommes; leur manière de penser, les circonstances du pays, tout est différent. Les révolutions précédentes n'offrent que l'histoire des querelles d'un certain nombre de personnages qui, jaloux de jouer un rôle brillant sur la scène du monde, n'ont qu'eux seuls pour objet dans leurs opérations; le peuple est perdu dans la masse des affaires générales; il n'occupe qu'un rang ordinaire, & le chef du parti triomphant attire toujours sur lui seul la gloire de l'événement; plus occupé de ses droits, vrais ou supposés, que du bien public, peu lui importe si le gros de la nation n'en retire pas la félicité qu'il paroïssoit devoir en attendre.

*Principes
& causes
naturelles
de la révo-
lution.*

*Modéra-
tion & con-
science des
américains
pendant la
guerre.*

L'on convient généralement qu'il a fallu des causes peu communes pour produire une union aussi étendue, aussi ferme, aussi patiente, aussi longue; & si la révolution américaine a différé par les principes de celles qui l'ont précédée, elle devoit également différer dans le gouvernement & la guerre. Écoutons ce que dit le céle-

bre auteur du *Common sens* (M. Payne) „ Les
 „ victoires ont acquis un nouvel éclat par la dou-
 „ ceur avec laquelle les Américains en ont usé;
 „ ils ont laissé dormir les loix, lorsqu'ils ont eu
 „ tout droit d'employer leur glaive; ni les coups
 „ accablans de l'infortune, ni la main sanglante
 „ de la vengeance n'ont encore imprimé la moin-
 „ dre tache à leur réputation. La guerre, qui est
 „ un métier ailleurs, n'a été là que l'enfant de la
 „ nécessité; & quand cette nécessité disparaîtra,
 „ leurs propres ennemis seront forcés d'avouer
 „ que, s'ils ont tiré l'épée pour une juste dé-
 „ fense, ils s'en sont servis sans ressentiment, sans
 „ cruauté.”

Une connoissance intime du gouvernement, un
 sentiment exalté de la dignité de l'homme, un
 attachement vif & constant à ces principes, ont
 dirigé toutes les démarches des Américains, & la
 révolution est une suite de cette conséquence na-
 turelle; elle étoit inévitable. Ils n'avoient point
 comme d'autres peuples des querelles particu-
 lières à venger, de maison particulière à établir où
 détrôner, rien n'altéroit la bonté de leur cause;
 & le fanatisme, qui presque toujours a été la cause
 ou le prétexte des guerres chez un peuple inquiet
 & turbulent, étoit nul en Amérique. C'est un
 peuple entier qui soutient ses droits à la liberté, &
 dont les secours mutuels se donnent sans effort,
 sans crainte & sans prétention particulière. Cette
 révolution ne s'est opérée que par degré, à me-
 sure qu'ils se sentoient pressés par le despotisme
 impérieux de la Grande-Bretagne. On lit dans
 leurs papiers publics que même dans leur dernier
 acte, celui de se déclarer indépendans, peu s'en

est fallu qu'il ne vînt trop tard ; car s'il n'eût pas été exactement fait au tems où il le fut, il n'est pas apparent que dans les circonstances qui suivirent cette déclaration, l'on eût pu la faire avec le même succès ; peut-être même ne l'eût-elle pas été du tout. Mais cette heureuse époque ayant précédé la funeste campagne de 1776, leur honneur, leur intérêt, tout enfin les appeloit hautement à les maintenir : ce feu de l'ame, cette énergie du cœur qu'inspire l'amour de la liberté, alimentoient leur espérance & servoient de guides à leur conduite.

Les causes principales qui ont produit la révolution sont trop connues pour les retracer. L'Angleterre n'a perdu ses colonies, que pour avoir voulu abuser du pouvoir qu'elle avoit naturellement sur elles, & le souvenir doit en rester pour apprendre à l'univers combien il importe d'agir avec circonspection dans les affaires du gouvernement, & que rien n'est plus près de la liberté que l'excès du despotisme. Mais examinons un instant la conduite secrète du cabinet de St. James. Il y avoit déjà longtems que les chartres & les constitutions des colonies faisoient ombrage à l'Angleterre. Au lieu de se glorifier de ses progrès rapides en établissemens, de sa population, de son commerce qui alloit toujours en augmentant ; au lieu de chercher & de saisir toutes les occasions de maintenir une heureuse harmonie avec elles, l'Angleterre au contraire n'envisageoit toutes ces choses qu'avec des yeux jaloux & inquiets ; elle voyoit, il est vrai, dans ses enfans, des moyens naturels & propres à l'indépendance ; il étoit donc de la bonne politique de prendre les

*Politique
viciouse
du sein
de la
britan
nique.*

voies de douceur pour détruire la fermentation : certainement les Américains s'y seroient prêtés avec complaisance. Mais le malheureux délire du ministère britannique, l'envie de jouer un rôle ; tout contribua à bouleverser son empire. L'Angleterre, follement persuadée que, pour retenir un joug qui s'échappoit de ses mains, il falloit frapper un grand coup, commença par augmenter ses prétentions, & semer la division de toutes parts. Elle pensa que le sort d'une bataille dont elle se promettoit les plus grands succès, lui assureroit ce qu'elle ne pouvoit ni proposer avec décence ni espérer par la voie des négociations. En effet, une victoire auroit assuré sa conquête, & lui auroit procuré & la domination du peuple & la propriété des terres. C'étoit en effet couper l'arbre par la racine. Tous les embarras du gouverne-^{Suites fu-}ment auroient cessé & mis fin à tous les débats.^{nelles de} L'Angleterre fut trompée dans son attenté ; elle^{cette poli-}comptoit sur des triomphes & n'éprouva que des^{tique.}défaites : il étoit trop tard pour reculer ; sa fierté naturelle la força de continuer & soutenir une guerre malheureuse, & quoique le bandeau de l'illusion ne couvrit plus ses yeux, elle dut attendre du tems, le moment favorable de se retirer avec moins de honte en cédant le champ de bataille aux opprimés. Mais ses malheureux destins lui préparoient de plus grands regrets, de plus grands désastres. La cour de France, humiliée par la dernière guerre, attendoit en silence l'occasion de se relever de son abaissement en portant à sa rivale un coup mortel. Elle offrit son secours aux Américains, qui, comptant avec raison sur sa noblesse & sa sincérité, acceptèrent ses services ; & l'his-

toire de cette guerre, en retraçant les circonstances qui l'accompagnerent, offrira aux siècles futurs des exemples frappans de la fermeté, du courage, du désintéressement & de la grandeur d'ame des deux alliés, & une leçon terrible pour les souverains despotes & pour les ministres trop présomptueux. Voyons maintenant les progrès & les suites de cette célèbre révolution.

Il n'est pas indifférent de chercher dans les événemens anciens qui caractérisent les colonies américaines, si les germes de cette révolution n'existoient pas déjà longtems avant qu'elle éclatât. Il paroît nécessaire de suivre pas-à-pas ces époques; elles serviront à mieux apprécier la nation.

La Nouvelle-Angleterre a été le berceau de la révolution.

En 1643 les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, Massachusset, Nouvelle-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, qui dans l'origine n'avoient rien de commun entre elles, formèrent une confédération sous le nom des Colonies-Unies, pour se garantir de l'insurrection & des attaques des sauvages. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particulière qu'ils représentoient. Cette association ne bleffoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté. Cette indépendance anticipée influoit jusque sur la métropole: cependant elle avoit eu soin de ne consentir à cette confédération qu'après avoir stipulé que ce code nouveau ne blefferoit en rien la législation britannique; & que le jugement de tous les grands crimes commis sur leur territoire lui seroit réservé:

on établit surtout expressement que leur commerce viendrait en entier dans les ports d'Angleterre. Malgré ces conventions & ces obligations, les habitans de la Nouvelle-Angleterre refusèrent de s'y conformer de même que sur d'autres devoirs moins importans. L'Angleterre auroit déjà dû s'appercevoir que l'esprit républicain faisoit des progrès rapides chez ces colons, & que sitôt qu'ils paroissent ne point se croire liés par ces arrangemens, ils pouvoient se permettre des libertés plus grandes. L'Autorité du souverain même n'y étoit plus reconnue que d'une manière vague, & très-précaire.

La province de Massachusset, la plus riche & la plus florissante des quatre, agissoit plus ouvertement aussi, & se permettoit des choses plus graves contre le gouvernement britannique. Une conduite aussi fiere lui attira le ressentiment de Charles II: ce prince annulla en 1684, la charte que son pere avoit accordée: il établit une administration presque arbitraire, & pour manifester d'une manière plus éclatante encore son autorité, il fit lever des impôts pour son propre usage. Le despotisme ne diminua pas sous son successeur, & le mécontentement augmenta tellement qu'à la première nouvelle de sa destitution, ils arrêterent son lieutenant, le mirent aux fers & le renvoyèrent en Europe.

A l'avènement de Guillaume III à la couronne, *Le despotisme de Guillaume III résulta des ouïs nés.* on pensoit généralement qu'étant élevé dans un pays & dans des principes républicains, ce prince respecteroit mieux que ses prédécesseurs les droits des citoyens; mais son regne a montré que

pour bien juger les hommes , il faut attendre qu'ils aient déployé l'autorité dont on les investit, & montré l'usage qu'ils savent en faire. Ce règne fut aussi despotique que le précédent. Le genre d'administration qu'il introduisit en Amérique ne fit que gêner encore plus la liberté de la province de Massachusset. Les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre soumises à l'autorité d'un seul chef n'étoient cependant pas dirigées avec les mêmes maximes, tandis que le pouvoir de la cour s'appesantissoit sur Massachusset, il se relâchoit un peu en faveur du Connecticut & de Rhode-Island qui avoient montré moins de fermeté & plus de soumission. La Nouvelle-Hampshire étoit traitée comme Massachusset.

Une des réclamations les plus fortes des colonies étoit d'obtenir de la Grande-Bretagne les mêmes franchises pour la pêche de la baleine que ses propres sujets. Les Américains devoient payer un droit de 56 liv. 5 sous par tonneau à leur entrée dans la métropole, & quoique ce droit ne s'élevât qu'à la moitié de celui que payoient les propres navires de la Grande-Bretagne, il ne leur en paroissoit pas moins onéreux; & leur espérance de s'en voir affranchie fut vaine. En 1699 à ce droit on osa en ajouter un second de 5 sous 7 den. par liv. pesant de fanons; mais cette nouvelle taxe eut des suites si funestes, qu'il fallut la supprimer en 1723, à l'exception cependant de la pêche du continent septentrional.

A ces réclamations près, rien ne paroissoit annoncer à l'Angleterre l'orage qui devoit l'écraser sous le poids d'une guerre intestine, & la priver

pour jamais de ses colonies. Le fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux aucun titre qui ne seroit pas écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc, renouvela les premiers griefs, & causa en 1764 une explosion qui détruisit tous les liens entre les deux Nations. A cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés, tous les Nord-Américains poussent un cri d'indignation, & d'un accord mutuel, hommes & femmes renoncent à la consommation des marchandises que leur fournissait la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré ce bill illégal & oppresseur. Cette résolution ferme & courageuse étonne, interdit le gouvernement, qui, après avoir temporisé, différé en vain, fut obligé, deux ans après, de révoquer l'acte du timbre. Honteux cependant d'avoir plié, le parlement s'occupa des moyens de se procurer une indemnisation de la perte de ce revenu; en conséquence, il y suppléa par un impôt sur le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé, portés d'Angleterre en Amérique. Cette innovation révolta également les Américains: aucune de ces taxes ne fut payée. Il y avoit déjà trois ans que ces refus duroient, que l'Angleterre les souffroit, lorsque ces hommes si jaloux de leurs prérogatives demandèrent au parlement une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné, & cette satisfaction si délicate leur fut accordée en 1770. Le parlement en excepta le thé; mais ce droit ne fut pas plus exigé que les autres.

Le ministère britannique se persuadant trop lé-

gerement qu'il pourroit ramener à l'obéissance les habitans de ces colonies & obtenir enfin à force de persévérance, plus de soumission de leur part, trompé peut-être par ses délégués qui les représentoient dans des dispositions plus favorables, or-

E'ordre de percevoir l'impôt sur le thé de la révolte tous les colons. donna en 1773 la perception de l'impôt sur le thé. A cette nouvelle, tous les esprits se soulevèrent & l'incendie se manifesta dans toutes les colonies Angloises. Chaque province veut signaler son patriotisme, dans quelques-unes on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui ont refusé de prendre sur leurs bords cette production: ici ce sont des négocians à qui elle étoit adressée qui refusent de la recevoir; là quiconque osera la vendre sera déclaré ennemi de la patrie; ailleurs on charge de la même hêtrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins, & tous d'un commun accord jurent solennellement de se priver de l'usage de cette boisson. Les uns brûlent ce qui leur reste de cette feuille qui faisoit leurs dolices, les autres détruisent dans le port trois cargaisons entières de thé qui arrivoient d'Europe. Le thé expédié pour cette partie du monde étoit évalué cinq ou six millions, & il n'en fut pas déchargé une seule caisse. Boston, le centre de ces résolutions vigoureuses, fut le principal théâtre de ce soulèvement. Cette ville devint l'objet de l'indignation du parlement, qui, irrité de l'opiniâtreté des Bostoniens, fit fermer leur port le 13 mars 1774, & défendit par un bill d'y rien débarquer, ni d'y rien prendre. Cette sévérité auroit peut-être pu produire chez un autre peuple un bon effet, & sur ce principe, dans cette

L'Angle- terre s'élève contre Boston qui lui refuse.

foile confiance, la cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse; elle s'attendoit que cette ville altière fléchiroit enfin, ou que ses voisins, alarmés de cet anathème, ou jaloux de profiter de sa disgrâce, chercheroient à en tirer avantage: mais le ministère, cruellement trompé dans son attente, s'aperçut trop tard de son imprudence, & fut victime de sa grande sécurité. (1) Boston reste ferme, résiste à l'orage & brave la tempête. Les esprits s'exaltent de plus en plus; le cri de la religion renforce celui de la liberté; on court aux armes, chacun brûle de se signaler & de maintenir ses droits, enfin les liens qui unissoient encore l'Angleterre aux colonies, sont brisés pour

(1) Ce n'étoit point assez pour les Bostoniens que toutes les provinces se signalassent à l'envi pour leur offrir des secours d'hommes & d'argent: le trait suivant, unique dans son espèce, étoit bien capable de flatter & d'exalter l'ame de ces nouveaux républicains.

Les sauvages *Murphi*, ayant appris la tyrannie du gouvernement britannique envers la ville de Boston, se piquèrent de montrer le part qu'ils prenoient à son infortune. Cette horde de chasseurs fit une collecte générale de tout l'argent qui se trouvoit chez elle: la somme se montoit à seize schillings. La manière dont elle fit ce modique présent en relève singulièrement le prix. Ils se présentèrent devant la salle du comité. *Tenez*, dirent-ils, en entrant, *voilà tout ce que nous possédons; nous comptons en acheter du rhum, nous boirons de l'eau. Adieu, nous allons chasser dans le grand bois. Si nous pouvons rendre quelques peaux aux habitants d'en haut, nous y reviendrons afin vous en apporter l'argent.*

Peuples civilisés, voilà encore des sauvages qui parlent & font honneur à l'homme.

Confédération de 13 colonies jamais. Les provinces se réunissent, se concertent pour résister à l'ennemi, & dès lors se forme la république (1) des Treize-Etats-Unis dans l'ordre suivant.

		Longitudes.	Lat. Sept.
1. Nouv. Hampshire.	Portsmouth.	307° 30.	43° 7.
2. Massachusset.	Boston.	307.	3. 42. 25.
3. L'Isle de Rhode.	New-Port.	305.	50. 41. 39.
4. Connecticut.	New-Haven.	304.	40. 41. 15.
5. Nouvelle-York.	{ New York.	302.	40. 40. 50.
	{ Albany.	304.	19. 41. 43.
6. Nouvelle Jersey.	Amboy.	302.	57. 40. 30.
7. Delaware.	Wilmington.	302.	37. 39. 22.
8. Pensylvanie.	Philadelphie.	301.	40. 40. 25.
9. Maryland.	{ Baltimore.	300.	30. 39. 45.
	{ Annapolis.	300.	10. 39. 25.
10. Virginie.	{ Williamsbourg.	299.	32. 37. 20.
	{ Baie de Chesapeak.	301.	15. 37. 36.
11. Caroline Septentr.	{ Wilmington.	298.	22. 34. 20.
	{ Brunswick.	298.	15. 34. 5.
12. Caroline Mérid.	{ Charles-Town.	297.	24. 32. 45.
	{ Port Royal.	296.	55. 32. 7.
13. Géorgie.	Savannah.	295.	45. 31. 55.

(1) L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer n'est que de 67 lieues marines; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de 345, depuis la rivière de Ste. Croix jusqu'à celle de Savannah, comme l'indique la carte placée à la fin de cet ouvrage.

Suivant les observations les plus récentes, les Etats-Unis possèdent une étendue de 207,050 milles quarrés, ils ne sont ainsi guère moins grands que l'Allemagne, les Pays-Bas, & la Suisse qui contiennent 207483 milles quarrés.

Ces Treize-Etats, choisirent la ville de Phila-^{Philadel-}
delphie pour devenir la résidence des membres ^{phie de-}
du gouvernement; ils y envoyèrent le 5 de sep-^{vient la}
tembre 1774 des députés chargés de défendre ^{résidence}
leurs droits & leurs intérêts; ce sont ces députés ^{du congrès}
réunis qui composent le congrès américain.

De ce moment ce ne sont plus quelques parti-
culiers qui opposent une résistance opiniâtre à des
maîtres impérieux; c'est le congrès de l'Améri-
que qui lute contre le parlement d'Angleterre:
c'est une nation contre une autre nation. D'un ^{Prépara-}
côté, l'on fait des préparatifs de guerre, des ar- ^{tions de}
memens; de l'autre, on s'occupe des moyens de ^{guerre}
repousser l'ennemi, & ce qui pouvoit rester d'af-
fection pour le gouvernement primitif est étouffé.
Il ne manquoit plus que de donner de l'énergie
aux esprits: un ouvrage intitulé: *Sens commun*,
produit cet effet.

„Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, ^{Manifeste.}
(M. Payne,) jamais un intérêt plus grand n'a
occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville
ou d'une province, c'est celui d'un continent
immense & d'une grande partie du globe. Ce
n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles.
Le présent va décider d'un long avenir; & plu-
sieurs centaines d'années après que nous ne serons
plus, le soleil en éclairant cet hémisphère, éclai-
rera ou notre honte, ou notre gloire. Longtems
nous avons parlé de réconciliation & de paix;
tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès
que la première goutte de sang a coulé, le tems
des discussions n'est plus. Un jour a fait naître
une révolution; un jour nous a transportés dans
un siècle nouveau, &c.”

*Commen-
cement des
hostilités.*

Dans la nuit du 18 avril 1775, Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions qu'avoient les américains à Concorde: elles y réussissent; mais à leur retour elles sont assaillies par la milice. Quelques mois après se livrent des combats plus réguliers, & c'est dans un de ces combats que le brave Warren devient une des premières victimes de la liberté.

*Mort &
d'age de
Warren.*

Le congrès honora sa cendre, & son oraison funèbre fut prononcée avec cette noblesse, cette énergie & cette décence qui caractérisent des ames libres.

En voici quelques traits.

„ Le signal du carnage est donné, le salpêtre s'embrase; la foudre part; elle atteint un héros, il tombe. — Citoyens, il n'est point mort; non, il ne mourra point; c'est l'homme obscur qui périr tout entier; le grand-homme se survit à lui-même dans l'ame de ses compatriotes....

Approchez, peres & meres de famille, du corps sanglant de Warren; contemplez ses blessures honorables & funestes; allez raconter à vos enfans la cruauté des tyrans & les suites affreuses de l'esclavage. Qu'ils s'animent à ces peintures sanglantes; & qu'ils ne forment qu'un cri d'indignation & de vengeance. Donnez-leur des armes.... envoyez-les aux combats.... ils reviendront vainqueurs, ou périront, comme Warren, dans les bras de la gloire & de la liberté.”

*Trait har-
di des ha-
bitans de
New York.*

Animés par ces exemples, les habitans de New-York se signalerent par un trait hardi, en s'emparant des canons de toutes les batteries royales. Ils monterent la nuit aux retranchemens dans le

plus grand silence; & malgré le feu des vaisseaux de guerre, ils les emportèrent en lieu de sûreté. Jusqu'alors les Américains n'avoient point eu un corps d'armée régulière; leurs attaques & leur manière de se défendre n'étoient point soumises aux règles de la tactique; sans uniforme, sans engagemens formels, les Américains ne paroissent encore que comme de fideles citoyens, de paisibles laboureurs, qui, dans les vêtemens de leur profession, quittoient brusquement leurs foyers, leur charue, pour repousser des agresseurs injustes & une soldatesque méprisable. Cependant l'amour de la liberté, la confiance dans la bonté de leur cause les rendent tous soldats; instruits par quelques défaites, ils apprennent à leur tour à vaincre. La nécessité de repousser vivement l'ennemi avec des succès plus soutenus, plus éclatans, inspire au congrès d'assembler une armée; chacun veut s'enrôler; tous veulent partager le sort des combats, vaincre ou mourir pour la liberté. Mais il falloit à ce corps donner une ame pour en diriger les mouvemens, & le choix heureux que l'on fit de George Washington, justifia pleinement l'espérance de la nation. Il est devenu le Fabius de l'Amérique, & comme un autre Cincinnatus, nous le verrons suspendre son bouclier & ses lauriers aux arbres que sa main avoit plantés, & reprendre avec autant de noblesse & de simplicité ses délassemens champêtres, qu'il les avoit quittés avec courage & générosité pour le salut de la patrie. Mais reprenons le fil des événemens, nous reviendrons ensuite à ce grand homme.

Washington à la tête de son armée, vole à Massachusetts, presse, enferme l'ennemi dans Boston,

Washington est nommé général de l'armée américaine.

Il délivre Boston & force les

mille hommes à fuir. & force enfin six mille soldats à fuir : Boston est évacué le 24 mars 1776. Cette victoire fut le salut de la patrie, & le présage heureux d'un triomphe constant. Le vœu général de l'indépendance fut accéléré, & le congrès, profitant sagement de cette heureuse circonstance la prononça solennellement le 4 juillet 1776, jour mémorable où les colonies brisèrent le joug & rompirent tous les liens qui les unissoient à l'Angleterre.

Actions des deux armées.

Si l'on examine avec impartialité les premières opérations des deux armées, on verra que si les Bretons ont triomphé à Brooklyn, à Cambrden, les succès furent balancés à Brandy-wynie, équivoques à Bunkershill, à White-plains, à German-twon, & que les Américains ont été incontestablement victorieux à Benington, à Nantasket, à Still-water, à Beaumont-edge, à Saratoga & à Kings-mountain &c. &c.

Idees qu'on doit avoir des Américains.

Les habitans de l'Amérique septentrionale ne sont point ces Américains ignorans qui, comme affectoient de le dire les Anglois dans leurs papiers, combattent machinalement pour la liberté, sans pouvoir représenter leurs droits & justifier leurs actions : c'est au contraire un peuple chez qui la philosophie a répandu ses heureuses influences. Dès que le Congrès eut prononcé l'acte de l'indépendance, on vit sortir aussitôt de la presse des ouvrages qui tendoient à développer aux nations policées la justice de la cause américaine & la nécessité de tout sacrifier plutôt que de l'abandonner.

Premiers chefs de la révolution.

Les principaux acteurs de cette révolution mémorable furent le docteur Franklin, Hancock, Washington & les deux Adams ; ils ne furent pas les

les seuls qui manifestèrent leur zèle patriotique; l'Amérique doit être trop jalouse de sa gloire pour ne pas recueillir avec soin tous ces noms précieux: le marbre & le bronze les offriront en exemple à leur siècle & à la postérité. Tandis que le premier de ces héros, le favori des sciences, recevoit dans Paris les hommages que l'on doit au génie, il travailloit à gagner le cabinet de Versailles en faveur de sa nation; aussi heureux dans ses négociations politiques que dans la philosophie, il eut la gloire d'allier la France à l'Amérique, & ce traité signé le 6 février 1778, fut signifié le 14 mars de la même année à la cour de Londres. ^{Traité avec la France.} Rien ne caractérise mieux ce grand homme que ce vers si énergique & si précis que l'on grava au bas de son buste:

„ Eripuit fulmen cælo, sceptrumque Tyranni.

Ces négociations heureuses étoient soutenues en Amérique par le célèbre Hancock, l'ame du Congrès, & d'une manière plus efficace encore par le courage, l'habileté & les victoires du général Washington. La défaite des Hessois à Trenton le 26 décembre 1776, la bataille de Princeton le 3 juin 1777 n'étoient que les préludes de la fameuse journée du 17 octobre de la même année, qui devoit amener aux pieds du général américain, le général Burgoyne & son armée à Saratoga. Quoique des détails militaires n'appartiennent qu'indirectement au sujet de cet ouvrage, je ne puis résister au plaisir de narrer les actions mémorables de Trenton & de Prince Town.

II Part.

C

L'attaque & la prise du fort Washington avec une garnison de deux milles cinq-cens hommes, l'évacuation précipitée du fort Lée, qui fut la suite de cette perte, occasionnèrent en grande partie la retraite à travers les Jerseys jusqu'à la Delaware: cette retraite, qui fut une marche d'environ quatre-vingt-dix-milles, a de quoi étonner, si l'on considère qu'elle se fit dans la saison la plus rigoureuse de l'année; que les deux armées furent quelquefois à la vue & à la portée du canon l'une de l'autre, l'arrière-garde de l'une étant occupée à rompre les ponts pendant que l'avant-garde de l'autre les relevoit. M. Payne dit que c'étoit une époque de calamités, une crise, un danger qui paroissent devoir être le tombeau de l'indépendance. Une description fidèle de ces événemens seroit même difficile aux acteurs mêmes qui y ont joué un rôle; ils ne savent pas comment ils ont pu échapper, comment ils pourroient rendre raison de cette énergie d'esprit, de cette chaleur d'ame avec laquelle ils résistèrent à toute la force de ces revers accumulés.

L'armée américaine n'avoit dans sa retraite ni tentes, ni linge, aucun ustensile même pour apprêter ce dont elle avoit besoin. Malgré cet état de détresse pendant une marche aussi pénible, le général qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, eut l'adresse & la politique d'y employer dix-neuf jours. L'Anglois victorieux pénétrait dans le cœur du pays sans qu'on eût d'armée à lui opposer, ni d'autres secours à attendre que de la bonne volonté de chaque citoyen. Dans une consternation pareille, le rentier, le négociant

le cultivateur, l'ouvrier, le laboureur abandonnent comme de concert toutes les commodités de la vie pour endosser la cuirasse, défendre leurs propriétés, leurs droits les plus précieux. La lenteur que Washington mit dans sa marche, donna le tems à ces volontaires de le joindre sur la Delaware. Je tiens la confirmation de ces détails d'un Américain (1) de mes amis, aussi recommandable par son caractère social & ses vertus patriotiques, que par le courage qu'il montra dans l'armée, & les sacrifices qu'il fit d'une partie de sa fortune pour soulager quelques victimes malheureuses des brigandages de la soldatesque.

Pour donner une idée juste de l'affaire de Trenton, il est nécessaire de décrire la place même. Trenton est situé sur un terrain qui s'élève à environ un quart de lieue de la Delaware sur la rive orientale du Jersey: il est coupé en deux par une petite crique ou ruisseau où il coule assez d'eau pour faire tourner un moulin qui s'y trouve, après quoi il se décharge, en formant à peu-près deux angles droits, dans la Delaware. Le bras supérieur qui est au nord-est, contient environ soixante-dix à quatre-vingts maisons, & le bras inférieur environ quarante à cinquante. Le terrain de chaque côte de la crique sur lequel sont situées les maisons, s'élève en amphithéâtre; & les deux bras font, à l'égard l'un de l'autre, dans une position pittoresque, ayant la crique entre deux, sur laquelle est un petit pont de pierre d'une seule arche.

(1) M. E. Brush, négociant à New-York.

C'est ce poste que le général américain vouloit surprendre & attaquer; en conséquence il traverse la Delaware, dans l'épaisseur de la nuit & dans les horreurs d'une tempête à travers la neige & les glaces. A peine eut-il pris son poste dans ce lieu, avant même que les différens partis de milice qu'il avoit détachés ou qui étoient encore en route fussent rassemblés, que les Bretons laissant derrière eux une forte garnison à Prince-town, firent une marche subite & entrèrent à Trenton par le quartier supérieur au nord-est. Un parti d'Américains engagea une escarmouche avec l'avant-garde britannique, pour donner le tems d'enlever les munitions & les bagages, & profiter du pont pour se retirer.

En peu de tems les Bretons se virent maîtres d'une moitié de la place, & le général Washington de l'autre: la crique seule séparoit les ennemis. Jamais situation ne fut plus délicate, & si jamais le destin de l'Amérique dépendit de l'événement d'une journée: ce fut là le moment critique. La Delaware charrioit des masses énormes de glace; on ne pouvoit plus la traverser; toute retraite en Pensylvanie étoit coupée. D'ailleurs, quelle possibilité de passer un fleuve de cette largeur en présence de l'ennemi? Des chemins rompus & couverts de neige, tous les défilés gardés, les Américains sembloient ne pouvoir sortir de ce poste qu'avec la mort ou la honte d'une défaite.

Sur les quatre heures, les Anglois s'approchèrent du pont pour s'en emparer; mais ils furent repoussés; & quoique le passage de la crique entre la Delaware & le pont fût facile, l'ennemi n'osa

plus former d'entreprise. Ce fleuve roule ses eaux sur un lit naturellement irrégulier & raboteux, & dans quelques endroits une personne peut le franchir aisément; cependant il est en général très-profond & son cours très-rapide. Le soir approchoit, & les Bretons, se fiant trop aux circonstances, se préparoient à jouir le lendemain d'une victoire signalée, la prise du général leur paroissant assurée; mais ce lendemain devoit avec l'aurore déconcerter les Anglois & préparer une scène aussi brillante qu'inattendue. Les Anglois étoient sous les armes & prêts à marcher à l'attaque, lorsqu'un soldat de leur cavalerie légère arriva à bride abbatue de Prince-town, dans les rues de Trenton, apportant pour nouvelle que le général Washington avoit attaqué ce matin même & emporté le poste britannique de Prince-town, déjà même étoit en route pour enlever le magasin de Brunswick. A cette nouvelle, les Bretons, qui se préparoient à fondre sur le camp des Américains, sont comme frappés de la foudre; ils retournent en arrière, & dans un accès de consternation, ils marchent vers Prince-town. Les siècles futurs seroient tentés de regarder comme une fable une retraite aussi singulière, si elle n'étoit constatée dans les fastes du Nouveau-Monde. Cet événement doit être placé au rang des cas les plus extraordinaires de la guerre. On aura peine à croire que de deux armées, dont les mouvemens étoient prêts de produire des événemens d'une conséquence aussi grande, renfermées dans un espace aussi resserré que Trenton, l'une des deux à la veille d'un engagement décisif, lorsque toutes les oreilles doivent être

*Retraite
célèbre.*

ouvertes, tous les postes exactement gardés, ait pu abandonner la place aussi complètement avec tout son bagage & son artillerie, sans que l'autre s'en soit apperçue, sans même en avoir eu des soupçons. Les Bretons étoient cette nuit dans une sécurité si grande, qu'au bruit du canon & de la mousqueterie entendu de Prince-town, ils crurent, quoiqu'au milieu de l'hiver, que c'étoit le tonnerre.

Le héros de l'Amérique, afin de mieux couvrir & masquer sa retraite de Trenton, avoit fait allumer des feux au front de son camp en forme de ligne. Ces feux servirent non-seulement à faire croire que les Américains alloient se livrer au repos, mais encore à éclairer leurs opérations & les cacher à l'ennemi en prolongeant cette erreur. On sçait que la flamme n'a pas plus de transparence qu'un muraille; on ne peut voir à travers: effectivement les Anglois n'apperçurent rien de ce qui se passoit derrière: & l'on peut dire à cet égard que cette flamme fut une colonne de lumière pour les uns & un voile épais pour les autres. Les Américains firent une marche circulaire d'environ six lieues pour gagner Prince-town, où ils arrivèrent à la pointe du jour.

Après avoir fait deux à trois cens prisonniers, Washington se retira, & lorsque les Anglois y arrivèrent il y avoit déjà une heure qu'il en étoit parti. Ces insatigables & braves guerriers ne ralentirent point leur marche; ils la continuèrent toute la journée, & le soir ils camperent dans un poste avantageux à environ quatre lieues & demi de Prince-town, & loin de la grande route qui conduit à Brunsywick. Mais ils étoient dans

un tel épuisement; leur service avoit été si continu; ils étoient si harrassés d'une fatigue de deux jours & d'une nuit, d'actions qui s'étoient succédées si rapidement, sans abri & presque sans aucun rafraîchissement, qu'ils s'estimerent heureux de pouvoir se reposer sur la terre encore glacée, & sans autre couvert que le ciel. C'est ainsi que les Américains fermèrent glorieusement cette campagne & réparèrent tous leurs désastres précédens. Le congrès retourna à Philadelphie, les esprits reprirent courage, l'armée de Washington s'augmenta, les affaires des Américains changèrent de face, & comblèrent de joie tous les véritables amis de la patrie & de la liberté.

C'est à peu près à cette époque que le congrès ordonna que l'on fit frapper des médailles pour récompenser le courage de ceux qui avoient le plus contribué aux victoires brillantes des Américains (1); mais il n'a pas avili cette distinction honorable en la multipliant. Pendant neuf années de guerre, M. de Fleury est le seul étranger qui l'aît reçue. Et il n'y a eu en tout que huit mé-

*Médailles
frappées
par ordre
du congrès*

(1) La cour de France & les Etats-Unis viennent, dit-on, de donner leur sanction à l'idée de créer sous le nom de *Cincinnatus* un ordre militaire dont le général Washington sera le grand-maître; il ne sera permis qu'aux véritables défenseurs de la liberté d'en porter la décoration. On assure que la modestie du moderne Fabius a eu de la peine à se déterminer à accepter cet hommage; il fait que dans une république où tous les hommes sont égaux, les distinctions particulières peuvent produire des nuages sur la honneur & le repos public; mais cette décoration n'étant point héréditaire en Amérique, elle ne sauroit préfiger rien de défavorable pour les chevaliers réels; les militaires porteront le cordon à la boutonnière & les autres en Goutz.

dailles accordées; savoir, au général Washington, pour la prise de Boston en 1776; au général Gates, pour la prise de l'armée de Burgoyne, à Saragota en 1777; au général Wayne, pour la prise du fort de Stoney-point en 1779; au lieutenant-colonel de Fleury, & au lieutenant-colonel Stewart, déjà mort, pour la part que chacun d'eux a eue au même événement; au lieutenant-colonel Lée, pour la prise de Paulus-Hook en 1779; au général Morgan, pour la prise du corps du colonel Tarleton en 1781; au lieutenant-colonel Howard pour la part qu'il eut au même événement.

Opiniâtreté du militaire Anglois.

Malgré les revers qui accompagnent partout les Anglois sur le continent des Etats-Unis; l'Angleterre ne se lassa point, & continua d'y envoyer des troupes. Le général Cornwallis part pour le Nouveau-Monde & se met à la tête d'une armée bien disciplinée, pour faire face aux François & aux Américains réunis.

L'arrivée des secours François cause une vive allégresse aux Américains.

Mais l'arrivée de trente-six vaisseaux de ligne de la Baie de Chesapeake, commandée par le comte de Grasse, trois mille hommes de troupe de débarquement qui établissent leur communication avec le marquis de la Fayette, répandent une joie universelle. Cette allégresse se manifeste surtout à Philadelphie où la nouvelle arriva le 15 septembre 1781, précisément le jour que l'armée du comte de Rochambeau fit son entrée à Philadelphie (1), &

(1) La France s'est trop intéressée aux affaires de l'Amérique, elle a eu trop de part à la révolution & à l'indépendance des Nord-Américains; ses services ont été trop appréciés, soutenus avec trop de noblesse, pour ne pas nous arrêter un instant sur l'entrée des François à Philadelphie. Cette narration puisée

à l'heure où les officiers généraux alloient se mettre à table chez M. le Chevalier de la Luzerne,

dans la vérité servira à donner au public une idée de la bonne harmonie qui a constamment régné entre ces deux nations.

L'armée du comte de Rochambeau devant passer par Philadelphie pour se rendre dans le Maryland & la Virginie, fit halte à un demi-mille de la ville. Le soldat s'approprie, se pare, & paraît en un clin d'œil aussi frais & dans le même état où il seroit dans une garnison pour une revue. Ce jour paroissoit être un jour de triomphe pour le soldat & pour les spectateurs.

Les rues de Philadelphie étoient inondées de peuple ; les dames étoient parées de leurs plus beaux ajustemens. Les troupes françoises traversèrent la ville, précédées de leur musique guerrière, ce qui ajoutoit un effet brillant à cette marche : on ne pouvoit se lasser d'admirer la propreté, l'air fier & intéressant du soldat, qui, flaté lui-même des applaudissemens généraux, s'en appliquoit une partie. Après avoir défilé devant le congrès & le ministre de France, les troupes furent camper dans une vaste plaine sur les bords du Schuylkill. Le régiment de Solifernois fit le lendemain l'exercice à feu. Vingt-mille personnes & quantité de voitures élégantes embellissoient ce spectacle, la situation pittoresque du lieu, la sérénité du jour, le poli des armes, tout contribuoit à rendre ce coup d'œil brillant. On admira surtout la rapidité des évolutions & cette précision dans la manœuvre dont on n'avoit qu'une très-faible idée en Amérique. Un autre objet non moins intéressant pour les Américains, fut de voir dans l'un des chefs, l'ami & l'allié du marquis de la Fayette, de ce jeune héros à qui ils doivent tant, & pour qui ils ont tant de vénération. Il n'y avoit depuis quelques jours à la nature le tribut d'une ame sensible ; il étoit père & la perte de son fils ne s'accordant pas avec l'allégresse & les charmes de Philadelphie, il étoit resté dans sa tente plongé dans la tristesse & la douleur. Semblable à Achille, il n'y eut que le bruit des armes qui put l'en tirer.

On assure que les Etats-Unis sont dans l'intention d'élever une statue à Louis XVI, que l'on y appelle le Libérateur de l'Amérique. Voici les paroles qu'on doit graver sur ce monument de reconnaissance d'autant plus flatteur qu'il seroit érigé par un peuple libre & républicain.

*Arrière
des évén-
pés.*

ministre plénipotentiaire de France. Un nouvel enthousiasme s'empare de tous les esprits ; les guerriers, impatiens de signaler leur courage, comptent & supputent tous les momens qui doivent enfin les conduire à l'ennemi ; leur imagination échauffée voudroit les abrégér. Une fanté se succède rapidement à l'autre, & le cœur les inspire toutes. La France, son roi, ses ministres, le congrès, les généraux des deux nations, tous ont part à ces libations. Les cris de joie remplissent toutes les rues ; le peuple monte sur des tréteaux & prononce l'oraison funèbre de Cornwallis. Cette bouffonnerie devint une vérité : le 19 octobre suivant, le général Cornwallis fut fait

Post DRUM

Diligenda & servanda est libertas

Maximis empti laboribus,

Humanique sanguinis flumine irrigata

Per imminuentia belli pericula,

Juvante

Optimo galliarum Principe Regis

LUDOVICO XVI.

Hunc statuum Principi Augustissimo

Consecravit

Et aeternam pretiosamque beneficii memoriam

Grata Respublica veneratio

Ultimis traditis negotiis.

C'est-à-dire

Après DIEU, il faut aimer & maintenir la liberté, achetée par les plus grands travaux, arrosée par des fleuves de sang humain, au milieu des dangers lueurs de la guerre : avec l'aide du très-bon prince LOUIS XVI, Roi de France. C'est à ce très-auguste Prince que la vénération reconnaissante de la République a consacré cette statue pour en transmettre le souvenir éternel & précieux à la dernière postérité.

prisonnier avec un corps de plus de 6000 hommes de troupes réglées, 22 drapeaux, 1500 matelots. Dans le même tems les Américains & les François prirent aux Anglois plusieurs vaisseaux stationnés à York & à Gloucester, un grand nombre de munitions navales &c.

Les affaires de l'Amérique étoient dans cet état, lorsque M. J. Adams, envoyé de la part du congrès comme ministre plénipotentiaire près la république des Provinces-Unies, présenta à cette puissance un mémoire (1) tendant à obtenir son alliance & son amitié : jamais ministre n'a peut-être été plus heureux ni mieux secondé dans sa mission. Les négocians de la Hollande desiroient depuis longtems que les états généraux se déclarassent en faveur des insurgens; ils avoient déjà manifesté leur zèle par différentes requêtes énergiques & patriotiques; aussi le mémoire des Etats-Unis ne pouvoit-il paroître plus à propos. Le ton de candeur, l'énergie qui regnent dans ce discours prouvent combien les Etats-Unis s'en promettoient d'heureux effets. Le choix des expressions, les comparaisons heureuses, les allusions adroites & séduisantes, tout y respire la noblesse & la vérité; enfin, rien n'étoit plus capable d'enchaîner les cœurs & de faire naître la plus grande confiance dans une nation qu'ils disoient avoir pris pour modèle. (2) Après plusieurs délibérations, les états-généraux, toujours attentifs à tout ce qui peut affermir & augmenter le

Le patriotisme exalté des Hollandais favorise les efforts des Américains.

(1) Nous en donnerons un précis à la fin de cet ouvrage.

(2) Voyez ce que j'ai dit dans mes lettres au Politique Hollandois entre autres celles dans les N^o. 51, 109, 112.

L'indépendance reconnue par les Etats généraux. bonheur de leurs sujets, se décidèrent à reconnoître comme la France, les Etats-Unis libres & indépendans. Cette déclaration se fit le 19 avril 1782. Ces deux républiques contractèrent ensuite ensemble un traité de commerce & d'amitié, signé le 7 octobre, & ratifié le 23 juin 1783.

La reconnoissance universelle de cette indépendance en Europe devant être la base de la paix, il faut espérer pour le bonheur de l'humanité, que toutes les puissances se réuniront bientôt pour concourir à cette fin heureuse, & couronner ainsi glorieusement la révolution américaine du prix de la liberté.



CHAPITRE V.

Portrait du général Washington.

QUE n'ai-je reçu en naissant le génie & l'éloquence des célèbres orateurs de la Grèce & de Rome! Que ne puis-je dérober un instant leur pinceau pour tracer rapidement le portrait du plus grand homme que l'Amérique ait vu naître, & un des plus célèbres qui aient jamais existé! Avec quelle énergie, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas de ses brillantes vertus! Quel est l'homme qui sera jaloux des hommages que je lui rends? Quel est l'homme qui pourra les taxer de flatterie?

Nous ne sommes plus dans ces siècles barbares où l'on encensoit les tyrans, & où l'on osoit appeler du nom de héros, des hommes qui avoient tous les vices, & que l'on redoutoit trop pour offenser. Nous ne sommes plus dans ces siècles où des souverains cruels avoient des écrivains à leurs gages pour pallier leurs crimes, & leur supposer des vertus. Notre siècle plus éclairé nous présente dans l'histoire les souverains & les hommes tels qu'ils ont été: la vérité en est le caractère. La vénération publique pour le général Washington est le fruit précieux de l'examen le plus sévère de sa conduite. Jaloux de sa gloire & des suffrages de ses contemporains, il en jouit

sans orgueil, & sans prétention; & s'il se rend assez de justice pour croire qu'il mérite sa célébrité, il fait aussi que la postérité qui élève & brise les statues ne fouillera jamais les trophées que son siècle lui aura érigées. La main seule d'un barbare qui ne saura pas lire, ou d'un sauvage qui ignore nos histoires, pourra briser d'un coup de hache sa statue, en la prenant pour celle d'un despote. Mais, quand des débris de l'inscription on ne pourroit recueillir que le nom de Washington, le chef de ce barbare ou de ce sauvage instruit par la tradition seule de la révolution américaine le vengeroit de cet attentat, en faisant relever ce monument, au bas duquel, on lira: l'ignorance l'avoit renversé, & la justice le relève: mortels, révérez sa mémoire! (*)

(*) Cet ouvrage étoit déjà livré à l'impression, lorsqu'une lettre particulière de Philadelphie, en date du 20 août, nous informe que les Etats-Unis assemblés en congrès ont résolu à l'unanimité, qu'une statue équestre serait érigée à l'honneur du général Washington dans l'endroit où résideroit le congrès. Nous nous félicitons d'avoir eu le tems d'insérer cette note si intéressante & d'avoir eu dans notre admiration la même idée que le congrès.

Cette statue sera de bronze, & représentera le général dans le costume romain, ayant à la main droite le bâton de commandement, & la tête ceinte d'une couronne de lauriers. La statue sera mise sur un piédestal de marbre, où seront représentés en bas relief les événemens les plus remarquables de la guerre, dans lesquels le général a commandé en personne; savoir, l'évacuation de Boston par les Anglois; l'aff-

Après avoir été l'ame & le soutien d'un des plus grands événemens du siècle, il est juste que

faire des Hessois faits prisonniers à Trenton; la bataille de Prince-Town; le combat de Monmouth; & la reddition d'York-Town, où lord Cornwallis fut fait prisonnier. Sur le frontispice du piédestal, on gravera l'inscription suivante.

Les Etats-Unis, assemblés en congrès, ont, en l'an du seigneur 1783, ordonné d'ériger cette statue à l'honneur de GEORGE WASHINGTON, très-illustre commandant général de l'armée des Etats-Unis de l'Amérique, durant la guerre, qui défendit & assura leur souveraineté & leur indépendance.

Cette statue sera exécutée en France par le meilleur artiste de l'Europe, d'après le portrait le plus ressemblant qu'on pourra se procurer du général Washington. Les frais en seront payés du trésor des Etats-Unis.

En attendant qu'une plume plus délicate trace l'inscription qui convient à la statue de ce grand homme; qu'il me soit permis d'en donner ici une idée.

Peuples de l'univers, célébrez Washington
Célébrez ses vertus, ses talens & son nom;
Politique & guerrier, sauveur de la patrie,
Il honora son siècle, & fit taire l'envie.

On aime à voir que, dans la jouissance d'une paix glorieuse, un des premiers soins de ces peuples soit d'acquitter la dette de leur reconnaissance en élevant la première statue qu'aura porté la terre du Nouveau-Monde. Aussi hardi que Condé, aussi prudent que Turenne, aussi adroit qu'Eugene, aussi désintéressé que Catnat, Washington sera dire encore de plus à la postérité, qu'avec tant de qualités brillantes, il fut rester modeste, & qu'à la fin d'une longue guerre civile, il n'eut rien à se reprocher.

*Qualités
& talens
de Washington.*

Washington coulé des jours sans nuages au sein du repos, de l'honneur, & de la vénération publique. Quelquefois la nature met dans un corps débile l'ame d'un héros ; mais quand on parle des brillantes actions d'un homme dont on ignore les traits & la stature, on aime à se peindre cet homme doué de tous les dons de la nature, & l'on se plaît à croire que ses traits portent l'empreinte du génie qui le distingue & l'élève au dessus de ses semblables. Personne n'est plus fait que Washington pour entretenir cette opinion. Une taille avantageuse, noble & bien proportionnée, une physionomie ouverte, douce & tranquille, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant il restera seulement le souvenir d'un bel homme & d'un belle figure, un extérieur simple & modeste, un caractère insinuant & ferme sans rudesse, un courage mâle, une pénétration peu commune pour saisir l'ensemble des choses soumises à son jugement, une expérience consommée dans la guerre & dans la politique ; également grand, également utile dans le cabinet comme dans les champs de Mars, l'amour de sa patrie, l'admiration de l'ennemi qu'il fait combattre & vaincre ; modeste dans la victoire, grand dans les revers, que dis-je les revers ! bien loin d'en avoir été abattu, ils les a tous fait tourner à ses succès. Il fait obéir comme il fait commander, & n'a jamais fait servir son pouvoir & la soumission de son armée, pour déroger aux loix de sa patrie, ou changer les ordres qu'on lui donnoit. Habile dans l'art de connoître les hommes, il a su gouverner en paix des

des hommes libres & par son exemple, son activité, son énergie, il leur a fait aimer la gloire & les périls, malgré l'âpreté du climat & les rigueurs de l'hiver. Le soldat, jaloux de ses éloges, redoutoit jusqu'à son silence ; jamais général n'a été mieux obéi ni mieux secondé. Plus jaloux de la gloire de sa patrie que de la sienne (1), il n'a jamais rien risqué au hasard ; ses opérations marquées au coin de la prudence avoient toujours le salut de la patrie pour objet unique ; il paroïsoit ne vouloir tenir sa gloire que d'elle seule : sa maxime fut toujours de gagner du tems, d'être sur la défensive ; sans attaquer l'ennemi en face, il a su le harceler, épuiser ses forces par des excursions, des surprises dont un grand homme peut seul apprécier l'utilité. Comme Camille il quitte les charmes de la vie champêtre pour voler au secours de sa patrie ; comme Fabius, il la sauve en temporisant (2) ; comme Pierre le Grand, il triomphe de son ennemi par l'expérience de ses défaites. Il n'est pas un particulier, un monarque, même en Europe qui n'enviât la gloire d'avoir joué un rôle aussi brillant que Washington. On dit que le roi de Prusse en lui envoyant une épée mit cette seule adresse : *Le plus grand général de l'Ancien-Monde au plus grand général du Nouveau-Monde.*

Si jamais mortel a joui pendant son vivant de toute sa réputation, si jamais citoyen a trouvé dans son

(1) Voyez à la fin de cet ouvrage la lettre circulaire où il s'est peint lui-même.

(2) *Unus homo nobis cuspando restituit rem.*

pays la récompense de ses services & de ses talens c'est mon héros; partout fêté, admiré, chéri, il ne voit partout que des cœurs empressés à lui rendre hommage; entre-t-il dans une ville, passe-t-il dans un village; vieillards, hommes, femmes, enfans, tous le suivent par des acclamations; tous le comblent de bénédictions; dans tous les cœurs il a un temple consacré au respect & à l'amitié. Que j'aime à me représenter le général françois (1), également l'amour & le héros de son armée, s'écriant à table, assis auprès de Washington, qu'il n'avoit jamais su ce qu'étoit la vraie gloire, & un vraiment grand homme que depuis qu'il l'avoit connu. Quand l'Amérique, bouleversée par les révolutions effrayantes de la nature, ne subsisteroit plus, ou se souviendroit de Washington, qu'il fut le défenseur de la liberté, l'ami des hommes & le vengeur d'un peuple opprimé.

(1) M. de Rochambeau.



CHAPITRE VI.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

*des événements les plus remarquables dans la guerre de la
Révolution américaine, depuis le 16 décembre 1773
au 16 avril 1783 inclusivement.*

1773	16	Décemb.	Destruction de la compagnie des Indes Orientales pour le thé à Boston.
1774	1	Juin	Boston bloqué.
	5	Septemb.	Le congrès se fixe à Philadelphie.
1775	19	Avril	Bataille de Lexington.
	17	Juin	Bataille de Bunker-Hill.
	2	Novemb.	Reddition de St. Jean.
	12	Reddition de Montréal.
	31	Décemb.	Défaite & mort du général Montgo- mery à Québec.
* 1776	17	Mars	Evacuation de Boston par les troupes Britanniques (*).
	28	Juin	Bataille de l'Isle de Sullivan.
	4	Juillet	Les Colonies américaines déclarées par le congrès Etats-Indépendans.
	27	Août	Bataille de l'Isle-Longue.
	15	Septemb.	L'Armée britannique évacue la ville de New-York.
	29	Novemb.	Reddition du Fort-Washington aux Anglois.

(*) Les étoiles indiquent les actions pour lesquelles les Etats-Unis ont accordé des médailles.

1776	26	Décemb.	Défaite des Hessois à Trenton.
1777	3	Juin	Bataille de Prince-Town.
	16	Août	Bataille de Bennington.
	11	Septemb.	Bataille à Brandywine.
	4	Octobre	Bataille de German-Town.
	7	. . .	Bataille de Still-Water.
*	17	. . .	L'Armée Britannique sous le général Burgoyne faite prisonnière à Saratoga, par le général Gates.
1778	6	Février	Alliance conclue entre la France & l'Amérique.
	28	Juin	Bataille de Monmouth.
	22	Août	Bataille de Rhode-Island.
	7	Septemb.	Prise de la Dominique aux Anglois par les François.
	7	Octobre	Prise de Pondichery par les Anglois.
	13	Décemb.	Les Anglois prennent Ste. Lucie.
1779	11	Février	Les François prennent St. Vincent.
	5	Juillet	Prise de la Grenade par le comte d'Estaing.
*	16	. . .	La garnison anglaise faite prisonnière à Stoney-Point par le général Wayne.
*	18	Août	Surprise de Powles-Kook par le colonel Lee.
	9	Octobre	Affaut instructueux sur Savannah par le comte d'Estaing & le général Lincoln.
1780	12	Mai	Capitulation de Charles-Town.
	23	Juillet	Bataille de Springfield.
	16	Août	Bataille près Camden dans la Caroline-Méridionale.
	20	Décemb.	Hostilités par ordre du roi d'Angleterre contre les Provinces-Unies des Pays-bas.
1781	4	Janvier	Ouverture de la banque de l'Amérique à Philadelphie.

* 1781	71	Janvier	Victoire de Morgan contre Tarleton à Cowpens dans la Caroline Septentrionale.
	3	Février	Prise & pillage de St. Eustache par Rodney & Vaughan.
	15	Mars	Bataille de Guilford dans la Nord-Caroline entre les armées de Cornwallis & Greene.
	8	Mai	Reddition de la Floride occidentale par les Anglois aux Espagnols.
	3	Juillet	Bataille à Greene - Spring en Virginie.
	5	Août	Bataille sanglante du Doggersbanck, où l'amiral Zoutman battit l'amiral Parker.
	6	Septemb.	New-London brûlé par les Anglois sous le traître Arnold.
	8	. . .	Bataille à Entaw - Springs dans la Caroline-Méridionale.
	19	Octobre	Reddition de Cornwallis avec son armée: perte des vaisseaux Anglois en station à New-York & Gloucester en Virginie.
	26	Novemb.	Reprise de St. Eustache par les François.
1781	4	Février	Prise de Minorque par les Espagnols.
	12	. . .	Prise de St. Christophe par les François.
	20	Mars	Lord North déclare le ministère dissous.
	27	. . .	Nouveaux ministres anglais bien intentionnés pour la cause américaine, & pour la paix.
	19	Avril	La Hollande reconnoît solennellement l'indépendance américaine.

1782	30	Août	Prise de Trincomale par le bailli de Suffren.
	30	Novemb.	L'Angleterre reconnoît l'indépendance, & nomme des commissaires pour traiter de paix avec les Etats-Unis.
1783	16	Avril	Proclamation du général Washington pour annoncer dans le camp la cessation des hostilités, & la ratification des articles de paix entre les Etats-Unis & l'Angleterre.





CHAPITRE VII.

*Examen de la conduite & des intérêts respectifs
entre la Hollande & les Etats-Unis.*

PENDANT la guerre de la révolution, la France a presque été la seule puissance qui ait participé au commerce des Etats-Unis; elle seule y a porté le produit de ses manufactures & tous les articles nécessaires à cette partie du monde; cela étoit juste & la reconnaissance en faisoit un devoir aux Nord-Américains; mais au moment que l'indépendance a été universellement reconnue & cimentée par la paix, ils ont pu & dû accorder à toutes les nations de l'Europe la liberté de commercer dans les ports des Etats-Unis. Nous avons déjà eu lieu de voir que de ce concours général résultent une émulation, une industrie, une concurrence qui ne peuvent qu'élever cet état à peine naissant à un degré étonnant de prospérité, de richesse & de puissance.

Plus heureuse dans ses commencemens que la république des provinces Unies des Pays-bas, celle des Etats Unis a eu moins d'obstacles à vaincre & plus de ressources pour l'égaliser, si elle la prend pour modèle. C'est une vérité consignée dans toutes les histoires, que de tous les peuples commerçans, il n'en est aucun qui ait, avec les seules ressources du commerce, acquis plus de gloire, plus de richesses & de confiance que la

*Apologie
des Hol-
landais.*

*Étendue
de leur
commerce.*

Hollande. Le nom des Belges est connu dans toutes les parties du monde; ils ne doivent leur célébrité, leur bonheur qu'au commerce. Leur territoire, en général peu fécond, est incapable, à beaucoup près, de fournir à leurs premiers besoins. Cette circonstance jointe à leur situation, fit qu'ils se livrerent avec ardeur aux opérations mercantiles, dont ils firent leur principale étude. Dans peu de tems, par leur application, leur activité secondées par une sage économie, leur pays auparavant pauvre, peu connu devint le rendez-vous & le dépôt général de toutes les productions de l'univers. On chercheroit inutilement un pays où, sans autre secours que le commerce, l'on ait rassemblé autant de richesses que dans les Provinces-Unies. Une si grande prospérité devoit naturellement exciter la jalousie ou l'émulation des autres nations. Ne craignons pas de le dire: si le système de la plupart des puissances européennes a changé, si l'on a jugé que rien ne contribuoit plus au bonheur & à l'opulence d'un empire que le commerce, c'est cette république marchande, le plus beau monument de la sagesse humaine, qui, en leur servant d'exemple, a préparé ce changement. Comme citoyen, je dois faire des vœux pour que nous reprenions nos anciens avantages; car nous ne devons pas nous dissimuler que la révolution américaine a ouvert aux opérations mercantiles un nouveau cours qui nuit à notre commerce au point que notre activité paroît s'être ralentie, surtout depuis le commencement de cette guerre qui nous a été si funeste.

Je laisse aux historiens du pays le soin de tracer à la postérité quel a été le principe, le but & le résultat de la politique des Pays-bas-Unis pendant cette guerre; ces discussions ne sont point de mon sujet. Mais il me paroît que la Hollande n'a pas osé ou voulu faire tout ce qu'elle auroit pu, ni tout ce qu'elle devoit à elle-même & aux autres: aussi les nations belligérantes profitant de son irrésolution, de ses lenteurs, autant que de sa foiblesse, lui ont imposé des conditions qu'elle n'a pu refuser, malgré la justice & la validité de ses représentations.

Si la Hollande n'a pas soutenu ses droits contre ses ennemis, si elle n'a pas secondé ouvertement & courageusement les projets des ses alliés, sa conduite envers l'Amérique mérite des applaudissemens. D'abord tranquille spectatrice des premières opérations militaires de l'Amérique, elle attendoit le moment favorable de se déclarer pour la cause américaine & s'assurer un avantage réel en reconnoissant l'indépendance. Il se peut que l'état ait eu quelque répugnance à consentir au desir unanime des négocians; mais le besoin de ménager cette ressource si précieuse & si nécessaire au commerce, le danger de résister trop longtems aux sollicitations des Etats-Unis, la nécessité de suivre l'exemple de la France, de faire cause commune avec elle, de se venger des dévastations, du pillage & des brigandages commis par l'Angleterre dans ses possessions d'Amérique & des Indes, d'accélérer finalement le grand ouvrage de la paix, ont été tout autant de motifs pressans

Motifs de la lenteur des Hollandais à reconnoître l'indépendance.

pour former un traité de commerce & d'amitié entre les deux républiques.

Ainsi en reconnoissant l'indépendance des Américains, la Hollande ne pouvoit agir avec plus de sagesse, puisqu'elle déféroit en même tems aux vœux de la nation. Mais cela ne suffit pas : il faut établir une confiance réciproque. Nos richesses & notre crédit ne peuvent manquer de nous attirer celle des Américains. Ils n'ignorent pas que la plupart des emprunts qu'ils ont faits se sont négociés & conclus à la bourse d'Amsterdam, & que ceux qu'ils devront nécessairement faire encore, s'y négocieront de même. En leur montrant notre confiance & notre zèle, notre amitié leur deviendra plus précieuse & nous ne tarderons pas à nous appercevoir combien la leur peut nous devenir utile. Dans peu l'on verra s'établir

*Nécessité
aux Amé-
ricains &
aux Hol-
landois de
se conser-
ver une
amitié ré-
ciproque.*

entre les nations une correspondance qui, ayant pour base une confiance & une amitié réciproques, fera circuler entre elles les trésors des deux mondes. Ne craignons pas de le répéter : il est visible que la Hollande tirera un parti considérable du commerce libre de l'Amérique. La richesse de ses fonds, la quantité de marchandises dont ses magasins regorgent en tout tems, l'esprit vigilant & actif des habitans & l'intelligence de ses négocians lui assurent les liaisons les plus avantageuses avec les Américains.

Si l'on ajoute que les Hollandois ont la facilité de se procurer à un prix avantageux non-seulement toutes les productions de l'Europe, mais celles des Indes orientales, les épiceries & même le thé, on concevra aisément quelle étendue ce commerce

réci-proque, peut avoir entre ces deux républiques. Il étoit d'autant plus essentiel à la Hollande de s'attacher l'Amérique, qu'il étoit à présumer que si elle lui eût refusé son aveu, l'Angleterre, habile à profiter de toutes les circonstances, auroit fait les plus grands sacrifices pour se réconcilier avec l'Amérique & traverser les Hollandois dans tout ce qu'ils auroient voulu entreprendre avec elle. Les Bretons auroient beau se flatter de regagner promptement l'amitié des Américains, ceux-ci paroissent trop profondément ulcérés pour s'y prêter, au moins de sitôt; c'est envain qu'on alléguera qu'ils sont des compatriotes qui n'étant plus ennemis pour les intérêts respectifs de leurs pays, seront amis pour leurs intérêts particuliers; que si les Américains ont de l'éloignement pour l'Angleterre, ils n'en ont point intérieurement pour les Anglois. Ces assertions paroissent en effet très-naturelles, mais un voile précieux les couvre aux yeux de ceux qui considèrent plus les événemens du côté des probabilités, que de celui de la saine politique: il est vrai qu'ils ont le même langage, les mêmes principes, qu'ils ne sont presque qu'une même famille par leur origine: mais ces liens si sacrés, qui paroissent indissolubles, ont été irrévocablement brisés par les mains de l'oppression d'une part, & le glaive de la liberté de l'autre.

Si jamais à la suite des événemens imprévus auxquels toutes les puissances du monde sont également assujetties, l'on voit dans des tems postérieurs l'Amérique unie à l'Angleterre, ce sera l'ouvrage de la politique plus que de la

Probabilité sur une harmonie future entre les Anglois & les Américains.

sincère amitié; une telle liaison n'auroit même rien d'étonnant. Qui sait si l'Amérique, malgré sa délicatesse naturelle, sa reconnaissance actuelle, ne se verra pas obligée, par un effet des circonstances, de devenir l'amie & l'alliée d'une nation autrefois ennemie, pour faire la guerre à la puissance qui avoit auparavant avec elle un intérêt commun & une même cause? Qu'on ouvre l'Histoire, on en trouvera vingt exemples. Enfin, abstraction faite de ces considérations, trop éloignées pour influer sur les circonstances actuelles, on peut, je pense, assurer que si jamais l'Amérique est en guerre avec la France, ce ne fera sûrement pas sous le règne de Louis XVI: les Américains sont trop généreux, trop reconnaissans pour devenir ingrats envers ce bon roi; ils aimeront mieux faire les plus grands sacrifices que de s'avilir en devenant parjures.

Quoique la Hollande se trouvât alors dans un état de crise & de détresse, il n'est cependant pas moins vrai que si elle n'eût point reconnu formellement l'indépendance, & qu'elle eût fait cause commune avec l'Angleterre; les Américains, malgré les secours de la maison de Bourbon, seroient encore fort éloignés de jouir du fruit de leurs travaux, de leur patience & de leurs victoires. La France a placé la liberté sur son piédestal, mais la Hollande en la couronnant l'a rendue inébranlable.

Les Américains doivent être & seront certainement reconnaissans envers la France, c'est une justice autant qu'un devoir. Mais sous quelque point de vue qu'on envisage la conduite de la

Hollande envers eux, il seroit difficile de trouver une circonstance qui puisse jamais affoiblir la reconnaissance qu'ils lui doivent. La France a dé-^{Droit in-}ployé un caractère de noblesse, de grandeur, de ^{contestable}générosité & de désintéressement jusqu'alors in-^{de la}connu dans l'histoire des nations; elle en a été ^{France &}doublément récompensée, & par les avantages ^{de la Hol-}qu'elle a retirés de cette guerre, & par l'applau-^{lande à la}dissement même de toute l'Europe. La Hollande, ^{reconnais-}moins heureuse, a préféré de s'exposer à tous les dangers, à toutes les pertes, à toutes les humiliations plutôt que de refuser son apui à un peuple opprimé qui sollicitoit son bras pour la cause de la liberté. Que ne doit-on pas à un ami qui se sacrifie pour sauver un ami? Braves Américains, vous sentez mieux que je ne puis le dire, tout ce que la Hollande a fait pour vous; oui, vous le sentez mieux, & mon admiration pour vous me le persuade.

L'Amérique ne pourra pas d'abord donner ou-^{Esprit des}vertement des préférences à la Hollande: ses liai-^{Hollandois}sons actuelles, ses traités motivés par la décence ^{pour le}& par l'impartialité ne le lui permettent pas ^{commerce}encore. Puisse-t-elle se persuader que de toutes les nations, il n'en est aucune qui soit plus fidele à ses engagemens, plus constante dans ses liaisons & plus noble dans ses procédés! A la confiance qu'elle lui inspirera, l'on verra succéder une estime particuliere pour elle. Le commerce de la Hollande recouvrera ainsi son ancien lustre; elle sera heureuse par l'Amérique, & verra de nouveau renaître en son sein, l'abondance & la prospérité. Les deux républiques s'applaudi-

ront de ce quelles ont fait l'une pour l'autre ; ce gage mutuel d'amitié sera inaltérable, & mes vœux feront accomplis ; elles sauront qu'avec de la prudence, de l'économie, de l'amour pour le travail, on est sûr de réparer ses pertes & de captiver la fortune, quelque inconstante & capricieuse qu'on la suppose.





CHAPITRE VIII.

Commerce actuel, grandeur future & crédit de la République des Etats-Unis.

Sous la domination britannique, les colonies américaines ne pouvoient disposer des fruits de leurs travaux qu'avec l'agrément de la Mere-Patrie; actuellement affranchies de ce joug pesant, elles vont répandre leurs denrées chez les différentes nations du globe. La liberté de travailler pour soi, augmente naturellement dans chaque individu ce courage & cette activité qu'inspire le plaisir d'en être récompensé. La position centrale du territoire des Etats-Unis leur promet tous les bienfaits d'une heureuse agriculture, & d'une nombreuse population, deux sources intarissables de force & de félicité.

Le commerce des Etats-Unis dépend absolument de la culture des terres; & son extension, du défrichement de celles qui attendent les bras de ces guerriers, qui, pour conserver la propriété de leurs champs, ont dû les laisser en friche. Ainsi les premières années de la paix vont être employées à réparer les maux de la guerre, rebâtir les maisons & les cabannes incendiées par l'ennemi, affermir par une sage

*Sources
interminables de
félicité
pour le
peuple
Améri-
cain.*

administration le crédit & le bonheur de la république; ces premiers soins, ces premiers devoirs remplis, c'est alors que l'Américain paroîtra agriculteur & négociant; c'est alors qu'il s'occupera des moyens d'élever dans sa patrie des manufactures pour se procurer plus commodément les objets de première nécessité; celles d'aisance & de luxe seront plus tardives, parce qu'il est difficile d'atteindre ce degré de perfection & de goût qui distingue celles de l'Europe; d'ailleurs, l'empire des modes & de la nouveauté assure à celles-ci une consommation qu'on ne sauroit lui enlever; elle deviendra même plus considérable en proportion de la grande population de l'Amérique. La nature & l'abondance des productions du Nouveau-Monde lui procureront toujours, par l'avantage des échanges, les objets de manufactures européennes à beaucoup meilleur marché qu'elle ne pourroit les fabriquer chez elle. Mais, quand les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, que la classe des ouvriers, renforcée par les émigrans, se trouvera trop nombreuse, peut-être que le gouvernement encouragera leur industrie. Alors, comme il n'y a point de loix pour assigner à un homme une profession plutôt que telle autre, pour lui ôter le choix de l'endroit où il lui plaira de l'exercer, pour fixer le prix de son travail & mettre des bornes à l'étendue de ses entreprises, on verra les manufactures s'établir, se perfectionner & se répandre avec une activité inconcevable.

Les principaux objets du commerce des Américains, qu'il trouvent sur leur sol, consistent,

com.

comme l'on fait, en poissons, froment, farine, riz, indigo, tabac, bestiaux, viandes salées &c. ajoutons encore les pelleteries, surtout les bois & la construction des navires, objets extrêmement importans. Tels sont les principaux articles des échanges qu'ils font avec l'Europe, l'Afrique & les îles de l'Amérique. Les détails qui nous viennent de là attestent unanimement l'attention du congrès pour trouver les moyens d'augmenter la somme des exportations américaines, & déjà il a donné des encouragemens pour la culture du chanvre. Aussi voit-on chaque province à l'envi l'une de l'autre essayer les productions les plus propres à son climat.

Dans la Caroline, par exemple, on cultive les vers à soie avec un succès vraiment admirable. Les mûriers sont taillés en haie, ce qui facilite le dépouillement de la feuille que l'on coupe avec des ciseaux, en même tems que le brin; par cette méthode l'éducation du ver est infiniment plus facile & plus propre. Les soies provenues de cette culture ont été ouvrées dans la même province, & l'on sait que les étoffes apportées en Europe ont déjà obtenu le suffrage de nos manufacturiers.

A l'égard de la province de Massachusset située au nord, les habitans ont particulièrement tourné leur industrie vers la pêche de la morue, la situation de cet état lui donne un tel avantage pour ce genre de commerce, qu'aucune nation de l'Europe ne pourra soutenir la concurrence avec les pêcheurs de Boston. Disons encore que de la différence des latitudes de leurs vastes côtes

naîtra pour les provinces maritimes un commerce immense de cabotage qui formera une pépinière de matelots pour la grande navigation, lorsque le superflu des productions américaines deviendra un objet d'échange contre celles de l'Europe. Nous réservons pour le Ch. XXIII d'autres détails non moins intéressans pour montrer surtout qu'elle est l'importance du commerce de l'Europe avec l'Amérique.

Il est d'autant plus aisé d'annoncer le grandeur future des Américains, qu'ils sauront conserver ces sentimens de courage & de noblesse qui les caractérisent actuellement. Leur crédit augmentera au point qu'il n'y aura aucune nation chez qui le numéraire sera plus abondant & l'intérêt à un taux plus bas. L'agriculture, la base de la grandeur d'une nation, y sera portée au plus haut degré de perfection; le commerce qui en est la suite, offrira des occupations avantageuses & agréables: les guerres seront oubliées; les peuples, par une correspondance ouverte & libre dans ce vaste continent, vivront en frères & ne se traiteront plus comme des sauvages & des monstres. Les siècles de fer disparaîtront peu à peu, & nous verrons renaître dans ce nouvel empire ces siècles d'or dont le pinceau des poètes anciens fait un tableau si touchant.

Si des gens peu instruits du climat, de l'étendue & des ressources de l'Amérique septentrionale, doutent de ce que j'avance en me taxant d'enthousiaste de la révolution; j'ajouterai pour les convaincre, que si le Nouveau-Monde ne devoit pas être peuplé dans tous ses points par

des nations civilisées, à quel but la Nature auroit-elle creusé sur cette partie du globe ces vastes lacs qui jettent le voyageur dans la surprise & l'étonnement, & qui laissant la mer derrière eux à l'est, trouvent de nouveaux océans d'une étendue prodigieuse, dans ces climats où l'imagination n'auroit supposé que des collines sans fin, des déserts inhabitables & des forêts arides ? Ces lacs s'unissant l'un à l'autre, se mêlent enfin à l'océan vers le nord-est & s'approchant ainsi beaucoup à l'ouest des diverses branches navigables du Mississipi, forment une correspondance aisée pour une vaste étendue de terrain, un lien de communication entre les différentes parties qui, dans la suite, auroient trouvé de grandes difficultés pour commercer entre elles. Sans cette variété de longues rivières enchaînées l'une dans l'autre, attendant depuis des siècles à porter les véhicules du commerce, à obéir aux impressions de la voile ou aux coups de la rame, ainsi que les terres semblent attendre avec impatience les coups puissants du soc, que feroit cette partie du Nouveau-Monde.

*Etendue
& richesse
du territoire
des
Etats-
Unis.*

Au-delà des hautes montagnes qui bordent les frontières occidentales des Etats-Unis, on a découvert de nouveaux pays d'une beauté, d'une fertilité dont il n'y a point d'idée. Les terres y sont d'une qualité bien supérieure à celles même de la nouvelle République, & situées le long des côtes de la mer : les arbres des forêts sont hauts & droits ; les prairies & les pâturages y sont immenses : on y voit paître de nombreux troupeaux particuliers à ce pays ; ils n'ont pas de maîtres : ce n'est pas la main des hommes qui

*Cours du
Mississipi.*

les entretient. Le climat est extrêmement doux & modéré ; les rivières n'y dirigent pas leur cours à l'est vers l'Atlantique ; mais elles coulent à l'ouest & au sud , d'un cours agréablement doux, dans des lits que la nature leur a formés ; elles vont se rendre dans ce grand réservoir de mille & mille ruisseaux , le célèbre fleuve du Mississipi, qui, tirant ses eaux les plus lointaines de sources inconnues , roule à travers les pays glacés du nord , & qui, déployant ses bras à l'est & à l'ouest, embrasse ces réduits sauvages où le voyageur n'a point encore pénétré, que le poète n'a point encore chantés , & que le compas du géomètre n'a pas encore mesurés ; jusqu'à ce que s'unissant à l'Ohio & se tournant vers le sud , recevant ensuite le Missori & cent autres rivières, ce roi des fleuves, en comparaison duquel le Nil n'est qu'un ruisseau & le Danube qu'un fossé, se jette avec un volume immense, dans la mer du Mexique, après avoir baigné les côtes d'une multitude de contrées fertiles, habitées par des nations sauvages jusqu'aujourd'hui restées inconnues & sans nom.

Sur l'Ohio qui coule en serpentant l'on voit régner constamment pendant la plus grande partie de l'année le vent de sud-ouest ; & le reste du tems le courant d'air domine dans cette direction plus que dans aucune autre. Cette direction étant diamétralement opposée au cours du fleuve qui coule dans la proportion d'un mille par heure ; n'est-il pas évident que la providence a voulu que les vaisseaux commerçans obligés de faire voile au nord aient des vents favorables pour remonter ces eaux, & que ces bornes au sud aient le se-

cours des marées pour combattre les vents contraires avec plus d'avantage.

Avant de parler du crédit de l'Amérique, il convient de présenter le tableau de la dette nationale & d'observer qu'en comptant même l'intérêt de ce capital à six pour cent, les Américains, après une guerre de sept ans, ont acquis leur liberté au prix d'une demi-année des dépenses qu'a fait la Grande Bretagne pour la leur ravir.

DETTE NATIONALE DES ETATS-UNIS,

Suivant les registres du congrès publiés dans le mois de Mai 1783.

	<i>Livres Tournois.</i>	<i>Dollars évalés à 5 Liv. 6 Solz Tournois</i>
Dû aux fermiers-généraux de France.	1,000,000	} 7,037,037
A des particuliers de France, sur mémoires non liquidés, estimés.	3,000,000	
A la couronne de France y compris un emprunt de dix millions fait en Hollande sous la garantie de la France. . .	28,000,000	
Idem pour le dernier emprunt.	6,000,000	
	<u>L. 38,000,000</u>	
A divers particuliers en Hollande, reçu en à-comptes d'un emprunt contracté par M. Adams. 1,078,000.		671,200
Emprunté en Espagne par M. Jay.		150,000
Une année d'intérêt de l'emprunt de dix millions fait en Hollande.		26,848
Total de la dette étrangere en Janvier 1783.		<u>Dollars 7,885,085</u>

Transp. du total de la dette étrangère. *Doll.* 7,885,085

DETTE DOMESTIQUE.

Certificats sur le bureau d'em- prunt, réduits à la valeur des espèces.	<i>Dollar.</i>	
Intérêt non payé pour 1781. . .	11,493,802	
Idem non-payé pour 1722. . .	190,000	
Divers articles dûs & portés sur le livre du trésor. . . .	687,828	
Dette de l'armée jusqu'au 31 décembre 1782.	638,242	
Dette non liquidée, estimée. . .	5,635,618	34,115,290
Mutation faite en faveur de l'armée conformément à l'ac- te du 22 mars dernier. . . .	8,000,000	
Gratifications dues aux soldats. .	5,000,000	
Déficits pour 1783, supposés. .	500,000	
	2,000,000	
Totalité de la dette		42,000,375

INTERET ANNUEL.

Partie de la dette étrangère à cinq, & par- tie à quatre pour cent.	369,038. 6
La dette domestique à six pour cent. . .	2,046,917. 4
Totalité de l'intérêt annuel en <i>Dollars.</i>	2,415,956. 0

Aucune puissance en Europe ne peut affeoir son crédit sur des fondemens plus solides, & l'accroître d'une manière plus rapide que les Etats-Unis (1). Un peuple agriculteur, assez heureux

(1) Ceux qui désireront connoître d'autres détails & pièces intéressantes qui ont rapport au crédit de l'Amérique, les trouveront répandues dans les différens Nos. du *Politique Hollandois*.

pour jouir des douceurs de la paix, n'est jamais exposé à ces dépenses extraordinaires qui minent fourdement les empires les plus florissans. L'Amérique a contracté une dette, il est vrai; ce capital qu'elle a dépensé, aliène une portion de son revenu. On doit donc naturellement conclure que les Etats-Unis sont maintenant plus pauvres qu'ils ne l'étoient avant ces emprunts: mais une nation riche en productions, qui fait respecter ses engagemens, qui se borne à ses possessions & se gouverne elle-même, trouvera de l'argent à meilleur marché qu'un empire dont le sol n'est pas abondant, qui est déjà surchargé de dettes; dont les entreprises passent les forces; qui rend ses créanciers victimes de leur confiance, & dont le peuple gémit sous le poids de l'oppression ou dans les entraves d'un gouvernement arbitraire. Les Etats-Unis se libéreront promptement envers les nations à qui ils doivent, & probablement se passeront par la suite de secours étrangers.

Le système fiscal de l'Amérique ne s'est point encore développé avec toute l'étendue dont il est susceptible; il fait cependant un des objets principaux des délibérations du congrès. Bientôt Le congrès nous verrons ces nouveaux républicains nous représente éclairer sur un sujet si délicat & si important, au peuple nous montrer avec quelle sagacité, avec quelle la nécessité sagesse, ils ont su tirer parti de nos loix & de nos d'adopter usages. En effet il ne seroit pas juste que les fautes éternelles de l'ancien continent fussent perdues pour le nouveau. Déjà, l'on a vu paroître de la part du congrès des recommandations adressées aux Etats respectifs de la confédération Américaine; elles ont toutes pour but de les engager

à se prêter à l'établissement de taxes ou de fonds pour faire face aux engagemens contractés par l'Assemblée générale, ou aux dépenses du gouvernement. Ces discours, si patriotiques, si nobles, si pathétiques, étoient bien capables de produire dans les assemblées populaires cette unanimité, cette confiance qui font honneur & à l'administration & au peuple.

Il est moins difficile pour un peuple d'opérer une révolution, de remporter des victoires & de cimenter les premiers fondemens de la liberté, que de trouver des ressources pour maintenir cette révolution, jouir de ses victoires, de sa liberté & surtout affermir son crédit: les premiers événemens ne demandent que du courage & de l'unanimité; le crédit demande de la confiance dans les puissances étrangères & dans les particuliers. Cette confiance est difficile à acquérir pour un peuple naissant dont on ne connoît encore ni les revenus, ni l'ordre, ni l'économie: on lui doit naturellement supposer de la probité, de l'exactitude à remplir ses engagemens, mais si l'on ignore ses moyens, s'ils ne sont scrupuleusement démontrés, c'est en vain que ce peuple sollicitera du crédit. Les Américains ont senti ces considérations. & l'on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les différentes recommandations que le congrès a faites au peuple pour l'engager à concourir aux besoins publics. Rien ne paroît oublié pour y réussir, & ils y réussiront probablement. Un de leurs grands principes est qu'une nation sage ne permet jamais que ceux qui soulagent les besoins de leur pays, ou qui se reposent le plus sur sa bonne-foi, sa fermeté &

ses ressources , fissent trompés dans aucune de leurs attentes. Dans une de ces recommandations solennelles , voici comme ils s'expriment :

„ Ce sera toujours un objet de gloire & d'orgueil pour l'Amérique , que les droits pour lesquels elle a combattu , aient été les droits de l'espèce humaine. Avec la bénédiction de l'auteur de ces droits sur les moyens employés pour leur défense , ils ont renversé toute opposition & jeté les fondemens de treize états indépendans. Il n'y eut jamais d'exemple , il n'y en aura probablement jamais où les formes pures & véritables du gouvernement républicain puissent avoir une aussi belle occasion de se justifier par leurs faits. Sous ce rapport les citoyens des Etats-Unis ont à répondre pour la confiance la plus grande qu'on ait jamais mise dans une société politique. Si la justice , la bonne foi , l'honneur , la gratitude , & toutes les autres qualités qui ennoblissent le caractère d'une nation & remplissent les vues du gouverneur sont les fruits de nos établissemens , la cause de la liberté acquerra une dignité & un lustre dont elle n'a point joui jusqu'à présent ; & elle sera un modele qui ne pourra qu'avoir l'influence la plus favorable sur les droits du genre humain. Si d'un autre côté , nos gouvernemens venoient à être malheureusement souillés des vices contraires à ces vertus fondamentales , la cause que nous nous sommes engagés à soutenir , seroit deshonorée & trahie ; la dernière & la plus belle épreuve en faveur des droits de la nature humaine nuirait à ces droits ; & leurs protecteurs & amis seroient exposés aux insultes & réduits au silence par les sectateurs de la tyrannie & de l'usurpation.”

Si jamais le beau nom de Majesté du Peuple dont les Anglois se sont servis les premiers, peut convenir aux citoyens d'un empire moderne, c'est sans contredit aux Nord-Américains. Les chefs de cette république ne commandent pas au peuple d'obéir : mais ils leur insinuent avec décence qu'il doit se soumettre à la loi qui est son propre ouvrage ; également citoyens, membres du souverain & sujets, ils n'ont de différence que celle que produisent des talens supérieurs, des connoissances peu communes, pour être les dignes interprètes de la nation, ses guides & son soutien dans toutes les circonstances qui peuvent ou doivent concourir à la gloire & au bonheur de tous.

Ces recommandations, ces élans patriotiques, ne pouvoient manquer de produire dans tous les esprits l'effet qu'on pouvoit en attendre.

Les Etats-Unis assemblés en congrès prirent à la pluralité la résolution suivante ; elle jette trop de jour sur les forces respectives des Treize-Etats pour nous dispenser de la donner en entier. Elle fut publiée le 18 avril 1783, en ces termes.

„ Qu'il soit recommandé aux divers Etats, comme une chose indispensablement nécessaire au rétablissement du crédit public & à l'acquiescement honorable & ponctuel des dettes nationales, de revêtir les Etats-Unis assemblés en congrès du pouvoir de lever pour l'usage des Etats-Unis, les impôts suivans sur les marchandises importées dans lesdits Etats, de tout port, île, ou plantation étrangère que ce soit.

Sur le Rhum de la Jamaïque

pour un gallon. 4. 90^{mes} d'un doll.
 Sur toutes les liqueurs spiritueuf. 3. 90^{mes} . . dito.
 Sur le vin de Madere. 12. 90^{mes} . . dito.
 Sur tous les autres vins. 6. 90^{mes} . . dito.
 Sur le thé bou commun par liv. 6. 90^{mes} . . dito.
 Sur tous les autres thés. 24. 90^{mes} . . dito.
 Sur le poivre par livre. 3. 90^{mes} . . dito.
 Sur le sucre brun par livre. . . $\frac{1}{2}$ 90^{me} . . dito.
 Sur le sucre en pain. 2. 90^{mes} . . dito.
 Sur tous les autres sucres. 1. 90^{me} . . dito.
 Sur les melaffes par galon. . . . 1. 90^{me} . . dito.
 Sur le cacao & le café par livre. 1. 90^{me} . . dito.
 Sur tous les autres articles un impôt de cinq pour
 cent de leur valeur, au tems & à l'endroit de
 leur importation.

Pourvu qu'aucun desdits impôts ne foit appli-
 qué à d'autres emplois qu'à décharger l'intérêt ou
 le principal des dettes contractées sur la foi des
 Etats-Unis pour le soutien de la guerre, confor-
 mément à la résolution du 16 décembre passé, ni
 pour plus de 25 ans; & pourvu que les collec-
 teurs desdits impôts foient nommés dans les Etats
 où ils doivent exercer respectivement leurs em-
 plois, cependant, de maniere qu'ils puiffent être
 appelés & cassés par les Etats-Unis, seuls affem-
 blés en congrès, & dans le cas ou quelque état
 n'auroit pas fait cet établissement, un mois après
 qu'ils auront été avertis à ce sujet, l'établissement
 fera fait par les Etats-Unis affemblés en congrès.

Qu'il foit en outre recommandé aux Etats res-
 pectifs d'établir pour un terme limité de vingt-

*Cadre libre
pour le
contingent
que doit
fournir
chaque
Etat.*

cinq ans & d'approprier au paiement de l'intérêt & du principal des dettes contractées sur la foi des Etats-Unis pour soutenir la guerre, les revenus considérables & efficaces qu'ils jugeront les plus propres à les mettre en état de satisfaire à leurs contingents respectifs d'un million cinq cents mille dollars annuellement, non compris dans les impôts sus-mentionnés, lequel contingent sera fixé & réparti de tems à autre, suivant la méthode qui est ou peut être prescrite par les articles de la confédération; & dans le cas où les revenus établis par quelque état viendroient à produire une somme qui excédât la proportion actuelle, cet excédent y seroit reversé; & dans le cas où il y auroit un déficit dans les revenus de quelque'un des Etats; le déficit immédiat seroit réparé le plutôt possible par un tel Etat, & l'on pourvoiroit à des déficits ultérieurs en augmentant les revenus établis; bien entendu cependant, que jusqu'à ce que la règle établie par la confédération soit mise en pratique, la proportion de la somme d'un million cinq cents dollars soit répartie de la manière suivante.

Nouvelle-Hampshire.	52,708	Dollars.
Massachusetts.	224,427.	
Rhode-Island.	32,313.	
Connecticut.	132,091.	
Nouvelle-York.	128,243.	
Nouvelle-Jersey.	83,364.	
Pensylvanie.	205,189.	
Delaware.	22,443.	
Maryland.	141,517.	

Virginie.	256,487. dollars.
Caroline septentrionale. . . .	193,000.
Caroline méridionale.	96,183.
Géorgie.	16,030.

Les revenus mentionnés ci-dessus seront perçus par des gens établis, comme il a été dit; mais ils seront portés sur le crédit séparé des Etats où ils doivent être recueillis. *Précaution pour employer l'argent des deniers publics.*

Qu'un compte annuel des procédés & de l'emploi de tous lesdits revenus sera fait & transmis aux divers Etats en distinguant les procédés de chacun des articles spécifiés & le montant de tout le revenu reçu de chaque Etat, ainsi que les appointemens accordés aux divers officiers employés à la perception desdits revenus.

Qu'aucune des résolutions précédentes ne sortira son effet, que tous les Etats n'y aient accédé & cependant après cette accession unanime, elles seront considérées comme formant un lien mutuel, obligatoire pour tous les Etats & qui ne pourra être dissous par aucun séparément, mais par le concours du Tout ou d'une Majorité des Etats-Unis, assemblés en congrès.

Que, soit pour accélérer l'extinction des dettes, soit pour établir l'harmonie parmi les Etats-Unis, il soit rappelé aux Etats qu'ils n'ont pas rendu des actes à l'effet de déférer aux résolutions du congrès du 6 septembre & du 10 octobre 1780, relativement à la cession des prétentions sur des terres, d'en faire la cession généreuse qui leur y est recommandée, & aux Etats qui peuvent avoir passé des actes pour n'y déférer qu'en partie, de

les reviser & de montrer une condescendance entière.

Que pour assurer, par une méthode plus convenable & plus certaine, les contingens que les Etats respectifs doivent fournir au trésor commun, il soit fait & il est fait par la présente les altérations suivantes dans les articles de la confédération & de l'union perpétuelle entre ces Etats. Et les Etats divers sont avertis d'autoriser leurs délégués respectifs de les souscrire & de les ratifier comme partie dudit instrument de l'union dans les termes suivans, révoquant & annulant à cet égard le huitième des articles de la confédération. Nous déclarons & arrêtons d'après un arrangement convenu dans le congrès des Etats-Unis, que ce huitième des articles doit être, & rester sans altération dans les termes suivans.

„ Que toutes les charges de la guerre & toutes
„ les autres dépenses qui ont été ou qui seront
„ contractées pour la défense commune ou l'avantage
„ général & accordées par les Etats-Unis
„ assemblés en congrès ; à la réserve cependant
„ de ce sur quoi il aura été pourvu autrement,
„ seront acquittées du trésor commun qui sera
„ formé par les divers Etats en proportion du
„ nombre de tous les citoyens libres & habitans
„ blancs & autres, de tout âge, sexe & condition,
„ y compris ceux engagés à servir un certain
„ nombre d'années : & les trois cinquièmes
„ de toutes les autres personnes non comprises
„ dans la classe précédente, à l'exception des
„ Indiens qui ne payent des taxes dans aucun
„ Etat ; & le nombre sera levé & transmis tous

„ les trois ans aux Etats-Unis assemblés en con-
 „ grès d'après la méthode qu'ils indiqueront &
 „ établiront.”

Nous avons dit précédemment que le système fiscal de l'Amérique ne s'étoit point encore développé, comme il est susceptible de l'être ; mais celui des finances paroît avoir subi l'examen le plus sévère ; l'économie dans les deniers publics prouve cette assertion. Suivant le journal des Etats-Unis du 17 juin 1783, il paroît que l'administration des finances ne pouvoit trop mériter les applaudissemens de la nation.

En examinant les réformes qui ont été faites dans les dépenses publiques, l'attention du comité est nécessairement tombée sur les dépenses des années précédentes. En comparant ces dépenses avec celles qui se font aujourd'hui, & en faisant à la différence de tems & de circonstances l'attention qu'elle mérite, on ne peut se refuser de donner aux administrateurs les éloges les plus grands : ils ont géré depuis l'érection de ce bureau avec un ordre, une économie dont il seroit à souhaiter de trouver des exemples en Europe. L'épargne de l'argent public entraîne après soi les conséquences les plus heureuses, produit le plus grand des bienfaits aux peuples qui s'enrichissent par leur industrie. Les abus qui se glissent si aisément dans tous les genres d'administration, sont toujours plus grands, plus multipliés & plus difficiles à détruire dans la partie des finances que dans toute autre. Qu'on juge combien ces abus doivent être considérables chez un peuple indolent, esclave du luxe & du faste des cours, puisque chez les Nord-Américains, où ces vices n'existent

*Plus dans
 les finan-
 ces id-
 truites.*

pas, il y eut dans le département seul du commisfaire des fournitures au-delà de 250 personnes congédiées, dont la paye (exclusivement des rations pour eux-mêmes & pour leurs chevaux) montoit à la somme de 126,300 dollars par an: Que dans un cas il a été fait une demande de 1000 tonneaux de foin pour le poste de Philadelphie, dont seulement 10 tonneaux furent accordés, le reste ayant été rendu non nécessaire par le nouvel arrangement. Une telle conduite, de telles précautions préparent naturellement les esprits à trouver dans le compte que les Américains donneront un jour de l'état de leurs finances, de leurs dépenses & de leurs ressources, non-seulement un sujet d'admiration, mais une leçon peut-être pour l'Europe.

En attendant que les Américains éclairés nous fassent jouir du fruit de leurs travaux en nous développant d'une manière lumineuse le plan qu'ils suivront pour asseoir avec solidité le crédit de leur nation; je vais présenter aux lecteurs un extrait des méditations de M. le baron de Grothaus (1)
sur

(1) Ce gentilhomme Hanovrien, qu'un prince illustre honore de la plus grande intimité, est un de ces caracteres extraordinaires, que la nature paroît n'avoir formé que pour marquer combien il lui est facile de réunir dans un seul individu des qualités & des dons qu'elle ne distribue à plusieurs qu'en partie. Une physionomie douce & prévenante, une taille avantageuse, des manieres insinuantes & nobles, un organe sonore, une éloquence naturelle & vive, une facilité suprenante pour parler les langues: une franchise sans rudesse & sans

sur les avantages d'une banque nationale dans les Etats-Unis. Son système est aussi simple dans sa nature que fécond dans ses conséquences, il est absolument différent de celui de toutes les banques de l'Europe. Ce système ingénieux pose sur des bases solides & non sur les propriétés chimériques du fameux Ecoissois Jean Law, qui substitua le crédit à la réalité : celui-ci au contraire ne peut qu'augmenter rapidement la puissance & la prospérité d'un empire riche en propriétés foncières, tels que ceux de France, de Russie & d'Amérique.

Le plan de banque proposé par M. le baron de Grothaus n'est calqué sur aucun des systèmes connus. L'utilité en est claire, manifeste pour l'état & le particulier.

La première clause est simple : l'Etat emprunte une certaine somme sur le crédit de la foi publique, & il en paie l'intérêt ordinaire.

La seconde clause est supérieurement conçue. Elle met en circulation continuelle les quatre cinquièmes des fonds de tout l'état. La banque vient

sans indiscrétion, une amabilité qui met tout le monde à son aise; ses succès dans la carrière des Lettres comme dans les champs de Mars sont autant de moyens qu'il a pour intéresser & plaire; vertueux par principe, généreux sans ostentation, il fait honneur à l'homme & à l'amitié. Madame de Montbart l'a chanté dans une épître en vers qu'elle lui adressa & qui termine le recueil de ses *Mélanges de littérature*, imprimés à Breslau & dédiés au prince royal de Prusse. Je jouirais moins du plaisir de tracer l'éloge de M. de Grothaus si ma plume étoit plus guidée par le sentiment d'amitié qui nous lie que par la justice.

II Part.

F

au secours de quiconque a besoin d'argent pour quelque objet d'utilité que ce soit, jusqu'à la concurrence de 20 pour 100 de sa propriété. La difficulté d'avoir de l'argent au besoin cesse pour tout propriétaire foncier ; le commerce acquiert de l'activité ; les entreprises se multiplient & ne restent plus imparfaites, faute de secours.

Par la troisième clause. Bien différente des autres banques qui n'allouent aucun intérêt pour l'argent ou les espèces courantes, celle-ci ne payera qu'un pour cent de moins que le taux auquel elle emprunte ses fonds.

La quatrième clause mérite d'être transcrite mot à mot : „ La banque prêterait encore sans intérêt, „ avec les cautions convenables jusqu'à la concurrence d'une certaine somme, mais pour un „ certain tems, passé lequel les fonds seront „ vendus jusqu'à l'entier remboursement de la „ banque.”

La cinquième clause a pour objet l'établissement des comptoirs de la banque nationale ; & par la sixième la banque doit être établie le premier créancier par la loi.

Aucun établissement humain n'est sans inconvénient. Mais il nous semble qu'il n'en est point en ce genre qui en soit moins susceptible que celui-ci. M. Grothaus présente une belle perspective de félicité publique. Une banque nationale sur le plan qu'il propose seroit une source de richesse & de prospérité pour l'état qui l'adopteroit. Elle n'est pas d'une égale nécessité pour tous, mais il n'en est aucun à qui elle ne fût d'une très-grande ressource. Le plan de M. le baron de Grothaus resteroit sans exécution, qu'il n'en seroit pas

moins un monument précieux de génie, & de zèle pour l'humanité.

Tels sont les fondemens sur lesquels l'on peut affermir la puissance, la population, les avantages du commerce & le crédit de la république des Etats-Unis. Examinons maintenant le commerce particulier de chaque Etat, les rapports respectifs qu'ils ont entre eux, & tâchons de ne rien oublier de ce qu'ils offrent d'utile, d'agréable & d'intéressant.



CHAPITRE IX.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

Sa situation, son étendue, ses ports.

LA Nouvelle-Angleterre, contrée immense à l'est de l'Amérique septentrionale, fut découverte au commencement du siècle dernier sous le nom de Virginie septentrionale. Elle est bornée au nord par le Canada, à l'ouest par la Nouvelle-York, à l'est & au sud par la Nouvelle-Ecosse & par l'océan; elle s'étend à plus de trois-cens milles sur les bords de la mer & à plus de cinquante dans les terres; on la trouve sous la latitude septentrionale entre les 40 & 45 deg, & par les 306 à 307 deg. de longitude. Les principaux ports de la Nouvelle-Angleterre & où se traitent toutes les affaires, sont Falmouth dans la baie de Casco; Portsmouth dans la Nouvelle-Hampshire; Boston, Marble-Head, Salem & Newbury-Port dans la baie de Massachusset; Newport dans Rhode-Island; & New-London dans le Connecticut.

Cette colonie doit son origine au fanatisme.

Si la plupart des établissemens François & Espagnols en Amérique ont été formés par un principe d'intérêt, la plupart de ceux des Anglois l'ont été par le fanatisme. C'est à l'intolérance que la Nouvelle-Angleterre doit ses premiers colons: c'est ainsi, dit Raynal, que ce fleau qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Jusqu'à l'époque de 1620 où

les puritains chassés d'Angleterre , quitterent la Hollande , qui leur avoit offert un asile , la Nouvelle-Angleterre n'avoit encore reçu que de très-petites peuplades d'Européens , qui se bornoient à planter des cabanes durant l'été pour faire un commerce d'échange avec les sauvages , & dispa-roissoient comme ceux ci , le reste de l'année. D'autres puritains , jaloux de se procurer une existence conforme à leur goût , & de professer librement leur religion , penserent ne pouvoir mieux atteindre à leur but qu'en allant se fixer dans un autre hémisphere. En conséquence , ils acheterent les droits de la compagnie angloise de la Virginie , & s'embarquerent au nombre de cent vingt personnes à Plimouth le 6 septembre 1621.

Cette nouvelle colonie arriva au lieu de sa destination au commencement d'un hiver très-rigoureux ; de tous côtés environnés d'épaisses forêts , de lacs & de montagnes arides , ces infortunés eurent à lutter contre les horreurs du froid , du scorbut , de la faim : le plus grand nombre périt accablé de ces miseres ; le reste eût éprouvé le même sort s'il ne leur fût venu des secours qu'ils ne devoient attendre ni espérer. Une troupe de sauvages , au nombre de soixante , ayant leur chef à leur tête , arrive au milieu d'eux , & leur donne quelques rafraichissemens. Les malheureux Européens , prêts à succomber sous leurs maux , se raniment , & l'espérance prend la place du découragement. Contens de trouver dans ces sauvages l'image précieuse de la liberté , ils contractent avec eux un traité d'amitié , & ce premier lien ne devint que plus fort & plus sacré par la suite. Un de ces sauvages qui entendoit un peu l'agri-

culture & savoit quelques mots anglois, s'offrit généreusement pour leur instituteur, il leur enseigna la maniere de cultiver le maïs & de faire la pêche sur les côtes. Cette nouvelle colonie ayant fait ensuite l'acquisition des terres qu'occupoient leurs voisins, elle se vit en état d'attendre les secours qu'elle devoit recevoir d'Europe. Cette acquisition fut nommée la Nouvelle Plimouth (1). Il faut que les moyens d'établissens qu'elle attendoit soient arrivés bien lentement, puisqu'en 1629 la colonie ne montoit encore qu'à troiscens personnes. Mais le fanatisme recommençant de nouveau ses fureurs en Angleterre, les presbytériens, opprimés par le glaive spirituel de l'évêque, ne pouvant résister à tant de persécutions, prirent le parti d'aller en Amérique se réunir à leurs frères. L'émigration fut si considérable que l'année suivante les colons furent dans la nécessité de se disperser.

La Nouvelle-Angleterre donne naissance à quatre colonies.

Les peuplades qu'ils établirent formerent d'abord la province de Massachusset, d'où sortirent bientôt les colonies de la Nouvelle Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Island, qui par la suite formerent autant d'États séparés & obtinrent chacune une charte particulière de la cour de Londres. Uniquement occupés du soin de vivre en paix, ces peuples nouveaux négligerent de donner une base solide à leur bonheur; ils vécurent ainsi l'espace de vingt ans, & ce ne fut qu'en 1630 qu'ils sentirent la nécessité de donner une forme à leurs colonies respectives. A la suite

(1) Voyez au Chap. II. p. 16.

d'une assemblée générale ils convinrent d'avoir tous les ans un tems fixe pour se réunir & délibérer sur les affaires publiques. Les députés à l'assemblée devoient être choisis par le peuple ; ils convinrent qu'il n'y auroit que les membres seuls de l'église établie qui pourroient y siéger, & que le chef qui présideroit seroit sans autorité particulière. On établit un conseil national, chargé de régler toutes les affaires, de juger tous les procès. Les lumières de la raison, sans le secours d'un cōde devoient décider tous les différens.

Heureuse la Nouvelle-Angleterre, si elle eût su conserver un gouvernement aussi sage, aussi paisible ; plus heureuse encore, si après la triste expérience que ces habitans avoient faite des maux de l'intolérance, ils n'eussent pas été eux-mêmes intolérans ! Mais il est rare qu'un peuple naturellement mélancolique, ne prenne un caractère sombre, farouche & persécuteur. La nouvelle colonie avoit apporté avec elle un malheureux germe de piétisme qui nuit plus à la religion qu'il ne la sert, & dont le voile imposteur & le prétexte spécieux ont caché les vraies causes des plus grandes séditions. De là les loix religieuses qu'elle fit, ouvrage de la superstition & du fanatisme. Le forçier, le blasphémateur, l'adultère & le faux témoin furent punis de mort comme l'enfant assez dénaturé pour frapper ou maudire les auteurs de ses jours, & le délire fut porté à un tel point quela danse & les autres exercices du corps furent prohibés, & punis comme l'ivresse & le mensonge, par le fouet ; les plaisirs innocens y étoient interdits comme le vice & le crime ; les juremens & la violation du dimanche ne pouvoient

être expiés que par une amende considérable : & l'on se trouvoit fort heureux de satisfaire avec de l'argent pour une omission de priere ou pour un serment indiféret. On sent combien une telle gêne devoit nuire à l'éducation , aux principes d'une saine morale , au vrai but de la religion ; rien n'étoit plus capable d'entretenir l'esprit dans ce sombre , cette mélancolie qui forment & caractérisent les faux dévots : quoique le tolérantisme soit actuellement la base des loix religieuses dans tout l'empire des Etats-Unis , on prétend cependant que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont encore un reste de cette sévérité ; mais les charmes heureux de la liberté , les voyages en Europe , nos émigrans , acheveront de les en guérir. Craignons plutôt qu'ils ne donnent dans l'excès contraire , je veux dire que leur philosophie ne les garantisse pas de tomber dans ce relâchement de mœurs que l'on reproche à la plus grande partie des Européens , qui , sous prétexte d'adopter le tolérantisme , ne suivent les loix d'aucun culte.

*L'esprit
d'indépen-
dance a
première-
ment éclaté
dans la
Nouvelle-
Angleterre*

La Nouvelle-Angleterre , comme la colonie de l'Amérique la plus considérable , devoit être , comme elle l'a été , le centre & le foyer de la révolution qui devoit priver la Mere-Patrie de tous ses droits sur le continent. Ces habitans connoissoient mieux qu'aucun autre peuple du monde tout le prix de cet esprit de liberté qui fit déserter à leurs ancêtres leur pays natal & les conduisit dans celui-ci. Ils y jouissoient comme individus de plus d'indépendance à divers égards , particulièrement dans leurs manieres , loix & situation. N'étoit-il pas naturel de penser qu'à la

moindre crainte (fondée ou non) de quelque atteinte à cette précieuse liberté, ils prendroient Palarme & se porteroient aux dernières extrémités pour s'y opposer. C'est donc par un principe louable qu'ils ont mieux aimé se priver de tous les articles de luxe, de convenance ou de commodité, que la métropole leur fournissoit auparavant, pour se borner uniquement aux plus urgens. Ces principes se fortifierent par la pratique, & ces privations qui dans le commencement devoient leur être pénibles, leur devinrent par l'habitude si familières, qu'ils n'y firent plus attention.

Le peuple de la Nouvelle-Angleterre doit cette indépendance d'individus, dans laquelle consiste ^{Cause naturelle de l'indépendance.} vraiment l'essence de la liberté civile, & qui en est la meilleure protection, à une loi particulière d'hérédité qui veut que les possessions d'un pere soient réparties également entre tous ses enfans, afin de les tenir par là dans une heureuse médiocrité, & les obliger à tourner leurs pensées du côté de l'industrie pour éviter la misère; loi sage qui en leur ôtant & la tentation & les moyens de se procurer les objets de luxe, les garantit de la nécessité de se laisser dépouiller de leur liberté. Comme ce peuple n'avoit point encore pris un goût assez vif pour le luxe, pour hasarder, encore moins échanger contre quelques commodités que ce soit, les avantages inestimables dont ils jouissoient, rien au monde n'étoit plus absurde que de s'imaginer qu'ils sacrifieroient leur indépendance à des besoins purement factices.

J'ai dit précédemment que l'agriculture ne peut-être poussée trop loin. parce que les consumma-

teurs augmentent régulièrement en proportion des objets nécessaires à leur subsistance; & quand on a un superflu de denrées, on est toujours assuré d'en trouver une vente facile au dehors.

*Avantages
de l'agri-
culture.*

La Nouvelle-Angleterre a mis ces maximes en usage & sa prospérité est montée au plus haut degré. Les défrichemens s'y font avec sagesse & toujours sous l'inspection des loix qui sont immuables à cet égard. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église, d'entretenir un pasteur, un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement & leur donne le droit d'avoir deux représentans dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne est toujours limitrophe des terres déjà défrichées & contient ordinairement six milles quarrés d'Angleterre. C'est ainsi que s'aggrandit la Nouvelle-Angleterre : sa population, suivant un tableau publié par le congrès, se monte à plus de huit-cents milles ames. Plus on y défriche de terres, & l'on y exploite de bois, plus l'air qu'on y respire est pur & sain. Cependant, comme l'abondance des récoltes n'a pas rempli les vœux des colons, ils ont dirigé leur industrie vers d'autres objets. Ils construisent des navires pour les navigateurs étrangers; ils ont des fabriques considérables de chapeaux, de toiles de lin & de chanvre, de draps communs &c. A ces manufactures qu'on peut appeler nationales, les habitans de cette province ajoutent des fabriques d'une eau de vie faite avec la mélasse qu'ils vont chercher aux Indes occidentales. Ils vendent des quantités prodigieuses de cette liqueur aux sauvages voisins, aux pêcheurs de morue, à toutes les colonies sep-

*Commerce
& manufic*

centrionales: ils la portent même jusqu'aux côtes de l'Afrique, où l'on voit jusqu'à quatre-vingt-dix de leurs vaisseaux pour la traite des Nègres. Ces 90 navires apportent ordinairement 9900 nègres qui à 35 liv. par tête rapportent une somme de 346,500 liv. sterl. La construction des navires est considérable dans cette vaste contrée. On les envoie aux Antilles, à Surinam, à Démerary, chargés de toutes sortes de provisions qui y sont vendues en retour du produit de ces îles, qu'ils portent ensuite en Europe, où ils vendent vaisseaux & cargaisons, & expédient de là des toiles à voile & autres articles pour achever l'équipement d'autres navires déjà sur les chantiers. De cette façon ils s'approprient une partie des denrées de l'Amérique, soit méridionale, soit septentrionale, & les échanges de ces deux régions si nécessaires l'une à l'autre passent par leurs mains.

Le cacao, le café, le coton sont encore des articles dont ils tirent des partisavantageux. Mais de toutes les ressources de cette colonie, la pêche est la plus essentielle: le nombre prodigieux de bateaux qu'elle y emploie en est une preuve convainquante. La pêche du maquereau occupe annuellement durant le printems & l'automne environ 1500 bateaux & 3000 hommes; celle de la morue 500 bâtimens de 50 tonneaux avec 4000 hommes d'équipage. La pêche de la morue est au moins de deux cens cinquante mille quintaux. Avant 1763 la Nouvelle Angleterre faisoit la pêche de la baleine en mars, avril & mai, dans le golfe de la Floride; en juin, juillet & août, à l'est du grand banc de Terre-Neuve; elle n'y

envoyoit alors que 120 chaloupes de 70 tonneaux chacune, & montées par 1600 hommes; mais en 1767 cette pêche occupoit déjà 7290 matelots. Sous l'empire de la liberté, sous les auspices d'un sage gouvernement, avec les secours d'une population qui augmente chaque jour, cette pêche recevra un accroissement qui ne peut manquer de devenir considérable.

Productions.

A ces objets de commerce il faut ajouter ses autres productions telles que la poix, le goudron, la térébenthine, les chandelles de *spermaceti*, le tabac, les huiles de poisson, la baleine, le suif, le cidre, les salaisons, le maïs, les porcs & les bœufs, la potasse, les légumes, les mâtures pour les navires marchands & pour les vaisseaux de guerre, ainsi que des bois de toute espèce. Nous avons vu que les exportations réunies de cette colonie se montoient en 1769 à quatorze millions de livres tournois, mais elle recevoit annuellement plus qu'elle ne donnoit, puisqu'elle a dû constamment à sa métropole environ vingt-cinq millions. Sans doute que le bas prix mis à ses productions, & le prix immodéré des marchandises importées par la Grande-Bretagne contribuoient à l'arrêter: mais affranchi de cette sujétion & de ce monopole, les habitans de la Nouvelle Angleterre sauront apprécier & tirer parti de tous les objets relatifs à leur commerce & à leur consommation.

ÉTATS-UNIS.

Les deux plus grandes époques de l'Amérique & les deux plus étonnantes du globe sont, sans doute, la découverte du Nouveau-Monde & la révolution actuelle. La première époque lui donna des fers; la seconde les brise en grande partie. L'une est produite par la soif de l'or, l'autre par l'amour de la liberté. La liberté! Quel est donc cet attrait irrésistible, ce charme entraînant, ce pouvoir indicible qui brave tous les obstacles & produit un changement si subit dans l'état physique & moral du peuple qui en est animé? Est-ce le sentiment intime de sa propre fureur, le desir pressant de jouir de soi-même qui le fait naître? Fait-il partie d'un sentiment plus noble, la gloire de rendre ses concitoyens heureux? Est-ce elle qui arme le bras du premier qui ose en parler. Liberté! Existe-t-elle réellement sur la terre, dans toutes ses acceptions, sa pureté? En connoît-on bien les limites, les droits & les devoirs? Quelle est la région, le peuple, la république où les droits de la liberté aient été pleinement respectés? Je n'en connois pas. C'est en vain qu'on nous cite les Grecs & les Romains; la liberté ne fut chez eux comme partout qu'un mot vuide de sens, qu'un despotisme réel auquel le peuple romain se soumettoit volontairement; il obéissoit à la liberté & se croyoit libre. Les tribuns qui soutenoient les droits du peuple contre les infractions des consuls n'étoient eux-mêmes

*La liberté
dans son
vrai sens.*

que des despotes qui commandoient au peuple, & le peuple obéissoit parce qu'il croyoit n'obéir qu'aux loix: obéir au sénat ou obéir à un roi, est également contraire à la liberté. On peut expulser un roi despote, mais on ne chassera pas un sénat despotique. Le citoyen dans Rome n'étoit pas plus heureux & plus libre sous ses consuls que sous ses rois; mais l'habitude de regarder la royauté comme un titre incompatible avec la liberté, accéléra la révolution sans changer l'état primitif du citoyen de Rome. Ces mêmes Grecs & Romains que l'on cite pour exemple, dont on nous vante tant la liberté; n'en profanoient-ils pas le nom sacré en se faisant un luxe, une gloire d'avoir à leur suite un grand nombre d'esclaves? Est-ce dont respecter la liberté que de donner des fers à d'autres? Et ces temples élevés à cette déesse, n'augmentoient-ils pas l'infamie des esclaves en devenant un attentat horrible à la dignité de l'homme. Un peuple peut être indépendant, s'il n'obéit point à une puissance étrangère; mais il ne sauroit être libre, s'il a des loix. L'état seul du sauvage est un état libre; les autres ne le seront jamais, parce qu'ils sont civilisés.

Quant aux Etats-Unis indépendans, ils ne sont libres que du joug de la Grande-Bretagne, & dépendent de leur constitution à laquelle ils ne sauroient renoncer sans s'anéantir entièrement. Il leur reste une grande tâche, qui demande du tems, de la sagesse & de l'unanimité; c'est de faire des Treize-Etats-Unis une seule & même république, c'est-à-dire que

la législation soit une dans toute son étendue. Cette unanimité dans la loi est essentielle , indispensable même pour se garantir des divisions & de l'esprit de parti. Il est moralement impossible que sans elle il subsiste une harmonie permanente entre ces provinces. Le congrès est trop éclairé, desire trop le bonheur de la nation, est trop jaloux de sa gloire pour ne pas travailler à perfectionner ce qu'il a si courageusement entrepris. Un seul côté, un seul but, le bien public, tels sont les moyens qui rendront l'empire des Etats-Unis respectable aux nations, redoutable à ses ennemis, & à jamais florissant.





CHAPITRE X.

NOUVELLE-HAMPSHIRE.

Sa situation. **L**A Nouvelle-Hampshire s'étend depuis la baie de Massachusset jusqu'au fleuve St. Laurent. La ville de Portsmouth en est la capitale, elle est sous la latitude septentrionale de $43^{\circ} 7'$ & par les $307^{\circ} 30'$ de longitude. Toutes les expéditions de cet Etat se font dans ce port qui est situé dans le havre de Piscataqua soixante milles au nord de Boston. *Population* La population de cet Etat s'élève à cent cinquante mille habitants. Ses productions & son commerce étant les mêmes que celles que nous venons de détailler dans le chapitre précédent, nous n'en ferons pas l'énumération.

La proximité de Massachusset, le plus considérable des états de la Nouvelle-Angleterre, sera toujours un obstacle à l'extension du commerce de la Nouvelle Hampshire; mais il est à présumer qu'à mesure que la population de celle-ci augmentera, le défrichement, la culture des terres augmenteront aussi ses productions, & que d'un plus grand nombre de besoins, naîtra un commerce *Commerce* plus considérable avec les ports les plus fréquentés de l'Amérique: d'un autre côté, en supposant que ses importations & ses exportations se bornent

nent seulement aux ports voisins de la Nouvelle-Angleterre, l'excédent des échanges n'en sera pas moins un avantage évident pour la balance du commerce de la Nouvelle-Hampshire. Cette considération est applicable à tous les districts des Etats-Unis qui seront dans le même cas que celui-ci.

Dans le comté d'Enfield, qui dépend de la Nouvelle-Hampshire, on compte cinq bourgades, York, Falmouth, Storborough, Walls & Kittery. Celle d'York donne son nom à un comté qui fait une petite partie de celui de Main, comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle-Hampshire. Au reste, ce qu'on nomme ici bourgade, est quelquefois qualifié du nom de ville, parce qu'on s'y est muni de quelques fortifications contre les surprises des sauvages, qui, sans cette précaution, pourroient infester le pays en vingt-quatre heures.

La fertilité des terres de la Nouvelle-Hampshire n'approche point de celle qui distingue les terres situées sur les côtes, cependant elles sont arrosées par la grande rivière de Connecticut sur les bords de laquelle toutes ses bourgades sont situées.

Avant de quitter la Nouvelle-Hampshire il ne faut pas oublier la ville de Charles-Town, dans la comté de Middlesex. Située sur la ri-<sup>CITAR-
LES.</sup>vière de Charles, elle est aussi bien bâtie, plus peuplée & beaucoup plus marchande que celle de Cambridge, dans la même contrée; elle occupe tout l'espace qui est entre la rivière Mistic & celle de Charles qui la sépare de Boston, dont elle dépend. Elle communique à cette capi-

II. Part.

G

tale par un bac si commode qu'il tient lieu du meilleur pont, excepté pendant l'hiver où l'abondance des glaces ne laisse aucun passage pour la navigation. Les habitans tirent leur subsistance du commerce qu'ils font en poissons & salaisons. Cette ville a surtout deux grandes & belles rues qui aboutissent au bord des deux rivières & dont l'aspect est intéressant. Sa latitude est de 42°. 10' nord, & sa longitude occidentale de 71°. 15' (méridien de Londres.)

*CAM.
BRIDGE.*

*Se situa-
tion.*

La ville de Cambridge du comté de Middlesex est située à sept milles nord-ouest de Boston; son premier nom étoit New-Town, c'est-à-dire, Ville-Neuve. Elle prit celui de Cambridge en devenant le siège d'une université ou d'un célèbre collège. Cet établissement dont Cambridge tire son importance, fait honneur à la sagesse des Bostoniens (1). Cette ville est sous la latitude de 42°. 5 min. & par 71°. 12 min. de longitude occidentale, (même méridien.)

*REA.
DING.*

Reading est une petite ville assez peuplée mais fort mal bâtie, quoique dans une situation commode sur le bord d'un grand lac. On y voit deux moulins, l'un à bled, l'autre à scier des planches, articles assez considérables d'exportations.

*WATER.
TON.*

Watertown est renommé pour les foires qui s'y tiennent au mois de juin & de septembre.

(1) Voyez le Ch. XI. ci-après p. 107.

Ce comté n'a point de grandes rivières, mais le nombre des petites en est si grand, que répandant de toutes parts la fraîcheur, elles en font un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle-Angleterre.





CHAPITRE XL

MASSACHUSET.

*Sa situa-
tion.*

IL n'est dans l'Amérique septentrionale aucun état aussi considérable, aussi florissant que celui de Massachusset. Il est borné au nord par la Nouvelle-Hampshire, à l'est & au sud par l'océan atlantique & le Connecticut, & à l'ouest par la Nouvelle-York. Sa longueur est de 112 milles & sa largeur de 33. Sa population monte à 900 milles ames.

*Son étendue.
Sa population.*

Ses productions.

Le bled d'Inde, les moutons, les bœufs, les cochons, les poissons, le lin, le chanvre, les bois de construction sont ses productions les plus considérables. Ses manufactures principales sont celles de toiles, de draps de laine, de cuirs & de chapeaux (1). La quantité de bois & d'autres matières propres à la construction mettent cet état dans le cas de bâtir un grand nombre de navires. Un objet non moins précieux, sont ses mines de fer qui l'emporte sur tous ceux du monde par sa qualité ductile & malléable; on en

(1) Les draps sont serrés & bien tissés, mais durs & grossiers; les chapeaux ont également peu réussi; ils sont épais, spongieux & sans consistance.

va augmenter l'exploitation ainsi que de celles de cuivre. Tous ces articles servent à ses échanges ^{Son com-} dans les îles à sucre où les habitans vont acheter ^{merce,} la mélasse pour leur fabrique d'eau de vie qui est considérable. Jusqu'à présent Massachusset est de tous les états américains celui dont le commerce a le plus d'étendue. C'est à Boston qu'est le rendez-vous général, c'est là où l'on voit entrer & sortir continuellement des navires chargés des productions des deux mondes

Avant la guerre, le commerce des Bostoniens étoit déjà très étendu : ils fournissoient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour sa marine royale ; ils construisoient par commission, ou pour leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés par la supériorité de leur marche. Leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils pêchoient sur leurs côtes & particulièrement dans la baie de Massachusset. Cette pêche alloit à plus de cinquante mille quintaux, qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne, en Italie & dans la méditerranée : celle de la moindre qualité étoit destinée pour les negres des îles.

Boston, la plus considérable ville de l'Amérique septentrionale est agréablement située dans ^{BOSTON.} une péninsule de quatre milles de long, au fond ^{Sa situa-} de la belle baie de Massachusset qui s'enfonce ^{tion.} environ huit milles dans les terres. L'entrée de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues par quantité de rochers qui s'élèvent au dessus de l'eau, & par une douzaine de petites îles, la plupart habitées, qu'on nomme Brewsters.

Ces digues, remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit fut élevé à la fin du siècle dernier, dans l'île du Château, une citadelle régulière sous le nom de Fort-Guillaume.

Ses fortifications.

Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien disposés. A une lieue en avançant est un fanal fort élevé, surmonté d'un baril de goudron, prêt à être allumé en cas d'attaque & dont les signaux peuvent être aperçus de la forteresse qui les répète pour la côte, tandis que Boston a les siens qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les îles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi: en attendant elle peut en vingt-quatre heures rassembler quarante mille hommes en état de porter les armes (1). Quand

(1) Dans les Etats américains tous les habitans depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante sont enrôlés & composent la milice: mais il y en a plusieurs qui, à raison de leurs occupations, ou de leurs emplois, sont dispensés de suivre les exercices qui se font à certains jours marqués: & cette distinction a donné lieu à établir deux contrôles différens, l'un nommé *Train-band*, Bande prête à marcher, comprend seulement ceux qui sont tenus à tous les exercices, & à marcher au premier coup de tambour: l'autre nommé *Alarm List*, Liste d'alarme, comprend la totalité des habitans enrôlés, parceque dans le cas d'alarme, tout le monde doit marcher. La totalité de la compagnie a droit de suffrage pour l'élection des officiers.

même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au sud de la place, deux batteries qui, commandant toute la baie, l'arrêteroient à coup sûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens de se mettre à couvert du canon dans la rivière de Charles.

La rade de Boston est assez vaste pour que six cens voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique mole, au nord, à près de deux mille pieds dans la mer, assez large & assez avancé pour que les navires, sans le secours de la moindre allège, déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. C'est à l'extrémité de ce mole qu'on a élevé la ville de Boston, le terrain en est inégal & en forme de croissant au tour du port. Boston n'est qu'à trois lieues sud de New-Cambridge. Cette ville fut fondée par une partie de la colonie de Charles-Town. Elle est sous le 42° deg. 25' de latitude & par les 307° 3' de longitude. L'air y est sain ^{sa tempé-} & si peu variable, qu'on y jouit souvent du ^{rature} temps le plus pur & le plus serein pendant deux ou trois mois consécutifs. Les étés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers plus longs & plus froids. Le soleil se leve à Boston dans le cours du mois de juin, à quatre heures vingt six minutes, & se couche trente-six minutes après sept heures. Le treizieme jour de décembre qui est le plus court de l'année, il se leve à sept heures trente-cinq minutes, & se couche vingt-sept minutes après quatre heures. En arrivant à Boston l'œil est enchanté de voir une magnifique perspective de maisons en amphithéâtre se prolonger en demi-cercle dans l'espace de plus d'une

demi-lieue. L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en forme d'abord. Cette manique jetée communique à angle droit à la rue principale de la ville qui, large & spacieuse, se courbe dans le sens de la rade: cette rue est garnie de belles maisons élevées la plupart de deux à trois étages; les Européens accoutumés à l'architecture de leur hémisphère, ne peuvent qu'être étonnés en arrivant en Amérique de voir la forme des maisons; elles sont entièrement de bois, mais régulières & bien percées. Rien n'est plus lisse que leur structure; la charpente extrêmement bien liée, est recouverte en dehors par des planches très-minces & bien polies, superposées à la manière des tuiles de nos toits: une couleur ordinairement grise sert à cacher les jointures, ce qui donne à l'ensemble un agrément de plus. Une balustrade regne tout autour du toit, sans doute à cause des incendies: ces édifices posent sur un mur d'environ un pied de haut qui leur sert de fondement; une telle construction ne peut que contribuer à rendre les appartemens plus sains, & à cet égard ils l'emportent sur les nôtres. Un Américain m'a assuré que toutes les parties en sont tellement liées, leur poids si peu considérable relativement à leur masse, qu'il est facile de les changer de place & de les transporter à un demi-quart de lieue. Cette opération me paroît cependant susceptible d'un grand inconvénient & même d'un très-grand danger, surtout au moment du déplacement & du remplacement, le plus petit défaut d'équilibre suffisant pour rendre vaines les plus sages précautions. La principale rue de la ville, qui vient jusqu'à l'extrémité du mole,

offre en face à l'autre bout , l'hôtel-de-ville , ^{Ses édifices publics} grand & bel édifice où l'on a réuni la bourse marchande , la chambre du conseil , celle de l'assemblée générale , & toutes les cours de justice. La bourse est environnée de libraires , qui s'enrichissent de leur commerce. On compte dans Boston jusqu'à cinq imprimeries , dans l'une desquelles s'imprime une gazette , qui paroît deux fois la semaine. Les presses sont continuellement occupées. Les rues de Boston sont larges , l'on compare le pavé à celui de Londres , c'est-à-dire qu'il est très-mauvais. Aussi est-il défendu sous peine d'amende d'y faire galoper des chevaux. Boston , ville si heureusement située pour le commerce , renferme en son enceinte au-delà de quarante mille habitans de diverses sectes. Ses édifices publics & particuliers sont magnifiques & paroissent être plutôt l'ouvrage d'un ancien peuple illustré par le commerce & les arts , que celui d'un état naissant. Le logement , les meubles , les vêtemens , la nourriture , la conversation , les mœurs , les usages , tout y ressemble si fort à la vie qu'on mène à Londres , qu'il seroit difficile d'y trouver d'autre différence que celle que présente toujours la population excessive des grandes capitales. Les Dames à Boston commencent à adopter le luxe & les modes françoises ; si elles n'ont pas encore autant d'agrément & d'aisance dans leur parure que ces dernières , elles ont en retour plus de noblesse dans leur extérieur. Le luxe & le goût des ajustemens sont ordinairement les avant-coureurs de la légèreté & de la frivolité , dont les suites influent si fort sur le caractère moral d'un peuple , & tendent à altérer chez lui la pureté des mœurs ;

pendant les progrès du luxe n'ont point encore produit cet effet ; on y observe le dimanche dans le plus grand recueillement & avec la plus grande rigueur. Dans ce jour consacré à la prière, les rues sont désertes ainsi que les promenades ; bien loin de penser aux affaires on s'abstient des récréations même les plus innocentes. Boston contient dix églises, dont les noms marquent la variété des sectes : telles sont l'église anglicane, l'église françoise, l'église anabaptiste, l'église quaker &c. Ce mélange ne nuit point aux douceurs de la société.

Pour l'avantage du commerce de Boston il s'y tient un marché tous les jeudi, & deux foires par an, l'une le premier mercredi de mai, l'autre le premier mercredi d'octobre ; chacune de ces foires dure trois jours.

*Avantages
d'une édu-
cation cul-
tivée.*

Rien n'est plus propre à maintenir sur la terre le bonheur dont les hommes sont susceptibles que les fruits d'une bonne éducation. Sans elle, tous les dons de la nature perdent de leur agrément & de leur beauté : bien plus, ils deviennent sans ce puissant secours, les premiers instrumens de nos infortunes ou de notre ignominie. Que seroient les grâces sans cette décence, cette pudeur qui les rendent si intéressantes ? Que seroit l'esprit s'il n'étoit subordonné, dirigé par les principes de la saine raison, qui n'est elle-même que le fruit de l'éducation ? Que seroit le courage, s'il n'étoit dirigé par la prudence ? Que seroient les victoires, si la clémence des vainqueurs ne les rendoit plus brillantes ? Sans l'éducation, aurions-nous des femmes vertueuses, des grands hommes, des hommes de bien,

des hommes aimables, des héros? Sans l'éducation nous serions privés de ces jouissances, & nos sociétés ne seroient que des hordes de sauvages; que dis-je! elles n'en auroient pas même les vertus, parce que le dangereux exemple de la corruption des grandes villes, détruiroit dans la jeunesse, abandonnée sans frein à ses passions, les germes de vertu que la nature imprime universellement dans le cœur de tous les humains. Ce sont ces germes heureux qu'il faut conserver, cultiver & faire croître, & l'on n'y réussira parfaitement qu'en formant la jeunesse loin des cours & des grandes villes. Nos tendres, instituteurs honnêtes & bienfaisans, protecteurs généreux des peuples, si votre propre félicité, votre propre gloire vous sont vraiment chères; si vous êtes les amis de l'humanité, veillez sur les dépôts précieux que la nature vous confie, & n'offrez à la jeunesse le spectacle dangereux & brillant des sociétés & du grand monde; que lorsque leur cœur sera mûri par l'amour des vertus, par la raison, & qu'il pourra résister aux dangers des passions. C'est sans doute; d'après ces principes que les Bostoniens se sont conduits, lorsqu'au lieu de placer leur université à Boston, ils l'ont fixée à Cambridge distant de sept milles de la capitale: entrepressés de faire mieux que nous; ils ont voulu joindre l'exemple au précepte; & pour donner des preuves encore plus convaincantes de leur tendresse & de leur zèle envers leurs jeunes élèves, ils ont été délicats jusque sur le choix de l'emplacement. L'édifice qui sert d'asile à l'université, *Université* est située sur les bords de la rivière de Charles dans un lieu riant & sain. L'université est com-

posée de quatre colleges, tout l'édifice est construit de brique, sa forme est régulière & d'une noble simplicité. La bibliothèque contient déjà plus de cinq mille volumes, parmi lesquels on en trouve de très rares; l'ordre, la propreté & la distribution font honneur à celui qui en a la direction. Son imprimerie mérite l'attention des curieux; elle fut originellement construite pour un college indien. Les hommes instruits qui sont à la tête de cette université, sont en correspondance avec les hommes de lettres les plus distingués de l'ancien monde. Entr'autres savans Américains on doit surtout remarquer M. Sewal, qui y professe les langues orientales avec succès & distinction. Avec ces précautions, ces soins, de tels instituteurs, la république ne peut qu'espérer de voir augmenter rapidement le nombre des citoyens instruits. Écoutons notre Socrate moderne, dans son *Emile*.

„ Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la nature: l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes; & l'acquit de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.” Il résulte que c'est de la manière dont on nous apprend à faire ce développement que dépendent la manière d'être, de sentir, de jouir & d'apprécier les moyens de se rendre heureux (1).

*Maximes
de J. J.
Rousseau.*

(1) Il est cependant des peres qui, après s'être constamment efforcés, soit par leur bon exemple, soit par leurs tendres conseils, d'inculquer dans leurs enfans les prin-

Dorchester, la seconde ville de l'état de Massachusetts, est située à l'embouchure de deux rivières.

cipes de la vertu & la maniere d'en faire le développement, ont eu la douleur de voir tous leurs soins infructueux. Que leur reste-t-il pour consolation ? leur propre conscience, le mérite d'avoir voulu bien faire, & d'être consolés par des amis honnêtes & vertueux.

La Chine est peut-être de tous les pays de l'univers, celui qui offre le moins ces exemples douloureux pour un bon pere, c'est là que le respect filial s'observe avec la plus grande exactitude. Chez les Chinois il n'y a point de vertu si nécessaire & si sublime que l'obéissance d'un fils, ni de crime si énorme que la désobéissance. L'âge, le rang, un mécontentement juste ou supposé ne peuvent dispenser un fils du respect, de la complaisance & de l'affection qu'il doit à ses parens. Ce sentiment est poussé si loin parmi ce peuple sage, que les loix accordent aux peres une autorité absolue sur leur famille, & jusqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux étrangers, lorsqu'ils ont à se plaindre de leur conduite. Un pere qui accuse son fils devant un mandarin, de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter des preuves. Le fils passe nécessairement pour coupable, & l'accusation du pere est toujours juste. Au contraire, un fils seroit regardé comme un monstre s'il se plaignoit de son pere. Cette audace même lui coûteroit la vie. „ C'est le devoir d'un fils, disent les Chinois, d'obéir & de prendre patience : de qui souffrira-t-il, s'il ne peut rien souffrir de son pere ? ”

S'il arrivoit qu'un fils maltraitât son pere, soit par des paroles injurieuses, soit par des coups, ce qui est

ROXBURY. res, fort près de la côte. Roxbury occupe le fond d'une baie qui a fort peu d'eau & qui n'offre

également rare & horrible, que dans un transport de fureur il devint parricide, l'alarme se répandroit dans toute la province; la punition s'étendrait jusque sur ses parens, & les gouverneurs même courroient risque d'être déposés; parce qu'on supposeroit toujours qu'un misérable fils n'auroit pu parvenir que par degrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devoient veiller sur sa conduite, auroient prévenu le scandale, s'ils l'eussent sévèrement puni dès ses premiers crimes; mais alors il n'y a point de châtimement trop sévère pour le coupable. Il est coupé en mille piéces, sa maison est détruite, & l'en élève un monument pour éterniser l'horreur d'une si détestable action.

*Moyens
faciles
d'extirper
les vaga-
bonds.*

On a coutume d'accorder indifféremment aux voyageurs des passeports pour aller librement d'un pays dans un autre, il seroit à souhaiter que le prince, le ministre ou le magistrat n'en accordât aux jeunes gens qu'autant qu'ils justifieroient de leur bonne conduite par une attestation dûement signée par leurs plus proches parens ou leurs supérieurs, à défaut de quoi ils ne pourroient sortir de leur patrie. Les premiers passeports s'appelleroient passeports de conduite, les seconds passeports d'Etat. Par cette précaution si simple on remédieroit promptement aux plus grands abus. Les enfans, s'ils avoient le goût des voyages, soit pour leur agrément, soit pour acquérir des lumiéres, auroient un double motif de se bien conduire. Les peres & les meres ne feroient plus exposés à voir des vagabonds deshonorés à la fois chez l'étranger, leur patrie & le nom qu'ils portent. Philosophes, moralistes qui écrivez tant sur

pas la moindre retraite aux vaisseaux , mais le canton est arrosé d'un grand nombre de sources , & la ville est remarquable par une école ouverte à toutes les sectes. Braintry jouit du même avantage ; elle en réunit un autre non moins intéressant, c'est celui d'avoir vu naître les Adams dont le nom se trouve placé dans toutes les pièces qui ont rapport soit à l'indépendance Américaine , soit aux négociations qui l'ont affermie. Weymouth est la plus ancienne ville de cet état , mais elle est fort déchue de sa première splendeur , quoique son bac soit un passage très-fréquenté.

Massachusset est environnée de douze à quinze jolies bourgades , la beauté des vallées , le nombre des rivières , la fertilité du sol , les sites heureux l'ont fait nommer avec raison le paradis de la Nouvelle-Angleterre.

La ville de Salem est située à dix-huit milles au nord de Boston dans une plaine entre deux rivières qui forment deux havres , dont l'un se nomme le havre d'été , & l'autre le havre d'hiver. Les premiers colons de Massachusset s'établirent d'abord en cet endroit. Cette ville , célèbre pour la construction des navires , fait directement son commerce avec les îles à sucre ; elle est par les 42°. 35' de latitude septentrionale & les 307°. 15' de longitude occidentale (méridien de l'île

l'éducation si peu connue , si peu approfondie , voilà un nouveau sujet pour exercer votre génie & votre amour pour l'humanité. *Utinam!* ROUSSEAU.

*Conduite
courageu-
se des ha-
bitans.*

de Fer.) Ses habitans se distinguèrent surtout dans le commencement des troubles & furent les premiers qui offrirent leurs secours aux Bostoniens lorsque la cour de Londres fit fermer leur port : ce fut dans cette ville que les Anglois transporterent leurs bureaux d'administration ; quelque haute idée que les habitans de Salem eussent du courage de ceux de Boston, ils publièrent néanmoins que si aucuns d'eux quittoit la ville pour venir s'établir à Salem, ils feroient leurs maisons & ne les recevraient point ; qu'au surplus ils pouvoient compter sur tous les secours qui seroient en leur pouvoir.

*Effet ter-
rible de la
supersti-
tion.*

On ne peut nommer cette petite ville sans se rappeler les scènes de désolation & de trouble qu'y causerent anciennement l'ignorance & la superstition (1). Un pasteur fanatique croyant qu'une Indienne, qu'il avoit à son service, avoit enforcélé ses deux filles, sujettes à des convulsions, souleva la multitude contre tous les Indiens. Ces infortunés, soupçonnés du crime de forcellerie, devinrent l'objet de la haine publique & furent en grande partie condamnés à mourir du dernier supplice. Après cette horrible exécution, les esprits étant devenus plus tranquilles, le bandeau de l'erreur tomba ; ils virent qu'ils avoient trempé leurs mains dans un sang innocent, & à une aveu-
gle

(1) On peut lire tous les détails de cette horrible scène dans Raynal, tome IV. p. 237. Ed. in.4o.

gîe fureur, succéderent une consternation affreuse & les regrets les plus amers; on courut aux autels implorer la clémence du Tout-puissant, & le souvenir de cette erreur a détruit pour jamais le danger d'y retomber.

Le Cap-Cod s'avance dans la mer comme un bras dont la main est recourbée; il forme la baie de Massachusët à l'entrée de laquelle il est, & la sépare de celle de Barnstable au nord de laquelle est bâtie la ville de ce nom.

Ce Cap tire son nom de la pêche qu'on y fait. *Cod* en anglois, signifie morue. Comme son commerce, ses rapports & ses liaisons au dehors sont peu connus; on pense que sa proximité de Boston en est la seule cause: c'est ordinairement le sort de toutes les petites villes où établissemens qui avoisinent les capitales.

La colonie de New-Plimouth dépendante de l'état de Massachusët, s'étend jusqu'à cent milles le long des côtes depuis le Cap-Cod jusqu'à la partie nord, & a près de cinquante milles de largeur; elle fut appelée colonie de Plimouth, du nom de la première ville que le conseil en Devonshire fit bâtir. La colonie est subdivisée en trois comtés, savoir: Bristol, Plimouth & Barnstable.

La ville de Plimouth est assez considérable, on y compte environ quatre-cents familles; elle fut le premier établissement des Anglois dans la Nouvelle-Angleterre: les maisons sont régulières & offrent un air de propreté qui plaît; elle se trouve par le 41°. 10' de latitude & à 306°. 35' de longitude occidentale.

II. Part.

H

Il nous reste à parler de la baie de Penobscot; autre dépendance de Massachusset dans le district de Sagadahoc; son embouchure a vingt-un milles de largeur; la riviere de Penobscot, formée du courant de trois lacs, vient après un cours de cent trente milles former cette baie.





CHAPITRE XII.

RHODE-ISLAND.

RHODE-ISLAND ou l'Isle de Rhode, le troisième état en rang dans la Nouvelle-Angleterre, est le plus petit des trois. Sa population est de cinquante-neuf mille sept-cens habitans. Cet état, situé sur le Mount-Hope, doit ses premiers habitans à un ancien établissement de Providence. L'Isle qui lui donne son nom est dans la baie de Narrhanguset; elle fut longtems l'asile de ceux qui souffroient de l'esprit de persécution, non-seulement de ceux qui furent chassés de Boston en 1639. Les habitans ont deux temples principaux, l'un pour les presbytériens, l'autre pour les anglicans ou les évêques. La fertilité du sol & la température du climat de l'Isle de Rhode l'ont fait nommer avec justice le paradis de la Nouvelle-Angleterre. Boston n'en est éloigné que de soixante milles au sud; l'hiver y est moins sensible; l'océan l'environne, & elle n'est pas si sujette aux vents de terre que les villes du continent.

Son commerce d'importation & d'exportation est considérable en comparaison de son étendue: le beurre, le fromage, les bœufs, les chevaux, les porcs, les bois de construction & les vaisseaux sont les articles que les habitans vont échanger

dans les îles à sucre contre du rhum, du sucre & de la mélasse, dont ils font de l'eau de vie qu'ils portent en Afrique pour la traite des negres.

*Sa tolg.
rance*

Une liberté illimitée de religion, la beauté du climat, la situation la plus heureuse, tout invitoit les planteurs à venir se fixer dans l'île de Rhode; aussi y accourut-on de toutes parts; mais son étendue ne suffisant pas pour tous ceux qui vouloient établir leur domicile dans ce charmant séjour, plusieurs furent obligés de retourner au continent, où ils acheterent un vaste terrain sur lequel ils éleverent les villes de Providence & de Warwick.

*NEW-
PORT.
Sa situa-
tion.*

La capitale de Rhode-Island, est Newport, située dans la partie sud-ouest de l'île, au 41^e. degré 30 minutes de latitude septentrionale & au 30^e. degré 50 minutes de longitude occidentale. Son havre est sûr & commode, il est défendu à l'entrée par un fort régulier, armé de trois-cens piéces de canons. C'est de ce port que se font toutes les expéditions de la colonie: on doit juger par là de la population, de l'activité, des ressources & de la prospérité de Newport. La magistrature est composée d'un gouverneur, d'un lieutenant-gouverneur, de dix assistans, d'un secrétaire, d'un procureur-général, d'un trésorier-général & de quatre délégués pour représenter cet état en congrès.

*PROVI-
DENCE.*

La ville de Providence, située près l'embouchure de la rivière de Patuxit, est la capitale d'une colonie de ce nom, dont le district peut avoir environ vingt-milles en quarré. Il dépend de l'état de Rhode-Island. Sa situation à la tête d'un golfe entre les états de Massachusset, Rhode-

Island & Connecticut, met cette colonie en état de faire un commerce avantageux de froment, de bled d'Inde, de bois, de salaisons pour les isles: la construction des navires y fait un objet très-essentiel de commerce. La ville de Providence est grande, peuplée & dans un état florissant. Elle est sous la latitude de 41°. 52' & sa longitude occidentale est de 305 degrés 28 minutes.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possède un fonds de cinquante livres sterlings, est réputé citoyen libre, & participe au droit d'élire les membres de l'assemblée: ils sont au nombre de cent. Cette dernière prérogative est sans doute très-avantageuse pour les étrangers; mais ne peut-elle pas entraîner à sa suite de grands inconvénients pour la patrie?





CHAPITRE XIII.

CONNECTICUT.

Sa situation. CE quatrième & dernier état dans la Nouvelle-Angleterre est borné à l'ouest par la Nouvelle-York & la rivière d'Hudson, séparé de Long-Island, ou de l'Isle-Longue par un bras de mer du côté du sud, Rhode-Island est à l'est avec une partie de l'état de Massachusset; au nord est le reste de cet état. On évalue le nombre de ses habitans à cent quatre-vingt douze mille. La rivière de Connecticut est une des meilleures & des plus larges de la Nouvelle-Angleterre. Les deux côtés de la rivière sont très-abondans en bois; & l'extraction du goudron, de la térébenthine est si considérable, qu'un tiers presque de ses habitans s'en occupe. Le terrain y est léger, excepté du côté de la rive méridionale de la rivière; il produit du maïs & beaucoup de froment dont on fait du pain, préférable même à celui de France, surtout pour la blancheur & pour le goût; mais ce froment est moins farineux & se conserve moins longtems que celui d'Europe; c'est pourquoi celui-ci est préféré dans les îles.

Productions.

Don commerce.

Le commerce de Connecticut est du même genre que celui des précédens états. Au nombre de ses productions les plus essentielles on doit

furtout faire mention des mines de plomb, de fer & de cuivre qui contribuent beaucoup à la richesse. Lorsque les besoins de l'agriculture ne seront plus un obstacle à l'industrie des Américains, ils pourront s'occuper facilement de l'exploitation de leurs mines & en tirer de grands avantages.

Le port & la ville de New-Haven sont le rendez-vous général du commerce. La ville est située dans l'enfoncement d'une baie dont le détroit sépare l'Isle-Longue du continent: elle étoit autrefois la capitale d'une colonie du même nom, mais elle fut réunie au Connecticut en 1664, par une charte de Charles II; cette ville est sous la latitude de 41 degrés, 15 minutes, & sa longitude est de 304 degrés, 40 minutes.

Ainsi que dans l'Etat de Massachusset, l'éducation de la jeunesse est regardée avec raison dans le Connecticut comme un objet intéressant & de première nécessité. Le college de Yale-Hall, un des principaux édifices, est un asile pour les jeunes étudiants, qui y sont en grand nombre & assujettis à des réglemens très-sages.

Parmi plusieurs villes de ce district il ne faut pas oublier celle de Brentford; les ouvrages en fer dont elle approvisionne toute la contrée, la rendent une ville intéressante: c'est à cette occupation que la majeure partie de ses habitans consacrent leur industrie. Bientôt l'on verra les Américains porter cet art au même point de perfection que les Anglois.

CHAPITRE XIV.

NOUVELLE-YORK.

*Si voit.
Jan. 6.*

CETTE contrée, qui forme un état distingué entre ceux qui composent les treize républiques, fut découverte au commencement du siècle dernier par Henry Hudson, fameux navigateur anglois, qui étoit alors au service de la Hollande. Cette puissance y fonda la Nouvelle Belge, qui ne prit le nom de Nouvelle-York qu'après que les Anglois en eurent une seconde fois pris possession, & qu'elle leur fut assurée par un traité de paix.

Sa situation.

Cet état, restreint à l'est par la Nouvelle-Angleterre, & borné à l'ouest par la Nouvelle-Jersey n'a que vingt mille d'espace sur le bord de la mer, mais s'élargit insensiblement & s'enfonce jusqu'à deux cents milles dans les terres, d'un côté jusqu'au lac George ou Saint Sacrement, & de l'autre jusqu'au lac Ontario. La rivière d'Hudson qui sort des montagnes situées entre ces deux lacs, ne porte que de foibles canots durant soixante-cinq milles; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades qui obligent à deux portages d'environ deux-cens toises chacun; mais d'Albani, qui est à cent cinquante milles de New-York, & où l'on compte environ trois-cens cinquante maisons, on voit voguer dans tous les tems, sans crainte d'aucun danger, à marée hau.

ALLIANZ

te, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, ce qui entretient sur ce magnifique canal une navigation continuelle & une circulation rapide dans tout le pays.

Suivant les derniers dénombremens, la population de cet état est de deux cens cinquante mille habitans de diverses nations, de diverses sectes. Les riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages & le surplus de celles de leurs propres chasses, sont portées au marché général. Les exportations pour les Indes occidentales consistent en pois, farine, seigle, bled, chanvre & lin, (1) pommes, oignons, ais, planches, douves & autres bois, chevaux, moutons, bœufs, porcs, beurre, fromage, salaisons & huîtres; les retours sont en rum, sucre & mélasse.

La Nouvelle-York est à tous égards un des séjours les plus délicieux de l'Amérique septentrionale; la salubrité du climat & la fertilité du sol y sont admirables. Outre ses productions indigènes abondamment suffisantes pour tous les besoins de la vie, toutes les productions de l'Europe dont on y a fait des essais y viennent parfaitement, & il en est plusieurs qui avec peu de peine, y parviennent à un degré de bonté infiniment au dessus de celui qu'elles ont en Europe après une culture très-soignée & très-dispendieuse.

(1) On peut juger de l'abondance de cette récolte, puisqu'outre ce qu'elle envoie, elle en met annuellement en œuvre environ 2000 tonnes pour son propre usage.

Quelque avantageux que puissent être pour la Nouvelle-York, les différens articles dont je viens de parler, ce ne sont pas les seuls en quoi elle est susceptible d'amélioration. La réussite de plusieurs essais souvent répétés, a prouvé qu'elle abonde en métaux précieux. Les quantités de fer & de cuivre qu'on a déjà exploitées forment des objets essentiels de commerce: bien plus, il n'y a guere de doute qu'on ne découvre des métaux de plus grand prix, si l'on sait les chercher. Mais ce qui contribuera le plus efficacement à rendre son commerce florissant, ce seront les grains dont la bonté égale les meilleurs que l'on connoisse en Europe.

NEW-YORK.

New-York, ville importante, désignée aujourd'hui sous le même nom que la colonie entière, fut bâtie par les Hollandois dans l'isle de Mahanatan qui n'a que quatorze milles de longueur & un mille dans sa plus grande largeur. La ville de New-York placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin: mais elle n'en a pas besoin; sa rade, ouverte dans toutes les saisons, accessible aux plus grands vaisseaux, à l'abri de tous les orages, doit lui suffire. Cette ville est située au 302°. degré 40 min. de longitude & sous le 40°. degré 50 min. de latitude septentrionale.

Les rues de New-York sont régulières, l'air de propreté qui y regne, présente un aspect intéressant. La principale défense de la ville est le Fort-Géorge, muni de deux batteries, qui regardent la mer; il est en bon ordre & bien gardé.

L'édifice le plus beau de New-York est l'Hôtel-de-Ville. Les maisons, comme celles

de Hollande, sont en briques, & couvertes en tuiles: si l'élégance n'égale pas la commodité, ce dernier point dédommage bien les habitans. L'aisance est universelle; les vivres sont abondans, d'excellente qualité & à bon marché; la dernière classe du peuple a une ressource assurée dans les huîtres dont la pêche seule occupe deux cens bateaux. On prétend que cette aisance universelle contribue à la mollesse & à l'oisiveté dont on accuse les habitans, & qui ont si fort influé sur les mœurs & sur la société en général. Mais si j'en juge par les habitans que j'ai connus, par la manière vigoureuse dont ils ont défendu leur liberté, par leur patience & leur courage à supporter les maux de la guerre, par les soins qu'ils prennent de réparer les dommages que les déprédations des Anglois leur ont causées, je dois croire qu'en les taxant de mollesse & d'oisiveté on leur fait réellement injustice. Cette ville a besoin de quelques années de repos pour reprendre le degré de considération & de prospérité qu'elle avoit avant la révolution (1).

(1) Suivant un arrêt du roi de France que le conseil d'état a fait paroître en juillet 1783, l'on s'occupe d'établir une navigation régulière de paquebots entre le Port-Louis près de l'Orient & New-York; ils partiront tous les mardis de la troisième semaine de chaque mois. Cette communication ne peut que favoriser le commerce de cette dernière ville & contribuer à sa prospérité.

**ISLE-
LONGUE** L'Isle-Longue, (Long-Island). appelée quel-
 quefois Isle de Nassau, est séparée du continent
 par un canal étroit. On lui donne cent vingt
 milles de long sur douze de large. Cette isle est
 au nord la Nouvelle-York dont elle dépend, au
 nord-ouest le Connecticut; à l'est & au sud
 l'Océan. Elle est divisée en trois comtés, Suffolk,
 Richmond & Queen's-County. Son commerce
 consiste en diverses fourrures, en chevaux, bœufs,
 porcs, pois, froment & toute espèce de grains;
 son sol est propre à la culture de tous les fruits;
 le lin & le chanvre y croissent aisément, ainsi que
 le tabac dont la qualité égale celle du Maryland.
 Comme les autres navigateurs, les habitans de
 l'Isle-Longue vont dans les Indes occidentales
 échanger leurs denrées contre du rhum, du co-
 ton, du sucre & du Pindigo. Ils ont également
 chez eux des fruits & des légumes en abondance
 & de la meilleure qualité. Au milieu de l'Isle
 on trouve la belle plaine de Salisbury qui a
 soixante milles de longueur sur quatre de large, &
 sur laquelle on ne voit pas une seule pierre qui
 en dérange le niveau. La latitude de l'Isle-Longue
 est par 40 degrés 32 minutes, & sa longitude
 de 304°. 59' (méridien de l'Isle de Fer.)



CHAPITRE XV.

NOUVELLE-JERSEY.

LA Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle-Suede, est dans le voisinage de la Nouvelle-York. Cet état a environ cent vingt milles d'étendue du nord au sud, & cent de largeur de l'est à l'ouest. Avant la guerre de l'indépendance, sa population ne s'élevait qu'à seize mille habitans; c'étoit bien peu en comparaison d'un territoire aussi vaste. Mais depuis elle s'est accrue au point qu'on porte actuellement le nombre des habitans à cent trente mille. C'est sans doute le surplus d'une trop grande émigration d'Européens, qui pour l'ordinaire cherchent à se fixer de préférence dans les grandes villes, & qui ne trouvant point ou de terres suffisantes à défricher aux environs, ou la concession à un prix trop haut, se déterminent à porter leurs vues sur un pays moins considérable. Les administrateurs de l'état des Jerseys sont trop intéressés à augmenter la prospérité de leur pays pour ne pas attirer les étrangers par la modicité du prix des terres sur un sol aussi fertile que celui-là. La Nouvelle-Jersey n'est point, comme le Connecticut, hérissée de monticules rapprochés, qui retardent la marche des voyageurs, bornent la vue & font disparaître cet ensemble que l'on aime

toujours à remarquer ; au contraire, les monticules paroissent, par leur position, être les rameaux de celles des Apalaches ; l'intervalle qui les sépare forme de vastes & d'agréables plaines que la nature paroît n'avoir formées que pour offrir le tableau le plus pittoresque & le plus riant. C'est au pied de ces colines, le long de ces plaines, que l'on voit sagement distribuées des maisons aussi vastes que belles ; partout on voit l'ouvrage intéressant du cultivateur, ici de riches vergers, là d'agréables jardins, plus loin des forêts, & partout des champs de maïs. C'est là qu'un Virgile à la main l'on peut réaliser les beautés & les charmes de la vie champêtre qu'il chantoit si bien, sans éprouver les regrets de ce poëte lors qu'en parlant des troupeaux errans sur les montagnes, il disoit :

*Non ego vos pascuâ, viridi projectus in antro ;
Dumosa pendere procul de rupe videbo.*

*Luxe des
habitans.*

Les habitans hollandois, alsaciens & suédois d'extraction en ont été les premiers colons ; bien loin de dégénérer, leurs descendans annoncent par leur air d'aisance & de gaieté l'empreinte d'un bonheur dont les citadins n'ont qu'une foible idée. Les femmes élégantes dans leur habillement se permettent un luxe qu'on ne voit nulle part ; conduites par des chevaux fringans sur des chars rustiques, elles viennent au marché vendre leurs fruits & leurs légumes, & retournent dans leurs campagnes préparer de nouveau les causes de leur aisance & de leur prospérité. Leur terrain, si fertile en comes-

tibles, offre encore une mine d'excellent cuivre, que l'on a ouverte avec succès.

La ville d'Amboi, capitale de cet état, a un ^{AMBOI} port assez bon; le commerce s'y fait, à peu de chose près, dans les mêmes importations & exportations qu'à la Nouvelle-York; elle exporte de plus, des fourrures, du tabac, de la poix & du goudron; les habitants n'ayant aucun commerce direct avec l'étranger, portent la plus grande partie de leurs productions à Philadelphie par le moyen de la Delaware.

La Nouvelle-Jersey étoit en 1682 un établissement divisé en deux parties, l'une à l'est & l'autre à l'ouest; mais elles furent réunies en une sous le règne d'Anne. Elle a pour limites au nord ^{sa division géographique} la rivière de la Delaware jusqu'à celle d'Hudson dans la latitude de 41°. 4' (méridien de Londres) à l'est l'océan atlantique, au sud la baie de la Delaware & à l'ouest une partie de la Pensylvanie. Les géographes anglois placent cette contrée entre les 39 & 41 degrés de latitude & les 74 & 76 de longitude occidentale. Quatre comtés forment la subdivision à l'est, savoir Montmouth au sud de la rivière de Raritan, Middlesex & Essex au nord, & Bergen sur la rivière d'Hudson. La partie occidentale n'est pas aussi considérable, & l'on n'y compte que le seul Cap-May qui mérite quelque considération: à dix ou douze milles plus loin est la rivière de Cohazy qui donne son nom à une petite ville contenant environ cent familles.

Aucun des moyens de prospérité propres à cette partie du globe ne manque à la Nouvelle-Jersey ^{Obscurité salutaire à cette colonie.} cependant elle est toujours restée dans une certaine obscurité. Son nom est presque ignoré de

L'Ancien-Monde, & ne seroit guere plus connu dans le nouveau, si cette colonie ne faisoit partie de celles qui sont désignées sous le nom des Treize Etats-Unis. La Nouvelle-Jersey n'a donc pas autant de célébrité que la plupart des autres états de la confédération; mais ses habitans n'en sont pas moins heureux, & peut-être ne gagneroient-ils pas à sortir de leur paisible obscurité.

PRINCE-TOWN, rélidence actuelle du congrès. La ville de Prince-Town est peu considérable; mais elle sera toujours célèbre & par le séjour & par les exploits guerriers des troupes américaines aux environs, sous la conduite du brave Washington. La situation de cette ville

est pittoresque: on y voit quelques belles maisons; l'on y remarque surtout un college bâti en brique comme tous les édifices publics; il a plusieurs étages, vingt-cinq croisées de front, & des salles très-bien distribuées, dans une desquelles on admire

Instrument curieux de mécanique deux chef-d'œuvres de mécanisme; le premier présente le mouvement des corps célestes mis en action d'après le système de Newton; l'autre est la même opération du précédent, mais suivant le système de Copernic: la gloire de ces deux globes appartient à un Américain qui cultive les sciences & réside actuellement à Philadelphie. En parlant de ses talens je suis au regret de ne pouvoir le nommer.



CHAPITRE XVI.

DELAWARE.

L'ÉTAT que l'on connoît sous cette dénomination est composé de trois comtés ; savoir New-Castle, Kent & Suffex, toutes les trois situées sur la belle rivière de la Delaware, qui donne son nom à toute la colonie. La ville de New-Castle ^{NEW-CASTLE} qu'elle baigne de ses eaux ; est à trente milles sud-est de Philadelphie ; ses maisons au nombre de cinq à six cents, sont très-bien bâties ; son heureuse position ne peut, avec le tems, que produire une augmentation de commerce & de population. Moyennant de l'émulation & une bonne harmonie avec ses voisins, cette ville est sûre de prospérer. Il en est de même des villes de Kent & de Suffex : cette dernière, située comme les autres sur la rive de la Delaware, est habitée par des colons dont les plantages sont à des distances inégales, parce que le choix n'a été décidé & fixé que par la volonté immédiate & arbitraire des différens habitans qui venoient successivement peupler cette colonie. Le sol y est bon, le ciel pur & les saisons bien réglées. Ces trois comtés faisoient autrefois partie de l'état de Pensylvanie : mais à la révolution elles s'en sont séparées pour faire un état à part. Cependant

II Part.

I

leur gouvernement se conduit sur les mêmes principes.

*Rivière
de la
DELA
WARE.*

La Delaware, après avoir séparé dans son cours la Pensylvanie de la Nouvelle-Jersey, va se perdre dans l'Océan atlantique entre les Cap-May & Henlopen, où elle forme une large baie. Cette rivière est navigable pendant plus de deux cents milles; mais au dessous de Bristol, il y a une chute d'eau considérable qui rend la navigation impraticable dans la partie nord du comté de Brucks, une des onze comtés de la Pensylvanie. Tous les articles nécessaires à l'état de la Delaware lui viennent de Philadelphie.

Nous manquerions le but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, absolument consacré à tout ce qui peut faire connoître la république des Etats-Unis, si nous ne faisons mention de la ville de Trenton. Quel est l'Américain, quel est l'étranger ami de ce pays, qui puisse voyager sur ces rives sans aller lui rendre hommage?

*TREN.
TON.
Sa situa-
tion.*

Commerce

La ville de Trenton joint à une situation heureuse, l'agrément d'un air extrêmement salubre; elle est à vingt-huit milles de Philadelphie sur les bords de la Delaware. C'est à cette position qu'elle est redevable de son commerce, dont la majeure partie consiste en comestibles qu'elle vend avec avantage. La nature paroît avoir expressément creusé le lit de la Delaware dans cet endroit pour faciliter la navigation des habitans de Trenton, car à peu de distance de là cette rivière est si peu profonde que les voitures peuvent y passer lors des marées basses. L'aspect riant des rives de la

Loire n'a rien qui soit préférable à celui que présentent les bords de la Delaware; l'œil ne se lasse point de l'admirer, & toujours il est récréé par la diversité des sites heureux qui l'embellissent. Les terres y sont d'une fertilité peu commune, & le maïs, qui partout ailleurs appauvrit le sol, croit ici dans toute sa vigueur: on en voit dont la tige s'élève à la hauteur de 7 à 8 pieds & plie sous le poids du fruit.

Le général Washington en se couvrant de gloire ^{Célébrité}, a donné à cette ville une célébrité qu'elle ^{de cette} conserveroit lors même qu'elle cesseroit d'être (1).

(1) Voyez ce que nous avons dit sur cette journée mémorable dans le chapitre IV page 20. On ne sauroit trop y revenir; on ne sauroit trop réfléchir quel auroit été le sort des Américains sans cette victoire. Déjà le congrès avoit quitté Philadelphie pour se retirer à Baltimore dans le Maryland, déjà l'armée britannique enveloppoit l'armée Américaine; l'Amérique consignée attendoit avec effroi le moment qui devoit lui redonner des fers; Washington, que l'amour & le dieu de la patrie inspiroient, paroit, écarte la tempête, & rend la vie & la gloire à ses concitoyens.



CHAPITRE XVII.

P E N S Y L V A N I E.

DE toutes les fondations de colonies tant anciennes que modernes, il n'en est aucune qui ait eu un concours plus heureux de circonstances, & qui porte un caractère plus noble & plus intéressant. Au seul nom de Pensylvanie, quel est l'homme qui ne se sente pénétré de respect pour celui de son illustre fondateur! Sa naissance, ses vertus, son courage, ses talens politiques, son humanité, le motif qui le fit expatrier, tout en fin ce qui tient à ce grand homme est connu & a été répété dans une infinité d'ouvrages où tous les auteurs le représentent à l'envi comme un des philosophes qui honorent le plus l'humanité.

*PENN
fondateur
de cette
colonie.*

Guillaume **PENN** partit d'Angleterre en 1681 pour aller fonder cette colonie. Le terrain qu'il choisit, est gardé à l'est par l'Océan, au nord par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey, au sud par la Virginie & le Maryland, à l'ouest par des terres occupées par les sauvages; de tous côtés par des amis, & dans son sein par des habitans vertueux. Fasse le ciel qu'ils ne dégénèrent pas, & que dans les descendans on retrouve les vertus des ancêtres! Fasse le ciel que les peuples corrompus qui viendront commercer avec eux leur laissent en partant la gloire d'avoir résisté au pen-

chant séduisant, mais perfide, des passions & des vices.

Les côtes de la Pensylvanie sont resserrées & s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt mil- *Son étendue.* les; sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture embrasse déjà cent-quarante-cinq milles d'étendue. La Pensylvanie propre est partagée en onze comtés, *Sa division.* Philadelphie, Bucks, Chester, Lancaster, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedford, Northumberland & Westmoreland. Comme l'on n'a défriché qu'environ la sixième partie du terrain, l'opulence & les ressources de l'état augmenteront à mesure que la culture fera des progrès.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, il n'y virent d'abord que des bois de *Industrie* construction & des mines de fer à exploiter. En *des habitants.* abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient netoyées, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes & de toutes sortes de grains. Instruits par une heureuse expérience combien leurs terres sont fertiles, les colons se font occupés surtout à perfectionner la culture du froment & du bled d'Inde, dont ils font tous les ans une moisson abondante & lucrative. De tous côtés on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations. D'où naquit cette prospérité surprenante? De la liberté, de la tolérance, qui attirèrent dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & surtout de laborieux Allemands. Cette prospérité est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des

*Ses diffé-
rentes
sectes.*

Méthodistes, des Presbytériens; des Moraves, des Luthériens & des Catholiques. La secte des Dimplers est une de celles qui attire le plus d'attention par sa singularité. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La peuplade ne monte tout au plus qu'à cinq-cents, & porte le nom d'Euphrate, par allusion aux Hébreux qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

*Unanimité
édifiante.*

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensylvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ils s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes (1). C'est à cette précieuse harmonie qu'on doit surtout attribuer l'accroissement rapide de la colonie qui, suivant les calculs du congrès général, por-

(1) C'est d'après ces principes d'humanité que les quakers de l'Amérique ont présenté dernièrement au congrès une adresse tendant à rendre la liberté à tous leurs esclaves. „ Pénétrés, disent-ils, de compassion sur l'état affligeant auquel les habitans d'Afrique sont réduits, animés en outre d'une affection sincère pour la prospérité de ce pays, nous croyons que notre devoir indispensable est de mettre sous vos yeux les griefs déplorables de ce peuple opprimé, qui réclame bien fortement l'attention sérieuse de ceux qui, étant revêtus de

toit la population en 1774 à trois cens cinquante mille habitans.

La Pensylvanie recueille beaucoup de chanvre *Ses pro-*
& de lin, qui, avec le coton qu'elle tire de l'A- *dujoints*
mérique méridionale, servent à entretenir ses ma-
nufactures. Du produit des laines de ses brbis
elle fabrique des draps grossiers. En échange de
ses productions territoriales, qui consistent en
biscuits, farines, beurre, fromage, suifs, légu-
mes, fruits, viandes salées, cidre, biere, tou-
tes sortes de bois de construction, elle se procure
des îles des Indes occidentales, du coton, du
sucre, du café, de l'eau de vie, de l'argent, qui
sont autant de matieres d'un nouveau commerce
avec les nations de l'Europe. Les Açores, Ma- *Ses com-*
dère, les Canaries, l'Espagne, le Portugal offrent *marces*
des débouchés avantageux aux grains & aux bois
de la Pensylvanie; le payement s'en fait en vins

la puissance du gouvernement, sont regardés comme
les défenseurs des droits universels de l'humanité & les
avocats de la liberté &c." Le congrès a reçu leur re-
quête avec bonté & l'a remise à un comité pour l'exami-
ner. Mais il est douteux que ce commerce, tout injuste
& inhumain qu'il soit, puisse jamais être défendu effi-
cacement dans l'empire des Etats-Unis, où, malgré
l'amour de la liberté, l'avarice milite sans cesse contre
celle des malheureux Africains. D'ailleurs, cette dé-
fense n'empêcheroit pas ce brigandage dans le reste
du Nouveau-Monde : il la faudroit générale;

Mais le vil intérêt, cet arbitre du sort,

Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

VOLT.

ou en piaſtres. Avant l'indépendance, la Grande-Bretagne recevoit de cette colonie du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & ſourniſſoit en échange du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, des galons d'or & d'argent, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. A ces exportations il faut encore ajouter que les Philadelphiens envoient en Europe du tabac, du froment, de la fleur de froment, des douves de chêne rouge pour les tonneaux, de la potaſſe & des fourrures. C'eſt à Philadelphie que ſe font toutes les opérations de commerce; c'eſt là le centre & le rendez-vous général.

*PHILA-
DEL-
PHIE ou
la ville des
FRERES.*

La célèbre ville de Philadelphie eſt ſituée ſur une plaine élevée & ſpacieuſe à cent vingt milles de la mer au confluent de la Delaware & du Schuylkill, ſous le 40^e degré 25 min. de latitude ſeptentrionale & par le 30^{ie} degré 45 min. de longitude occidentale. Sa forme eſt celle d'un parallélograme ou quarré long. Ses rues, toutes tirées au cordeau, ſont au nombre de trente-quatre, dont dix-huit ſont coupées à angle droit par ſeize autres moins longues que les premières & également larges & alignées; on donne aux plus petites environ un mille de longueur. Des poteaux placés à égale diſtance défendent les trottoirs qui regnent des deux côtés. Dans la ſymétrie qu'on a obſervée pour les rues, on n'a pas oublié de ménager des intervalles pour placer avantageuſement les édifices publics. Les deux rues principales de Philadelphie ſont le High &

le Broadstreet; elles ont chacune cent pieds de largeur.

Penn, qui la destinoit à être la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu remplir encore un si grand espace. Jusqu'ici l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware, sans cependant renoncer aux idées du législateur. Chaque maison a son jardin & son verger, elles sont toutes construites en brique & ont communément trois étages; plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

L'hôtel de ville est de la magnificence la plus somptueuse: c'est là que les représentans des Treize Etats-Unis, sous la dénomination de congrès, s'assemblent tous les ans (1), & plusieurs fois l'année s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé tous les ouvrages qui peuvent les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration. La façade extérieure de l'édifice est de brique, par conséquent sans ordre d'architecture: malgré cela, il est aussi beau qu'un monument de ce genre

(1) La première s'y tint le 2 septembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 décembre 1776.

peut l'être, & présente une masse noble, imposante & régulière. On ne peut le considérer sans regretter qu'il ne soit pas dans un emplacement plus isolé; comme il est élevé parallèlement aux maisons, il perd beaucoup à ne pouvoir être examiné dans un autre point de vue.

Bibliothèque
pub.

A côté de l'hôtel de ville est un autre bâtiment qui contient une superbe bibliothèque formée en 1732 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois; elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les tems; les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'il ne les rendent pas au tems convenu: c'est avec ces fonds toujours renaissans que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y joint des instrumens de mathématique & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument en est un autre du même genre: c'est une belle collection des classiques grecs & latins avec leurs commentateurs les plus estimés, & les meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé une vie longue & laborieuse à la former.

Collège.

La ville des Freres a un beau collège érigé en 1749: l'établissement en est dû principalement aux travaux du docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Philadelphie fournit à tous les besoins de l'humana-

nité; l'industrie y trouve toujours des ressources: c'est sans doute à ces causes qu'elle doit l'agrément de ne voir dans ses rues ni pauvres, ni infirmes.

Au centre de la ville se trouve le marché dans ^{Marché public} une place vaste & belle, d'où l'on voit le percé agréable de plusieurs rues qui y correspondent, ce qui donne à cette place un ton plein d'activité. Les Pensylvaniens, forcés d'avoir des prisons pour intimider les vicieux, ou punir le vice, n'ont pas voulu cependant, que les malheureux, dévoués à l'infamie, ou au supplice, fussent comme dans nos capitales dans des asiles infects, image d'une mort anticipée: attentifs à tout, ils ont profité des reproches que l'on nous fait à cet égard, & remédié aux abus qui les occasionnent. Les prisons pour dettes & pour crime, sont vastes ^{Prisons} & fort aérées, surtout celles des prisonniers de guerre: n'est-il pas effectivement barbare & honteux que des hommes enchaînés par la subordination, innocens à tous égards de leur défaite, après avoir exposé leur vie, versé leur sang pour leur patrie, soient traités comme des criminels, & dévorent dans la misère la douleur qui les consume?

Des républicains vertueux ne peuvent être que des hommes reconnoissans, & le soldat qui se sacrifie pour la défense de la patrie & de la liberté, doit être pour eux le citoyen le plus digne de leurs soins & de leur générosité: c'est pour remplir ce devoir sacré qu'ils ont fait construire un bâtiment commode & agréable pour ^{Hôtel des invalides} servir d'asile à ces braves vétérans ou aux infirmes que l'âge ou les blessures ne permettent plus de

servir sous les drapeaux de Mars & de l'honneur. L'espoir de ne point être abandonné, d'avoir pour le reste de leurs jours une subsistance honnête & assurée (1), enflamme leur courage & en fait des héros. Ces soins tendres & paternels sont les mêmes dans les Treize - Etats.

Ses quais. Les quais de Philadelphie sont de la plus grande beauté. Le principal a deux cens pieds de large & présente une suite de magasins commodes, ingénieusement construits. L'on peut dire enfin, que cette ville renferme toutes les beautés de nos plus célèbres capitales, sans en avoir les défauts; cet ordre, cette distribution font honneur à la sagesse & à la sagacité des hommes instruits qui la gouvernent.

Ses populations. En 1781, l'on comptoit dans cette ville au moins trois mille maisons & vingt mille habitans de toute secte & de toute nation. Il est facile

(1) Les défenseurs de la liberté publique, qui, par leur âge & leur santé sont en état de travailler, reçoivent aussi la récompense de leur zèle & de leur courage: le congrès a assuré à chacun une certaine étendue de terres capable de fournir à leur subsistance. C'est ainsi que l'existence de ces guerriers, loin d'être onéreuse à l'état, lui deviendra au contraire utile par l'augmentation de la culture générale & des manufactures qui vont alimenter le commerce des Etats-Unis. L'imagination se plaît à voir chaque guerrier cultiver son champ, y élever sa famille, & apprendre à ses petits enfans qu'ils tiennent de la patrie tout ce que les hommes ont de plus cher au monde, leur fortune, leur repos & la liberté.

de juger de la rapidité de l'accroissement de cet Etat quand on pense qu'il existoit encore en 1782 à Philadelphie un vieillard qui avoit été témoin de sa fondation.

Je ne connois point d'endroit où le tolérantisme soit plus adopté. Chaque secte a son temple, & la liberté à cet égard est si grande qu'on y laisse parfaitement en paix des citoyens qui n'ont ni prêtres, ni culte ; il suffit de remplir les devoirs de la patrie & de la société, pour être sûr de jouir de l'estime publique. La police, en veillant sur les actions & non sur les opinions, a déjà plus opéré de bien dans cette partie du Nouveau-Monde que chez les peuples les mieux civilisés de l'ancien. La république a pris de nos loix ce qu'elles ont de bon & rejeté tout ce qui lui a paru contraire à la loi suprême de la nature, & par conséquent opposé au bonheur public & particulier. La douceur du climat, la beauté du sol, la vie agreste, une existence isolée, tout a favorisé les vœux du législateur qui desiroit avoir des concitoyens heureux, libres, égaux & simples. Nos bibliothèques sont remplies de l'histoire de tous les peuples de l'univers ; qu'on les parcoure, on n'en verra aucune qui puisse offrir un empire plus heureux, plus vertueux, plus libre que celui de Philadelphie. La république de Platon, l'Utopie de Morus, les fictions de l'abbé de St. Pierre, les rêves de nos philosophes modernes, n'ont rien qui approche du gouvernement de Philadelphie.

Mais le moment critique approche ; tremblez heureux Philadelpiens, que votre félicité ne

Douceur de son gouvernement.

Le bonheur public en est l'effet.

Insurrection fraternelle

s'altère à la suite de votre grande population, de l'extension de votre commerce, de l'augmentation de vos fortunes, de la séduction d'une vie trop commode & du trop grand nombre d'étrangers; ce sont autant d'ennemis qui vous menacent. Vous savez que l'ambition égare l'esprit, que le commerce rétrécit l'ame & le luxe amollit le corps. Si la marche du luxe est lente, elle n'en est pas moins sûre; une fois établi, ses ravages sont rapides & la misère qu'il traîne après lui, renverse les monumens de l'orgueil & de la frivolité, & en fait servir les débris à la honte, à la décadence du peuple qui en a été l'esclave. Si vos mœurs s'altéroient, vous n'offririez bientôt que le spectacle d'un éclatant météore qui ne se feroit montré à l'univers que pour l'éblouir un instant.

Le séjour de Philadelphie est brillant; il est le rendez-vous des députés des Treize-Etats, des principaux personnages, & des ambassadeurs; c'est un centre commun où viennent aboutir les grands intérêts de l'Amérique; c'est un flux & reflux continuel qui lui donnent une activité prodigieuse. Ces causes réunies à son extrême population occasionnent une cherté considérable dans les vivres; les chefs de l'administration l'ont déjà senti, & il a été plusieurs fois question de fixer le séjour du congrès & des ministres à quelque distance de cette capitale, précaution d'autant plus sage & plus nécessaire qu'il en résulteroit un grand avantage pour le commerce, & que ce transplacement ne nuiroit en rien aux intérêts des Etats: on désigne surtout Prince-Town, ou Annapolis.

Nous avons dit précédemment que chaque état avoit ses députés à l'assemblée générale pour y discuter & défendre ses droits particuliers relativement aux intérêts de la république entière; mais outre ses députés, chaque Etat à son congrès particulier, dans lequel se motivent les instructions à donner aux députés généraux. Le nombre des représentans est proportionné à l'étendue de chaque province; le plus petit est de deux, le plus grand de sept. Quel qu'il soit, chaque Etat n'a qu'une voix.

L'on n'a rien épargné à Philadelphie pour y faciliter les opérations de commerce; tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. Les marchandises arrivées par la Delaware, par le Schuikill, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des états de l'Europe. C'est ainsi que cette ville bâtie d'après un plan réfléchi, doit devenir une des plus belles du monde. A peu de distance, on rencontre sur le bord du Schuikill un très-beau bois qui fait les délices des habitans.

La ville de Philadelphie est, comme furent Athenes & Sparte, environnée de plusieurs petites villes très-jolies, telles que Wioco, Teaucum, Abingdon, Dublin & German-Town: on observe, comme une singularité, que toutes les rues de cette dernière ville sont plantées de pêchers. Cette ville, habitée par des Quakers Allemands & Hollandois, contient environ trois cens familles.

Ce seroit ici le lieu de parler de certains usages & coutumes pratiqués tant dans le commerce que dans la vie privée des habitans; mais comme ces coutumes & ces usages diffèrent peu d'un état à un autre, nous les placerons à la fin du XXII^e. Chap. ainsi que les distances exactes des principales villes du continent, à compter de la ville la plus méridionale jusqu'à la plus septentrionale des Treize-Etats. Au moyen d'une soustraction ou d'une addition facile dans les rapports de ces villes, le lecteur pourra voir promptement leur éloignement respectif.

On compte communément de Portsmouth, capitale de la Nouvelle Hampshire, à Savannah, capitale de la Géorgie, une étendue de 1454 milles en ligne directe. Quoique Philadelphie paroisse occuper en rang le centre du territoire des états, elle est beaucoup plus près de la partie nord que de celle du sud, puisqu'elle est à 422 milles de Portsmouth & à 1032 de Savannah.



CHAPITRE. XVIII.

MARYLAND.

L'ÉTAT du Maryland est divisé en deux parties au nord de la baie de Chesapeak, l'une à l'orient & l'autre à l'occident. Il est situé entre les 33 & 40 degrés de latitude septentrionale, & les 74 & 78 degrés de longitude occidentale (méridien de Londres). Cet Etat, comme celui de Virginie, est baigné par les eaux de la baie de Chesapeak avec cette singularité pour l'un & pour l'autre, qu'on ne peut dire précisément de quel côté, parce qu'ils y touchent diversement & qu'elle coupe les deux gouvernemens par le centre. La Pensylvanie sert au Maryland de limites au nord ainsi qu'à l'est avec l'Océan atlantique; à l'ouest il est borné par les monts Apalaches, & au sud par la Virginie. Sa longueur est de 140 milles, ainsi que sa largeur. Cet état est subdivisé comme celui de Pensylvanie en onze comtés, six à l'ouest & cinq à l'est du côté de la baie de Chesapeak. Les premiers sont Ste. Marie, Charles, Prince-George, Calvert, Anne-Arundel & Baltimore. Les secondes sont Somerset, Dorchester, Talbot, Kent & Cécil. On fait monter sa population à trois cens vingt mille habitans.

II. Part.

K

Le Maryland est arrosé de beaucoup de ruisseaux; cinq rivières navigables le traversent; cette contrée est une des moins considérables de l'Amérique septentrionale. Le fils du lord Baltimore, à la mort de son père, qui fut le fondateur de cette colonie, suivit religieusement ses projets. Il partit d'Angleterre, en 1633, avec deux cens catholiques, tous d'une naissance honnête; l'établissement fut fixé dans la partie inhabitée de la Virginie qui est située entre la rivière de Potowmack & la Pensylvanie. Les sauvages, gagnés par la douceur & les bienfaits des habitans de la nouvelle colonie, s'empressèrent de concourir à leurs desseins & à leurs progrès. Il ne paroît pas que cette heureuse harmonie ait jamais été troublée entre eux. C'est à cette cause, & en grande partie aux esclaves occupés à plus ou moins de distance de la mer dans les plantations de tabac, que le Maryland doit sa prospérité.

Son origine.

Cette colonie doit aux sauvages une partie de ses progrès.

Ses rivières.

Baie de CHESAPEAKE.

Les principales rivières de cet Etat, sont Patowmack, Patuxent, Severn à l'ouest, & Choptank, Chester, Sassafras, &c. à l'est.

La baie de Chesapeake, formée par plusieurs rivières à l'ouest, n'est séparée de l'océan que par une petite péninsule; elle s'enfonce deux cens cinquante milles au nord dans les terres. Sa largeur commune est de douze milles; deux caps forment son entrée: au milieu est un banc de sable. Le canal voisin du Cap-Charles n'ouvre un passage qu'à de très légers bâtimens; mais celui qui longe le Cap-Henry, admet dans tous les tems les plus grands vaisseaux. La profondeur du canal est de neuf brasses qui diminuent en quelques endroits jusqu'à sept. La partie la plus sûre est proche du

Cap-Henry, exactement à trente-sept degrés; de sorte qu'ayant pris cette latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut sans crainte avancer pendant la nuit & suivre le rivage méridional jusqu'à deux lieues au delà du Cap où l'on se trouve dans une excellente rade nommée Lynn-Haven. Les anglois placent son embouchure par les 37^d. de latitude nord. La navigation par cette baie est très-considérable; c'est à cette destination que se rendent la plupart des navires expédiés d'Europe pour le Maryland & la Virginie. Baltimore, Sainte-Marie & Annapolis sont trois villes situées le long de cette baie. Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland.

Sainte-Marie, autrefois la capitale du Mary-^{SAINTE-}land, n'est rien aujourd'hui; elle a perdu cette ^{MARIE}prérogative depuis que le commerce de Baltimore est devenu florissant.

La ville d'Annapolis, capitale de la comté ^{ANNA-}d'Anne-Arundel fut désignée en 1694 pour être ^{POLIS,}un port de mer, & cinq ans après elle fut la résidence des cours de justice & des officiers du gouvernement de la province: on y fonda pour l'instruction de la jeunesse une école sous le nom d'école du roi Guillaume (King William's school) mais jusqu'à présent cet établissement est resté sans vigueur & presque sans succès. Cette petite ville est sous la latitude de 39 degrés 25 minutes, & par 78 degrés 10 minutes de longitude (méridien de Londres). Elle est placée à l'embouchure de la rivière de Saverne dans la baie; les édifices y sont la plupart très-grands; cette ville ne

peut que devenir très-brillante & très-peuplée, par la résidence actuelle du congrès & des ministres étrangers. Ce concours de protecteurs, de protégés, de sollicitans, va lui donner une nouvelle vie. Avant cette révolution, Annapolis passoit déjà pour une ville où le luxe avoit fait des progrès rapides, quoique le commerce y fût très-borné. Cependant on a de la peine à se persuader ce qu'un auteur moderne avance sur le goût des dames d'Annapolis pour la frisure, au point de donner jusqu'à mille écus de gages à un coiffeur. L'édifice le plus beau d'Annapolis, & sans contredit le plus achevé de tous ceux de l'Amérique, est celui des Etats: un superbe péristyle, orné de colonnes, donne un air majestueux à ce bâtiment surmonté d'un dôme dont les proportions sont très-bien ménagées pour l'optique. Il est à craindre que les plaisirs rassemblés dans une ville de cour, les concerts, les spectacles, les sociétés brillantes ne fassent perdre aux Marylandais le goût qu'ils ont, comme les Virginiens, pour leur plantations.

CAL-
VER-
TON.

La ville de Calverton, ainsi nommée de Calvert, comté dans l'état du Maryland, est sur la rive du Patuxent qui la sépare du comté de Charles; elle est trop voisine d'Annapolis pour tenir un rang distingué dans la contrée; elle est à cet égard dans le même cas & a les mêmes ressources que celles des environs des grandes capitales.

BALTI-
MORE.

Baltimore, capitale de la comté du même nom & la ville la plus considérable, la plus riche & la plus commerçante du Maryland, fut bâtie en 1631 par le lord Calvert, Irlandois, qui lui donna son nom en vertu d'une concession que Charles I lui

fit du Maryland. Elle est sous la latitude de 40 degrés 50 minutes & par les 75 degrés 5 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres). Placée presque à l'entrée de la baie, cette ville est à portée de recevoir de la première main les denrées de la Pensylvanie & des états circonvoisins. Sa forme est un croissant, la partie septentrionale avance dans la baie sur une langue de terre fort étroite; elle paroît en cet endroit sortir des eaux & montrer en s'élevant qu'elle y tient son empire. Le port de Baltimore peut recevoir des navires tirant $17\frac{1}{2}$ pieds d'eau: c'est le rendez-vous général de tout le pays pour les importations & les exportations. C'est là que les Acadiens, chassés par les Anglois de leurs domiciles, trouverent un asile, des consolations dans leur détresse, & les moyens de réparer leurs pertes. Ces François, quoique éloignés de leur patrie, en ont conservé le langage & les mœurs, & leur conduite pacifique les a rendus chers à leurs bienfaiteurs.

Le commerce du Maryland, consiste en tabac, ^{Son commerce.} bled d'Inde, pois, fèves, froment, peaux de bêtes fauves, fer en barre, mâts, planches, solives, térébenthine, goudron, saffraas, serpentine, lin, chanvre & toute sortes de bestiaux. Le cidre, boisson ordinaire des habitans, s'y fait si bien, qu'il égale en bonté le meilleur vin blanc. On y fabrique avec succès des bas, des étoffes de laine & de soie, des toiles de coton, toutes les espèces de quincaillerie, jusqu'à des armes à feu. Les Marylandois tirent du rhum des barbares; Madere leur fournit ses vins ainsi que l'Europe. C'est à ces branches de commerce & d'industrie que

cet Etat doit son importance, ses ressources & ses avantages. Le transport entre le Maryland & la Virginie se fait à peu de frais par les baies de la Delaware & de la Chesapeake, divisées seulement par une langue de terre, qui s'étend environ dix milles Angloises du port de Christiana, à la tête de la rivière d'Elk; de sorte qu'à l'exception de cette langue de terre, tous les transports se font par eau & conséquemment à bon marché. Chester-Town & quelques places de débarquement peu considérables, le long des différentes rivières, sont autant de rendez-vous pour les opérations de commerce du pays.

Tabac. Le tabac du Maryland, distingué sous le nom d'Oroonoke, est plus fort & plus piquant que celui de Virginie; la récolte en est très-abondante & le produit considérable. Quoiqu'il ne soit placé qu'au second rang, il n'en est pas moins très-recherché dans le nord & l'orient de l'Europe par rapport à la bonté de sa saveur.

Les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique. Nous traiterons plus amplement de ce commerce & des revenus qu'il produit dans le chapitre suivant.

*Son ori-
gine.*

Cette plante âcre & caustique, trouvée en 1520 près de Tabasco dans le golfe du Mexique, transportée de là dans les îles voisines, passa bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de discussion entre les savans: les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit ainsi de la célébrité. La mode & l'habitude en ont avec le tems prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde

connu. Les uns prirent du tabac par remède <sup>Ses pro-
prieités.</sup> pour diminuer la trop grande abondance d'hum-
meurs dans le cerveau, les autres contre les maux
d'yeux: ceux-ci pour réveiller les esprits trop
assoupis, ceux-là par contenance & pour rem-
plir le vuide de la conversation; plusieurs
uniquement pour montrer une belle boîte:
c'est ainsi que la nouveauté d'un côté, la charla-
tanerie de l'autre & le luxe surtout ont établi
l'empire du tabac. Le mal seroit moins grand,
si nos dames & surtout nos demoiselles avoient su
résister à la mode, par amour pour leurs graces.
Le nez, comme l'on sait, contribue singulièrement ^{Son eff.}
à la perfection du visage & augmente la beauté
du profil: si malheureusement son épiderme est
gersé par le tabac, les narines s'arrondissent, &
l'ensemble ne présente alors qu'un effet très-
désagréable.

En arrivant dans le Maryland pour voyager
dans la partie méridionale des Etats-Unis, on
apperçoit un changement de sites, une différence
dans les mœurs & les costumes des habitans. Ce <sup>Observa-
t'ons sur
les habi-
tans</sup>
ne sont plus, comme dans les états-septentrionaux,
des maisons placées sur les routes à petites inter-
valles, bornées au logement seul d'une famille
& meublées du plus simple nécessaire. Les habi-
tans qu'on y voit annoncent des propriétaires
opulens, dont les métairies, les plantations qui
les environnent, sont autant de dépendances.
On se rappelle en les voyant, ces riches maisons
de campagne, ces châteaux d'Europe autour
desquels sont les fermes qui sont partie des do-
maines d'un seul homme. L'usage où l'on est de

se servir de negres (1), soit pour les travaux domestiques, soit pour ceux de la campagne, annonce dans les particuliers qui les achètent à prix d'or une aisance, une opulence peu commune.

Leur luxe. Leurs maisons sont magnifiquement meublées. Sortent-ils de chez eux, vont-ils à la campagne, ils ont des voitures élégantes, conduites par des chevaux lestes & fringans & des esclaves élégamment vêtus. Cette magnificence éclate surtout dans Annapolis, dont les habitans s'enrichissent par leur commerce dans les principaux ports du Maryland.

(1) Dans le siècle d'or de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire lorsqu'elle s'engraissait dans les riches pâturages de ses colonies d'Amérique, elle importoit tous les ans dans les seuls établissemens du Maryland & de la Virginie sept à huit milles negres, qui lui rapportoient un bénéfice immense. A la liberté près, ces esclaves sont dans la république des Etats-Unis, beaucoup moins à plaindre que dans les Isles. Traités comme des hommes, ils éprouvent toutes les douceurs qui peuvent adoucir la servitude; ils sont chez les Nord-Américains, nourris, vêtus comme s'ils étoient leurs égaux, & si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leurs sueurs, elle ne l'est jamais de leur sang, pas même de leurs larmes.



CHAPITRE XIX.

VIRGINIE.

LA Virginie fut découverte en 1586, ainsi que nous l'avons dit, au Ch. IV de la 1^e. partie, ^{sa décou-} par le chevalier Walter Raleigh, sous le regne ^{verte.} d'Elisabeth. La rivière de Patowmack la sépare du Maryland au nord-est. L'océan lui sert de limites à l'est. Elle a les monts Apalaches à l'ouest & la Caroline au sud. Les géographes Anglois ^{sa situation.} ont déterminé son étendue entre les 36 deg. 30' & les 39 deg. 30' nord à la partie ouest de la baie de Chesapeake, mais à l'est du Cap-Charles elle n'est que de 37 deg. 13' à 38 deg. nord. On lui donne environ 100 milles de largeur dans l'espace des terres cultivées. Ses limites à l'ouest sont indéterminées & le Canada lui sert de sûreté. Les deux caps de la Virginie sont le Cap-Henry & le Cap-Charles, tous deux situés vis-à-vis l'un de l'autre à l'entrée de la baie de Chesapeake.

Quoique la Virginie s'étende entre les 36 & les 39 degrés de latitude, l'hiver y est très-rigoureux, la neige fort abondante. L'irrégularité des vents y amène souvent les quatre saisons en un jour. Les vents de sud & d'est sont très-chauds; comme les autres viennent des montagnes & des lacs situés au nord & à l'ouest, ils sont excessivement froids. Malgré ces intempé-

ries, il y regne peu de maladies; les habitans y vieillissent & le climat conserve la réputation d'être un des meilleurs des Treize-Etats. Les montagnes qui bornent la Virginie à l'ouest, sont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il est assez singulier que toutes les cataractes des rivières qui en sortent & qui arrosent la Virginie, soient régulièrement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des montagnes en soient à soixante ou soixante & dix milles.

La division Sous la domination britannique la Virginie fut divisée en vingt-cinq comtés, savoir: Norfolk, Prince's Anne, Nansemond, Isle de Wight, Surry, Henrico, Prince-George, Prince-Charles, James, York, Warwick, Elizabeth, New-Kent, le Roi, la Reine, Middlesex, Essex ou Rappahanock, Richmond, Stafford, Westmoreland, Lancastre, Northumberland, Accomack & Northampton. Ces départemens nombreux n'ont pas tous, à beaucoup près, les mêmes ressources, les progrès de la culture étant plus ou moins grands dans ces divers districts.

Les fleuves Les grands fleuves qui arrosent la Virginie, prennent leurs sources dans les montagnes bleues, dont la chaîne se prolonge du nord au sud. Au-delà serpente à travers de grandes prairies l'Ohio, qui vient s'unir au Mississipi. Sur les bords peu connus de ce fleuve, on trouve les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. Le bonheur & la liberté paroissent y avoir établi leur empire. C'est dans ces endroits solitaires & fortunés qu'on prétend que Washington avoit choisi son asile, s'il n'eût pu rompre les fers de sa patrie;

c'est là qu'accompagné d'un grand nombre d'amis, de concitoyens, d'admirateurs, il auroit été fonder une colonie. Sous un tel guide, elle eût sans doute été heureuse.

Avec le même sol, avec le même climat, la Virginie a sur le Maryland quelques avantages; son étendue est beaucoup plus considérable, ses fleuves reçoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres; ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme & plus entreprenant. Cet état étoit, il y a deux siècles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique septentrionale. Sous ce nom l'on n'entend plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland & de l'autre par le Canada.

La plupart des habitans de la Virginie sont attachés à la religion anglicanne, & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout chrétien qui veut se soumettre aux charges de la paroisse, on ne connoît dans toute la colonie que cinq conventicules de non-conformistes, trois de quakers & deux de presbytériens. C'est à la nécessité de peupler le pays, d'y rendre le commerce florissant, à l'amour de la tolérance que les chrétiens de toutes les nations qui viennent s'y établir, doivent les privilèges dont ils y jouissent. Les étrangers peuvent y obtenir aisément le droit de naturalisation; la formalité ne consiste qu'à prêter serment de fidélité, & le certificat s'en délivre simplement sous le sceau de la colonie.

Le nombre des personnes qui payent la dîme détermine seule la grandeur de l'habitation. Chaque paroisse a son église; celles dont les

Religion

*Honora-
res des
ministres*

paroissiens sont trop dispersés ont une ou deux chapelles de plus, où le service divin se fait tour-à-tour. La grandeur de la paroisse n'augmente point le revenu du ministre, il est généralement fixé à seize mille livres de tabac. Il tire d'ailleurs quelques droits des mariages, des enterremens, & surtout des oraisons funebres qui accompagnent toujours la cérémonie des sépultures, de sorte que la différence des richesses du clergé ne peut venir que de celle du tabac dont le prix varie suivant la bonté des terres, & la grandeur des paroisses qui donne occasion à plus ou moins de mariages & d'oraisons funebres. Le droit d'un ministre pour ces discours, est fixé à quarante schellings, ou à quatre cents livres de tabac, & pour un mariage à cinq schellings ou cinquante livres de tabac. Lorsque ces appointemens furent accordés aux ministres, le tabac n'étoit estimé qu'à dix schellings le quintal; &, sur ce pied, les seize mille livres revenoient en argent, à quatre-vingts liv. sterl. (environ dix-huit cents livres) mais le bon tabac se vend aujourd'hui le double. Quelques églises ont des terres, sur lesquelles la paroisse entretient une certaine quantité de negres & de bestiaux au profit du ministre qui n'est responsable que du fonds quand il abandonne son bénéfice. Il faut observer qu'il ne faut pas moins de douze negres pour cultiver le tabac qu'on lui paie, surtout, s'il est de la meilleure espece, que les Anglois nomment *Sweet-scented*, c'est-à-dire, d'odeur douce & parfumée. Le gouvernement ecclesiastique de chaque paroisse est entre les mains du ministre, & de douze principaux habitans; lorsqu'il

en meurt un, ce sont ses collègues qui lui choisissent un successeur. Dans toute l'étendue du territoire des Etats-Unis, le traitement des ministres est aussi doux, & quoique les honoraires y soient différens par rapport au genre de productions, ils n'ont pas moins une existence honnête & gracieuse.

La défense du pays est confiée à un certain nombre d'habitans, enrôlés par classe; ces troupes sont désignées par le nom de milice à pied & à cheval. A peu de différence près, on observe chez les nord-Américains en général, le même usage qu'en Virginie. Tout Virginien libre est enrôlé dans la milice, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. Tous les ans il se fait une revue générale, & les compagnies sont exercées séparément trois ou quatre fois. Il regne une telle subordination, un tel patriotisme chez ces nouveaux républicains, qu'on assure qu'en vingt-quatre heures toutes les compagnies de cavalerie & d'infanterie peuvent être rassemblées. On distingue les gens de service en domestiques perpétuels & passagers. Les negres & leur postérité sont du premier ordre, sans qu'on en donne d'autre raison que la maxime commune, *portus sequitur ventrem*; c'est-à-dire, que les peres & les meres étant achetés pour l'esclavage, la nature semble condamner les enfans au même sort. Les autres domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années, suivant leurs conventions avec les maîtres, ou suivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de contrat: elle porte que les domestiques qui s'engagent au dessous de dix-neuf ans, doivent être présentés à la commune, afin

Milices.

Différence
des gens
de milice.

qu'elle détermine leur âge, & qu'ensuite ils seront obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans; s'ils sont plus âgés, leur service ne peut-être que jusqu'à vingt-cinq ans.

On n'a pas besoin d'autres forces militaires dans un pays où les habitans jouissent d'une paix profonde avec aussi peu de crainte de la part des sauvages qui ne sont plus en état de leur nuire, que de celle des étrangers, dont ils ne redoutent point les invasions; car la conquête de leurs plantations qui sont éloignées les unes des autres, coûteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais d'avantage.

Température.

Le climat de la Virginie est un des plus beaux & des plus heureux que l'on connoisse. Le philosophe qui se plaît à admirer la nature, à l'étudier, à jouir des douceurs de la retraite dans le sein de l'innocence & sous les loix du tolérantisme, ne sauroit choisir un asile plus fortuné que dans la Virginie. Voici les détails que l'on donne de sa température.

Les chaleurs de l'été n'y sont difficiles à supporter que lorsqu'elles sont accompagnées d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive au plus que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours sous les arbres touffus, les grottes & les berceaux des jardins ou dans des chambres & des pavillons exposés au grand air. Mais le printems & l'automne sont d'un agrément extraordinaire dans tous les cantons de la Virginie.

Les hivers sont fort courts. Leur durée n'est que d'environ trois mois; & trente jours après on y jouit d'un soleil pur & d'un air serain. Si

la gelée y est quelquefois très-rude, elle ne dure pas plus de trois ou quatre jours; c'est-à-dire jusqu'à ce que le vent change; car il ne gele jamais que lorsqu'il vient des monts Apalaches, entre le nord-est & le nord-ouest. D'ailleurs, rien n'approche de la beauté du ciel pendant ces courtes gelées. Dans l'hiver les pluies sont sèches par leur excès; mais en toute autre saison, elles n'ont rien que de sain & d'agréable. Rarement celles d'été durent plus d'une demi-heure; elles se font souvent désirer, comme le dédommagement d'une longue sécheresse, pour faire reprendre un air riant à toute la campagne.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans un état de si grande étendue, il résulte du total, que la Virginie peut porter toute sortes de plantes & de fruits, même les plus délicieux de l'Europe. On distingue particulièrement trois *Différents* sortes de terroirs, celui du plat pays, celui du *des terroirs* milieu & le troisième vers les sources des rivières.

A l'embouchure des rivières, la terre est presque partout humide & grasse, propre par conséquent pour les grains les plus grossiers, tels que le riz, le chanvre, le maïs, &c. Il s'y trouve aussi des veines froides, maigres, sablonneuses, & souvent couvertes d'eau, qui ne sont pas stériles puisqu'elles produisent des baies de huckle & de cran, des chincapins &c. D'ailleurs, ces parties basses sont presque généralement bien garnies de chênes, de peupliers, de pins, de cyprès, de cedres & de diverses espèces d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente jusqu'à soixantedix pieds de haut, sans aucune branche dans cet espace. On y voit même du houx, du mirthe &

quantité d'arbrisseaux toujours verts, dont la plupart n'ont point de nom dans les langues de l'Europe. Le chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du pays, le terroir est fort uni, à la réserve de quelques petites montagnes & de leurs vallées, qui sont arrosées par une infinité de ruisseaux. En quelques endroits, la terre est grasse, noire & forte; en d'autres, elle est maigre & plus légère. Quelquefois, le fond offre, à peu de distance, de l'argile, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la marne commune. Le milieu des langues qui sont entre les rivières, est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger ou d'argile, ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des châtaigniers, des chincapins, & pendant l'été une sorte de petites cannes, qui sont une bonne nourriture pour les bestiaux. Les endroits les plus fertiles sont proches des rivières; ils sont couverts de chênes, de noyers, d'hickories, de frênes, de hêtres, de peupliers, & de quantité d'autres arbres d'une prodigieuse grosseur.

Leur sol. Vers les sources des rivières, c'est un mélange de montagnes, de vallées & de plaines; les unes plus fertiles que les autres où l'on trouve une grande variété de plantes, d'arbres & de fruits; dans les endroits marécageux on admire la grosseur des arbres, & l'on doute que dans aucun autre pays du monde, il y en ait d'aussi gros. On regrette en même tems que leur éloignement de la mer & des grandes rivières, ne permette point de les embarquer.

Les rivières & les anes forment en divers endroits, des marais fort vastes, où les pâturages sont excellens. D'autres lieux offrent diverses forêts de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ochre jaune & rouge, de la terre à dégraisser, de la marne & de l'excellente glaise dont on fait des pipes. Le haut pays a du charbon, des ardoises, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fusil.

A l'égard des minéraux, la latitude du pays, & d'autres circonstances font juger qu'il doit y en avoir en abondance: mais on ne s'est point encore occupé de ce soin. On assure que les pierres transparentes qui se voient sur la surface des terres, sont de quelque prix, & que, par leur éclat, elles approchent plus du diamant que les pierres de Bristol & de Karry: elles n'ont que le défaut d'être molles; mais, exposées quelque tems à l'air, elles durcissent. Ces pierres n'ont peut-être besoin que du secours d'un artiste intelligent pour les faire estimer.

La Virginie, sur la réputation de la bonté de son sol & de sa fécondité, vit augmenter rapidement le nombre de ses habitans: la passion des richesses qui infestoît de plus en plus l'ancien continent, fut surtout le mobile des émigrations multipliées des Européens. Suivant les calculs du congrès, la population de cet état monte à six cents cinquante mille habitans, y compris les esclaves, que l'opinion commune porte à cent cinquante mille. Les Hollandois furent les premiers qui introduisirent en 1620 les negres dans la colonie. Les travaux des blancs & des noirs

II. Part.

L

Ses Productions. donnent aux deux hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du coton, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du brai, du bois, des mâtues & surtout des tabacs, dont le meilleur vient de la rivière d'York. Les vers à soie y réussissent très-bien. On doit présumer qu'ils formeront un jour une des branches importantes du commerce de cet état. Quoique dans le Chap. XI^e. I^{re}. partie, nous ayons donné une idée claire sur le commerce de la Virginie, & le produit de ses tabacs, nous ajouterons ici quelques observations utiles.

Il est naturel de penser que les avantages offerts par la fertilité des terres, sont trop essentiels & trop grands, pour être négligés. Cependant les habitans ont préféré la culture du tabac à celle des autres denrées, quoique celles-ci les eussent mis dans le cas de jouir d'une aisance mieux soutenue. Le chanvre & le lin, pour lesquels leur sol paroît être destiné & dont les produits sont si utiles, y sont aussi peu cultivés que le bled. Si les Virginiens se fussent adonnés à ces objets, ainsi qu'aux manufactures d'ouvrages de première nécessité, ils n'auroient pas eu besoin de les acheter de l'étranger. Il est vrai qu'ils ont enfin commencé à s'appercevoir des maux qu'entraîne la négligence de ces articles, & qu'en conséquence, ils ont fait quelques efforts pour recueillir le bled nécessaire à leur subsistance, & ne plus s'exposer au danger de manquer d'un aliment de tous les jours, en comptant sur des secours étrangers & précaires, tandis que le ciel le leur offroit en abondance sur leur propre territoire. Mais les entreprises

Nécessité de s'appliquer à l'agriculture.

des individus sont trop sujettes à être traversées, & celles qui le sont le moins, ne sont pas poussées avec assez d'activité: pour remédier à un mal qui a jeté de si profondes racines, il faut qu'elles soient encouragées par la munificence publique. Dans l'état actuel où sont les choses, il seroit dangereux de différer à s'occuper sérieusement de la culture de ces divers objets; car le défaut de variété dans les occupations des habitants ne peut que ralentir beaucoup l'esprit d'industrie, augmenter en eux ce goût déjà trop marqué pour la dissipation & la dépense, goût qui commence d'abord par nuire à la prospérité de quelque pays que ce soit, & finit par en causer totalement la ruine.

Lorsque la Virginie étoit réunie au Maryland, *Commerce du tabac* c'est-à-dire en 1674, ces provinces produisoient au-delà de 130,000 boucauts (1) de tabac; mais, depuis qu'elles ont été séparées, les registres publics de la Virginie montent graduellement ce commerce, & ce tableau n'est pas indifférent. Depuis 1752 jusque & compris 1755, l'exportation du tabac fut considérable. Dans l'année 1763 & les sept années suivantes, ce commerce diminua au point que dans l'intervalle de ces sept années, il se réduisit, année commune, à soixante-deux mille sept-cens quatre-vingt quintaux, environ un tiers moins; tandis que la consommation angloise augmenta chaque année de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux.

(1) Le boucaut est un tonneau de moyenne grandeur d'environ 700 *ll*.

Cette diminution vient de la culture que la Hollande, l'Alsace, le Palatinat & la Russie font de cette denrée, & surtout des frais exorbitans que la métropole faisoit supporter aux Américains, vexation qui fut cause d'une révolution considérable dans la culture des terres de la Virginie & de la Sud-Caroline. La première ne donnoit autrefois que du tabac & très-peu de grains, la seconde beaucoup de grains & point de tabac: aujourd'hui, le tabac a cédé une partie de ses terres à d'autres grains qu'on y recueille abondamment, & ce changement ayant fait augmenter le prix des terres, les payfans & les petits planteurs de la Virginie, ne pouvant plus se tirer d'affaire, se sont retirés derrière les deux Carolines, dans des terres qui étoient à bas prix; là ils cultivent le tabac avec tant d'avantage, qu'avant le commencement des troubles on exportoit annuellement de la Sud-Caroline seule, au-delà de 2000 boucauts de tabac, tandis que la Virginie s'enrichissoit par la quantité de grains qu'elle recueillait. Sans les droits énormes dont on chargeoit le tabac, qui diminueient considérablement le bénéfice des planteurs, les habitans de la Virginie n'eussent point si-tôt tourné, comme ceux de Philadelphie & de New-York, leur industrie à la culture d'autres denrées. C'est ainsi que d'un mal il résulte presque toujours un bien.

Le produit du tabac étoit une des recettes les plus considérables de la Grande-Bretagne, & si l'on vouloit en faire un examen, il n'y auroit qu'à consulter le petit ouvrage in-8°. que le docteur Price publia en 1776 sous le titre :

d'*Observations on the nature of the civil liberty, the principles of the government and the justice & policy of the war with America.* Dans l'excellent discours de Burke sur le commerce des Américains, on lit p. 43 à la suite de ce qu'il exposoit sur une médiation avec les colonies d'Afrique & des Indes occidentales: „ que le commerce des colonies Américaines étoit en 1772 aussi considérable que celui de l'Angleterre avec toute l'Europe au commencement de ce siècle.”

„ Suivant le compte & la balance des exportations & des importations entre les colonies & la métropole mis sous les yeux du parlement pour onze années, avant 1774, le bénéfice montoit annuellement à environ un million & demi de livres sterlings.”

„ Le montant annuel du paiement à l'échiquier, suivant le tarif des droits sur le tabac depuis 1770 à 1774, c'est-à-dire pendant cinq ans, étoit, sans y comprendre les revenus de l'Ecosse, de 219,117 liv. sterl. La moitié du tabac est importée en Ecosse; de l'autre moitié les $\frac{2}{3}$ passent en France, en Hollande, en Allemagne & autres pays. Les autres exportations seules pour la France rapportoient annuellement à l'Angleterre environ 150,000 liv. sterl. en argent. En 1775, les droits sur le tabac en Angleterre rapportèrent 298,002 liv. sterl. mais, hélas! cette année fut l'année d'adieu. On peut juger aisément, d'après ce seul produit, de quelle conséquence il eût été pour l'Angleterre d'épargner ses colonies.” Nous prions le lecteur de réunir

Produit de ce commerce.

ces observations à celles qui terminent la première partie de cet ouvrage; elles n'en font que la suite.

On ne fauroit trop mettre sous les yeux les exemples qui tendent à donner une idée claire du monopole que la Grande-Bretagne exerçoit sur quelques denrées de l'Amérique; le tabac surtout en présente d'extraordinaires. Je parle d'après le témoignage d'un négociant de mes amis, qui a fait dans les colonies une résidence d'environ 14 ans; j'écris d'après une facture originale que j'ai sous les yeux, & que je peux exhiber à ceux qui douteroient de ma véracité. Il est bon, avant de transcrire ce compte courant, de dire que ce monopole étoit si considérable, que 131 boucauts de tabac, expédiés en 1775 pour compte de ce négociant, alors à Charleston dans la Sud-Caroline, ne lui produisirent que 1307 liv. 4 sous 1 $\frac{1}{2}$ den. sterl. par les droits excessifs, qui réunis monterent à 3605 liv. 6 sous 7 den. y compris la provision de son correspondant qui n'étoit que de 3 p $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire en tout 147 liv. 7 sous 6 den. Faisons en l'examen sur la facture même.

*c envoyés de Charleston
Carter , pour le compte*

livré en dif-
uis le 15 no-
squ'au 16 jan-
rix de 8½ d. &
la qualité pour L. 476s. 9. 2.
escompte sur
aison de 7 p.

. 149. 0. 1.

½ d. par livre

r dommage de

. 1. 1. 5½

L. 4912, 10.8½

une foi du commissionnaire dans
nerons à ajouter que l'énormité
ent il ne reste pour le proprié-
ur les colons Américains! Quel
surgens étoit foulé! Combien il

Le premier établissement des Européens en Virginie fut à James-Town. Mais cette ville tomba dans un tel discrédit, que les habitans déserterent, & malgré tous les encouragemens de la mere patrie, elle ne put se relever. Au moyen des rivières, il eût été facile aux colons de former des communications d'une plantation à l'autre, & de multiplier leurs ressources; mais ils tomberent dans une telle apathie, qu'ils regarderent toute amélioration comme impossible.

James-Town, capitale de la comté du même nom, est située sur une péninsule au nord de la rivière de Ponhatan à 42 milles de son embouchure; on n'y compte guere plus de soixante-dix maisons, la plupart habitées par des pêcheurs, son gouvernement ressortit de celui de Williamsbourg qui n'en est éloigné que de 8 milles au nord. Cette petite ville est située sous le 37° degré 36' nord & au 76° degré 51' de long. (méridien de Londres.) La comté de James est située à l'est de celle de Charles, & s'étend aux deux côtés de la rivière. Tout ce territoire contient environ 108,362 acres.

Williamsbourg, capitale de la Virginie, en est aussi la ville la plus considérable & la plus importante; c'est là que les affaires publiques & mercantiles se traitent. Elle fait partie de la comté de James, & se trouve sous la latitude de 37 degrés 29' nord & par 76 degrés 36' de longitude occid. de Londres. Cette ville est élevée sur un sol très-uni; elle n'est point comme les autres, située sur les bords d'une rivière; elle est à une égale distance de deux petites dont l'une se jette dans celle de Charles & l'autre dans celle d'York: cette situa-

tion la met dans le cas de manquer souvent d'eau; à cela près on ne pouvoit choisir un emplacement plus agréable. Comme le meilleur tabac de la Virginie croît aux environs, on suppose que cette cause a déterminé le choix de cet endroit. Ceux qui connoissent la marche du commerce de la Virginie, pensent que la situation plus commode des villes de Norfolk, de James, d'York & d'Edenton attirera dans celles-ci les négocians & fera perdre à Williamsbourg une partie de sa splendeur. Il y a une académie ou college fondé en 1692 pour l'éducation de la jeunesse, auquel le roi Guillaume & la reine Anne firent une donation de 2000 liv. sterl. & 20,000 acres de terres avec le droit d'un denier par livre du tabac qu'on exporteroit de la Virginie & du Maryland pour les autres colonies. C'est avec ces bienfaits que ce college a prospéré: trois cens élèves peuvent y être logés commodément; la bibliothèque peut contenir environ trois milles volumes: le cabinet de physique expérimentale est assez complet; ce bâtiment est à une des extrémités de la grande rue qui coupe la ville en deux & à laquelle on donne plus de cent pieds de largeur: à l'autre bout de cette rue on apperçoit en face l'hôtel-de-ville; il est petit mais régulier: les habitans en sont redevables au colonel Nicholson, ainsi que de quelques rues bien percées. Au centre de la ville il y a une église bâtie en forme de croix, qui mérite d'être vue. L'arsenal est près de là; il y a plusieurs places ou marchés très-vastes, ainsi que deux prisons, l'une pour les criminels, l'autre pour les débiteurs. Les maisons des particuliers sont pour la plupart en bri-

*Son col-
lege.*

que, fort commodes & bien meublées, mais en petit nombre.

Les Virginiens avoient, avant la révolution, contracté une dette énorme & l'on ne peut trop s'étonner que ce soit le luxe & le faste qui en soient la cause, si l'on considère que ce peuple préfère le séjour de la campagne à celui des cités. On assure qu'au commencement des troubles la dette nationale s'élevait à 25,000,000 millions de livres tournois. Le mal n'est cependant pas sans remède; ils ont dans la fertilité du sol de quoi se libérer promptement. L'expérience du passé fera qu'ils se reformeront sur leurs usages, leurs goûts & leur administration, & nous les verrons prospérer avec rapidité. Leurs exportations se font par les rivières de Patowmack, James & York. Petersbourg est encore un port important en Virginie.

La Virginie, d'abord l'asile des persécutés, fut dans la suite jusqu'en 1774 celui des persécuteurs; ces désordres, ces troubles furent surtout occasionnés par des gouverneurs ignorans & avides. On ne parle plus aujourd'hui de ces démêlés; cet état se conduit sur le même esprit de douceur & de tolérantisme que les autres. Mais le souvenir malheureux de ces dissensions ne peut aisément tomber dans l'oubli, quand il laisse après soi un caractère qui frappe & attendrit. Il nous reste un discours de Logan chef des Shawenèses, (1) à Dunmore, gouverneur de la Virginie, qu'il nous est impossible de passer ici sous silence.

(1) Peuples indigènes de la Virginie.

„ Je demande aujourd'hui à tout homme blanc,
„ si pressé par la faim, il est jamais entré dans la
„ cabane de Logan, sans qu'il lui ait donné à
„ manger ; si, venant nud ou transi de froid,
„ Logan ne lui a pas donné de quoi se couvrir ?
„ Pendant le cours de la dernière guerre, si lon-
„ gue & si sanglante, Logan est resté tranquille
„ sur sa natte, desirant d'être l'avocat de la paix.
„ Oui, tel étoit mon attachement pour les blancs,
„ que ceux mêmes de ma nation, lorsqu'ils pas-
„ soient près de moi, me montraient au doigt,
„ & disoient : Logan est ami des blancs. J'avois
„ même pensé à vivre parmi vous ; mais c'étoit
„ avant l'injure que m'a fait un de vous. Ce
„ printemps dernier le colonel Cressop, de sang
„ froid & sans être provoqué, a massacré tous
„ les parens de Logan, sans épargner ni sa fem-
„ me ni ses enfans. Il ne coule plus aucune
„ goutte de mon sang dans les veines d'aucune
„ créature humaine. C'est ce qui a excité ma ven-
„ geance. Je l'ai cherchée : j'ai tué beaucoup
„ des vôtres. Ma haine est assouvie. Je me
„ réjouis de voir luire les rayons de la paix sur
„ mon pays. Mais n'allez point penser que ma
„ joie soit la joie de la peur. Logan n'a jamais
„ senti la crainte. Il ne tournera pas le dos pour
„ sauver sa vie. Que reste-t-il pour pleurer
„ Logan quand il ne sera plus ? PERSONNE.”

Que cela est beau, simple, énergique & tou-
chant ! Démosthène, Cicéron, Bossuet, surent-ils
plus éloquens que ce sauvage ? Quelle meilleure
preuve de cette sentence si connue : que c'est le
cœur qui rend l'homme disert ?



CHAPITRE XX.

NORD-CAROLINE.

CET état, un de plus étendus du continent de l'Amérique, est borné au nord par la Virginie, au sud par la Caroline méridionale, à l'est par la mer & à l'ouest par les Apalaches. Il comprend six provinces, ou comtés, Albermale, Clarendon, Craven, Barkley, Colleton & Carteret. Dans le principe, la Nord & la Sud-Caroline ne faisoient qu'une seule & même province; mais depuis la paix que les Anglois firent en 1728 avec les Indiens voisins, les Cheroques & les Catanbas, elles formèrent deux provinces séparées, situées entre les 31 & 46 degrés de latit. nord: leur étendue est de 400 milles, & leur largeur jusqu'aux nations sauvages est d'environ 300.

Le sol de la Nord-Caroline est plat, sablonneux, rempli de marais, & par cette raison, sera toujours un obstacle à ses progrès; ses bois de chêne sont trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux; d'ailleurs, la quantité de bancs de sable empêche les navigateurs d'approcher de ses côtes. Malgré les défauts du sol, les habitans pourront par une culture opiniâtre se procurer toutes les productions nécessaires à leur subsistance. Les principales consistent

en poix, goudron & riz qu'ils envoient en Europe. Les deux premières augmenteront infailliblement à mesure que le pays se peuplera & qu'on défrichera le terrain pour étendre les établissemens ; & l'assurance d'un débit lucratif de la dernière sera un motif de plus pour la cultiver avec soin, comme article de commerce aussi bien que de consommation domestique (1).

Suivant le congrès, cet état compte trois cents mille âmes, compris les nègres, qui sont en petit nombre. La plus grande partie des habitans sont d'origine écossaise (2). Ces colons sont rarement rassemblés, aussi paroissent-ils les moins instruits des insurgens, & les moins occupés de l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations sans ambition & sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement sont-ils bons cultivateurs. Le porc, le lait & le maïs sont leur nourriture ordinaire, & l'on n'auroit rien à leur reprocher sans leur passion démesurée pour les liqueurs fortes. Telles sont les notions reçues ; mais, ou elles sont exagérées, ou ces colons, excités par l'exemple de leurs voisins & par un changement d'administration, travailleront à nous donner d'eux une meilleure idée.

BRUNSWICK.

Les principaux ports de cet état sont Brunswick, New-Burn, Wilmington & Edenton. Mais dans toute l'étendue des côtes il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires desti-

(1) Voyez à ce sujet le Ch. XI. 1e. part. Art. Caroline.

(2) Les premiers colons y aborderent en 1663.

nés aux opérations de commerce. Ceux qui ne tirent que seize piéds d'eau abordent à cette ville bâtie presque à l'embouchure de la rivière du Cap-Fear, vers l'extrémité méridionale de la colonie.

Edenton, capitale de cet Etat, placée plus haut sur le même fleuve, a un havre très-commode qui s'étend au sud sur la rivière de *Neus*; mais il n'admet que de petits bâtimens.

Aux articles précédens du commerce de la Nord-Caroline il faut encore ajouter que l'Europe en reçoit des cuirs, un peu de cire, de la térébenthine, des peaux de daims, quelques bois, quelques fourrures, dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur. Elle envoie aux Indes occidentales, beaucoup de cochon salé; de légumes secs, du maïs, une petite quantité de mauvaise farine & plusieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations ne passent pas douze à quinze cents mille livres tournois. Elle reçoit en échange du nord de l'Amérique des eaux de vie, du sucre dont elle fait une consommation immense; & de l'Europe, des vêtemens & des instrumens propres à l'agriculture.



CHAPITRE XXI.

SUD-CAROLINE.

Sa situation. IL n'est aucune colonie en Amérique qui ait été cultivée avec plus de soin que la Sud-Caroline, bornée au nord par la Nord-Caroline, au sud par la Géorgie, à l'est par l'Océan & à l'ouest par les Apalaches & par les Cherokees, nation indienne. L'activité de ses habitans a été couronnée par les succès les plus brillans. La population de cet état monte actuellement à deux cents cinquante mille habitans, moitié blancs, moitié noirs. Il est peu de régions où la civilisation & la culture soient à un plus haut degré de perfection. Les productions aborigènes y sont cultivées avec soin, & il n'est aucune région connue où les exotiques réussissent aussi bien & perdent aussi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline.

Sa population.

Son sol.

Ses productions. Elles fournissent aux deux mondes du riz, de la poix, du goudron, de la térébenthine, du porc & du bœuf fumés, des fourrures, de l'indigo, des bois propres à la construction, du bled d'Inde, des légumes & toute sorte de bestiaux. Elle reçoit de l'Europe toutes les marchandises qui tiennent à l'utilité, au luxe & aux agrémens de la vie. Les habitans paroissent avoir tourné leurs travaux vers le riz & l'indigo, à quelque distance de l'Océan.

Ses Commerce.

Les premiers établissemens s'étant naturellement faits aussi proche de la mer qu'il est possible, c'est là qu'ont dû commencer les améliorations du pays; elles se sont étendues dans la suite bien avant dans l'intérieur. Mais, on ne compte que le quart du terrain qui soit défriché; le reste est inculte par la persuasion où l'on est que les trois autres quarts ne sont bons à rien: il est certain cependant qu'il seroit possible d'en tirer un bon parti en y cultivant l'olivier & le mûrier, & de procurer ainsi à cet état deux excellentes branches de commerce.

La Caroline est capable de nourrir & de contenir six fois le nombre de ses habitans actuels. On y sème le bled d'Inde, ou le maïs depuis le premier de mars jusqu'au 10 de juin. Un acre de terre commune produit depuis dix-huit jusqu'à trente boisseaux. La saison pour semer le riz, est entre le premier d'avril & le 20 de mai. On le sème dans des sillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boisseaux, & quelquefois plus de soixante; mais la récolte ordinaire monte ou baisse entre ces deux termes suivant la qualité du terrain. Cette dernière moisson se fait en septembre jusqu'au 8 octobre.

Les vers à soie commencent à y prospérer; ils sortent de leurs œufs vers le 6 de mars qui est le tems où les feuilles du mûrier s'ouvrent.

Depuis l'endroit où les collines commencent à s'élever jusqu'à l'extrémité de la colonie, le ciel y a répandu avec profusion ses dons les plus précieux; l'air y est infiniment plus doux, plus salubre que le long de la mer; les collines sont cou-

*Commerce
du riz.*

vertes de bois de prix, les vallées arrosées de belles rivières. Il ne reste donc qu'à mettre à profit des faveurs si marquées. Quelque grande quantité de riz qu'on recueille dans la Caroline, il est constant qu'on en peut cultiver beaucoup plus, & fournir ainsi à des demandes plus considérables. C'est de cette culture que la Caroline tire ses plus grandes ressources : aussi en fait-elle un commerce prodigieux. Suivant le tableau des différens prix du riz de la Caroline publié à Londres, l'on voit que cette denrée n'a jamais été au dessous de 37 sch. 6 den. ni plus haut, que 75 sch. argent de la Caroline, dont la différence du change avec la métropole est ordinairement de 700 p^s, puis qu'une livre sterl. en fait 7 à la Caroline. Le fret se règle toujours sur le prix du riz ; par exemple : si le riz vaut à Londres 13 à 14 sch. le fret sera de 25 sch. par tonnes de 2200 ^l ou 4 tonneaux de riz dans la Caroline, ou de 80 sch. si le prix montoit jusqu'à 25 sch. Supposons qu'à Charleston (*) le riz coûte 47 sous 6 d. à combien reviendra-t-il à Londres avec tous les frais que l'on doit faire à raison de 50 sous sterl. de fret par tonne ? On trouvera en conséquence qu'il doit être vendu 18 sous 6 den. sterl. d'où il suit que la différence de ce qu'il coûte à Charleston vient des frais, dont il faut faire la répartition à qui de droit.

Voyons

(*) On appelle cette ville aujourd'hui *Charleston* & non *Charles-town* : ainsi l'a ordonné l'état de la Sud-Caroline.

Voyons maintenant combien feront 1000 tonnes, d'après les prix que nous venons de déterminer.

1000 Tonnes riz de 500 ff net par tonne	
font à 18,6 sterl. par 100 ff . . .	L 4625--
500,000 ff à 47 ¹ / ₂ 6. cr. de la Caroline font	
L 11875. le change à 7 pour. 1 . . .	1696,8,6.
	<hr/>
	L Sterl. 2928,11,6

Le commerce du riz étant depuis l'indépendance un commerce libre pour toutes les nations, la puissance qui en exportera le plus avec ses propres navires, sera celle qui jouira d'un bénéfice plus grand. Les Hollandois, qui ci-devant étoient les facteurs des deux mondes par le nombre de leurs navires répandus dans tous les ports, sont ceux qui importeront le plus de riz dans leur pays, soit à cause de la grande consommation qui se fait de cette denrée chez eux, soit par l'habitude où ils sont de l'importer dans les divers ports de l'Europe. L'Angleterre, qui de ses colonies faisoit exclusivement ce commerce chez elle, approvisionnoit les Hollandois & jouissoit par-là d'un double bénéfice: le bas prix de l'achat du riz, le bénéfice sur les objets d'échange, les droits que l'on devoit payer pour l'exportation & l'importation, le bénéfice ensuite qu'ils faisoient en vendant cette denrée étoient autant de sources fécondes de richesses. Supposons maintenant que la Hollande importe chez elle 60,000 tonnes de riz au prix ci-dessus, ce sera un produit de 175,680 livres sterlings répandues chez elle, & si

II Part.

M

elle fait ces importations avec ses propres navires, cette république en retirera les plus grands avantages, & la navigation prendra une nouvelle vie. Avant l'indépendance de l'Amérique le fret étoit à Charleston à 50 sous sterl. par tonne pour Londres, & dans le même tems à 60 sous pour Cowes & Amsterdam ou autres marchés. Cette différence de 10 sous par tonne étoit un gain dont les navires devoient profiter, vu qu'ils étoient souvent obligés de rester à l'ancre 4 ou 5 semaines à Cowes pour acquitter les droits qui montoient au-delà de 160 livres sterl. sur un chargement de mille tonnes, les 10 sous de plus non compris. Tous ces frais consistoient en droits d'entrée, décharge, charge, magasinage, salaires aux travailleurs pour le remuage, pesage, tonnage, étrennes aux officiers de la douanne, commission & ports de lettres. Ce commerce sera sans doute toujours sujet à des droits au profit des Etats-Unis; les frais seront à peu près les mêmes, mais au moins les navigateurs propriétaires & négocians en général, ne seront plus forcés de passer préalablement par les mains des Anglois, puisque le monopole & leur puissance à cet égard n'existent plus. Ajoutons à ces réflexions, que le commerce du riz est si avantageux qu'il peut rapporter même un bénéfice net de 100 p^o., puisqu'une cargaison de cette denrée, achetée à Charleston & chargée sur un navire hollandois, en septembre 1753, tous frais faits & rendue à Rotterdam à 35 sch. la tonne, s'est vendue sur le champ à 70 sch. Quelle perspective, quels encouragemens pour une nation qui ne connoît,

*Value du
fret avant
la guerre.*

n'aime que la mer, ne se soutient & ne s'enrichit que par la navigation !

La culture du riz est poussée si loin, qu'en 1773 les Anglois exportèrent 150,000 tonnes de riz, & pour achever de montrer les ressources de l'état de la Sud-Caroline, c'est que dans la même année elle recueillit 1,200,000 lb d'indigo. Ces exportations chargées sur 507 navires produisirent une somme de cinq cens mille livres sterling. Le commerce des negres (1) n'est pas moins avantageux ; les Anglois en 1774 en importèrent à Charleston 9000, qui furent vendus 42 liv. par tête & produisirent une somme de 378,000 liv. sterl. Les exportations des deux Carolines seulement en riz & en indigo s'élevèrent en 1769 à 10,601,336 livres tournois. Nous croyons ces exposés suffisans pour prouver l'importance de cette contrée.

Les deux états réunis occupent plus de quatre cens milles sur la côte & environ deux cens milles dans les terres : c'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse : le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & l'éle-

(1) Je ne serois pas surpris qu'un ordre émané du congrès, de cette auguste assemblée d'hommes tolérans, éclairés, amis de la liberté & de l'humanité, ne proscrivît dans peu dans toute l'étendue de ses domaines, ce commerce infâme, qui deshonne à la fois & les souverains qui le permettent & les sujets qui osent l'exercer.

vation devient plus sensible en avançant vers les Apalaches.

Les habitans de la Sud-Caroline cultivent, comme nous l'avons dit, beaucoup d'indigo, mais il faut en désigner les especes: la premiere se nomme indigo françois où hispaniola; la seconde, Guatimala ou vrai Bahama; la troisieme est l'indigo sauvage, production indigene de cette contrée.

GEOR-
CES-
TOWN

On ne compte dans la Sud-Caroline que trois villes, qui sont en même tems des ports. Georges-Town, située à l'embouchure de la riviere de Black, est encore peu de chose; mais sa situation doit la rendre un jour considérable. Beau-

PORT-
ROYAL.

fort, ou Port-Royal est un des meilleurs havres de la Caroline; il est fort avancé vers le sud, & situé sur les bords de la Géorgie: c'est dans cette ville que se firent les premieres opérations de commerce de la colonie: mais elle ne sortira pas probablement de sa médiocrité, parce que Charleston est & fera toujours le rendez-vous général du commerce de la Sud-Caroline.

CHAR-
LES-
TON.

La ville de Charleston, capitale de la Sud-Caroline, est une des plus considérables, des plus riches & des plus commerçantes de la république des Treize-Etats-Unis. Elle doit son origine à un François, nommé Jean Ribaut, qui partit en 1562 de Dieppe pour continuer ses voyages au nord de l'Amérique: il aborda dans cette contrée & y fit bâtir le Fort-Charles, bientôt après les Anglois s'en emparerent, & y eleverent la ville de Charleston. Le canal qui y conduit est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable; mais avec le secours d'un bon pilote, on

arrive sûrement au port, qui, dans tous les tems peut recevoir jusqu'à quatre cents navires avec leur chargement entier. Le double avantage qu'a Charleston d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, c'est d'y entretenir un mouvement rapide, qui occasionne des fortunes considérables.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'*Ashley* & de la *Coper*, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges; deux milles maisons commodés, & quelques édifices publics qui passeroient pour beaux en Europe même: on distingue surtout l'église paroissiale qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop grande pour le nombre des habitans.

La bourse où les négocians s'assembloit tous les jours à midi, est fort belle; on y monte par des degrés très-commodés; elle est entièrement couverte, & décorée en dedans par des piliers comme celle d'Amsterdam. Au dessus se trouvent les salles de l'amirauté & au dessous des caves très-sèches & très-vastes. La bourse & les cafés sont les rendez-vous ordinaires le dimanche au sortir de l'église. Charleston est aussi bien fortifiée par l'art que par la nature, elle a six bastions qui la défendent: outre ces travaux réguliers, on a élevé un fort sur la pointe de la ville à l'embouchure de la *Coper*, qui commande si bien le canal qu'il seroit impossible à un vaisseau d'y passer impunément. Le fort Johnson est garni de vingt piéces de canons placées à fleur d'eau. Charleston, dans une heureuse situation, offre

dans ses environs de très-beaux sites, les promenades y sont belles & très-variées. Elle est sous la latitude sud de 32 degrés 35' & de 79 degrés 10' de longitude occidentale : (méridien de Londres.)

Les habitans vivent avec luxe & magnificence; ils aiment à jouir du fruit de leur industrie; la plupart ont des voitures & tous des chevaux de selle; rarement ils vont à la promenade à pied. Le séjour de Charleston passe pour être nuisible à la santé des étrangers, en ce que dans un même jour on y éprouve quelques-fois des chaleurs étouffantes & des vents froids. Tous les environs sont agréables & fertiles. On vante avec raison la beauté des grands chemins, surtout de celui qui se nomme *Broad-way*. Les arbres dont la verdure est continuelle pendant l'espace de quatre milles, forment une promenade si régulière qu'il est douteux que l'art en ce genre ait jamais produit rien d'approchant en Europe.

*Manière
de traiter
les affaires*

Les particuliers qui vivent dans leurs plantations, se servent ordinairement de courtiers pour vendre leurs récoltes; ces facteurs résident à Charleston: dès qu'ils ont reçu les denrées des planteurs, ils vont les offrir aux négocians, & le prix en est fixé suivant le nombre des chargemens. Le paiement s'en fait sur le champ; il est rare que le négociant demande un terme pour les payer. Cette excellente habitude entretient l'abondance & l'activité chez le cultivateur.

La plupart des payemens se font en un simple billet de change que l'on appelle *Note*; jamais on ne les refuse même pour les plus petites sommes: ces billets sont à Charleston ce que les assignations sur les caissiers sont à Amsterdam.

Les capitalistes de cet état ont une manière de faire valoir leurs capitaux qui mérite d'être connue. Ils achètent autant d'immeubles, & au plus bas prix qu'ils peuvent ; comme l'intérêt est à 7 p. ils profitent du besoin que les étrangers ont de se loger, & comme rien ne flatte plus un nouveau-venu que de pouvoir acquérir un immeuble sans payer le capital, les propriétaires s'en prévalent en gagnant sur le prix de l'immeuble & en retirant l'intérêt de cette somme à 7 p. On fixe un certain nombre d'années pour payer le capital, au défaut de quoi le premier propriétaire rentre dans son immeuble & peut même exiger des dommages pour cette réintégration prétendue forcée.

Les négocians de Charleston ont établi de ^{Chambre} puis quelques années une chambre de commerce ^{de com-} composée des principaux d'entre eux. Tous les ans ils élisent un nouveau président ; ils s'assemblent douze fois par an, savoir le premier mercredi de chaque mois. On y juge de toutes les contestations qui peuvent survenir entre les négocians, & il est rare que les parties en appellent au tribunal du haut conseil ; aussi cette constitution utile a beaucoup éprouvé de difficultés dans sa naissance par les vives réclamations des procureurs & des avocats qui ont perdu par là une partie de leurs gains déjà très-considérables, puisqu'une simple consultation leur vaut quelquefois dix livres sterling ; il en est même qui donnent jusqu'à 20 & 30 livres ; le plus ou le moins dépend du genre de la consultation ou de la générosité du particulier. Cette chambre de commerce a coutume de nommer pour chaque mois trois députés,

uniquement pour régler les contestations qui ne peuvent souffrir de délai. Ces députés ont un café attitré où ils se rendent tous les mercredis depuis six heures jusqu'à neuf pour y attendre ceux qui pourroient avoir besoin de leurs lumières : & dans le cas où ils ne peuvent mettre les parties d'accord, ils les renvoient jusqu'au jour de la grande assemblée dans laquelle on commence toujours par examiner le rapport des trois députés. Les membres qui manquent de comparoitre sont mis à l'amende, à moins qu'ils n'allèguent des raisons valables.

Avant de terminer ce chapitre, disons un mot sur une opération de commerce usitée à Charleston, & sans doute ignorée de quelques négocians d'Europe & de la plupart des planteurs de la Caroline. Ces derniers font une consommation immense de vin soi-disant de Madere; mais comme ils sont peu connoisseurs ou peu délicats, leurs commissionnaires peu scrupuleux leur fournissent du vin de Ténérife, auquel ils donnent le nom de Madere & qu'ils passent en conséquence. NB. La différence n'est que de 100 p^s dans le prix. Je tiens cet aveu d'un négociant de Charleston, qui est, dit-il, forcé de suivre le torrent.



CHAPITRE XXII.

GÉORGIE.

L'ÉTAT de Géorgie est séparé de la Sud-Caroline par les rivières de Savannah & d'Altamaha au nord ; à l'est il a pour bornes l'Océan, à l'ouest la Floride. Il occupe une langue de terre qui n'a que soixante milles le long de la mer, mais qui en approchant des Apalaches embrasse plus de trois cents milles de largeur. A l'ouest il a pour limites tout le territoire appelé par les François la Louisiane, & par les Espagnols la Floride. Les côtes de la Géorgie sont défendues du côté de l'Océan par une chaîne de petites îles abondantes en bois.

La Géorgie doit son origine à un trait de grandeur, de bienfaisance & de générosité dont il est bien peu d'exemples. Un citoyen de Londres, compatissant & riche, voulut qu'après sa mort ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolubles que leurs créanciers détenoient en prison. Le gouvernement secondant les vœux de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres seroient transportés dans la terre inhabitée qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Géorgie en l'honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes. La nation voulut avoir part à cette entreprise, &

le parlement ajouta 325,000 liv. sterl. au legs sacré du citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Ces premiers colons y arrivèrent au mois de janvier 1735. Oglethorpe, citoyen célèbre & vertueux, fut leur conducteur & mérita la confiance du gouvernement. Il plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah, rivière qui donna son nom à la nouvelle ville qu'ils bâtirent sur ses bords. La peuplade, bornée d'abord à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de 1648, dont 127 avoient fait les frais de leur émigration. On y compte actuellement plus de 30,000 âmes, & pour peu que l'agriculture augmente, le nombre des habitans ne pourra que s'accroître avec rapidité.

*Se popu-
lation.*

*Ses pro-
ductions.
& son
commerce.*

La Géorgie cultive du riz, de l'indigo & de la soie; elle fait entrer dans son commerce des fourrures, des planches, des bois de construction, des écailles de tortue, & toute sorte de bestiaux; elle échange ces objets contre tous les articles de fabriques européennes, soit d'utilité, soit d'agrément. Cet établissement n'étant pas aussi ancien que les autres, ne peut avoir le même degré de prospérité; mais si l'on examine la marche rapide de son commerce, on présume qu'il ne leur cédera en rien par la suite. L'expérience a prouvé que le sol étoit propre à la culture des vignes, & qu'on pouvoit se procurer une qualité de vin aussi bonne que ceux que lui fournissent le Portugal, l'Espagne, l'Italie & Madère; il ne manque aux habitans que des encouragemens nouveaux pour y parvenir.

Le riz se cultive dans les terres basses, tandis

que le sol le plus élevé produit un indigo préfé-^{Terres}
rable à celui de la Caroline. Nous avons eu occa-^{propres au}
sion de donner un état exact de son commerce & ^{riz & à}
de ses progrès dans le Chap. XI de notre pre-^{l'indigo.}
mière partie : nous allons ajouter un exemple
frappant de la rapidité de ces progrès. Dans ^{Progrès}
l'année 1772, suivant les registres de la douane, ^{rapide de}
il y eût 217 vaisseaux qui exportèrent les produc-^{commerce.}
tions dont le montant fut de 121,677 livres sterl.
Qui ne verra avec étonnement que cette
augmentation s'est faite dans un espace de 23
ans ! car en 1750, il n'y eut de denrées que ce
qu'on voit par la liste suivante, extraite des re-
gistres de la douane de cet état.

En 1750, avec 8 Vaisseaux. L. 2004. Sterlings.

51.	11.	38107.
52.	17.	4841.
53.	23.	6403.
54.	42.	19507.
55.	52.	15744.
56.	42.	16766.
57.	44.	15649.
58.	2126.	8623.
59.	48.	12694.
60.	57.	20852.
61.	45.	15870.
62.	57.	27021.
63.	92.	47541.
64.	113.	55025.
65.	148.	73426.
66.	154.	81228.
67.	154.	67692.

En 1768, avec 186. Vaisseaux. L. 92284. Sterlings.

69. . . 181. 86480.

70. . . 186. 99383.

71. . . 185. 106387.

72. . . 217. 121677.

C'est ainsi que la Géorgie vit augmenter en si peu de tems son commerce ; la population qui en est une suite naturelle , eut aussi pour causes l'étendue immense du pays, la bonté de son terroir partout arrosé par de belles rivières, enfin sa situation avantageuse , salubre & montueuse. Cet Etat, ainsi que celui de la Sud-Caroline fut peuplé d'abord en grande partie par

Les Allemands ont été les premiers habitans de cette colonie.

des Allemands qui ayant fini leur service dans les provinces septentrionales , comme Philadelphie & New-York , exercèrent leur industrie à la culture de l'indigo, du tabac, du chanvre, du lin & de toutes sortes de grains sur des terres dont l'acre ne leur coûtoit souvent pas 40 schelings

Les habitans de la Géorgie font aussi commerce avec les Indiens ; c'est dans ce trafic qu'ils échangent les marchandises européennes pour des peaux de cerf ; de castor , & pour de la cire, objets d'une assez grande importance.

Propriété des terres pour la culture du vin & de la soie.

Les raisons que j'ai données pour exciter les colons de la Géorgie à la culture du vin , sont, en grande partie, applicables à la soie ; l'usage en est devenu si commun, qu'elle est presque regardée aujourd'hui comme une nécessité de la vie ; il ne faut pas croire que ceux qui sont en état d'en acheter, s'en priyeron, quel qu'en puisse être le prix. La production de cet article ne fut-elle qu'en quantité suffisante pour l'usage de la

colonie feroit toujours une épargne importante pour elle, & si elle devenoit telle qu'on en pût exporter une partie, ce feroit une branche de plus ajoutée à son commerce.

Le climat de la Géorgie convient, à tous égards, au ver à soie. Les végétaux qui sont la nourriture naturelle de cet insecte y sont indigènes. La soie de la Géorgie ne cede en qualité à aucune. La seule chose qui semble mettre obstacle à la poursuite d'un objet si lucratif, c'est qu'on manque d'un nombre suffisant de mains pour en préparer une quantité qui puisse mériter l'attention publique.

Pour soigner le ver-à-soie, il n'est besoin que de femmes & d'enfans qui n'ont pas encore la force requise pour des travaux plus pénibles. Il est manifeste que de cette manière on peut s'appliquer à cette culture sans nuire à aucune autre qui intéresse le bien public. C'est un fait connu que la population augmente en proportion des moyens qu'a l'industrie de s'enrichir. Tandis donc que, de leur côté, les hommes consacreront leur attention & leur tems à des ouvrages qu'ils font seuls en état d'exécuter, cette partie de leur famille, au lieu d'être une charge sur leur industrie, & de diminuer leurs ressources, les encourageroit, répandroit l'aisance dans leur maisons, & la joie dans leurs cœurs, vraies & inmanquables sources de population. Cette spéculation n'est point chimérique; ce commerce peut produire ces heureux effets; nous en avons pour témoignage irréfragable tous les pays où il est en vigueur: le peuple qui fait ce commerce, quoique assujetti à beaucoup de difficultés & d'entraves inconnues

dans les domaines heureux & libres des Etats-Unis, y a néanmoins un air charmant de santé & de gaieté. Habitans de la Géorgie, puissiez-vous en être persuadés & mettre ces conseils en usage.

*SAVAN-
NAH.
Sa situa-
tion.*

*Ses édifi-
ces.*

Savannah, capitale de la Géorgie, est située sur les bords de la rivière qui lui donne son nom & facilite le commerce de ses habitans en rendant la navigation plus facile & plus avantageuse. Elle est à 118 milles de Charleston, par eau. Les vaisseaux de trois cents tonneaux peuvent entrer dans la ville, & remonter même au plus haut de la rivière. Entre autres édifices, on remarque surtout l'église, la maison du conseil, l'hôtel-de-ville, & l'arsenal où l'on voit des canons toujours dressés sur leurs affûts. Les maisons, au nombre d'environ trois cents, y sont bâties avec régularité & à une égale distance l'une de l'autre, elles sont conséquemment très-aérées & très-saines.

Les places y sont vastes, les rues belles. La première maison de cette ville fut construite le 9 février 1733. La ville est en forme de croissant, soixante pieds au dessus du niveau de la rivière. Le centre de Savannah s'élève en amphithéâtre, & facilite le coup-d'œil riant d'une riche prairie placée vis-à-vis. Elle est sous la latitude de 32 degrés 5' nord & par 80 degrés 7 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres).

*Les Géor-
giens font
alliance
avec les
indiens,
& fixent
les limites
de leurs
domaines
respectifs.*

Il convient beaucoup à un gouvernement sage de vivre en paix avec ses voisins, c'est pour parvenir à cette félicité peu commune que le gouvernement de Géorgie vient de déterminer amicalement avec les nations indiennes les limites respectives de leurs pays. L'assemblée eut lieu à

Augusta, petite ville non loin de Savannah. Elle étoit composée des commissaires de cet état & des 36 chefs de la nation chiroquoise. Ce traité de cession fut signé le 31 mai 1783; il porte entre autres articles, que la ligne de démarcation commencera sur la rivière de Savannah au point où commence la ligne actuelle; de là en remontant cette rivière jusqu'à un endroit sur sa branche la plus septentrionale, communément nommée *Keowee*, d'où l'on tirera au nord-est une ligne qui coupera la première à commencer du sommet de la montagne d'*Oocuna*, de là au sud-ouest vers la rivière de *Jugelo* jusqu'au sommet de la montagne de *Cunokee*, & depuis cette montagne jusqu'à la source de la rivière d'*Oconee* en la prolongeant dans son cours jusqu'à la ligne des Creeks. Une assemblée pareille est un témoignage authentique de l'heureuse harmonie qui subsiste entre les indiens & les habitans de la Géorgie, Ainsi les douceurs de la paix vont répandre dans toute cette immense contrée le bonheur & la prospérité la plus complète : elle sera certainement de longue durée, parce qu'il n'est pas à présumer qu'aucune puissance de l'Europe ait jamais la folie de vouloir la troubler, ni que les Nord-Américains aient l'ambition de vouloir étendre leur domination.

Après avoir parcouru du nord au sud tout l'empire des Etats-Unis, fait connoître leurs différens rapports, & les événemens principaux qui les distinguent, arrêtons nous un instant

sur quelques coutumes & usages parmi les habitants.

*Coutumes
& usages
généraux
des Anglo-
Améri-
tains.*

Ces coutumes & ces usages sont à Philadelphie & dans toutes les villes de commerce à peu-près les mêmes. Les négocians se rassemblent journellement entre midi & deux heures pour traiter de leurs affaires, soit à la bourse, soit dans les cafés, comme à Londres.

Les termes que les négocians s'accordent mutuellement pour payer sont de trois jusqu'à douze mois suivant la nature du commerce; par exemple: dans les villes maritimes les négocians accordent aux marchands & particuliers des autres villes qui viennent acheter des marchandises sèches le terme de douze mois; souvent ce paiement se fait sur le champ par l'échange des productions du pays: mais les négocians d'une ville se payent presque toujours comptant, soit par des notes ou billets de banque payables au porteur, soit en papier sur l'Europe, les îles, &c. ou en espèces qui consistent comme nous l'avons dit précédemment en guinées, portugaises & piastres d'Espagne; les François y ont introduit leurs monnoies & les louis d'or, les écus ont également cours en Amérique principalement à Philadelphie.

L'usage est de vendre la plus grande partie des marchandises en ventes publiques, dans lesquelles les marchands & boutiquiers ont coutume de s'approvisionner, & comme le commerce n'est point sujet aux entraves des maîtrises, les assortimens de marchandises sont généraux dans les magasins, c'est là où les particuliers vont faire ordinairement leur choix.

L₃

La ville de Philadelphie est la première où l'on a érigé une banque; elle est à peu près sur le même pied que celle de Londres. Quoique cette banque ne soit point nationale, elle jouit du plus grand crédit, & les actions montent beaucoup. Cet établissement fait honneur aux lumières de M. Morris qui le dirige en chef; comme il n'y a point de différence entre l'argent de banque & l'argent courant, il n'y a point d'agio; les porteurs de *notes* ou billets peuvent en aller recevoir le paiement tous les jours sans escompte, ainsi les caissiers ou payeurs à la banque ne sont point à la charge de public. A l'égard des obligations, l'escompte se règle suivant la nature de ces mêmes effets. Il est défendu par la loi d'exiger l'intérêt au-delà de 7 p^{ts}. Les frais de protêt y sont considérables; ils se montent à 20 p^{ts}. Quoiqu'il y ait comme en Europe des procureurs, des notaires & des avocats, il est rare qu'on les emploie en matière de commerce: les différens entre négocians se règlent par des arbitres; si le cas ne peut se terminer ainsi, les parties ont alors recours aux loix, & chacune se choisit un avocat pour plaider la cause; mais l'on n'y a recours qu'avec peine, à cause du haut prix de leurs honoraires. Les ordonnances de commerce sont enregistrées dans chaque état, & lorsque les circonstances exigent qu'on y fasse quelque modification, addition ou autres changemens, ils sont exactement publiés. La loi contre les mauvais débiteurs est la même qu'en Europe. On ne refuse le droit de bourgeoisie à aucun individu; il s'accorde gratis. Ceux

qui se sont rendus coupables de quelques crimes, ou dont le caractère est connu pour dangereux, sont généralement exclus de ce privilège.

Dans toute l'étendue des Etats-Unis il y a des voitures publiques pour le transport des marchandes & des habitans ; le prix varie suivant la bonté ou la difficulté des chemins ; il est ordinairement pour chaque voyageur de trois *pence* sterling par mille & d'un *peny* par livre de bagage. Les particuliers voyagent pour la plupart d'une ville à l'autre avec leurs propres chevaux & voitures, mais plus communément à cheval, suivis de même par leurs domestiques. Ces voyages sont très-fréquens, & les communications sont très-grandes d'un état à un autre. Dans les belles routes l'on fait jusqu'à soixante milles par jour ou environ 20 lieues de France. Il y a partout des chemins de communication ; aucune barrière, aucune porte aux villes : les chemins publics sont entretenus avec soin par chaque ville ou bourg, cependant ils sont très-mauvais dans certains endroits par rapport aux montagnes.

Comme le goût des spectacles ne s'est point encore introduit en Amérique, les récréations des habitans sont les cafés, les promenades, les assemblées & les danses. L'union conjugale est en Amérique un sujet d'édification pour les Européens ; les femmes sont presque toujours accompagnées de leurs maris & admises dans toutes leurs parties.

Les heures du repas diffèrent peu des nôtres, on déjeûne à huit, on dîne à deux & l'on soupe à dix heures.

Quoique le congrès ait fixé sa résidence actuelle à Annapolis, capitale du Maryland, Philadelphie est toujours la plus intéressante ville des Etats-Unis, par sa situation, sa température & la douce harmonie de ses habitans. Si elle est privée du sénat américain, elle en est dédommée en quelque sorte par la diminution du prix des denrées que l'affluence des étrangers & la résidence des ministres avoient fait beaucoup trop augmenter: d'ailleurs une ville de commerce ne sauroit être une ville de cour.

Lorsque nous avons fait dans le cours de cet ouvrage l'énumération du nombre d'habitans de chaque république, nous n'avons suivi que des calculs généraux; mais nous nous réservons d'en donner un état plus exact en même tems que les distances réciproques des treize capitales.

ETATS.	HABITANS	CAPITALES.	DISTANCES du Sud au
En Géorgie.	25,000.	de Savannah.	Nord.
Sud-Caroline.	170,000.	à Charleston.	255 milles.
Nord-Caroline.	200,000.	Edenton.	370.
Virginie.	400,000.	Williamsbourg.	91.
Maryland.	220,000.	Annapolis près Baltimore.	192.
Délaware.	35,000.	New-Castle.	24.
Pennsylvanie.	320,000.	Philadelphie.	30.
Nouvelle-Jersey.	120,000.	Princeton.	42.
Nouvelle-York.	200,000.	New-York.	55.
Connecticut.	200,000.	New-Haven.	88.
Rhode-Island.	50,400.	Providence.	132.
Massachusetts.	350,000.	Boston.	45.
Nouvelle-Hampshire.	82,200.	Portsmouth.	60.
2,382,500 habitans.		Ensemble 1454 milles.	



CHAPITRE. XXIII.

Pour servir de suite au Ch. VIII. 2^e. partie.

EXPORTATIONS propres pour l'Amérique Septentrionale.

*Causes des
mauvaises
spécula-
tions avec
l'Améri-
que.*

LE calme que la paix va répandre sur les deux hémisphères ne peut que contribuer à affermir les liens que les puissances de l'Europe se sont empressées de former avec les Etats-Unis. Nous ne devons regarder les traités de commerce que l'on vient de conclure, que comme des articles préliminaires, des traités préparatoires à ceux que l'on formera par la suite, parce qu'il étoit impossible, dans la confusion des objets divers qui occupoient les parties contractantes, de stipuler avec clarté tous les points essentiels. On ignoroit encore quels élémens l'on devoit suivre; on ne pouvoit avoir encore cette certitude que donne l'expérience, pour autoriser des expéditions considérables; aussi avons nous vu que la plupart se sont croisées mutuellement, que tous les articles sont tombés au dessous de leur valeur: j'en donnerai un exemple. Les marchandises Angloises de différentes sortes étoient en 1732 à bien meilleur marché à New-York qu'à Londres. Je suis même informé par des lettres particulières de Philadelphie, que les marchandises d'Europe y sont actuellement à

plus de 25 p^o au dessous des prix de fabrique. D'où vient cette baisse énorme, si ce n'est de la trop grande abondance de ces mêmes articles? Si les négocians qui se sont empressés d'y faire des expéditions, avoient plus considéré les loix de la prudence que celles d'une ambition démesurée, ils ne seroient pas maintenant dans le cas de regretter le zèle qu'ils ont prétendu manifester pour la bonne cause, zèle qui dans la plupart n'étoit que le masque de leur intérêt particulier. Les négocians bien intentionnés, & peu récompensés, ne doivent cependant pas renoncer au commerce de l'Amérique; la suite les dédommagera probablement de ces essais malheureux. Il importe pour cela de connoître les besoins de l'Amérique & ceux des Européens, les articles que l'on peut fournir & ceux qu'il convient de tirer; il faut considérer quelles nations peuvent fournir à meilleur compte. C'est d'après un tel examen qu'un négociant prudent doit travailler avec l'Amérique.

*Moyens de
réduire
ces pertes.*

Après avoir soigneusement détaillé les différentes productions des Treize-Etats-Unis; il est à propos de dire quelles marchandises de l'Europe il convient le plus d'y envoyer, pour se procurer des retours avantageux. Ces articles consistent principalement en

Toute sorte d'ouvrages travaillés en fer, acier, cuivre, étain, plomb & bronze.

*Marchan-
dises pro-
pres au
commerce
de l'Amé-
rique.*

Clincailleries d'Angleterre, de France & d'Allemagne; articles très-recherchés, surtout les premiers, par rapport à la beauté de la main d'œuvre.

Soie à coudre de différentes couleurs & qualités.

Toute sorte de draperies, comme drap, demi-drap, flanelle, baye &c. Les couleurs les plus recherchées dans les draps sont le bleu, le gris & le rouge.

Harnois de toute espèce.

Bonneterie; sous cette dénomination, je comprends les bas & gands de soie; peu de noirs. Chapeaux de toute qualité.

Galons d'or & d'argent à lame & sans lame, boutons d'or & d'argent brodés & non brodés. Ces articles de luxe sont des échanges précieux pour ceux des Nord-Américains qui trafiquent avec les colonies espagnoles.

Etoffes de soie pour femmes: on ne sauroit apporter trop de soin pour le choix des dessins & des qualités.

Toiles blanches de toute sorte, surtout de belles toiles d'Hollande; rouleaux de tapisserie en toile & en papier.

Toute espèce de marquetterie.

Poterie; les services de terre blanche d'Angleterre, si bien imités en Hollande, y sont d'un prompt débit.

Meules à aiguiser, de toutes grandeurs.

Bijouterie.

Verreries, carreaux de vitres, glaces de miroirs.

Outils de ferrurier & de charpentier.

Ilôts pour la pêche, hameçons &c.

Toute sortes d'ustensiles propres à la chasse, poudre & plomb &c.

Rubans de soie & de fil, padoux, chevrières &c.

Semences de jardin, oignons de fleurs.

Fromage, faumure, biere forte.
Pipes, tabac préparé, vin & drogueries médi-
cinales.

Gommes, Opium.	Pierre calaminaire préparée.	<i>Articles</i>
— Camphre.	Crème de tartre.	<i>princi-</i>
— Myrrhe	Cannelle.	<i>paux pour</i>
— Arabique.	Quinquina.	<i>la médecine</i>
— Affa foetida.	Alun.	<i>etc</i>
— Ammoniac.	Tartre émétique.	
— Gayac.	Nitre d'Antimoine.	
Racine de Jalap.	Antimoine cru.	
— Gentiane.	Huile de vitriol.	
— Hipecacuana.	— de canelle.	
Sel de Glauber.	Beaume de Capahu.	
— Epsom.	— de Tolu.	
— Saturne.	Elixir de nitre anodin.	
— Ammoniac cru	— de nitre doux.	
— de Nitre.	Baies ou grains de genevre.	
Vif-argent.	Cantharides.	
Aloës succotrin.	Musc.	
Vitriol romain ou bleu.	Fleur de soufre.	
Feuilles de féné.	— de Benjoin.	
Magnésie blanche.	Calomel ou panacée mercuri-	
Manne.	elle.	
Suc de réglisse.		

» L'empire de l'habitude est trop grand chez
tous les peuples pour ne pas entretenir chez les
Américains même le goût qu'ils ont eu pour les mar-
chandises de manufactures angloises. C'est en vain
qu'on opposera les motifs de la désunion des deux
empires, c'est en vain que les ravages de la guer-

re rappelleront longtems encore aux Américains ces scènes de dévastations & de cruautés. La paix va répandre ses pavots bienfaisans sur les deux hémisphères, & le sentiment qui l'accompagne sera pour les cœurs ulcérés un baume salutaire qui fermera toutes les plaies. On est généralement d'opinion que le commerce entre l'Angleterre & les Etats-Unis va devenir considérable; avant de juger si cette opinion est fondée, examinons quels sont les objets principaux de ce commerce. La comparaison des diverses marchandises de fabrique européenne va être la base de notre examen.

*Examen
de la qua-
lité diffé-
rente de
ces expor-
tations.*

Draps.

A l'égard des draps, ceux que l'on nomme Abbeville, Louvier, Sedan seront toujours pour la France des qualités à opposer aux plus belles de l'Angleterre. Si les qualités sont égales, le lustre de ceux de France est plus beau. Avouons cependant que dans les draps mélangés, ceux d'Angleterre l'emportent sur ceux de France.

Avant la guerre la consommation de l'Amérique étoit principalement en drap de 12 schelings la verge (1). Les draps fins y valoient 13 à 14 sch. Mais l'empire de la mode qui fait varier le commerce & dirige la plupart des hommes, conservera toujours à la France cette prépondérance qu'aucune nation de l'univers ne peut lui disputer. Combien à plus forte raison y prétendrait-elle, si elle réduisoit les droits qu'elle met sur les laines qui y sont environ 15 pour cent plus chères

(1) Ou 17 liv. 16 sous 4 den. tournois l'aune de France.

qu'en Angleterre. Les manufactures de laine en France exigent une réforme & des soins dignes d'un ministère aussi éclairé qu'il l'est. Les fabricans en France n'ignorent pas que les étoffes de laines légères d'Angleterre, telles que les camelots, les callemandes, les ras de Châlons, tamis ou étamines &c. pour la doublure des habits sont préférés en France & dans les Pays-Bas Autrichiens, malgré les droits énormes qui en augmentent le prix. Ces articles sont trop essentiels pour ne pas chercher les moyens d'y remédier en les perfectionnant.

Les fabriques de draps, jadis si florissantes en Hollande, notamment à Leyde & à Utrecht, ne sont déchues de leur ancienne splendeur que par l'introduction trop rapide des draps d'Angleterre, & surtout par la cherté de la main d'œuvre. On a de la peine à concevoir comment les Hollandois ont perdu cet avantage, eux qui achetoient autrefois leurs laines de l'Angleterre & faisoient presque seuls le commerce de draps dans l'Europe. Ces achats étoient si considérables que sous Edouard III, ils alloient jusqu'à 23,000,000 liv. sterl. Alors les Anglois ne savoient pas travailler leurs laines: mais trop actifs pour fermer longtemps les yeux sur les avantages de ce commerce, ils se sont industriés, ils ont essayé, & leurs essais ont amené des progrès. C'est surtout après avoir prohibé ces exportations que l'on vit s'élever dans toute l'Angleterre une foule de manufactures pour les draps de toute espèce: à l'égard des draps fins, ils les fabriquoient avec les laines d'Espagne.

Dans les états septentrionaux de l'Amérique, le prix commun de la bonne laine est à 1 sch. Les grands articles de consommation en laine dans les états méridionaux sont principalement pour les esclaves; on y envoie des cotons de Kendall faits dans le Westmoreland, de 12 jusqu'à 16 den. sterl. par verge; des flanelles du pays de Galles, depuis 16 jusqu'à 20 den.; des plaindings d'Ecosse, forte de serge ou d'étamine qui sert aux Ecossois de manteau, à environ 6 ou 7 den. la verge; des bas de la même étoffe, depuis 8 jusqu'à 10 sch. la douzaine. Pour les planteurs, des buffles de l'Yorkshire, verge large de 3 de 4 à 5 sch.; des frises dito de 4 à 6 sch. & des draps étroits de 4 à 5 sch. La France & la Hollande peuvent imiter avec succès ces articles, & prétendre de même à une certaine consommation.

Contellerie, manufactures de fer & d'acier de toute espèce. Les Anglois ne se servent ordinairement que du fer Suédois pour leurs manufactures en de genre, parce qu'il est plus dur & d'une meilleure qualité que d'autre. L'Amérique a toujours préféré les cloux de Glasgow pour cette raison, quoiqu'ils soient environ 15 p^s plus chers que ceux de Bristol. Afin de donner aux autres puissances des notions claires sur ce commerce, & un objet de comparaison pour examiner les moyens de participer à ce commerce avec l'Amérique, entrons dans quelques détails. Le coût d'un tonneau de fer est en Angleterre de 10 liv. sterl. les droits à 10 sch. la charge, le fret, la main d'œuvre depuis 11 jusqu'à 45 livres; en sorte que la valeur totale d'un tonneau de fer étranger, quand il est travaillé en Angleterre, est, suivant l'espèce

de travail, depuis 21 liv. jusqu'à 56 liv. sterl. à peu - près dans les proportions suivantes.

Verges.	20 Livres.
Cercles.	21.
Verroux.	25.
Ancrès.	30.
Cloux.	31.
Houes, Effieux. . . .	49.
Enclumes.	41.
Acier depuis 26 jusqu'à 56.	

L'exportation en ce genre étoit avant la guerre de 15 à 20,000 tonneaux; ainsi on peut en estimer le prix moyen à 28 liv. par tonneau; puisque le plus bas prix est de 11 liv. & le plus haut de 45; ce qui produisoit annuellement à l'Angleterre un profit de 484,000 liv. Nations rivales de l'Angleterre en industrie, profitez du moment; imitez sa perfection dans la main d'œuvre & cherchez à balancer avec elle un commerce aussi lucratif. Aussi longtems que cette puissance conservera les impôts énormes qu'elle met sur le fer, vous êtes assurées d'obtenir au moins la concurrence; & comme l'impôt tue l'impôt, ce droit nuira toujours à cette partie lucrative de son commerce & finira par Péraiser.

On sait qu'en Angleterre le droit sur les fers étrangers étoit en 1781 de 34 sch. 4 den. par tonneau, & qu'il n'est en Irlande que de 10 sch. Comme ce royaume peut actuellement, sans violer le traité, envoyer du fer dans les états de l'Amérique septentrionale qui ne sont plus colonies anglaises; que les Irlandois jouissent en Amé-

rique de la plus grande considération, l'Angleterre paroît ne devoir craindre de plus grande concurrence dans ce commerce que de leur part. Cependant la Russie, l'Allemagne & les autres pays qui ont du fer sans droit, ne peuvent manquer d'obtenir certaine préférence par rapport à la modicité du prix, surtout depuis qu'on a élevé des moulins pour fendre & à rouleaux.

De leur côté, les Américains, attentifs à saisir tout ce qui peut augmenter leur commerce & leur prospérité, ne négligeront sûrement pas les fabriques de fer; déjà leurs essais sont heureux, les effieux y sont meilleurs que dans aucun endroit; ils y emploient le plus beau fer qui sert aux Anglois à faire des ouvrages plus délicats, mais ils sont une fois plus chers.

*Porcelaine
& poterie.*

Quoique les essais que l'on a faits à Philadelphie pour y établir des manufactures de poteries, n'aient pas eu de succès, ils annoncent un principe d'industrie qui conduira probablement à des essais plus heureux; c'est assez qu'ils aient essayé pour penser qu'ils réussiront. Le seul inconvénient que les Américains éprouveront, c'est qu'on assure qu'ils n'ont pas chez eux une quantité assez considérable de *flint*, objet indispensable pour la manufacture de la bonne porcelaine. A ce défaut la Hollande peut leur fournir à meilleur marché qu'aucune puissance, la porcelaine des Indes orientales qui porte le nom de Chine; & à peu-près dans les mêmes prix, la poterie blanche que l'on fabrique à Leyde, à l'imitation de celle d'Angleterre.

Verreries.

Lorsque les manufactures de verreries de Philadelphie auront reçu les encouragemens dont elles sont susceptibles, les Américains pourront, à quel-

ques articles près, se passer des secours de l'Europe. En attendant, la Hollande peut jouir de l'avantage de leur fournir à bon compte les miroirs ordinaires. Quant aux belles glaces, la France aura toujours la préférence, depuis surtout que la chymie a dirigé ses travaux. Le verre pour les fenêtres, qui faisoit autrefois un objet si important pour le commerce de l'Angleterre, se fabrique avec succès par des Allemands à New-Jersey, & si l'on parvient à découvrir en Amérique la terre propre à faire les pots dont on se sert dans les manufactures de verres, si le flint s'y trouve en plus grande quantité, ce commerce sera entièrement perdu pour l'Europe.

On a de la peine à concevoir l'assertion de *Bas*. milord Scheffield qui prétend qu'il n'y a pas en Amérique assez de laine pour faire une paire de bas à chacun de ses habitans. Un territoire immense, des campagnes fertiles, des prairies couvertes de troupeaux prouvent évidemment le contraire. Le lord Scheffield veut peut-être dire que les fabriques de bas ne sont pas assez multipliées pour suffire aux besoins des habitans; cela paroîtroit au moins plus probable. La plus grande consommation en ce genre est en bas de laine, de fil & de coton; ceux de soie n'y sont pas d'un grand débit, ce luxe n'y est encore que dans son enfance.

Quand l'Amérique aura assez de fonds pour pou- *Souliers*. voir tanner le cuir, & le laisser comme en France & en Angleterre trois ans dans la fosse, les Américains pourront se procurer chez eux des souliers aussi bons que les meilleurs d'Europe. On est

d'opinion en Angleterre que pour avoir une paire de souliers excellens, il faudroit unir une empeigne de cuir anglois avec une semelle de cuir américain.....

Chapeaux. La cherté de la main d'œuvre nuit aux fabriques de chapeaux de l'Amérique. Si c'est là le seul obstacle, il ne peut être de longue durée. L'augmentation rapide de la population d'un côté; le grand nombre d'émigrans de l'autre, préparent à l'Amérique les secours les plus grands & les succès les plus considérables.

Étoiles, panne & draps de coton. L'Angleterre est depuis longtems en possession de ce commerce, & n'a guère eu en ce genre d'autre concurrence qu'avec Rouen, qui depuis quelques années a considérablement perfectionné ses fabriques de coton. Mais on donne la préférence à celles de Manchester. Les laines y sont à 20 p^c meilleur marché qu'à Rouen, mais à Rouen la main d'œuvre & le coton y sont à meilleur compte, il ne manque à cette ville qu'une consommation plus suivie & plus considérable pour la mettre dans le cas de balancer les fabriques de Manchester, tant en Allemagne, en Hollande & dans les Pays-Bas qu'en Amérique.

Merceries & modes. Les beaux rubans de fil & le beau fil qui viennent de la Hollande & de la Flandre sont les meilleurs que l'on connoisse. Amsterdam en est l'entrepôt général. La France peut fournir aussi ces articles, surtout ce que l'on nomme rubans de laine, jarretières, gros fils & soie à coudre. Quoique l'Angleterre prétende que les rubans qu'elle fabrique sont plus beaux que ceux de France, parce qu'elle n'emploie que de la soie de Turquie,

du Bengale & de la Chine, la France aura toujours une prépondérance marquée dans ce genre. Elle la conservera par la variété que les ouvriers mettent dans leurs deslins & par le ton que ce royaume donne à tous ceux qui l'environnent. Si les gazes d'Angleterre sont plus belles que celles de France, les taffetas, les satins & généralement toute espece d'étoffes de soie sont plus beaux, mieux fabriqués, & à meilleur marché en France qu'en Angleterre.

Les épingles, les aiguilles & plusieurs merceries en ce genre sont beaucoup mieux finies en Angleterre qu'ailleurs, même à égalité de prix.

Le traité de commerce que la Suede vient de conclure avec les Etats-Unis paroît lui assurer la préférence dans le commerce du fer & du cuivre brut. La cherté de la main d'œuvre en Amérique fera quelque tems un obstacle aux progrès de ce commerce; mais il ne peut être de longue durée. Les Américains emploient en batteries de cuisine & autres articles l'étain en feuille, & le plomb en saumon & en feuille qu'ils tirent d'Europe. Mais ces objets d'importation dans l'Amérique septentrionale se reduiront à peu de chose, lorsque par la suite les Américains pourront faire exploiter avec vigueur les riches mines qu'ils ont dans leur territoire tant en plomb qu'en cuivre & en fer. Il y a surtout des mines de plomb dans la Virginie sur l'Ohio & sur le Mississipi qui sont si riches, qu'elles paroissent près de la surface & promettent les plus heureux succès.

Si l'on excepte les grandes villes, la plus grande partie des maisons en Amérique sont construi-

*Assistées
d'étain,
plomb en
saumon &
en feuille.
cuivre en
feuille &
travaillé
en ustens-
cles de
cuisine &
autres.*

*Couleurs
pour pein-
dre.*

tes en bois, & nécessite comme en Hollande le besoin de les peindre. L'huile de lin qui sert à marier les couleurs, se tire comme l'on fait du rebut de la graine de lin qu'on met de côté lorsqu'on nettoie cette graine pour l'exportation; ainsi cet article réuni au blanc, ou à la craie, & au blanc de plomb qui forment au moins les trois quarts de toute espèce de peinture, offrent au commerce des motifs pour la spéculation. C'est aux pays qui peuvent les fournir à meilleur compte à se procurer la préférence chez les Américains.

*Cordages
& chan-
delles de
vaisseau.*

Aucune nation d'Europe ne peut fournir aux Américains des cordages meilleurs que ceux qu'ils font chez eux. Les Hollandois en fabriquent comme les Russes d'une qualité aussi bonne, mais ils la gardent pour leur propre usage, & n'exportent que les cordages qu'ils font du chanvre le plus médiocre & de vieux cables. Quant aux chandelles de vaisseau, la Hollande peut le disputer à l'Angleterre, soit pour les assortimens convenables, soit pour la qualité, & à cet égard les Américains s'en pourvoient chez ceux qui leur feront les meilleures conditions.

Toiles.

Les Américains préféreront toujours pour leur usage les toiles de Gand & de Courtrai, parce qu'elles réunissent la beauté à la solidité. La toile appelée belle Hollande, n'aura guère la préférence que lors qu'elle sera moins chère que les premières, mais la Hollande étant à peu-près l'entrepôt général des belles toiles, elle conservera toujours l'avantage de l'exportation. Les Anglois envoient ci-devant beaucoup de toiles d'Osnabrugh; les assortimens s'en faisoient à Brême d'où

d'où les négocians de Glasgow les exportoient. Le *Beeding-roll* étoit la toile qui servoit dans la Virginie, le Maryland & la Caroline à faire des pantalons pour les negres, des sacs &c. En 1772 on exporta pour l'Amérique, de la Russie en Angleterre, 15000 pieces de toiles pour draps. Quant aux toiles à voile, il est apparent que la Russie restera en possession de ce commerce, à moins que les fabriques qui sont à Philadelphie, n'augmentent & ne prospèrent.

Le papier commun pour les gazettes se fabrique *Papier* en Amérique à meilleur marché que partout ailleurs; à l'égard du papier à écrire, les fabriques de Hollande sont trop considérables & trop perfectionnées pour ne pas jouir de la préférence. Celles d'Angleterre sont très-belles, mais le prix en est trop haut. Celles de France sont bien à aussi bon marché que celles de Hollande, mais celles-ci l'emporteront toujours sur les autres par rapport à la blancheur & à la finesse.

La France peut fournir à l'Amérique des den-*Dentelles* telles de fil & de soie tant blanches que noires à aussi bon compte que la Flandre; celles de Marseille ont surtout beaucoup du débit en Amérique. A l'égard des dentelles fines de Bruxelles & de Flandre, elles n'y sont point encore devenues nécessaires, au luxe; on en consomme très-peu. Il se fait en Amérique une si grande consommation de dentelles noires, de cravates noires, & de mouchoirs de soie de toute espece, qu'elle égale à peu de chose près celle de toute autre article en soie.

Le sel en Angleterre est plus beau & à meilleur *Sel* marché qu'en France; les Américains paroissent

II. Part.

Q

préférer le sel anglois pour saler le bœuf, celui des Indes occidentales pour saler le laiti & le beurre, & préfèrent à tous égards celui de Lisbonne & de St. Ubes pour saler le poisson.

*Marchan-
dises des
Indes
orienta-
les.*

Jusqu'à ce que les Américains se soient procuré les moyens d'établir eux-mêmes un commerce direct avec les Grandes Indes ils devront nécessairement s'approvisionner en ce genre chez les nations d'Europe qui se sont emparées de ce commerce. Les compagnies de Hollande & d'Angleterre sont jusqu'à présent celles qui fournissent ces denrées à toute l'Europe; la France n'a pas encore pu parvenir à soutenir la concurrence, elle paroit cependant s'occuper sérieusement des moyens d'y parvenir; les Américains trouveront plus d'avantage pour le moment à profiter des ventes des compagnies hollandoises & angloises; c'est par elles qu'ils se procureront le salpêtre des Indes orientales le meilleur que l'on connoisse. Quant au thé & autres marchandises dont ils peuvent avoir besoin, toute indication quelconque seroit ici un hors-d'œuvre, & ce sera toujours le cas quand il s'agira de parler d'un commerce exclusif.

*L'empire
de la mode
assure à la
France un
commerce
toujours
actif chez
l'étranger.*

La raison de l'intérêt, la raison du bas prix, peuvent porter atteinte aux progrès de la mode; mais comme il n'est aucun pays qui puisse mieux que la France faire adopter ses modes & établir des bas prix, les François jouiront toujours d'une consommation assurée chez les Américains. On sait par exemple qu'en Italie, dans certaines contrées, il est des articles de soie manufacturés sur le lieu même à bien meilleur compte que les articles de France, mais les grands qui donnent le ton, les bourgeois qui veulent les imiter,

ramèneront toujours en France une consommation sûre. L'on vante actuellement la simplicité du costume chez les Américains: dans peu l'on verra arriver à pas rapides le luxe & le raffinement, suites inséparables de la prospérité du commerce.

Par les dénominations générales que nous avons données au commencement de ce chapitre sur les exportations à faire en Amérique, nous entendons des assortimens que la mode & le goût doivent prescrire: mais il est prudent d'éviter la concurrence pour des articles que l'on sauroit y être trop abondans pour donner du bénéfice. Dans ce cas, comme dans la manière de recevoir ses retours, le négociant instruit n'a pas besoin d'éclaircissimens, ni de conseils, & nous terminerons ce chapitre par prévenir qu'après avoir considéré les habitans des Treize-Etats-Unis comme des hommes également versés dans le commerce & dans la politique, ce seroit entendre peu ses intérêts que de leur envoyer des marchandises hors de mode, ou de mauvaise qualité. Leurs rapports avec la France sont trop étendus, pour ignorer ce que l'on désigne par le beau & bon; ils savent même jusqu'aux prix de fabrique. Cette dernière connoissance n'est sûrement pas à l'avantage du commissionnaire; mais l'unique *summ* est de tous les peuples, & de tous les pays.

*Ce que la
prudence
doit sug-
gerer dans
les spécu-
lations
pour l'A.
mérique.*





CHAPITRE XXIV.

Précis du mémoire des Etats-Unis.

DANS le IV^e chap. de la II^e part. de cet ouvrage, nous avons promis de donner un précis du mémoire que S. E. M. J. Adams présenta à Leurs Hautes-Puissances, sur une alliance avec les Etats-Unis de l'Amérique. Cette pièce est un chef-d'œuvre. Il y regne ce ton simple convenable à un état naissant, cette fermeté républicaine incapable de fléchir sous les obstacles qu'on pourroit opposer à son indépendance. La nécessité de cette alliance y est démontrée par l'histoire, la politique & les avantages réciproques de commerce. Il étoit difficile, nous dirons même impossible; que ce mémoire ne fit la plus grande sensation sur les esprits, & ne les préparât à reconnoître cette indépendance & à former un traité d'alliance & de commerce.

Après avoir justifié la conduite des colonies unies par les provocations & le despotisme de la mère-patrie, la nécessité de soutenir courageusement leur indépendance, de la rendre solide & permanente par une sage administration, le ministre américain justifie ainsi la sage politique des colonies envers la nation hollandoise.

„ Quand le congrès, suivant les notions de la saine politique, imagina d'envoyer des personnes chargées de négocier des alliances en Europe, ce

ne fut point par un oubli dédaigneux, qu'il n'envoya pas en même tems un ministre à Vos Hautes Puissances : mais connoissant la nature des liaisons politiques entre la Grande-Bretagne & cette république, ainsi que le système de paix & de neutralité, qu'elle avoit cherché depuis si longtems ; il jugea qu'il ne convenoit pas de tenter alors à la brouiller avec ces alliés, à fomentér la discorde dans la nation où à la jeter dans l'embarras. Mais depuis que l'administration britannique, uniforme & constante dans ses plans d'iniquité, méprisant ses alliés comme elle avoit méprisé ses concitoyens établis dans les colonies, se jouant de la foi des traités, comme elle s'étoit jouée des chartres royales, violant les droits des nations, comme elle avoit violé les loix fondamentales des colonies & les droits inhérens des sujets britanniques, a supprimé arbitrairement tous les traités entre la couronne & cette république, déclaré la guerre & commencé les hostilités, après avoir laissé longtems auparavant percer les desseins qu'elle avoit adoptés : tous ces motifs qui ont retenu le congrès, n'existent donc plus ; & l'occasion s'offre de proposer des liaisons telles que les Etats-Unis de l'Amérique ont droit d'en former, telles qu'elles puissent se concilier avec celles qu'ils ont déjà formées avec la France & l'Espagne, liaisons qu'ils sont tenus par tous les motifs du devoir, de l'intérêt & de l'inclination d'observer comme inviolables & sacrées, liaisons enfin qui ne soient pas contraires à tous les autres traités qu'ils sont dans l'intention de proposer à d'autres souverains."

„ S'il y eut jamais une alliance naturelle entre les nations, c'est celle qui pourroit être formée entre les deux républiques.”

*Année
1786
ingénieur
& fils.*

„ Les premiers colons qui jetèrent les fondemens des quatre Etats septentrionaux, trouvèrent dans cette république un asile contre la persécution religieuse. En ouvrant nos annales nous apprenons qu'ils restèrent ici depuis l'année 1608 jusqu'en 1620, ainsi pendant les douze années antérieures à leur émigration. Ils ont entretenu constamment & transmis avec joie à la postérité le souvenir de la protection & de l'hospitalité & particulièrement de cette liberté religieuse qu'ils avoient trouvées ici, après avoir cherché vainement tous ces avantages en Angleterre.”

„ Les premiers habitans des deux autres Etats, la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey, étoient sortis directement de ce pays; & leurs descendans conservent encore la religion, le langage, les coutumes, les mœurs & le caractère de cette nation. L'Amérique en général, avant qu'elle eût formé des liaisons avec la maison de Bourbon, a toujours considéré cette nation comme sa première amie en Europe. Les principaux traits de son histoire, les grands hommes qu'elle a produits, soit dans les différens arts de la paix, soit dans les opérations militaires par mer & par terre, ont été regardés comme des modèles & des objets particuliers d'étude, d'admiration dans chacun des Etats de l'Amérique.”

*Année
entre les
Améri-
cains &
les Hol-
landois.*

„ La conformité de religion, quoiqu'elle ne soit plus considérée actuellement comme aussi essentielle à des alliances qu'elle l'étoit autrefois, ne laisse pas de passer pour une circonstance heureu-

te. On peut donc assurer, sans s'écarter de la vérité, qu'il n'y a pas de nations qui aient plus de ressemblance pour la religion, les dogmes & la discipline ecclésiastique, que ces deux républiques. D'après cette considération, autant qu'elle peut ajouter du poids à la chose, l'alliance serait parfaitement naturelle entre les deux états."

„ La ressemblance des formes de gouvernement est encore ordinairement regardée comme un autre circonstance qui rend les alliances naturelles. Quoique les constitutions des deux républiques ne soient pas exactement les mêmes, on n'a pas laissé de remarquer beaucoup d'analogie entre elles; il y en a du moins assez pour faciliter les liaisons réciproques."

„ Quant aux usages généraux, quant à la liberté des sentimens sur les articles importans relatifs aux examens des cultes, au droit du jugement particulier, à la liberté de conscience, avantages si précieux à maintenir & si doux à dispenser au genre-humain, avantages actuellement plus exposés dans la Grande-Bretagne par l'esprit d'intolérance qui ne cesse d'y fermenter, que dans aucun autre pays, quelle ressemblance est plus frappante que celle qui subsiste entre les deux nations?"

„ L'origine des deux républiques a tant de ressemblance que l'histoire de l'une paraît n'être que la copie de l'autre: Il n'est pas dans les Provinces Unies de citoyen éclairé qui ne soit obligé d'avouer la justice & la nécessité de la révolution Américaine, s'il ne veut condamner ce qu'il y a de plus brillant dans les actions de ses immortels ancêtres: actions revêtues du suffrage & de

l'applaudissement du genre humain & justifiées par les décrets irrévocables du ciel."

Énumération des avantages réciproques.

„Il est un autre circonstance qui, dans ce siècle, a plus d'influence encore que toutes les autres pour la formation des amitiés nationales. Je veux parler du grand & puissant intérêt du commerce. Vos Hautes Puissances en connaissent le système général & les progrès continus dans toutes les parties du globe, d'une manière trop supérieure, pour qu'il me fût possible de leur développer à cet égard des choses qui leur seroient inconnues. Il n'est, cependant, pas hors de propos de faire observer que la position centrale de ce pays, la vaste étendue de sa navigation, l'importance de ses établissemens dans les Indes orientales & occidentales, l'intelligence supérieure de ses marchands, le grand nombre de ses capitalistes & la richesse de ses fonds ont inspiré à l'Amérique un penchant particulier pour se lier avec elle. D'un autre côté, l'abondance & la variété des productions de l'Amérique; les matières premières qu'elle offre pour les manufactures, pour la navigation & pour le commerce; la grandeur de ses demandes & des consommations des marchandises Européennes, de celles de la Baltique & des Indes-orientales & la situation des établissemens Hollandois dans les Indes-occidentales; toutes ces considérations lèvent tous les doutes qu'on pourrait avoir sur les avantages que cette république retirerait d'une alliance avec les États-Unis. Les Anglois sont tellement convaincus de cette vérité, qu'ils ont toujours regardé cette nation comme leur rivale pour le commerce de

PAmérique: c'est cette opinion qui leur inspira l'idée de rendre & de maintenir ce terrible acte de navigation, également funeste au commerce & à la puissance maritime de ce pays, ainsi qu'au commerce & aux droits des colonies. L'occasion s'offre actuellement pour les deux états de briser pour toujours ces entraves odieuses. Si quelque considération eût pu jamais empêcher les Anglois d'éclater en guerre avec vos hautes puissances, c'eût été la crainte d'une alliance entre les deux républiques: il est aisé de prévoir que rien n'est plus capable de les obliger à faire la paix qu'une alliance semblable, dès qu'elle sera complètement formée. Il seroit inutile d'indiquer en particulier, les avantages infinis que retireroient les établissemens de la république dans les Indes-occidentales d'un commerce ouvert, encouragé & protégé avec le continent de l'Amérique. Il est également inutile d'indiquer en particulier les immenses avantages que retireroit la compagnie des Indes-orientales en envoyant directement ses denrées dans les marchés de l'Amérique: quelle extension on peut donner au commerce même de la Baltique par la liberté de la navigation avec l'Amérique qui a toujours fait de si grandes demandes & qui en fera de bien plus grandes encore des chanvres, des cordages, des toiles à voile & des autres articles de ce commerce: quels avantages la navigation nationale retirera de la construction & de l'achat qu'elle y fera de vaisseaux: combien le nombre de leurs matelots pourroit s'augmenter: enfin, quels avantages les deux pays retireroient en ouvrant mutuellement leurs ports

aux vaisseaux de guerre & armateurs de l'un de l'autre."

„ Si, donc, la conformité de religion, de gouvernement, de mœurs primitives; si donc les intérêts de commerce les plus étendus & les plus durables peuvent former un motif & un attrait pour des liaisons politiques, le soussigné se flatte que dans tous ces points, l'union est si évidemment naturelle que jamais la providence n'a désigné, d'une manière si frappante, deux nations éloignées, à être unies l'une avec l'autre."

Ces considérations étoient, sans doute, bien capables de faire une impression avantageuse dans les esprits: mais comme l'intérêt doit aller avant tout, il étoit essentiel de tranquilliser sur ce point une nation aussi jalouse de son commerce que la Hollandaise: c'est pour atteindre ce but que le ministre fait l'énumération suivante des avantages réciproques de commerce.

„ Puisqu'il est évident & certain que d'un côté les Américains n'ont aucun penchant à rentrer sous la domination britannique, & que d'un autre côté, les puissances de l'Europe ne pourroient ni ne devoient y consentir avec sécurité, pourquoi laisser cette funeste source de querelle ouverte au hazard d'événemens qui plongeroient les nations de l'Europe dans de nouvelles scènes d'horreur & de sang; lorsque les puissances maritimes n'auroient qu'un pas décisif à faire pour la fermer; en faisant des traités avec une nation qui jouit depuis longtems de l'avantage d'être souveraine, & qui l'est de fait & de droit. Je crois pouvoir me flatter que l'exemple de vos

Hautes Puissances seroit imité par tous les états maritimes, particulièrement par ceux qui ont eu part à la rédaction du dernier code de marine. L'idée que l'indépendance de l'Amérique pourroit nuire au commerce de la Baltique, est une crainte frivole."

„ Cette objection est non-seulement destituée de fondement; on peut même assurer qu'il arriveroit précisément le contraire. Le fret, les assurances pour les voyages où il faut traverser l'Atlantique, sont si hauts; la main d'œuvre est si chère en Amérique, que le goudron, la poix, la térébenthine & les bois de construction navale ne pourroient jamais être transportés en Europe à des prix aussi modiques que peuvent le faire les pays à portée de naviguer dans la Baltique. Avant l'époque de la révolution, les Anglois ne soutenoient ce commerce qu'avec la plus grande difficulté, le parlement se vit même obligé d'assigner des primes énormes pour encourager la culture de cette branche d'industrie. Quant au chanvre, aux cordages, & aux toiles à voiles, bien des siècles s'écouleront probablement, avant que l'Amérique en recueille une quantité suffisante pour sa propre consommation. La raison est de la dernière évidence; c'est que ces articles peuvent être apportés, ou d'Amsterdam, ou même de Pétersbourg & d'Archangel à beaucoup meilleur marché qu'ils ne coûteroient dans le pays. L'Amérique sera, conséquemment, pendant des siècles, un marché des plus avantageux pour la plupart des marchandises qui viennent de la Baltique."

Quand même les esprits n'auroient pas été favorablement disposés, il est douteux qu'ils eussent pu résister à des assertions aussi prépondérantes: c'est au tems à en développer la justesse & les heureux effets.



CHAPITRE XXV.

*Considérations sur les traités en général,
& en particulier sur ceux entre les puis-
sances de l'Europe & les États-Unis.*

MINISTRES pacificateurs des querelles des rois, j'en appelle à vos consciences & non à celles de vos maîtres qui communément ne voient que par vous. Quand vous traitez ensemble de l'intérêt des peuples, leur intérêt est-il bien le vôtre, & mettez-vous votre gloire à augmenter leur félicité? Employez-vous bien sincèrement toute votre sagacité à prévenir les fausses interprétations, à n'employer que les termes les plus clairs pour exprimer vos réserves & vos conditions? Etes-vous bien sûrs quand vous conduisez la main des souverains pour signer ces alliances & ces traités, que vous ne compromettez point leur dignité, que vous ne travaillez que pour leur gloire & le bonheur de leurs sujets? Etes-vous bien persuadés, bien tranquilles à l'égard des moyens de prouver l'injustice du premier infraacteur? Pardonnez ces questions à un ami de l'humanité. Et pourquoi vous en offenseriez-vous, puisque vous n'êtes que des hommes & non des dieux qui seuls ne peuvent se tromper? Pourquoi le genre humain est-il depuis les premiers siècles du monde,

dupe & victime de l'erreur & de la mauvaise foi ?

Ne seroit-il donc pas possible de juger les procès des rois sans effusion de sang ? Les souverains qui promulguent des loix, érigent des tribunaux, constituent des juges pour les interpréter, les faire observer & terminer les querelles de leurs sujets, ne pourroient-ils donc pas convenir entr'eux de former un code particulier pour terminer leurs différens ? La cause des rois n'est-elle donc qu'une cause sanguinaire ; & ne sont-ils donc sur la terre que pour occasionner des guerres & verser le sang de leurs sujets ? Cette funeste soif de guerres ne peut-elle donc s'étancher que par un remède encore plus funeste ? Est-ce donc être père de son peuple, ami de l'humanité que de souffrir ces horreurs, égorger l'un & dégrader l'autre, & pourquoi ? Pour des causes souvent si simples qu'un particulier rougiroit de témoigner même du ressentiment. Ces milliers d'hommes dévoués ainsi à la mort, pesoient-ils donc trop sur la terre, & les créatures que le ciel fait naître doivent-elles être en grande partie détruites par ce fléau ? Souverains, ministres, si vous n'êtes que les dispensateurs des volontés des peuples, vous ne sauriez sans vous dégrader oublier vos devoirs. Vos droits ne viennent que de la volonté publique, & vous ne pouvez en abuser sans vous rendre indignes d'une confiance qu'on ne vous auroit pas donnée, si l'on vous en eût soupçonnés indignes.

Depuis que les nations forment entre elles des traités d'alliance, de commerce & d'amitié, elles paroissent n'avoir eu d'autre principe, d'autre but que d'assurer les droits, les propriétés d'un

chacun en contribuant à la gloire & à la prospérité de tous. Cependant l'expérience prouve le contraire. L'intérêt qui leur fait contracter ces engagemens, les leur fait rompre sans scrupule, sans égard au blâme que méritent les infractions de sermens aussi solennels. Qu'on consulte les traités & les manifestes des nations, partout on y verra des interprétations forcées, des explications insidieuses, des subterfuges, des tergiversations, des obliques. Les traités de paix ne sont dans l'esprit des souverains & de leurs ministres qu'une convention mutuelle d'interrompre des hostilités funestes aux deux partis, avec les dispositions de les recommencer aussitôt qu'on croira pouvoir le faire avec avantage. Et voilà comment la pauvre humanité est en proie à des vicissitudes éternelles! Faisons des vœux pour que les traités de paix ne se fassent plus avec de pareilles intentions. Osons espérer que les siècles étant plus éclairés, les sciences plus encouragées, les souverains mieux conseillés, plus libres de développer la bonté naturelle de leur cœur, plus à l'abri de la perfidie des courtisans, les intérêts de l'homme seront enfin mieux connus, plus respectés. Osons espérer qu'on trouvera enfin pour le repos de la terre, des moyens de concilier sans effusion de sang les intérêts, la gloire & les besoins mutuels des nations. D'après ce vœu & la confiance que les traités actuels seront purs & inaltérables, je bénis d'avance votre auguste nom, monarque intéressant, bon Louis XVI! Puissiez-vous pendant une longue suite d'années jouir du fruit de votre sagesse, n'avoir auprès de votre trône que

des ministres dignes de vous, dans votre empire que des sujets dans la prospérité.

Le premier traité que les Etats-Unis aient fait en Europe fut celui qu'ils signèrent avec la France le 6 février 1778. Il étoit naturel que leur première liaison fût avec la nation qui la première & la seule les ait aidé à consommer heureusement cette révolution. En voici les articles principaux.

I. Il y aura une paix ferme, inviolable, universelle, & une amitié sincère entre S. M. T. Ch. & les Etats-Unis.

II. Les parties n'accorderont aucune faveur particulière à d'autres nations en fait de commerce & de navigation, qui ne devienne aussitôt commune à l'autre partie.

III. Les François ne payeront chez les Etats-Unis d'autres ni plus grands droits & impôts de quelque nature qu'ils puissent être & quelque nom qu'ils puissent avoir, que ceux que les nations les plus favorisées font ou seront tenues de payer, & jouiront des mêmes privilèges & exemptions quelconques.

IV. Réciprocité en faveur des habitans & sujets des Etats-Unis.

V. Les Etats-Unis jouiront de l'exemption de l'imposition de 100 sous par tonneau, établie en France sur les navires étrangers; si ce n'est lorsque les navires des Etats-Unis chargeront des marchandises de France dans un port de France pour un autre port de la même nation, dans ce cas ils acquitteront ce droit aussi longtems que les nations les plus favorisées seront obligées de
l'ac-

l'acquiescer. Libre aux Etats-Unis d'établir chez eux un droit équivalent.

VI, VII. Les partis se prêteront en mer & dans les ports respectifs tous les secours possibles & naturels entre deux nations amies & alliées.

VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne interposera ses bons offices auprès des puissances barbaresques en faveur des Etats-Unis pour la sûreté, l'avantage & la commodité de la navigation & du commerce desdits Etats-Unis.

IX. Sous peine de confiscation aucune des parties ne pêchera dans l'étendue des mers de l'autre.

X. Les Etats-Unis ne troubleront jamais les François dans la jouissance & exercice du droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve, désigné dans les traités d'Utrecht & de Paris.

XI. Aucuns des sujets des Etats-Unis ne seront réputés Aubains en France, & les François auront la même faveur chez les Etats-Unis, sans qu'il soit dérogé aux loix promulguées en France contre les émigrations. Permis aux Etats-Unis de statuer sur cette matière telles loix qu'ils jugeront à propos.

XII. Les navires marchands des deux nations destinés pour des ports ennemis de l'une ou de l'autre seront tenus d'exhiber, soit en haute mer, soit dans les ports & havres, leurs passeports & certificats pour constater si leur chargement n'est pas de la qualité de ceux qui sont prohibés comme contrebande.

XIII. Défense aux navires surpris en contravention de rien détourner, briser ou jeter en mer, si le capitaine pris offre de délivrer au corsaire

II Part.

B

les marchandises de contrebande, le corsaire ne pourra empêcher ledit capitaine de continuer sa route avec ses autres marchandises qui seront réputées ne point être de contrebande. Mais si ces marchandises prohibées ne peuvent entrer sur le vaisseau capteur, ce dernier sera le maître de conduire ledit patron dans le plus prochain port, libre ensuite au capitaine de repartir avec son navire.

XIV. Mais au contraire, toutes marchandises quelconques chargées par les sujets respectifs sur des vaisseaux ennemis seront réputées de bonne prise, à l'exception des effets & marchandises mis à bord desdits navires avant la déclaration de guerre & même après, si au moment du chargement on a pu l'ignorer, & dans ces deux cas lesdites marchandises seront rendues aux propriétaires. Convenant entre les deux parties contractantes que passé le terme de deux mois depuis la déclaration de guerre, aucuns des sujets des deux nations, de quelque partie du monde qu'ils viennent, ne pourront prétexter en leur faveur cause d'ignorance.

XV. Défense à tout vaisseau de guerre ou armateur de molester aucun des vaisseaux de l'une & de l'autre nation sous peine aux capitaines des vaisseaux de guerre &c. d'être punis & d'en répondre en leurs personnes & biens & de réparer tous les dommages & intérêts.

XVI. Tous vaisseaux & marchandises quelconques enlevés des mains de quelques pirates en pleine mer seront amenés dans les ports de l'un des deux Etats & remis aux officiers de ces ports,

pour être ensuite rendus en entier aux propriétaires qui devront constater leur propriété,

XVII. Libre aux vaisseaux de guerre ou autres, des deux parties, de conduire ou bon leur semblera les prises qu'ils auront faites sur leurs ennemis, sans être obligés de payer aucuns droits soit aux amiraux ou à l'amirauté, sans qu'ils puissent être arrêtés ou suivis, ni que les officiers des lieux puissent prendre connoissance de la validité des prises, lesquelles pourront sortir & être conduites franchement & en toute liberté aux lieux portés par les commissions dont les capitaines desdits vaisseaux seront obligés de faire apparoir. Au contraire, il ne sera donné asile ni retraite dans leurs ports ou havres à ceux qui auront des prises sur les sujets des deux parties. Et s'ils sont forcés d'y entrer, par tempête ou périls de la mer, on les fera sortir le plutôt qu'il sera possible.

XVIII, XIX. On accordera tous les secours possibles & des sauf-conduits pour assurer le passage & le retour dans leur patrie à tous les vaisseaux des deux Etats qui auront échoué, fait naufrage ou souffert quelque autre dommage, & pourront suivant l'article XIX se réparer & fixer leur départ à leur volonté, moyennant qu'ils aient satisfait au paiement de ce qu'ils auront eu besoin.

XX. En cas de rupture entre les deux parties, il sera accordé six mois après la déclaration de guerre aux marchands dans les villes & cités qu'ils habitent pour rassembler & transporter leurs marchandises, & s'il en est enlevé quelque chose ou fait quelque injure durant ce terme, il leur

fera donné à cet égard pleine & entière satisfaction.

XXI. Défense respective de prendre mutuellement des lettres de marque de quelque puissance que ce soit pour courre sus à l'un ou à l'autre, à l'effet d'agir comme corsaire. En cas d'infraction, puni comme pirate.

XXII. Les deux nations conviennent de ne laisser armer aucun corsaire étranger dans leurs ports, d'y amener les prises qu'il aura faites sur l'un ou sur l'autre, d'y charger ni décharger aucunes marchandises ou effets, pas même d'y acheter d'autres vivres que ceux qui lui seront nécessaires pour se rendre dans le port le plus voisin de l'état ou du prince dont il tient sa commission.

XXIII. Excepté les militaires au service de l'un ou l'autre, aucunes personnes sur les navires respectifs des deux nations contractantes, ne seront ni pourront être enlevés ni troublés dans leur commerce, soit qu'ils aillent ou non dans les ports appartenans aux puissances ennemies des parties, bien entendu que la contrebande est toujours exceptée.

Marchandises de Contrebande.

XXIV. Sous le nom de contrebande ou de marchandises prohibées, doivent être compris les armes, canons, bombes avec leurs fulées & autres choses y relatives, boulets, poudre à tirer, mèches, piques, épées, lances, dards, hallebardes, mortiers, pétards, grenades, salpêtre, fu-

filz, balles, boucliers, casques, cuirasses, cottes-de-mailles & autres armes de cette espece, propres à armer les soldats, porte-mousquetons, baidriers, chevaux avec leurs équipages, & tous autres instrumens de guerre quelconques.

Marchandises permises.

Toutes sortes de draps & autres étoffes de laine, lin, soie, coton ou d'autres matieres quelconques, toutes sortes de vêtemens avec les étoffes dont on a coutume de les faire; l'or ou l'argent monnoyé ou non, l'étain, le fer, l'aiton, cuivre, airain, charbon, de même que le froment & l'orge & toute autre sorte de bleds & légumes; le tabac & toutes les sortes d'épiceries, la viande salée & fumée, poissons salés, fromage & beurre, bierre, huiles, vins, sucres & toute espece de sel, & en général toutes provisions servant pour la nourriture de l'homme, & pour le soutien de la vie; de plus, toutes sortes de coton, de chamvre, lin, goudron, pois, cordes, cables, voiles, toiles à voiles, ancres, parties d'ancres, mâts, planches, madriers & bois de toute espece, & toutes autres choses propres à la construction & réparation des vaisseaux, & autres matieres quelconques qui n'ont pas la forme d'un instrument préparé pour la guerre, par terre comme par mer, ne seront pas réputées contrebande, & encore moins celles qui sont déjà préparées pour quelque autre usage. Enfin toutes les autres marchandises ou effets qui ne sont pas compris & particulierement nommés dans les articles de contrebande.

XXV. Dans le cas où l'une des deux parties se trouveroit en guerre, les vaisseaux ou bâtimens appartenans aux sujets ou peuple de l'autre allié devront être pourvus de lettres de mer ou passeports qui exprimeront le nom, la propriété & le port du navire, ainsi que le nom & la demeure du maître ou commandant dudit vaisseau pour constater que le même vaisseau appartient réellement aux sujets de l'une des deux parties contractantes, les articles de la cargaison seront détaillés; le lieu d'où le vaisseau est parti sera désigné, & l'on fera une déclaration des marchandises de contrebande qui pourroient se trouver à bord.

XXVI. Permis aux navigateurs mutuels d'approcher des côtes sans avoir le dessein d'entrer dans le port, ou d'y entrer sans avoir le dessein de décharger la cargaison. On se conduira à leur égard suivant les réglemens généraux prescrits ou à prescrire à cet égard.

XXVII. Lorsqu'un bâtiment sera rencontré par un vaisseau de guerre naviguant le long des côtes ou en pleine mer, ledit vaisseau de guerre ou armateur, afin d'éviter tout désordre, se tiendra hors de la portée du canon & pourra envoyer sa chaloupe à bord du bâtiment marchand & y faire entrer deux ou trois hommes, auxquels le maître ou commandant du bâtiment montrera ses passeports suivant l'usage, sans lui donner aucun empêchement dans sa course, ou le molester.

XXVIII. Lorsque les marchandises seront chargées sur les vaisseaux, elles ne seront plus sujettes à la visite, à moins qu'on n'ait des indices mani-

festes ou des preuves de versemens frauduleux; qu'on y embarque de la contrebande, & les fauteurs seront punis duement pour cette convention.

XXIX. Accordé qu'il y aura de part & d'autre des consuls, vice-consuls, agens & commissaires de marine.

XXX. Les Etats-Unis auront en France un ou plusieurs ports francs pour vendre leurs productions, ainsi que ceux que le roi leur a accordés dans les isles françoises de l'Amérique &c.

Les Etats-Unis ont pris pour base des traités qu'ils ont conclus avec les puissances de l'Europe; l'égalité & la réciprocité la plus parfaite en observant d'éviter toutes les préférences onéreuses, source de division, d'embarras & de mécontentement. En effet, dans ces traités les parties contractantes ont la liberté de faire relativement au commerce & à la navigation les réglemens intérieurs qui sont à leur convenance, de ne fonder les avantages du commerce que sur son utilité réciproque & sur les loix d'une juste concurrence & de conserver ainsi de part & d'autre la liberté de faire participer, chacun selon son gré, les autres nations aux mêmes avantages.

C'est d'après ce système d'égalité & de réciprocité que les Etats-Unis firent avec les Etats-Généraux des Pays-bas un traité d'alliance & de commerce, signé à la Haye le 7 octobre 1782. Ce traité conçu dans les mêmes forme & teneur que celui avec la France porte cette restriction article XXII: „ ce traité ne sera point censé déroger aux art. 9, 10, 14 & 24 de celui avec la

France tels qu'ils étoient numérotés au même
 traité conclu le 6 février 1778 & qui sont les
 articles 9, 10, 17 & 22 du traité de commerce
 subsistant présentement entre la France & les
 Etats-Unis; il n'empêchera pas non plus Sa
 Majesté Catholique d'y accéder & de jouir de
 l'avantage desdits quatre articles."

Comme ces traités, ces conventions sont partout,
 nous pensons pouvoir nous dispenser de les trans-
 crire ici, en nous bornant à détailler les possessions
 respectives des puissances belligérantes assurées à
 l'une & à l'autre par les préliminaires de paix
 signés entre elles à Paris le 20 janvier 1783, savoir,

LA FRANCE

En Europe.

Dunkerque affranchi,

En Asie

Pondichéry avec 162 Aldées
 ou villages, (ce qu'on estime
 à 20 & 25 lieues de pays à
 l'entour.)

Mahé.

Carricall.

& anciennes possessions.

*En Afrique.*Le Sénégal.
Gorée.*En Amérique.*

Ste Lucie.

Tahago.

La moitié de Terre-Neuve
 partagée par une ligne pour
 l'établissement de la pêche.

Des conditions avantageuses
 pour les Caraïbes de St. Vin-
 cent,

L'ESPAGNE.

En Europe.

Minorque.

En Amérique.

Les deux Florides.

Mais par une convention
 elle permettra le coupe du
 bois du campêche.

L'ANGLETERRE.

En Europe.

Gibraltar.

En Amérique.

St. Vincent.

La Grenade.

St. Christophe.

Mewis.

Bahama.

Providence.

Battan.

LA HOLLANDE.

Excepté Négapatnam, elle rentre dans toutes ses possessions tant dans l'Asie que dans l'Amérique.

LES ÉTATS-UNIS.

Leur indépendance dans la partie la plus vaste & la plus fertile de l'Amérique. Un commerce libre avec toutes les puissances de l'Europe & partout où leur industrie, la justice & la loi des traités les conduiront.



CHAPITRE. XXVI.

Remarques sur les Constitutions des Treize-Etats-Unis.

*Nécessité
de former
les loix sur
le caractère
des
nations.*

LE principe & la cause des vertus sociales viennent de la sagesse & de la bonté des loix, & les bonnes loix ne font autre chose qu'une heureuse interprétation des loix de la religion combinées avec celles de la nature. Mais ce concours heureux ne suffit pas pour procurer aux peuples cette félicité pour laquelle ils sont sur la terre. De même que les loix de Lycurgue n'auroient pu convenir aux Athéniens, celle des Nord-Américains ne conviendroient peut-être pas à d'autres peuples dont les coutumes & les usages seroient différens. Ce principe adopté, si les constitutions des Etats-Unis sont l'ouvrage de la méditation & de l'humanité, si la dignité de l'homme conservée sous l'autorité des loix est protégée par ceux qui rendent en leur nom la justice, de telles constitutions ne peuvent être meilleures, de tels peuples ne peuvent être ni mieux gouvernés, ni plus heureux.

Un empire vraiment fondé sur la vertu, devoit être constamment dans la plus haute prospérité. C'est là que l'agriculture, les arts, les sciences & le commerce encouragés, à l'ombre de la paix, proseroient l'oisiveté, l'ignorance & la misère. C'est là que le législateur, pour faire le bien par-

ticulier, ne seroit occupé que du bien général. C'est là que les loix simplifiées n'auroient pas besoin de commentaires pour être stables & respectées. C'est là que le mot *patrie*, au lieu d'être un vain nom, signifieroit le bien public.

Dès qu'un peuple n'a point de loix, ou qu'il veut changer les siennes, il doit choisir dans son propre sein les hommes les plus vertueux & les plus instruits pour faire ou réformer le code auquel ils promettent tous d'obéir, & le plus beau jour de cette république est celui qui éclaire la première assemblée de ses législateurs. Ces hommes respectables par leurs fonctions, sincèrement pénétrés d'amour pour leurs concitoyens, n'auront d'autre jouissance sans doute, que de parvenir aux moyens d'assurer le bien public. Voilà l'idée que présente la constitution américaine. Voyons maintenant sur quoi pose sa stabilité.

Les Américains instruits des causes qui ont troublé les anciennes républiques, se sont surtout occupés à méditer sur ces grandes révolutions; ils ont vu que la république romaine ne fut jamais plus brillante & plus respectée que lorsqu'elle avoit Carthage pour rivale & pour ennemie, & si le sévère Caton n'eût pas excité ses concitoyens à détruire cet Etat, longtems Rome eut été florissante & libre: César n'auroit point asservi sa patrie & peut-être le trône des empereurs n'auroit jamais été élevé sur les débris de la gloire & de la liberté du peuple romain. Les Insurgens, pour assurer leur indépendance, n'avoient pas besoin de détruire Albion; mais il étoit nécessaire pour eux de diminuer sa puissance & de s'emparer de ses domaines, c'est ce qu'il ont exécuté en changeant

leurs loix & en devenant ses rivaux. Au reste, comme il n'appartient point à notre siècle de juger si les constitutions américaines sont bonnes ou non, que le tems seul développe les événemens que toute la prudence & la sagesse humaine ne sauroient prévoir ou changer, il est impossible de prononcer, & nous serions coupables envers la postérité ou de flatterie ou de témérité. Cependant, comme il est naturel de désirer le bien de l'humanité, il faut espérer qu'il sera constamment le résultat des délibérations & du zèle patriotique des membres du congrès: il faut espérer qu'elle aura ses Scipion, ses Fabius, ses Camille & ses Cincinnatus, sans avoir jamais besoin des Caton, des Brutus, ni redouter l'ambition des Sylla ni des Césars.

Le recueil des constitutions des Etats-Unis nous instruit que les pouvoirs législatif & exécutif sont émanés du peuple & divisés entre plusieurs compagnies. Chaque année ces pouvoirs rentrent dans les mains du peuple qui seul a droit d'en faire une distribution nouvelle. Dans la plupart des treize républiques le pouvoir législatif est confié à une assemblée générale composée des représentans des comtés ou districts: cette assemblée seule a le droit de régler le fife, d'imposer les taxes, d'ordonner des levées d'argent &c. Toutes ces loix soumises à l'examen d'un sénat, aussi nommé par la commune, ne peuvent recevoir leur sanction sans son consentement. Dans ces mêmes états, le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur annuel assisté d'un conseil dont il doit prendre les avis pour agir constitutionnellement. Dans ces mêmes états ce gouverneur a le com-

mandement des forces de terre & de mer, dans d'autres, il ne l'a que de l'avis de son conseil & pour peu de tems. Dans l'état de New-Hampshire, par exemple, l'assemblée des représentans & le conseil sont revêtus des pouvoirs législatif & exécutif. Le président, le général & les officiers supérieurs sont nommés par les deux chambres. Dans tout l'empire des Etats-Unis les inférieurs sont nommés par leurs compagnies respectives. A l'égard de l'administration judiciaire, l'autorité se partage en différens degrés de juridiction inférieure & supérieure. L'état seul paye les juges; ils sont électifs, & maintenus dans leurs fonctions tant qu'ils se comportent bien. Dès qu'il n'y a point de vénalité dans les charges, il est rare que les loix soient mal administrées, qu'il y ait des oppresseurs & des victimes.

Etablir & fixer les droits naturel & civil du peuple, est le sujet qui sert d'exorde à chaque constitution particulière des colonies; c'est le premier devoir dont se sont occupées les législatures (1), parce qu'il est aussi le plus sacré. Ces droits sont spécialement détaillés en 30 articles dans la constitution de Massachusset qui paroît avoir servi de base & de règle à celle des autres états. Voyons-en les articles principaux.

10. „ Tous les hommes sont libres (2), égaux,

(1) La législature est le corps revêtu de la puissance législative, & la législation est l'action de cette puissance.

(2) On sera peut-être surpris de trouver une distinction d'hommes libres dans un pays où l'on croit

ont certains droits naturels, essentiels & inaliénables, parmi lesquels on doit compter d'abord,

que tous les hommes le sont. Voici à ce sujet la note d'un Américain.

Il y a encore en Amérique deux classes d'hommes qui ne sont point libres. L'une entièrement esclave; ce sont les negres. A la vérité plusieurs, & même la plus grande partie des colonies ont toujours été opposées à leur importation, & souvent ont fait des loix pour l'empêcher; mais comme le consentement alors de l'Angleterre étoit nécessaire pour la consommation de ces loix, elles n'ont jamais pu être établies, le roi les ayant toujours rejetées comme contraires aux intérêts de la compagnie angloise d'Afrique: aussi la défense d'importer ces malheureuses victimes de l'avarice européenne a-t-elle été une des premières opérations du congrès général; & l'on doit croire qu'il ne tardera pas à statuer sur le sort des negres existans dans l'étendue des Treize Etats-Unis. Car quoique plusieurs propriétaires en Pensylvanie leur aient donné la liberté, il en existe encore d'esclaves même dans cette colonie, & beaucoup dans les colonies méridionales (*).

L'autre classe d'hommes non libres, ne gémit pas dans l'esclavage, mais elle est privée de la liberté dans le sens politique de ce mot qui implique la part dans le gouvernement, & le droit de voter aux élections des officiers publics; cette seconde classe se subdivise en plusieurs especes & comprend,

1^o. Les enfans mineurs, c'est-à-dire qui n'ont pas vingt ans accomplis. Comme ils sont en général sans propriétés jusqu'à cet âge, & sous l'autorité immédiate

(*) Voyez la note du Ch. XVII, Pensylvanie; elle parloit indiquer cette révolution.

le droit de jouir de la vie & de la liberté, & celui de les défendre; ensuite le droit d'acquérir

de leurs parens, on suppose que ceux-ci auroient trop d'influence sur leurs suffrages.

20. Les apprentifs attachés à un maître pour apprendre de lui le commerce ou une profession quelconque: on présume qu'il auroit sur leurs voix pendant la durée de l'apprentissage une influence de même nature que celle des pères sur leurs enfans.

30. Enfin les domestiques engagés. Ce sont en général des arrivans d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, &c. Beaucoup de ces émigrans n'ayant pas de quoi payer leur passage, conviennent avec les capitaines qui consentent à les passer, de les servir eux & les personnes auxquelles ils céderont leur droit pendant une, deux, trois ou quatre années plus ou moins, pour leur tenir lieu d'argent; la durée de l'engagement se règle sur l'âge & les talens du domestique: des ouvriers déjà formés n'en contractent que de fort courts.

Les capitaines en arrivant en l'Amérique, cèdent ces engagements de service aux habitans qui ont besoin de domestiques; mais il faut que la cession se fasse devant un magistrat qui règle l'engagement conformément à la raison & à la justice, & qui oblige les maîtres de promettre par un acte écrit, que pendant la durée de l'engagement le domestique sera bien & dûement nourri, vêtu, logé, &c. qu'on lui apprendra à lire, à écrire & à compter: qu'on lui montrera quelque métier, qu'on l'instruira dans une profession qui puisse lui procurer par la suite de quoi vivre, &c. qu'à la fin du terme il sera mis en liberté, & recevra en quittant son maître un habillement complet & des hardes neuves. On délivre au domestique une copie de cet engage-

des propriétés : de les posséder & de les protéger, enfin le droit de chercher & d'obtenir leur sûreté & leur bonheur."

II. „ C'est un droit, aussi bien qu'un devoir pour tous les hommes vivans en société, de rendre à des tems marqués, un culte public au grand créateur & conservateur de l'univers & aucun sujet ne doit être troublé, ni molesté, ni contraint dans sa personne, dans sa liberté ni dans ses biens, pour le culte qu'il rendra à Dieu de la manière & dans les tems les plus convenables à ce que lui dicte sa conscience, ni pour ses sentimens en matière de religion, ni pour la religion qu'il professe, pourvu qu'il ne trouble point la tranquillité publique, & qu'il n'apporte aucun empêchement au culte religieux des autres."

III. „ Comme le bonheur d'un peuple, le bon ordre & la conservation du gouvernement civil dépendent essentiellement de la piété, de la religion & de bonnes mœurs, qui ne peuvent se répandre parmi tout un peuple que par l'institution d'un culte public de la divinité, & par des instructions

ment, & il en reste une autre sur les registres entre les mains du magistrat, à qui le domestique peut dans tous les tems avoir recours, si son maître le maltraite ou n'exécute pas fidèlement sa partie du contrat.

Cette heureuse coutume facilite aux colonies l'acquisition de nouveaux habitans, & fournit aux pauvres de l'Europe le moyen de se transporter dans un pays où on les forme à une industrie qui leur assure par la suite une honnête subsistance.

tions publiques sur la piété, la religion & la morale; le peuple de cette république a donc le droit, pour se procurer le bonheur & pour assurer le bon ordre & la conservation de son gouvernement, de donner à sa législature le pouvoir d'autoriser & de requérir; & la législature doit, par la suite, lorsqu'il sera nécessaire, autoriser les différentes villes, paroisses, districts & autres corps politiques ou sociétés religieuses, à faire à leurs propres dépens les fonds convenables pour l'instruction du culte public de la divinité, pour le soutien & l'entretien des ministres protestans chargés d'enseigner la religion & la morale, & même les en requérir dans tous les cas où ces fonds ne seroient pas volontairement faits. Tout l'argent payé par chacun des sujets pour le maintien du culte public, & pour l'entretien des susdits instituteurs publics, devra, si le contribuable l'exige, être uniformément appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs publics de sa secte ou de sa communion, pourvu qu'il y en ait quelques-unes dont il suive les instructions; sinon, cet argent devra être appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs de la paroisse ou du district dans lequel il aura été levé."

„ Et tous chrétiens, de quelque communion qu'ils soient, qui se comporteront tranquillement & comme bons sujets de la république, seront également sous la protection de la loi, & la loi n'établira jamais aucune subordination d'une secte ou d'une communion à une autre."

VI. „ Aucun homme, y dit-elle, aucune compagnie, aucune association d'hommes ne peuvent avoir, pour obtenir des privilèges, des avantages,

II. Part.

Q

ges particuliers & exclusifs, distincts de ceux de la communauté, d'autres titres que ceux qui résultent de la considération de services rendus au public; or, ces titres n'étant par leur nature, ni héréditaires, ni transmissibles à des enfans, à des descendans, ou à des parens, l'idée d'un homme né magistrat, législateur ou juge, est absurde & contre nature."

X. „ Chaque individu de la société a droit d'être protégé par elle dans la jouissance de sa vie, de sa liberté, de sa propriété, conformément aux loix établies. Il est, en conséquence, obligé de contribuer, pour sa part, aux frais de cette protection, de donner son service personnel ou un équivalent, lorsqu'il est nécessaire; mais aucune partie de propriété ne peut avec justice lui être enlevée ou être appliquée à des usages publics sans son propre consentement; & toutes les fois que les besoins publics exigeront que la propriété d'un individu soit appliquée à des usages publics, il doit en recevoir une indemnité raisonnable."

XI. „ Tout sujet de la république doit trouver un remède certain dans le recours aux loix pour tous les torts ou injures qu'il peut éprouver dans sa personne, dans sa propriété, dans sa réputation; il doit obtenir droit & justice gratuitement & sans être obligé de les acheter; complètement & sans qu'on puisse les lui refuser; promptement & sans délai, conformément aux loix."

XV. „ Dans toutes les discussions de propriété & dans tous les procès entre deux ou plusieurs personnes, excepté pour les cas où il en a été jugé autrement jusqu'à présent, les parties ont

droit à une procédure (1) ; cette espèce de procédure sera regardée comme sacrée, à moins que la législature ne trouve par la suite nécessaire de la changer dans les causes résultantes des faits qui se sont passés en haute mer, ou dans celles qui concerneront les gages des matelots."

XVI. La liberté de la presse est essentielle pour assurer la liberté de l'état, elle ne doit donc être gênée en aucune manière."

XVIII. „ Un recours fréquent aux principes fondamentaux de la constitution, & une adhésion constante à ceux de la piété, de la justice, de la modération, de la tempérance, de l'industrie & de la frugalité sont absolument nécessaires pour conserver les avantages de la liberté & pour main-

(1) La procédure par jurés, dit le traducteur des constitutions, tire son origine de l'ancien droit d'être jugé par ses pairs. En Angleterre, il n'y a que les francs-tenanciers qui puissent être jurés: il en est de même en Amérique. Le Schérif (juge de comté) fait tous les ans une liste des francs-tenanciers du comté; & lorsque les juges ordonnent qu'il soit procédé par un juré, c'est-à-dire au moins douze pairs assemblés: ils choisissent sur la liste une certaine quantité de personnes enregistrées, & toujours beaucoup plus qu'il n'en faut pour composer le juré. Dans quelques provinces, comme Massachusset-Bay, c'est un enfant qui tire les noms d'une boîte où ils sont enfermés. Les parties, en matière civile, sont appelées sur les points de fait, & même quelquefois sur ceux de droit. Leur prononciation s'appelle *verdict*, du mot latin *verè dictum*, dit véritable, & est portée au juge & puis décidée d'après la loi.

tenir un gouvernement libre. Le peuple doit donc en conséquence faire une attention particulière à ces principes dans le choix de ses officiers & de ses représentans, & il a droit d'exiger de ses législateurs & de ses magistrats qu'ils les observent exactement & constamment dans la confection & l'exécution de toute les loix nécessaires pour la bonne administration de la république."

XXI. „ La liberté des délibérations, de la parole & des débats dans l'une & l'autre chambre de la législature est si essentielle pour les droits du peuple, que l'usage de cette liberté ne pourra jamais être le fondement d'aucune accusation ou poursuite, d'aucune action ou plainte dans aucune autre cour ou lieu quelconque."

La multiplicité des emplois sur la même tête ou le même corps est un obstacle trop visible à l'exercice de leurs fonctions, pour n'avoir pas frappé les premiers législateurs des colonies.

Dans le gouvernement de cette république, dit la convention (1).

„ Le département législatif n'exercera jamais le pouvoir exécutif ou judiciaire, ni aucun des deux; le département judiciaire n'exercera jamais le pouvoir législatif ou exécutif, ni aucun des deux, afin que ce soit le gouvernement des loix & non le gouvernement des hommes."

Avant de passer à la seconde partie des constitutions, nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer qu'il n'est aucun pays connu où la to-

(1) Du mot latin *Conventus*, assemblée, états, diète, &c.

lérance soit mieux établie que dans les Etats-Unis. On n'y voit aucune religion dominante; chaque individu, quel que soit son culte, peut également prétendre aux charges & aux emplois. Cette liberté de pouvoir agir suivant sa conscience, est un chef-d'œuvre en politique. Cette liberté est naturelle dans un état où des citoyens libres sont convenus de n'admettre parmi eux aucun rang qui exige des préférences, distinctions dangereuses à la tranquillité & à la sûreté de la nation. A l'égard de l'administration de la justice, notre Europe, toute éclairée qu'elle est, n'a pas à beaucoup près cette clarté, cette sagesse si nécessaires pour faire aimer les loix, la justice & les juges. Nous avons vu par le XVI. article qu'il est également libre d'écrire, comme de penser: ces nouveaux souverains, instruits par le triste exemple du despotisme inouï exercé sur les gens de lettres, frappés de l'ignorance & de l'aveuglement dans lesquels le peuple est plongé, n'ont pas voulu ressembler à des tyrans qui craignent la lumière, ou le cri des opprimés. Partout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. Je sais qu'il est des états où le maître n'ose pas l'être à cet égard, puisque sous le prétexte spécieux que la liberté d'écrire peut nuire aux mœurs, à la religion, il est obligé de sacrifier à cette réclamation frivole & illusoire: plaignons donc les rois abusés & n'accusons que leur corrupteurs. Un gouvernement sage ne craint point d'être surveillé, critiqué; il demande au contraire des lumières pour

parvenir avec plus de sûreté à faire le bonheur de la nation. Passons à la seconde partie.

Le II. art. traite de la forme du gouvernement & nous présente les mesures que les pouvoirs législatif & exécutif doivent prendre pour donner la sanction aux bills; il est conçu en ces termes: „Aucun bill ou résolution du sénat ou de la chambre des représentans ne deviendra loi, & n'aura force de loi qu'après avoir été présenté au gouverneur pour la révision: & si d'après cette révision, le gouverneur l'approuve, il sera connu par son approbation en le signant. S'il a quelque objection à faire contre la passation d'un bill ou d'une résolution, il le renverra, en y joignant ses objections par écrit, au sénat ou à la chambre des représentans, c'est-à-dire à celle de ces deux chambres de la législature où l'acte aura pris naissance, & la chambre enregistrera tout au long dans ses registres les objections envoyées par le gouverneur, & procédera à examiner de nouveau ledit bill ou ladite résolution; mais si d'après ce nouvel examen les deux tiers du sénat ou de la chambre des représentans sont d'avis, nonobstant les objections, de passer lesdits actes, ils seront envoyés avec les objections à l'autre chambre de la législature pour y être examinés de nouveau, & s'ils y sont approuvés par les deux tiers des membres présens, ils auront force de loi.... Et pour prévenir tous délais inutiles, si quelques bills ou résolutions ne sont pas renvoyés par le gouverneur cinq jours après qu'ils lui auront été présentés, ils auront force de loi.”

On voit par-là qu'en Amérique le consentement du gouverneur n'est pas strictement nécessaire,

& que les législatures américaines peuvent passer outre, tandis qu'en Angleterre, le consentement du roi, l'aveu, l'attache du prince sont de rigueur, ou de nécessité absolue.

Le sénat, première chambre de la législature, est composé de quarante francs-tenanciers ou possesseurs d'une franche-tenue, valant au moins 300 livres sterlings, ou d'un effet mobilier valant au moins 600 livres sterlings ou de deux montant ensemble à cette somme.

Dans la seconde section art. V. il est dit :

„ Le sénat choisira son président, nommera ses officiers, réglera ses formes de procéder, s'ajournera lui-même, mais pas plus de deux jours chaque fois : il fera cour de justice avec pleine autorité pour entendre & décider toutes accusations de crimes d'état, sans pouvoir prononcer que la destitution de l'office & l'incapacité de posséder aucune charge d'honneur, de confiance ou de profit, mais en vertu d'une plainte, ceux ainsi jugés pourront être condamnés aux punitions conformes aux loix devant les tribunaux ordinaires : il faut seize membres pour lui donner son activité.

Pour être représentant, il faut posséder une franche-tenue de 100 livres sterlings. Pour être électeur il ne faut qu'une franche-tenue de 3 liv. sterl. de revenus, ou un bien de la valeur de 60 liv. sterl. mais nous observerons ici que les colonies varient sur la quotité du bien des électeurs & des éligibles pour le sénat, les représentants, les conseillers du gouverneur, &c. La chambre des représentants sera la grande cour des enquêtes, & toutes les accusations de crime d'état faites par elle seront entendues & décidées par le sénat.

„ Tout les bills d'argent, art. VII. troisième section, prendront naissance dans la chambre des représentans; mais le sénat pourra y proposer des changemens, ou y concourir avec des changemens, comme sur les autres bills.”

„ Art. X. Aucun des représentans ne pourra être arrêté, ni tenu de donner caution pour une action civile durant son voyage pour se rendre à la chambre, ou son retour, ou pendant qu'il siégera”.

Quelques colonies n'ont pas jugé à propos d'étendre si loin les privilèges des représentans, sans doute crainte d'abus. Celles où ils en jouissent, les ont également accordés au gouverneur, aux membres du conseil & du sénat, avec pouvoir de punir selon la loi les infractions ou auteurs de tous les autres délits contre leur personne.

Le gouverneur, titré d'Excellence, est annuellement élu par le peuple. Si un sujet a la pluralité des voix, il est proclamé par les deux chambres; si les voix ont été partagées, la chambre des représentans en élit deux parmi ceux qui ont eu le plus de suffrages, ou parmi les ballotés, le sénat en élit un au scrutin, & il est déclaré gouverneur; il faut lire dans le recueil ses droits, qui, comme nous l'avons déjà observé ne sont pas exactement les mêmes dans toutes les colonies où il est établi.

„ Les membres de son conseil, au nombre de neuf sans compter son lieutenant, & qui doivent toujours être cinq pour donner de l'activité à ses résolutions, sont élus par la chambre des représentans & le sénat réunis, parmi les sujets nommés par les villes ou districts, & s'il n'y en avoit

pas neuf qui acceptassent cette charge, les suffrants électeurs compléteroient le nombre des sujets pris dans l'universalité du peuple (1) & le nombre des sénateurs qui resteroient après ce choix composeroient le sénat pour l'année. Les places des sujets ainsi choisis dans le sénat & qui auront accepté la place dans le conseil, resteront vacantes dans le sénat."

Quant au pouvoir judiciaire, nous inviterons encore à voir dans le Chapitre III. où il en est traité, la manière dont il est distribué. Nous observerons seulement ici que toutes les causes de mariages, de divorce & de provisions alimentaires, tous les appels des juges vérificateurs, des testaments, seront entendus & décidés par les gouverneur & conseil, jusqu'à ce que la législature ait fait par une loi d'autres dispositions sur ces matières, & que ce n'est pas là le seul point sur lequel les législatures des colonies aient encore à statuer par de nouvelles loix.

Après l'énumération des articles les plus essentiels de la constitution Américaine, il convient de parler de ceux qui ont quelque nouveauté ou différence dans leurs dispositions. L'état de New-

(1) On observe avec raison que cette clause est un peu obscure? Si ces sujets sont choisis dans l'universalité du peuple, on ne comprend pas comment ils laissent des places vacantes dans le sénat pour cela; il semble qu'il faudroit que ces sujets eussent été tirés du sénat. Peut-être s'est-il glissé quelque négligence dans la traduction. L'original nous manque pour la rectifier.

York nous en donne un sujet remarquable, dans le XXXVII^e. article.

„ Attendu la grande importance dont il est pour cet état, y dit-on, que la paix & l'amitié avec les Indiens y soient dans tous les tems soutenues & maintenues, & attendu que les fraudes trop souvent pratiquées envers lesdits Indiens dans les contrats faits pour leur terres, ont en plusieurs occasions produit des mécontentemens & des animosités dangereuses, il est ordonné qu'aucuns achats ou contrats pour vente de terres faits depuis le 14 octobre de l'an de notre Seigneur 1775, ou qui pourront l'être par la suite, desdits Indiens, ou avec eux dans les limites de cet état, ne seront obligatoires pour lesdits Indiens ni réputés valables, à moins qu'ils n'aient été faits sous l'autorité & avec le consentement de la législature de cet état.”

Dans le XVII. art. de la constitution de l'état de New-Jersey, la convention abolit un usage bien digne de l'être: „ les choses qui pourront occasionner accidentellement la mort de quelqu'un ne seront plus désormais réputées acquises à Dieu (1) & ne seront plus confisquées sous aucun prétexte à raison de ce malheur.”

(1) Autrefois en Angleterre l'épée dont on s'étoit servi pour tuer un homme, le chariot qui l'avoit écrasé, toute chose en général qui avoit contribué à la mort de quelqu'un étoit confisquée au profit de l'église: à la réformation, les seigneurs se sont emparés de ce droit qui s'exerce encore dans la Grande-Bretagne: ils auroient mieux fait de l'abolir.

L'état de Pensylvanie nous paroît avoir fait une disposition bien sage dans l'article XXXVI de sa constitution.

„ Comme, pour conserver son indépendance, tout homme libre, (s'il n'a pas un bien suffisant,) doit avoir quelque profession ou quelque métier, faire quelque commerce ou tenir quelque ferme qui puissent le faire subsister honnêtement, il ne peut y avoir ni nécessité, ni utilité d'établir des emplois lucratifs dont les effets ordinaires sont dans ceux qui les possèdent ou qui y aspirent une dépendance & une servitude indigne d'hommes libres, & dans le peuple des querelles, des factions, la corruption & le désordre; mais si un homme est appelé au service public au préjudice de ses propres affaires, il a un droit à un dédommagement raisonnable. Toutes les fois que, par l'augmentation des émolumens ou par quelque autre cause, un emploi deviendra assez lucratif pour émuouvoir le desir & attirer la demande de plusieurs personnes, le corps législatif aura soin d'en diminuer le profit.”

Les autres Etats Américains ont pensé sans doute que les corps auxquels les différens pouvoirs étoient confiés se surveilleroient mutuellement assez pour ne point laisser craindre d'abus. La république de Philadelphie a été plus loin: elle leur a établi des censeurs qui examinent leur administration.

„ Afin, dit elle (Art. 47) que la liberté de cette république puisse être à jamais inviolablement conservée, le second mardi d'octobre de l'année 1783, & le second mardi d'octobre dans chaque septième année après celle-là il sera choisi par

les hommes libres, dans chaque ville & comté de cet état, respectivement deux personnes pour chaque ville & comté. Ces différens membres formeront un corps, appelé le Conseil des censeurs, qui s'assemblera le second lundi du mois de novembre qui suivra leur élection. La majorité des membres de ce conseil formera dans tous les cas un nombre suffisant pour décider excepté s'il étoit question de convoquer une assemblée extraordinaire; pour ce cas seulement, il faudra que les deux tiers de la totalité des membres élus y consentent. Le devoir de ce conseil sera d'examiner si la constitution a été conservée dans toutes ses parties sans la moindre altération, & si les corps chargés de la puissance législative & exécutive ont rempli leurs fonctions, comme gardiens du peuple, ou s'ils se sont arrogés & s'ils ont exercé d'autres ou plus grands pouvoirs que ceux qui sont donnés par la constitution. Ils devront aussi examiner si les taxes publiques ont été imposées & levées justement dans toutes les parties de la république, quel a été l'emploi des fonds publics & si les loix ont été bien & dûment exécutées &c."

La Caroline septentrionale a exécuté dans son gouvernement ce que le parti de l'opposition demande depuis longtems au parlement d'Angleterre, & ce qu'il n'obtiendra vraisemblablement jamais, que tous les fournisseurs, publicains &c. ne puissent pas en même tems être représentans du peuple dont ils sont les sangsues.

„Aucun officier de troupes réglées ou de marine au service & à la paie, soit des Etats-Unis, soit de cet état, soit de tout autre, dit la constitution (art. 27) & aucun traitant ou agent pour

les fournitures de vivres ou d'habillemens à des troupes réglées ou à une marine quelconque, ne pourront avoir place ni dans le sénat, ni dans la chambre des communes, ni dans le conseil d'état, & ne seront éligibles pour aucune de ces places; & tout membre du sénat de la chambre des communes & du conseil d'Etat qui seroit nommé à quelque emploi de cette nature & qui l'accepteroit, seroit par cela seul vaquer sa place."

Dans les treize colonies, les eclesiastiques, de quelque dénomination que ce puisse être, ne peuvent entrer dans aucun des conseils de la législature. Les colonies n'ont pas été si sévères envers les citoyens chargés de l'administration de la justice: elles ont laissé aux grands juges, aux juges de paix &c. l'entrée de ces assemblées. Il est évident que, pénétrés de la grandeur & de l'étendue, de l'importance & de la sainteté des fonctions des ministres de la religion, ils ont cru qu'il falloit qu'ils s'y livrassent tout entiers; que les emplois civils ne pouvoient leur causer que des distractions nuisibles, & n'étoient pas compatibles avec les exercices de piété & de charité, avec le zele toujours actif du ministère.

La seconde section du Ch. V. des constitutions de l'Etat de Massachusset est uniquement consacrée à assurer le progrès des sciences en honorant en elles les savans qui les cultivent. Qu'il est beau, qu'il est intéressant de voir un peuple se consoler du fléau de la guerre, de la perte de ses biens, de ses parens & de ses amis, dans le sein de la philosophie, se persuader que les sciences sont la base la plus solide du gouvernement, & s'occuper autant de leurs progrès que

de sa propre défense. La crainte de nous répéter sur ce que nous avons déjà dit à ce sujet Ch. XI. p. 12, nous dispense d'en dire plus. Écoutez les législateurs mêmes : leur zèle se manifeste assez dans ces paroles.

„ Comme il est nécessaire que la sagesse & les connoissances soient ainsi que la vertu, généralement répandues parmi le peuple pour la conservation de ses droits & de la liberté ; & comme il faut pour cela répandre les moyens & les avantages de l'éducation dans les différentes parties du pays, & parmi les différens ordres du peuple, il sera du devoir de la législature & des magistrats, dans tous les tems futurs de cette république, de chérir les intérêts des lettres, des sciences & de toutes les institutions qui peuvent contribuer à leurs progrès, spécialement l'université de Cambridge, les écoles publiques & les écoles de grammaire des différentes villes ; d'encourager les sociétés particulières & les institutions publiques, les récompenses & les immunités pour les progrès de l'agriculture, des arts, des sciences, du commerce, du négoce, des manufactures & de l'histoire naturelle du pays ; de maintenir & d'inculquer parmi le peuple, les principes d'humanité & de bienveillance générales, de la charité publique & particulière, de l'industrie & de la frugalité, de l'honnêteté & de l'exactitude dans les procédés, de la sincérité, de toutes les affections sociales & de tous les sentimens généreux.”

Cet exposé suffit pour donner une idée générale de la sagesse qui a présidé à la rédaction de ce code immortel. Quoique la prudence paroisse n'avoir oublié aucune précaution pour assurer le

bonheur & la liberté à ces nouveaux républicains, les législateurs ont présumé avec raison qu'il pourroit se glisser par la suite quelque abus dans le gouvernement; & dans ce doute ils ont chargé les législatures subséquentes de réformer leur propre ouvrage, de faire des loix nouvelles, toutes les fois que les circonstances, l'intérêt du peuple & le bien public l'exigeroient. Les liaisons de l'Amérique avec les puissances de l'Europe ne peuvent manquer d'influer sur la législation de la première & la rendre dépendante des événemens politiques ou moraux & surtout des connoissances & des opinions. Mais dans ce siècle éclairé les loix de l'Amérique n'ont point à souffrir comme les nôtres de l'impression qui leur restent encore des tems anciens & barbares.



CHAPITRE XXVII.

Conduite du général Washington envers les officiers & les soldats de son armée.

SI la vraie gloire & le vrai mérite ne sont point à l'abri de la calomnie, il n'est pas étonnant que le général Washington se soit vu dans la nécessité de la repousser en se défendant avec les traits de la vertu. Aussi ses ennemis, vaincus par la vérité de ses assertions, par la pureté de ses sentimens envers la patrie, se sont-ils vus contraints de l'admirer & de rester dans le silence.

Quelques esprits gagnés par de mauvais patriotes, excitèrent à la fin de 1782 une fermentation dans l'armée qui auroit pu avoir les suites les plus dangereuses, si le général n'y eût porté un prompt remède. En voici l'origine, les détails & le résultat.

Au mois de décembre 1782, l'armée prit la résolution de s'adresser au congrès relativement à plusieurs griefs devenus presque insupportables. On adressa un mémoire, qui fut arrêté par un comité de l'armée. Les demandes se réduisoient aux points suivans.

1°. Paie du présent. 2°. Régler les arrérages du passé, & donner sûreté pour ce qui étoit dû. 3°. Changement de la demi-paie accordée par différentes résolutions du congrès, pour un équivalent en gros. 4°. Régler le compte du déficit dans

dans les rations & les dédommagemens. 5°. Régler le compte du *déficit* dans les habillemens & les dédommagemens.

Le major-général M. Dougal & deux officiers de l'état-major furent nommés pour présenter ce mémoire au congrès, & faire leur rapport à l'armée de leur diligence à cet effet. Après deux mois de vaines poursuites, on reçut une lettre des commissaires qui informoient l'armée qu'on n'avoit encore décidé rien d'important à cet égard.

Alors parut l'invitation suivante :

„ On prie les officiers-généraux & l'état-major de s'assembler mardi prochain à dix heures aux bâtimens publics ; on espère que chaque compagnie y enverra un officier, & qu'il y aura une représentation convenable de l'état-major. L'objet de cette assemblée est de prendre en considération les dernières lettres reçues de nos commissaires à présent à Philadelphie, & quelles mesures on doit prendre pour obtenir la justice qu'ils semblent avoir sollicitée en vain.”

Première adresse aux officiers de l'armée.

MESSIEURS !

„ Un soldat que l'intérêt & l'affection attachent fortement à vous, qui a souffert cruellement par le passé, & qui n'espère pas pour l'avenir une meilleure fortune que la vôtre, vous demande la permission de s'adresser à vous. La vieillesse & le rang ont des droits pour donner des conseils, quoiqu'il n'ait pour lui ni l'âge ni les dignités, il se flatte que le langage de la sincérité, de l'expérience.

II. Part.

rience dont il va faire usage, ne sera pas indigne de votre attention. Comme la plupart d'entre vous, il aime la vie privée & la quitta avec regret : il la quitta avec la résolution d'y rentrer, lorsque la dure nécessité qui lui mettoit les armes à la main, n'existeroit plus. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, & les soutiens mercenaires de l'injustice n'avoient pas été forcés d'abandonner leurs funestes projets, & de reconnoître que les Américains étoient aussi terribles sur le champ de bataille que soumis dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il a longtems partagé vos fatigues, qu'avec vous il s'est jeté dans le danger. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, sans murmure ; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent sans donner un soupir. Longtems assez foible pour sacrifier ses desirs & sa résolution à l'opinion, il a jusqu'à ces derniers tems cru dans la justice de son pays. Il espéroit que, lorsque les nuages de l'adversité seroient dissipés, lorsque le premier rayon de la paix luiroit & seroit espérer de plus beaux jours, la froideur & la sévérité du gouvernement se relâcheroient ; que la reconnoissance surpassant la justice verseroit ses bienfaits sur ces hommes dont les bras vigoureux avoient soutenu l'état dans son passage périlleux de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération, & il est un terme qu'on ne peut passer sans que l'une dégénère en crédulité, & l'autre en lâcheté. Telle est votre situation, mes amis ; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit à jamais. Etre tranquille & indifférent, lorsque

les injustices s'accroissent & pesent sur nos têtes, seroit plus que foiblesse. Se borner à des supplications, sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Pour parer à ces maux, considérons le point où nous sommes, & de-là portons nos regards sur la foule d'expédiens qui s'offriront à nous.

Après sept ans de combats & de peines, l'objet qui vous arma, vient de vous être accordé. Alors mes amis, votre courage qui eut tant à souffrir, déploya toute son activité. Il a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique au travers d'une guerre douteuse & sanglante. Il la fait asseoir sur le trône de l'indépendance, & le calme renaît, pour le bonheur. — De qui ? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnaissance, en l'accompagnant du sourire de l'admiration ? Est-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richesses achetées au prix de votre sang ? N'est-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, insulte à vos misères ? N'avez-vous pas plus d'une fois fait connoître au congrès vos desirs, vos besoins ? Ces besoins, ces desirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir & non pas éluder ! N'avez-vous pas dernièrement dans le langage soumis d'un mémoire, demandé de sa justice ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur ! Quelle a été sa réponse ? Que la lettre

qui sera demain le sujet des réflexions de l'assemblée réponde ici.

Si tel est votre traitement, lorsque les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique, qu'avez-vous à attendre de la paix, lorsque vos cris s'affaibliront & que la séparation anéantira votre force, votre influence? Lorsque ces épées, les instrumens & les compagnons de votre gloire, vous seront enlevées, qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les infirmités, les cicatrices? Pouvez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, & en vous retirant du champ de bataille, à vieillir dans la pauvreté, la misère, le mépris? Pouvez-vous consentir à croupir dans la fange de la dépendance, & à devoir à la pitié les misérables restes de votre vie qui a été jusqu'ici employée au chemin de l'honneur? Si vous le pouvez, — allez, emportez avec vous les railleries des Tories, & les dédains des Whigs, le ridicule, & ce qui est pire, la pitié de l'univers. Allez mourir accablés par la faim, & que vos noms périssent dans l'oubli. Mais si votre courage se révolte à cette idée; si vous avez assez de sens pour pénétrer les desseins de la tyrannie, quelque masque qu'elle prenne; si vous avez assez de fermeté pour les combattre; si vous avez appris à mettre une distinction entre le dessein & la cause, entre les hommes & les principes; éveillez-vous, quittez votre léthargie, ouvrez les yeux sur votre situation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez soufferts. Si vous laissez

échapper ce moment, c'en est fait de vous pour toujours; tout effort sera inutile; vos menaces seront aussi vaines que vos supplications actuelles.

Je vous conseille donc de déterminer d'une manière positive, & ce que vous pouvez supporter, & que vous voulez souffrir. Si votre résolution est en raison de vos maux, n'invoquez plus la justice, mais éveillez les craintes du gouvernement. Laissez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable; qu'il soit décent, mais vif, mais animé, mais déterminé, & défiez-vous des hommes qui vous insinuoient d'avoir plus de modération & plus de patience. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui sentent aussi vivement qu'ils écrivent, dressent une dernière remontrance, car je ne voudrois pas qu'on lui donnât l'épithète trop adoucie & malheureuse de mémoire. Là qu'on rappelle dans un langage qui ne vous déshonore point par sa dureté, mais qui ne vous trahisse point par ses craintes, ce que le congrès a promis, ce qu'il a fait; qu'on y rappelle avec quelle patience, pendant quel intervalle, vous avez souffert; le peu que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Là, dites-leur que, quoique vous ayez été les premiers à vous précipiter dans le danger, quoique vous desiriez d'en sortir les derniers, quoique le désespoir ne puisse jamais vous entraîner à un parti déshonorant, il peut cependant vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-leur qu'une blessure souvent irritée, & jamais entièrement guérie, peut enfin devenir incurable, & que la plus légère preuve d'indignité du congrès peut à présent avoir le terrible effet

de la mort, & vous séparer à jamais; que dans les événemens politiques l'armée peut avoir son alternative; s'ils veulent la paix, dites-leur que rien ne vous séparera de vos armes que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites-leur que recherchant les auspices de votre illustre chef & l'invitant à vous commander toujours, vous vous retirerez dans quelque pays inhabité, que là vous fourrez à votre tour, & que vous les raillez, lorsque leurs craintes seront excitées par de nouveaux dangers. Qu'on représente encore au congrès que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il se rendra plus respectable; que tant que la guerre continuera, vous suivrez ses drapeaux; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée, que vous y donnerez à l'univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration, le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, victorieuse d'elle-même."

Il parut à cette occasion un ordre général, conçu de la manière suivante.

Du Quartier-Général le 11 mars 1783.

„ Le commandant en chef ayant appris qu'il devoit se faire une assemblée générale des officiers de l'armée aujourd'hui même aux nouveaux bâtimens, à l'occasion de billets d'invitation répandus hier par des personnes inconnues, imagine que, quoiqu'il soit bien persuadé que les officiers ne feront aucune attention à une invitation aussi irrégulière, cependant son devoir, la réputation & le véritable intérêt de l'armée exigent qu'il

désapprouve une pareille conduite : en même tems il prie les officiers généraux de l'état-major, avec un officier de chaque compagnie & un nombre suffisant de représentans, de s'assembler à midi, samedi prochain, aux nouveaux bâtimens, pour entendre le rapport du committé de l'armée nommé près du congrès. Après une mûre délibération on arrêtera les mesures les plus convenables pour obtenir l'objet important en question. L'officier le plus ancien présidera, & rapportera le résultat de leur délibération au commandant en chef."

Conformément à l'ordre général du 11 mars les officiers de l'armée Américaine s'étant assemblés, Son Exa. le commandant en chef ouvrit la séance par l'adresse suivante sur l'objet de cette assemblée, laquelle fut avec d'autres papiers soumise à la considération de l'assemblée, qui fut présidée par l'honorable major-général Gates, comme le plus ancien officier présent.

MESSIEURS!

„ On a tenté par une invitation anonyme, de vous rassembler ici : je laisse à juger à l'armée combien un pareil procédé contrarieroit tout à la fois les regles de la propriété, de l'ordre & de la discipline. Cette invitation a été accompagnée d'une autre production anonyme, plutôt adressée à la sensibilité, aux passions, qu'à la raison & au jugement. L'auteur de cette piece merite sans doute des éloges pour la beauté de sa plume : je desirerois qu'à cette qualité il joignît la droiture du cœur ; car ne peut-on pas lui reprocher d'a-

voir élevé des soupçons injustes & malicieux sur l'âme honnête qui vous porteroit à la modération? Chacun est-il obligé de voir comme l'auteur lui-même, de penser comme lui? Et devient-on coupable dès que l'on voit, dès que l'on sent autrement? Voilà pourtant ce qu'il tente de nous persuader. Il avoit en vue un autre plan sans doute que celui de la pacification, plan que ne caractérisent pas la candeur, la libéralité du sentiment, l'amour de la justice & de son pays. Il avoit raison d'insinuer les plus affreux soupçons pour effectuer le plus noir projet. Que cette adresse soit faite avec beaucoup d'artifice, qu'elle ait pour objet des desseins insidieux, surtout de faire naître dans les esprits l'idée d'une injustice préméditée dans la conduite du congrès, & d'exciter les ressentimens qui doivent infailliblement découler d'une pareille idée; que le moteur de ce plan, quel qu'il soit, ait eu le dessein de tirer avantage des passions, lorsqu'elles sont encore excitées par le souvenir des calamités passées, lorsqu'il n'y a pas assez de tems pour les laisser refroidir & remplacer par la réflexion, qui seule peut donner de la dignité & de la stabilité aux mesures, ce sont des vérités dont la lecture seule de cette adresse peut convaincre l'esprit.

„ J'ai donc jugé, Messieurs, qu'il étoit de mon devoir de vous observer, de vous montrer par quels principes je m'opposois à l'assemblée prématurée, irrégulière, proposée pour mardi dernier, de vous prouver l'inclination que j'avois à saisir toutes les occasions où, sans blesser l'honneur & la dignité de l'armée, elle pouvoit faire connoître au congrès ses souffrances. Si ma con-

duite jusqu'à présent ne vous a pas convaincu que j'ai été un ami fidèle de l'armée, ma déclaration dans ce moment seroit inutile & sans effet. Mais comme j'ai été le premier à embrasser ouvertement la défense de ma patrie; comme je ne vous ai jamais quittés, que lorsque mon devoir public m'éloignoit de vous; comme j'ai été le compagnon constant & le témoin de vos détresses, & que je n'ai pas été des derniers à ressentir & reconnoître votre mérite; comme j'ai toujours considéré ma réputation militaire comme inséparablement liée avec celle de l'armée, que mon cœur s'est constamment ouvert à la joie quand j'entendois chanter ses louanges, que je sentois tout le feu de l'indignation quand la bouche de la calomnie osoit s'élever contre elle, on ne supposera pas sans doute que je sois indifférent pour ses intérêts, lorsque nous touchons au terme de la guerre: mais comment doit-on opérer le bien de l'armée? La manière est simple, dit l'anonyme, dans le cas de guerre, retirons-nous dans un pays inhabité, formons y des établissemens, & laissons notre ingrate patrie se défendre elle-même. Mais qui défendrons nous? Nos femmes, nos enfans, nos sermes & nos propriétés, que nous aurons laissés derrière nous? Ou dans cet état d'hostilité prendrons-nous avec nous les premiers (car on ne peut emporter les autres,) pour périr dans les déserts par la faim, le froid, le manque de toute espèce de provisions? Dans le cas de la paix, continue l'anonyme, ne quittez point vos épées, que vous n'ayez obtenu une pleine & ample justice. Cette effrayante alternative, ou d'abandonner notre patrie dans son malheur, ou de tourner nos

armes contre elle, à moins que le congrès n'accède à nos demandes, ne doit-elle pas révolter l'humanité, le patriotisme? Bon Dieu! quelle a pu être l'idée de l'auteur en prêchant de pareilles mesures? Peut-il être l'ami de l'armée? L'ami de son pays? Ou plutôt n'en est-il pas un insidieux ennemi? Ne seroit-ce pas quelque émissaire parti de New-York, qui s'étant glissé dans notre camp concerteroit la ruine de cet état, en semant la division entre les pouvoirs civil & militaire de ce continent? Et quel cas fait-il donc de notre intelligence, en nous proposant des expédiens impraticables par leur nature dans l'un ou dans l'autre cas? Ici, Messieurs, je dois tirer le rideau, parce qu'il seroit aussi imprudent en moi de détailler les raisons qui fondent mon opinion, qu'insultant pour vous, si je croyois que vous en eussiez besoin. Un seul moment de réflexion convaincra tout homme dégagé de prévention, de l'impossibilité physique d'exécuter l'un ou l'autre projet. Peut-être paroitra-t-il peu convenable que je me sois étendu si longuement dans cette adresse sur une production anonyme, mais la manière avec laquelle elle a été répandue dans l'armée, l'effet qu'on en espéroit & d'autres circonstances justifieront amplement mes observations sur le funeste objet de cet écrit.

„ Relativement à l'avis donné par l'auteur à l'armée, de suspecter l'homme qui leur recommandera la modération & la patience, je le méprise, comme doit faire tout homme qui aime cette liberté & cette justice pour laquelle nous combattons; car si de pareils préjugés doivent nous empêcher de proposer nos sentimens sur une

matière aussi importante, nous devons donc mettre à l'écart la raison; la liberté de penser, de parler, n'existe plus pour nous. Muets, & dans une aveugle crédulité, nous devons nous laisser conduire au carnage comme des stupides troupeaux. Je ne puis, dans ma propre opinion, que j'ai de grandes raisons de croire être celle du congrès, conclure cette adresse sans vous donner la pleine assurance, que ce corps honorable a la plus haute estime & reconnoissance pour les services de l'armée, qu'il connoît ses calamités passées, qu'il se promet de lui rendre justice, de l'en dédommager, que ses efforts pour découvrir & établir des fonds à cet effet ont été infatigables, & continueront jusqu'à ce qu'ils soient assurés.

„ Mais il en est ici comme de tous les corps où la variété des intérêts cause une variété d'opinions; les délibérations sont lentes. Mais est-ce une raison d'ôter notre confiance, de perdre tout espoir? & sous ce prétexte d'adopter un parti qui ternirait à jamais la gloire que nous avons acquise & flétrirait une armée si célèbre jusqu'à présent par sa constance & son patriotisme? Et pourquoi cela? Pour nous faire accorder plutôt l'objet que nous réclamons. Certainement nous nous en éloignerions davantage. Quant à moi, guidé par des principes de gratitude, de véracité, de justice, de reconnoissance pour la confiance dont vous m'avez honoré, par le souvenir de l'appui que vous m'avez prêté, de l'obéissance prompte que j'ai trouvée en vous dans toutes les vicissitudes de la fortune, enfin par l'affection sincère qui m'attache à une armée que j'ai eu l'honneur de

commander si longtems, je me crois obligé de vous déclarer publiquement & d'une maniere solennelle, que pour faire accorder de justes dédommagemens à vos fatigues, à vos périls passés, que pour faire réussir vos desirs, autant qu'ils pourront se concilier avec mon devoir, le serment fait à l'état, l'autorité qu'il m'a confiée, je me dévoue entierement à vous, & que vous pourrez librement tout exiger de votre commandant."

„ Tandis que je vous donne ces assurances, & que je garantis moi-même d'une maniere non équivoque de déployer tout ce qu'on me croit de talens & d'expérience en votre faveur, permettez-moi de vous conjurer, Messieurs, de ne prendre aucun parti qui, envisagé par l'œil froid de la raison, pourroit diminuer cette dignité & flétrir cette gloire que vous avez si bien conservées jusqu'à présent. Qu'il me soit permis de vous prier de mettre la plus grande confiance dans la justice de votre patrie, dans les bonnes dispositions du congrès. Croyez qu'avant votre licenciement, il fera liquider tous vos comptes, comme il a été arrêté dans les résolutions publiées, il y a deux jours, & qu'il adoptera les moyens les plus efficaces pour vous rendre justice & vous récompenser de vos services longs & méritoires. Enfin, qu'il me soit permis de vous conjurer au nom de notre commune patrie, des droits sacrés de l'humanité, de cet honneur sacré que vous révérez, au nom, ce nom si cher de l'Amérique, de témoigner la plus grande horreur pour l'homme qui brûle de renverser sous de spécieux prétextes la liberté de votre pays, & qui peut par une ruse infâme ouvrir la porte à une guerre civile, & inonder ce

pays de torrens de sang. En prenant cette résolution, en agissant ainsi, vous obtiendrez sûrement l'objet de vos démarches; vous détruirez les projets infidieux de nos ennemis, qui, de la force ouverte, descendent à des artifices secrets. Vous donnerez une preuve de plus de ce patriotisme sans exemple, & de ce courage si patient, si supérieur au fardeau des maux les plus accablans. Et par la dignité de votre conduite, vous forcerez votre postérité à dire, lorsqu'elle célébrera cet événement si glorieux de l'humanité: Si ce modèle n'eut pas existé, l'univers n'auroit jamais vu jusqu'à quel degré de perfection l'esprit humain peut monter."

(Signé) G. WASHINGTON.

Son excellence s'étant retirée, en conséquence d'une motion faite par le général Knox, & secondée par le brigadier-général Putman, on résolut:

Qu'on feroit parvenir au général en chef de la part des officiers de l'armée, des remerciemens unanimes de son excellente adresse, & de ce qu'il a bien voulu leur communiquer, & qu'on lui feroit en leur nom de la réciprocité de leur attachement le plus sincère.

L'Adresse de l'armée au congrès, le rapport du comité de l'armée, & la résolution du congrès du 25 janvier, ayant été lues.

En conséquence d'une motion du général Putman, secondée par le général Hand, on vota:

De former un comité pour dresser immédiatement une instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée a pu délibérer, & pour la rapporter dans une demi-heure. De composer ce comité

d'un général, d'un officier-général, & d'un capitaine. Enfin, on choisit pour cet effet, le général Knox, le col. Brooks & le cap. Howard. Le comité ayant fait son rapport, & l'assemblée l'ayant pleinement examiné, on déclara unanimement : „ qu'au commencement de la guerre actuelle, les officiers de l'armée Américaine s'étoient engagés au service de leur patrie, par l'amour le plus pur & l'attachement le plus inviolable aux droits & aux libertés de la nature humaine, motifs qui existent encore chez eux dans le degré le plus éminent, & qu'il n'est ni malheur ni péril qui puissent les porter à souiller la réputation & la gloire qu'ils ont acquises au prix de leur sang & de huit années de loyaux & fideles services.” On déclara avec la même unanimité : „ que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du congrès & de la patrie, & étoit pleinement convaincue que les représentans de l'Amérique ne licencièrent, ni ne disperseroient l'armée, sans avoir liquidé les comptes, donné des assurances suffisantes pour les reliquats, & assigné des fonds suffisans pour le payement. Et que les officiers s'attendent, que les retraites ou un équivalent, seront efficacement compris dans cet arrangement.” On résolut encore unanimement „ de prier son exc. le commandant en chef d'écrire à son exc. le président du congrès, & de lui demander instamment la décision la plus prompte de la part de cet honorable corps, auprès duquel elle étoit actuellement sollicitée par un comité de l'armée. Ce parti, soit que nous ayons la paix, soit que nous continuons la guerre, étant le plus propre à faire

naître la tranquillité dans les esprits des gens de guerre, & à prévenir l'effet des funestes desseins de ceux qui cherchent à semer la discorde entre les pouvoirs civil & militaire des Etats-Unis."

On ajouta: „ que les officiers des armées Américaines avoient vu avec horreur, & rejeté avec mépris, les infâmes propositions contenues dans la dernière adresse anonyme aux officiers de l'armée; & que tous avoient regardé avec indignation les efforts secrets de quelques inconnus pour assembler les officiers, d'une manière capable de subvertir toute discipline & de détruire le bon ordre." Enfin, „ qu'on feroit au nom de l'armée au comité qui avoit présenté au congrès la dernière adresse, des remerciemens de la sagesse & de la prudence avec lesquelles il avoit conduit les affaires, que copie des réflexions & déclarations de ce jour seroit adressée par le président de l'assemblée au major M. Dougal, & qu'il seroit requis de continuer ses sollicitations près du congrès jusqu'à ce qu'il eût accompli sa mission."

Après quoi, l'assemblée se sépara.

HORATIO GATES, major-général, président.

*Résolution que le congrès prit relativement
au payement des troupes américaines.*

Résolu, que le commandant en chef sera prévenu d'accorder des congés aux officiers sans commission & soldats au service des Etats-Unis, enrôlés pour servir dans le cours de cette guerre, & qui doivent être licenciés à la conclusion du traité de paix définitif, ensemble avec un nombre proportionné d'officiers en grade, & que le se-

crétaire de la guerre & le commandant en chef prendront les mesures les plus convenables pour faire conduire ces troupes à leurs demeures respectives, de manière à les satisfaire & à ne pas nuire aux provinces par lesquelles elles passent, & que les hommes ainsi licenciés pourront prendre leurs armes avec eux.

Publié par ordre du congrès.

(Signé) CH. THOMPSON, Secrétaire.

A la promulgation de cette résolution,

l'adresse suivante fut présentée au
commandant en chef.

MONSIEUR,

Il est difficile de vous exprimer le regret que nous sentons d'être obligés de solliciter de nouveau l'appui de votre excellence. Après la douleur que fait naître en nous la perspective de notre misère, est celle qui s'élève dans nos âmes de la connoissance que nous avons de vos inquiétudes sur le sort des hommes qui ont été les compagnons de vos exploits, & qui vous ont constamment suivi au travers de toutes les vicissitudes de la guerre. La nécessité seule pouvoit donc nous engager à vous faire des représentations qui vous affligeront sans doute."

Votre exc. a une connoissance si intime de l'état actuel de l'armée, qu'il est inutile de vous le peindre. Vous avez été le témoin au milieu de nos souffrances d'une guerre unique par son origine, sans exemple dans les circonstances; vous l'êtes encore du fardeau que nous supportons, par le besoin de cette provision, à laquelle

nos services perpétuels nous donnoient des droits. Ayant dernièrement exprimé nos sentimens sur ce qui étoit dû à notre position, ayant cru d'après l'assurance de Votre Exc. que nos comptes feroient liquidés, le montant assuré; que l'on feroit des fonds pour le payement, avant de nous licencier; ayant vu avec plaisir l'approbation que le congrès donnoit à nos demandes; c'est avec un mélange d'étonnement & de chagrin que nous apprenons la dernière résolution du congrès, qui ordonne de congédier les soldats & les officiers, sans avoir terminé aucun de ces objets importans; & pour mettre le comble à nos maux, ils sont obligés de quitter l'armée sans avoir aucune ressource pour payer les dettes que le service entraîne, pour gratifier ceux qui les ont servis, pour soutenir leurs familles, & les dédommager d'une si longue absence. Exposés aux insultes du dernier valet de l'armée, à être arrêtés par un Shérif, privés de la facilité d'aider nos familles, sans aucune preuve qu'il nous soit dû quelque chose pour notre service, & conséquemment sans la moindre espérance d'obtenir crédit pour une subsistance momentanée jusqu'au moment où nous puissions gagner de l'argent, quelle ressource avons-nous? Nous prenons la liberté de le demander à votre Exc.; nous sommes bien persuadés de l'efficacité des derniers efforts qu'elle fera en notre faveur. Nous appelons donc à Votre Exc. de la manière la plus solennelle: l'horreur de l'oppression & de l'injustice qui nous a mis les armes à la main, le souvenir de nos communs périls, & de ces événemens surprenans qui nous

II Part.

S

rendent la liberté, & que nos forces réunies ont produits, nous autorisent à solliciter votre secours, & à vous demander que l'ordre du 2 courant, fondé sur l'acte du congrès du 26 mai dernier, puisse être suspendu, de façon que nul officier, ni soldat ne soit obligé de recevoir son congé, avant que cette honorable compagnie soit informée de l'état misérable où cette résolution va nous plonger. Nous espérons que Votre Exc. engagera le congrès, & que d'après les principes de la justice commune elle insistera sur ce qu'aucun officier ou soldat ne soit forcé de quitter le camp, jusqu'à ce que la liquidation des comptes soit effectuée, que les balances soient arrêtées, que l'on ait expédié des certificats pour les sommes dues, renfermant la commutation de la demipaye pour les officiers, & la gratification de 20 dollars pour les soldats, jusqu'à ce qu'enfin on accorde à chacun une somme d'argent suffisante pour le transporter du camp à ses foyers.

„ Nous croyons que cette patrie, au service de laquelle nous nous sommes dévoués, ne regardera jamais avec indifférence les hommes qui ont si essentiellement contribué à raffermir sa liberté, ses propriétés, son empire. Au nom des généraux & des officiers, commandant le régiment & les corps en cantonnement sur la rivière d'Hudson.”

J'ai l'honneur, &c.

5 Juin 1783. W. HEATH, major-gén., Pr.

Le général qui s'étoit engagé envers l'armée à lui procurer une satisfaction sur ses justes demandes, fit cette réponse :

Du Quartier général le 6 juin.

MONSIEUR,

„ Avant que je puisse répondre à l'adresse des généraux & officiers, commandant les corps & régimens de cette armée, je les prie d'être persuadés de ma reconnaissance pour la confiance qu'ils veulent bien mettre en moi ; je les prie de croire que comme personne ne connoît mieux que moi les services rendus par eux, personne aussi n'est plus touché de leur situation présente, & ne desiré plus vivement d'adoucir ou d'éloigner leurs maux. Il seroit peut-être inutile de détailler ici tout ce que j'ai fait encore pour remplir cet objet important. Il est suffisant d'observer que je ne désespere pas du succès ; car je suis parfaitement convaincu que les Etats ne peuvent pas, sans se précipiter dans une banqueroute nationale, sans ruiner leur crédit, refuser d'accéder aux réquisitions du congrès. Il faut l'avouer, il a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour obtenir une justice complète en faveur de l'armée. Son grand objet, dans le moment présent, étoit, par une réduction de dépense, de mettre l'intendant-général des finances à portée de faire un paiement de trois mois à l'armée, jugé comme indispensable & nécessaire. Pour expliquer davantage ce point, permettez-moi d'insérer ici l'extrait d'une lettre du sur-intendant, du 29 du mois

passé. Il y a plus d'un mois que le committé a conféré avec moi sur cet objet; je lui ai dit que l'on ne pouvoit faire à l'armée aucun payement que par le moyen d'un papier d'anticipation, & même qu'il ne pouvoit être fait si l'on ne réduisoit immédiatement & considérablement nos dépenses. Nos dépenses ont cependant été continuées, lorsque nos revenus se sont diminués, les Etats étant très-lents dans leurs remises. Il en résulte que je ne puis faire de payement dans la manière que j'avois proposée. Les billets auroient été payables à deux, quatre & six mois de date; à présent ils ne peuvent l'être qu'à six mois, & encore faut-il sur le champ retrancher les dépenses. Je ferai expédier de pareils billets pour la paye de trois mois, & je vous conjure, Monsieur, d'employer toute votre influence sur les Etats, afin qu'ils soient compris dans la liste de mes autres engagements qui doivent être remplis par la taxe.

„ J'ai expédié, il y a trois jours, un exprès pour presser l'envoi de ces billets. Dans cet état des choses, je n'ai pas besoin d'ajouter que la dépense de chaque jour pour l'entretien de l'armée, augmentera l'incapacité où est le congrès de s'acquitter au moins de très-longtems.

„ Quoique les officiers de l'armée connoissent bien ma situation officielle, & sachent que je suis le serviteur du public, & que je ne puis me dispenser d'exécuter les ordres qu'il est de mon devoir de remplir, cependant comme les congés, en matière de service, sont plutôt affaire d'indulgence que de force; comme le congrès est dans les meilleures dispositions pour l'armée; comme les deux principaux articles de plainte seront dans

peu de tems arrêtés au gré de l'armée, jusqu'à ce que le bon plaisir du congrès soit connu, je n'hésite pas à me rendre à vos desirs, sous la réserve seulement que les soldats, qui préféreront avoir leur congé sur le champ, seront conduits par détachemens par un nombre d'officiers suffisant. La nécessité de cette précaution se présente à tous les yeux; je n'ai pas besoin d'y insister. Quant aux officiers en grade & particuliers, qui par les circonstances ne souhaitent pas prendre leur congé, ils donneront leurs noms à leurs commandans respectifs, afin que sur le rapport de l'adjudant général, on licencie un nombre égal d'hommes engagés pour trois ans, ce qui épargnera au public la dépense qu'on veut sauver. J'espère que les billets ne tarderont pas à arriver, & que le règlement des comptes sera terminé par les trésoriers dans peu de jours. En même tems, j'aurai l'honneur d'exposer au congrès les sentimens des officiers & des généraux. Ils sont exprimés d'une manière si décente, si honnête, & si attendrissante, que je ne doute point qu'ils ne soient bien accueillis. J'ai l'honneur d'être, &c."

(Signé) G. WASHINGTON.

Les deux lettres précédentes furent envoyées
à Son Excellence le président du congrès,
avec la suivante.

Du Quartier-Général, NEW-BURCH, 7 juin.

„ J'ai l'honneur de joindre à Votre Exc. la copie d'une adresse, qui m'a été faite par les généraux & officiers commandant l'armée, avec ma réponse. Ces pièces vous seront voir les con-

quences malheureuses de l'exécution de la résolution du 26 mai. Les deux sujets de plainte principale de l'armée sont, 1°. Le délai du paiement du trimestre, & 2°. Le défaut du règlement des comptes. Je me suis cru autorisé à l'assurer que le congrès y feroit une attention particulière, & j'ai fait quelques changemens relatifs aux congés. Le secrétaire de la guerre vous en expliquera les raisons & la nécessité. Tandis que je considère comme un tribut dû à la Justice de vanter ici la conduite modérée de toute l'armée, & particulièrement l'esprit de docilité & l'ordre avec lequel les officiers se sont prêtés pour le commandement des bataillons qui doivent servir pendant trois ans, permettez-moi de vous rappeler leurs anciennes souffrances & leurs services, & de les recommander aux bonnes dispositions du congrès."

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) G. WASHINGTON.

PROCLAMATION dans le camp Américain.

La ratification des articles de paix étant arrivée au camp de l'armée américaine, la joie fut universelle, & le soldat, fatigué d'une guerre longue & pénible, éprouva dans ce moment tout ce que le repos & la douce consolation d'avoir bien mérité de la patrie pouvoit inspirer: le lendemain 16 avril, le général fit la proclamation suivante:

1, Le commandant en chef ordonne que la cessation des hostilités entre les Etats-Unis de l'Amérique & le roi de la Grande-Bretagne, soit proclamée publiquement demain à midi au nouveau-bâtiment; & que la proclamation qui sera con-

muniquée par la présente, soit lue demain au soir à la tête de chaque régiment & corps de l'armée; après quoi, les chapelains, avec les diverses brigades, rendront des actions de grâce au Dieu Tout-Puissant, pour toutes ses miséricordes, particulièrement pour avoir enchaîné la fureur des hommes à sa gloire & fait cesser la rage de la guerre parmi les nations. Quoique la proclamation dont il s'agit, se borne à interdire les hostilités & non à annoncer la paix générale, ce doit cependant être une satisfaction bien raisonnable & bien pure pour toutes les âmes bien-veuillantes, que l'époque qui met fin à une contestation longue & douteuse, arrête l'effusion du sang humain, ouvre une perspective plus brillante &, semblable à une autre étoile du matin, promette l'aspect d'un jour plus éclatant que celui qui, jusqu'à présent, a éclairé l'hémisphère occidental. Dans un jour si heureux qui est le messager de la paix, un jour qui couronne une guerre de huit années, il y auroit de la noirceur à ne pas se réjouir; ce seroit insensibilité que de ne pas prendre part à la joie générale.

Le commandant en chef, bien loin de tâcher d'étouffer les sentimens de joie dans son propre cœur, présente ses félicitations les plus cordiales à cette occasion à tous les officiers de toute dénomination, à toutes les troupes des Etats Unis en général; & particulièrement à ces hommes braves & fermes qui avoient résolu de défendre les droits de leur pays envahi, tant que la guerre continueroit. Car, voilà ceux qui doivent être considérés comme l'honneur & l'orgueil de l'armée américaine, & qui, couronnés de lauriers bien

acquis, peuvent quitter bientôt les champs de la gloire pour les boccages paisibles de la vie civile. Quand le commandant en chef se rappelle la variété presque infinie des scènes par lesquelles nous avons passé avec un plaisir mêlé d'étonnement & de gratitude; lorsqu'il contemple avec ravissement la perspective qui s'offre à nous; il ne peut s'empêcher de desirer que tous les braves gens, de quelque condition qu'ils puissent être, qui ont eu part aux fatigues & aux dangers pour opérer cette glorieuse révolution, pour délivrer des millions du joug de l'oppression, & pour jeter les fondemens d'un grand empire, soient pénétrés de l'idée convenable du rôle auguste qu'ils ont été appelés à jouer, sous les auspices de la providence, sur le théâtre des affaires humaines; car heureux, trois fois heureux, seront dorenavant nommés ceux qui ont contribué en quelque manière, qui ont rempli l'emploi même le plus mince dans la construction de ce colosse étonnant de liberté & d'empire sur la vaste base de l'indépendance; qui ont donné du secours pour défendre les droits de la nature humaine & pour établir un asyle aux pauvres & aux opprimés de toutes les nations & de toutes les religions. La tâche glorieuse pour laquelle nous avons volé aux armes étant remplie, les libertés de notre pays étant pleinement reconnues & solidement établies par la faveur du ciel sur la pureté de notre cause & sur les efforts honnêtes d'un peuple foible, déterminé à être libre, contre une nation puissante prête à l'opprimer; & la réputation de ceux qui ont persévéré à travers tous les excès de fatigue, de souffrance & de danger, étant immortalisée par la glorieuse

dénomination d'armée patriotique ; il ne reste plus à présent aux acteurs de cette scène mémorable, que de conserver un caractère conséquent & inaltérable jusqu'au dernier acte, afin de terminer ce drame avec applaudissement ; & de se retirer du théâtre militaire avec les mêmes suffrages des anges & des hommes qui ont couronné toutes leurs actions vertueuses. Pour cet effet on ne tolérera aucun désordre, aucun excès. Tous les soldats prudents & bien intentionnés doivent se rappeler qu'il doit leur être absolument nécessaire d'attendre avec patience que la paix soit déclarée, ou que le congrès ait pu prendre les mesures nécessaires pour la sûreté des magasins publics &c. Aussitôt que ces arrangemens seront faits, le général ne tardera pas à décharger, avec toutes les marques de distinction & d'honneur, tous ceux qui se sont enrôlés pour la guerre, qui dès-lors auront fidelement rempli leurs engagements avec le public. Le général s'est déjà intéressé en leur faveur ; & il pense qu'il n'a pas besoin de répéter l'assurance de ses dispositions à leur être utile dans cette occasion, comme dans toute autre convenable. Dans le même tems, il est résolu qu'aucune négligence ou désordre militaire ne reste impuni, tant qu'il retiendra le commandement de l'armée. L'ajutant-général aura telles parties détachées pour l'assister à faire les préparatifs de réjouissances publiques que le chef-ingénieur jugera propres avec l'armée ; & le quartier-maître-général sera sans délai, imprimer tel nombre de licenciemens qui sera nécessaire pour tous ceux qui étoient arrêtés pour la guerre : il aura la bonté de s'adresser au quar-

tier-général. Une ration extraordinaire de liqueur sera distribuée à chaque homme demain pour boire.

„ Paix & bonheur perpétuels aux Etats-Unis de l'Amérique! (Signé) G. WASHINGTON.

Egalement propre à briller dans le cabinet comme dans les camps, Washington répand dans ses écrits une noblesse, une énergie que l'éloquence du cœur inspire. Nous venons de voir avec quelle sagacité, avec quelle candeur, il discute les sujets les plus délicats; nous allons l'admirer encore plus dans sa modestie (1). Des hommes esclaves de

(1) Il est rare que l'enthousiasme n'aille au-delà de la vérité. Un auteur qui entend célébrer de toutes parts le héros dont il veut parler s'enflamme pour lui; son imagination s'exalte, & ne fait plus s'arrêter. L'écrivain mercenaire, ou seulement prévenu, indulgait la postérité en erreur, si la postérité pouvoit se laisser prévenir; mais heureusement elle juge avec sang-froid; elle distingue la basse flatterie de l'écrivain mercenaire, des justes hommages de l'historien honnête, & fait mettre à leurs places les hommes célèbres & les grands hommes. Je ne me défends point d'enthousiasme pour mon héros; mais il ne m'entraîne point au-delà de ce qui lui est dû. Je ne puis mieux confirmer ce que j'en ai dit qu'en rapportant les mêmes expressions de Son Exc. M. P. S. van Berckel, ministre plénipotentiaire de L.L. H.H. P.P. près le congrès: ce citoyen, illustre autant qu'éclairé, dit: „ Quand je n'aurois pas reçu de ce général les marques les plus flatteuses de son attachement, je n'en publierois pas moins que tout ce que l'on a dit & tout ce que l'on peut dire de cet homme célèbre, sera toujours au-dessous de l'idée que

la jalousie & vendus aux ennemis de la patrie, ne rougirent point de répandre, à l'époque des divisions ^{Washington} qui régnoient dans l'armée, „ que les troupes ^{son colonel} „ aux ordres du général n'ayant point encore été licenciées, il en étoit résulté beaucoup de jalousie entre lui & le congrès, vu qu'on craignoit quelque chose qu'il n'étoit pas encore prudent de dire jusqu'à présent. Cette insinuation injuste ne pouvoit paroître qu'in vraisemblable à ceux qui ont observé d'un œil attentif & impartial la conduite de cet illustre guerrier pendant toute la guerre. Aussi respectable par les vertus de l'homme juste & aussi estimable par les qualités du citoyen vraiment patriote, que distingué par les talens militaires, le grand homme qu'on vouloit rendre suspect d'une manière aussi indigne, étoit incapable de fonder son pouvoir personnel sur les débris de cette liberté qu'il venoit d'affurer à sa patrie au péril de sa vie & au prix de son sang. Dédaignant constamment tous avantages pécuniaires, sans postérité d'auteurs qu'il pût désirer d'illustrer, eût-il voulu fouiller le nom immortel qu'il a acquis par le reproche bien mérité de n'avoir travaillé que pour lui même, en feignant de combattre pour le bien public ; eût-il sacrifié sa vraie gloire à la vaine splendeur d'une dictature perpétuelle ? Ceux

l'on s'en forme quand on a le honneur de le voir & de le connoître." Cet éloge n'est sûrement pas suspect ; cependant je ne pense pas qu'on puisse célébrer plus dignement, en aussi peu de mots, le grand homme dont parle M. van Berckel.

qui étoient capables de lui supposer une aussi basse ambition, montraient combien les sentimens d'un cœur vraiment généreux leur étoient étrangers. Mais M. Washington s'est empressé de donner la preuve la plus complète de la fausseté de leurs insinuations. Semblable à ces vertueux romains qui retournaient à la charrue après avoir guidé le vaisseau de la république, il déclare vouloir se démettre du commandement pour aller bientôt goûter dans la retraite d'une vie privée les douceurs du repos & de ce calme qu'affure à l'ame la conscience d'avoir exactement rempli ses devoirs: écoutons-le parler lui-même dans cette fameuse lettre circulaire qu'il adressa au général Green.

LETTRE CIRCULAIRE.

Au quartier général, Newburg le 18 juin 1783.

Le grand objet pour lequel j'avais l'honneur de gérer un emploi au service de mon pays, étant rempli, je me prépare actuellement à le résigner dans les mains du congrès & à retourner à cette retraite domestique que je n'ai, comme il est bien connu, quitté qu'avec la plus grande répugnance, retraite pour laquelle je n'ai jamais cessé de soupirer, depuis une longue & pénible absence; dans laquelle, à l'écart du bruit & des embarras du monde, je pusse couler le reste de ma vie dans un état de repos & sans trouble; mais, avant que je mette cette résolution à exécution, je pense qu'il est de mon devoir de donner ici mon dernier avis officiel pour vous féliciter sur les glorieux événemens qu'il a plu au ciel de produire en notre

faueur, d'exposer mes sentimens sur quelques objets importans, qui me paroissent extrêmement liés avec la tranquillité des Etats-Unis, & de donner ma bénédiction finale à ce pays, au service duquel j'ai consumé le printems de ma vie, pour le bien duquel j'ai passé tant de jours dans l'inquiétude & tant de nuits dans les veilles; & dont le bonheur, m'étant extrêmement cher, formera toujours une partie considérable du mien. Pénétré de la plus vive sensibilité dans cette agréable occasion, je demande la permission de m'étendre sur le sujet de nos félicitations mutuelles. Quand nous considérons la grandeur du prix pour lequel nous avons combattu, la nature incertaine de la querelle, & la maniere avantageuse dont elles'est terminée, nous avons les plus grandes raisons possibles de gratitude & d'alégresse : C'est un sujet qui procurera des charmes infinis à tous les esprits bienfaisans & libres, soit que l'événement en considération soit regardé comme la source des jouissances présentes, ou la cause d'un bonheur futur; & nous aurons également occasion de nous féliciter du partage que la providence nous a assigné, sous quelque point de vue que nous l'envisagions, naturel, politique ou moral.

Les citoyens de l'Amérique placés dans la position la plus digne d'envie, comme les seuls seigneurs & propriétaires d'une vaste étendue du continent, contenant tous les sols & climats du monde, abondant dans toutes les choses de nécessité ou d'agrément pour la vie, sont actuellement, par la dernière pacification satisfaisante, reconnus comme investis d'une liberté, d'une indépendance absolues. Dès cette époque on doit les con-

fidérer comme acteurs sur le théâtre le plus brillant, que la providence semble avoir choisi d'une manière particulière, pour le développement de la grandeur & de la félicité humaines : ils ne sont pas seulement environnés de tout ce qui peut contribuer à remplir les jouissances privées & domestiques ; mais le ciel a couronné toutes les autres faveurs, en leur offrant la route la plus facile de bonheur politique, qu'aucune autre nation ait jamais goûtée. Rien ne peut prouver ces observations d'une manière plus frappante, que le souvenir de l'heureuse conjoncture des tems & des circonstances, sous lesquels notre République a pris place parmi les nations. Les fondemens de notre empire n'ont pas été posés dans les siècles nébuleux de l'ignorance & de la superstition ; mais à une époque où les droits du genre humain étoient mieux entendus, & plus clairement déterminés qu'ils ne l'avoient jamais été auparavant. Les recherches de l'esprit humain sur la félicité sociale ont été portées à une grande étendue ; les trésors de connoissances, acquis par les travaux des philosophes, des sages, des législateurs, à travers une longue suite d'années, sont ouverts pour l'usage public ; & leur sagesse peut être recueillie avec succès pour l'établissement de nos formes de gouvernement. La libre culture des lettres, l'extension illimitée du commerce, les progrès perfectionnés des mœurs, l'accroissement de la liberté de penser, & surtout la lumière pure & bienfaisante de la révélation ont eu un heureux effet sur l'amélioration du genre-humain & augmenté les douceurs de la société. C'est sous ces

nuspices favorables que les Etats-Unis ont acquis l'existence comme nation, & si leurs citoyens ne sont pas parfaitement libres & heureux, le blâme ne pourra tomber que sur eux.

Telle est notre situation; telle est notre perspective. Mais, quoique la coupe du bonheur soit à notre portée, quoique la félicité soit notre lot, si nous sommes disposés à profiter de l'occasion; il me paroît cependant que les Etats-Unis ont encore à opter, s'ils veulent devenir respectables & heureux, ou méprisables & malheureux, comme nation; c'est le tems de leur épreuve politique; c'est le moment où les yeux de tout l'Univers sont tournés sur nous; c'est le moment d'établir ou de ruiner à jamais notre caractère national; c'est le moment de donner au gouvernement fédératif, un ton qui le mette en état de répondre aux objets de son institution; ce moment fatal peut relâcher les nœuds de l'union, détruire le ciment de la confédération, & nous exposer à devenir le jouet de la politique Européenne qui pourroit soulever un état contre un autre, pour empêcher l'accroissement de leur importance & servir ses vues intéressées. Car, d'après le système de politique que les états adopteront dans cet instant, ils se soutiendront ou tomberont; & d'après leur affermissement ou leur chute, il sera à décider si la révolution doit être, après tout, considérée comme un bonheur ou un malheur: un bonheur ou un malheur, non pas seulement pour le tems présent; car notre destin doit entraîner la destinée de millions qui ne sont pas encore nés.

Dans la conviction de l'importance de la crise

actuelle, le silence seroit un crime à moi; je tiendrai donc à votre excellence le langage de la liberté & de la sincérité, sans déguisement. Je prévois, cependant, que ceux qui diffèrent avec moi d'opinion, pourront observer que je m'écarte de la ligne de mon poste; & peut-être attribueront-ils à l'orgueil & à l'ostentation, ce que je fais n'être que l'effet de l'intention la plus pure; mais la droiture de mon cœur dédaigne ces motifs indignes. Le rôle qui j'ai joué jusqu'à présent; la résolution que j'ai formée de ne prendre plus aucune part aux affaires publiques; le desir ardent que j'éprouve & que je continuerai à manifester, de jouir dans la tranquillité d'une vie privée, après toutes les fatigues de la guerre, des douceurs d'un gouvernement sage & libre, convaincront, je m'en flatte, tôt ou tard, mes compatriotes, que je ne pouvais avoir des vues sinistres, en exposant, avec si peu de réserve, les opinions contenues dans cette adresse.

Il y a quatre choses que je regarde humblement comme essentielles au bien-être, & je pourrai hasarder de dire, à l'existence des Etats-Unis comme puissance indépendante. 1°. Une indissoluble union des états sous une autorité fédérative; 2°. un respect sacré pour la justice publique; 3°. l'acceptation d'un établissement de paix convenable; & 4°. parmi les peuples des Etats-Unis l'empire de ces dispositions pacifiques & amicales, qui les engagent à oublier leurs préventions & leur politique locale, pour se faire ces concessions mutuelles, qui sont requises à la prospérité générale, & pour sacrifier, à quelques égards, leurs avantages individuels à l'intérêt de la communauté.

Voilà

Voilà les colonnes sur lesquelles l'édifice glorieux de notre indépendance & de notre caractère national doit être soutenu. La liberté en est la base; & quiconque oseroit en saper les fondemens ou en bouleverser l'architecture, sous quelque prétexte spécieux qu'il le tente, mériterait l'exécration la plus amère, & la punition la plus rigoureuse qu'un pays outragé pourroit lui infliger.

Je me bornerai à faire sur les trois premiers articles un petit nombre d'observations, laissant le dernier au bon esprit & à la considération sérieuse de ceux qui y sont intéressés immédiatement.

Quant au premier article, quoiqu'il ne soit ni nécessaire, ni convenable à la place où je suis, de faire une recherche particulière des principes de l'union, & d'élever la grande question, si souvent agitée, s'il seroit expédient & requis que les états déséussent une portion plus considérable de pouvoir au congrès, ou non; cependant il est de mon devoir, ainsi que de celui de tout vrai patriote, d'assurer sans réserve, & d'insister sur les propositions suivantes; que si les états ne veulent pas permettre au congrès d'exercer ces prérogatives qui lui sont indubitablement dévolues par la constitution, tout doit acheminer rapidement vers l'anarchie & la confusion. Qu'il est indispensable pour le bonheur des états en particulier, qu'il y ait quelque part un pouvoir suprême pour régler & diriger les intérêts généraux de la république confédérée, sans quoi l'union ne sauroit être de longue durée. Qu'il y ait de la part de chaque état une complaisance fidele &

II. Part.

T

ponctuelle aux dernières propositions & demandes du congrès, sans quoi les conséquences les plus fatales auront lieu. Que toutes mesures qui tendent à dissoudre l'union, ou contribuent à violer ou affaiblir l'autorité souveraine, doivent être considérées comme ennemies de la liberté & de l'indépendance de l'Amérique, & les auteurs traités comme tels. Et finalement, qu'à moins que le concours des états ne nous mette à même de partager les fruits de la révolution & de jouir des avantages essentiels de la société civile sous une forme de gouvernement, aussi libre, aussi pure, aussi heureusement garantie contre les dangers de l'oppression, que celle combinée & adoptée par les articles de la confédération, il y aura sujet de regretter que tant de sang & de trésors aient été répandus pour aucun effet; que tant de maux aient été soufferts sans récompense, & que tant de sacrifices aient été faits en vain. On pourroit exposer ici plusieurs autres considérations, pour prouver que sans une entière adhésion à l'esprit de l'union, nous ne pouvons exister comme puissance indépendante. Il me suffira pour mon objet de mentionner un ou deux points qui me paroissent de la plus grande importance. Ce n'est que dans notre caractère réuni, comme dans un seul empire, qu'on a reconnu notre indépendance, que notre puissance peut être respectée ou notre crédit soutenu parmi les nations étrangères. Les traités des puissances européennes avec les Etats-Unis de l'Amérique n'auront aucune validité, à la dissolution de cette union. Nous serons abandonnés à peu près à l'état de nature; nous pourrons voir par notre

propre expérience qu'il y a une progression naturelle de l'extrême de l'anarchie à l'extrême de la tyrannie; & ce pouvoir arbitraire est établi de la manière la plus facile sur les ruines de la liberté abusée jusqu'à la licence.

Quant au second article qui regarde l'exécution de la justice publique, le congrès, dans sa dernière adresse aux Etats-Unis, a presque épuisé le sujet; il a exposé ses idées si pleinement; il a prouvé l'obligation où sont les Etats de rendre justice complète à tous les créanciers publics, avec tant de dignité & d'énergie, que, dans mon opinion, aucun ami sincère de l'honneur & de l'indépendance de l'Amérique ne peut hésiter un moment sur la convenance de condescendre aux mesures justes & honorables qu'il a proposées. Si ces argumens ne produisent pas la conviction, je ne sache rien qui puisse avoir plus d'influence; spécialement, quand nous nous rappelons que le système auquel on se réfère, étant le résultat de la sagesse rassemblée du continent, doit être regardé, sinon comme parfait, certainement comme le moins sujet à des inconvéniens, qui puisse être imaginé; & que s'il n'est pas mis immédiatement à exécution, une banqueroute nationale aura lieu avec toutes ses conséquences déplorables, avant qu'il soit possible de proposer ou d'adopter quelque autre plan; tant les circonstances actuelles sont pressantes; & telle est l'alternative offerte actuellement aux Etats.

L'habileté du pays à décharger les dettes que l'on a contractées pour sa défense est au dessus du soupçon. Je me flatte que la bonne volonté ne manque pas non plus. Le sentier de notre devoir

est ouvert devant nous ; la probité , après toutes les épreuves , est encore la meilleure , la vraie politique. Soyons donc justes comme nation ; remplissons les contrats publics que le congrès a indubitablement eu le droit de faire à l'effet de poursuivre la guerre ; avec la même bonne foi croyons-nous engagés à satisfaire à nos engagements particuliers. Dans le même tems qu'une attention à remplir de bon cœur notre propre tâche , comme individus & comme membres d'une société , soit sérieusement inculquée aux citoyens de l'Amérique ; alors ils renforceront les mains du gouvernement & seront heureux sous sa protection. Chacun recueillera les fruits de ses travaux ; chacun jouira de ce qu'il aura acquis , sans molestation , & sans danger.

Dans cet état de liberté absolue & de sécurité parfaite , qui voudroit hésiter de céder une portion légère de sa propriété pour maintenir les intérêts communs de la société & assurer la protection du gouvernement ? Qui ne se rappelle les déclarations faites si souvent au commencement de la guerre ? Alors nous aurions été complètement satisfaits , si nous eussions pu conserver la moitié de nos possessions aux dépens du reste. Quel homme trouveroit-on qui voulût rester redevable de la défense de sa personne & de sa propriété , aux efforts , à la bravoure & au sang des autres , sans faire un effort généreux pour satisfaire à la dette de l'honneur & de la gratitude ? Dans quelle partie trouverons-nous un homme ou un corps d'hommes qui ne rougiroit de se lever pour proposer des mesures directement combinées pour dépouiller le soldat de sa solde & le créancier

public de sa dette ? Et s'il étoit possible qu'il arrivât un pareil exemple d'injustice, n'exciteroit-elle pas l'indignation-générale ? N'attireroit-elle pas sur les auteurs de ces mesures la vengeance redoublée du ciel ? Si après tout l'esprit de désunion ou un caractère d'obstination & de perversité se manifestoit dans quelqu'un des Etats ; si des dispositions aussi fâcheuses tendoient à faire échouer tous les heureux effets qu'on pourroit attendre de l'union ; si l'on refusoit de déférer aux demandes de fonds propres à satisfaire à l'intérêt annuel des dettes publiques, & si ce refus venoit à ressusciter toutes ces jalousies & à produire tous ces maux qu'on a si heureusement fait disparaître, le congrès qui, dans toutes ses transactions, a montré beaucoup de magnanimité & de justice, restera justifié aux yeux de Dieu & des hommes ! Et l'Etat seul qui s'oppose à la sagesse rassemblée du continent & qui suit des conseils aussi erronés & aussi pernietux, sera responsable de toutes les conséquences.

De mon côté, convaincu d'avoir agi, lorsque j'étois serviteur du public, de la manière la plus propre à favoriser les intérêts réels de mon pays ; m'étant en vertu de mes principes fixes, engagé en quelque façon envers l'armée, que la patrie lui rendroit justice ample & complète ; & ne voulant pas cacher un seul trait de ma conduite officielle aux yeux du monde, j'ai jugé convenable de transmettre à Votre Exc. la collection ci-incluse de papiers, relativement à la demi-payé, & aux transports concédés par le congrès aux officiers de l'armée : ces communications seront comprendre clairement mes sentimens décidés, ainsi

que les raisons persuasives qui m'ont engagé de bonne heure, à recommander l'acceptation de cette mesure de la manière la plus sérieuse & la plus pressante. Comme les opérations du congrès, de l'armée & de moi-même, sont ouvertes à tout le monde, & contiennent dans mon opinion des informations suffisantes pour faire disparaître le préjugé & les erreurs, que quelques-uns peuvent avoir conservés, je juge qu'il est inutile d'en dire davantage & qu'il est juste d'observer que les résolutions du congrès auxquelles on fait allusion, sont indubitablement & absolument obligatoires pour les Etats-Unis, comme étant les actes les plus solennels de la confédération ou de la législation.

Quant à l'idée qui, j'en suis informé, a prévalu à quelques égards, que la demi-paye & le transport ne sauroient être envisagés que sous le jour odieux de pension; c'est ce qu'on doit rejeter à jamais. Que la provision soit regardée, comme elle étoit réellement, une compensation raisonnable offerte par le congrès, dans un tems où il n'avoit rien autre à accorder aux officiers de l'armée pour des services à remplir. C'étoit le seul moyen de prévenir un abandon total du service: c'étoit une portion de leur salaire; & l'on peut me permettre d'ajouter, c'étoit le prix de leur sang & de leur indépendance. C'est donc plus qu'une dette commune; c'est une dette d'honneur; on ne sauroit plus la considérer comme une pension, une gratification, ni la retenir jusqu'à ce qu'elle soit bien acquittée.

Quant à la distinction entre les officiers & les soldats, il suffit que l'expérience constante de tou-

tes les nations du monde, combinée avec la nôtre, prouve l'utilité & la convenance de cette distinction. Des récompenses proportionnées au secours que le public retire d'eux, sont indubitablement dues à tous ceux qui le servent. A quelques égards les soldats ont eu peut-être une récompense aussi ample pour leurs services, par les primes considérables qu'on leur a accordées, que leurs officiers en recevront dans le transport mentionné; pour les autres, si outre la donation des terres, le payement des arrérages d'habits & de gages, articles sur lesquelles toutes les parties qui composent l'armée doivent être sur le même pied, nous faisons entrer dans l'estimation les primes que plusieurs des soldats ont reçues & la gratification de la paye entiere d'une année qu'on a promise à tous; peut-être leur situation (toute circonstance dûement considérée) ne sera pas regardée comme moins à envier que celle des officiers. Si toutefois on jugeoit de l'équité d'accorder une récompense altérieure, je hazarderai d'affirmer que personne ne goûtera une satisfaction plus grande que moi, si une exemption de taxes pour un tems limité que l'on a demandée plusieurs fois, ou quelque autre indemnisation ou immunité étoit accordée aux braves défenseurs de la cause de leur pays: mais ni l'acceptation ni le refus de cette proposition, n'affectera en aucune maniere ni ne militera contre l'acte du congrès, par lequel il a offert une paye entiere pendant cinqans, au lieu d'une demi-payé pour la vie qui avoit été promise auparavant aux officiers de l'armée. Avant que j'acheve le sujet de la justice publique, je ne puis m'empêcher de faire mention des obli-

gations que doit ce pays à cette classe méritante de vétérans, les officiers & simples particuliers, qui, sans être revêtus de commissions, ont été déchargés pour inhabileté, en conséquence de la résolution du congrès du 23 avril 1782, avec une pension annuelle pour la vie : leurs souffrances, leur mérite & leurs prétentions particulières à cette provision n'ont besoin que d'être connus, pour intéresser les sentimens d'humanité en leur faveur : rien qu'un paiement ponctuel des concessions annuelles qu'on leur a faites, ne peut les délivrer de la misère la plus compliquée ; & il n'y auroit pas d'aspect plus mélancolique & plus désastreux que de voir ceux qui ont répandu leur sang, ou perdu leurs membres au service du pays, sans asyle, sans amis, & sans les moyens d'obtenir aucune des consolations ou des choses nécessaires à la vie, contraints à mendier leur pain quotidien de porte en porte. Permettez-moi de recommander ceux de cette classe qui sont de votre Etat, à la protection la plus vive de votre Exc. & de votre législature. Il n'est besoin que d'ajouter quelques paroles sur le troisième sujet qui a été proposé & qui regarde particulièrement la défense de la république. Comme il n'est guère à douter que le congrès ne recommande un établissement de paix convenable pour les Etats-Unis, où l'on donnera l'attention due à l'importance de placer la milice de l'union sur un pied régulier & respectable ; si tel est le cas, je demanderai la liberté d'en exposer le grand avantage dans les termes les plus forts. La milice du pays doit être considérée comme le Palladium de notre sécurité & le premier ressort essentiel en cas d'hostilités :

il est donc essentiel que le même système se répande dans le tout; que la formation & la discipline de la milice du continent soit absolument uniforme; & que la même espèce d'armes, d'habits & d'appareil militaire soit introduite dans toutes les parties des Etats-Unis. Personne, à moins qu'il ne l'ait appris par l'expérience, ne pourra concevoir la difficulté, la dépense & la confusion qui résultent d'un système contraire, ou des arrangemens vagues qui ont prévalu jusqu'ici.

Si, traitant des matières politiques, on s'est étendu plus que de coutume dans cette adresse; l'importance & la grandeur des objets en discussion doivent servir d'apologie. Ce n'est cependant ni mon souhait, ni mon attente que les observations précédentes exigent aucune attention, excepté autant qu'elles paroîtront dictées par une bonne intention, conformément aux règles immuables de la justice, combinées pour produire un système libre de politique & fondées sur tout ce que l'expérience peut avoir acquis d'une attention exacte & longue aux affaires publiques. Je pourrois ici parler avec plus de confiance d'après mes observations actuelles: & si ce n'étoit pas grossir cette lettre déjà trop prolixe au-delà des bornes que je me suis prescrites, je pourrois montrer à tous les esprits ouverts à la conviction, qu'en moins de tems & avec beaucoup moins de dépense que nous n'en avons consumé la guerre auroit pu être amenée à la même issue heureuse, si les ressources du continent eussent été développées convenablement; que les détresses & les revers qui souvent sont survenus, ont trop souvent ré-

faute plus d'un manque d'énergie dans le gouvernement continental, que d'un défaut de moyens dans les Etats particuliers: que l'inefficacité des mesures résultant du manque d'une autorité convenable dans le pouvoir suprême, d'une condescendance partielle aux réquisitions du congrès dans quelques-uns des Etats, & d'un manque d'exactitude dans d'autres; ce qui tendant à ralentir le zèle de ceux qui étoient de bonne volonté, à servi également à accumuler les dépenses de la guerre, & à faire échouer les plans les mieux concertés; & que le découragement occasionné par les difficultés & les embarras compliqués où nos affaires se trouvoient plongées par ce moyen, auroient depuis longtems produit la dissolution de toute autre armée, moins patiente, moins vertueuse & moins persévérante que celle que j'ai eu l'honneur de commander. Mais pendant que je fais mention de ces choses, qui sont des faits notoires, comme des défauts dans notre constitution fédérative, particulièrement pour la poursuite de la guerre, je demande qu'on entende que comme j'ai toujours pris plaisir à reconnoître avec gratitude l'aide & le support que j'ai tirés de toutes les classes de citoyens, ce sera toujours une satisfaction pour moi de rendre justice aux efforts non-pareils des Etats particuliers dans plusieurs occasions intéressantes.

C'est ainsi que j'ai découvert avec franchise, ce que je desirois avoir fait connoître avant que je rendisse le dépôt public qu'on m'a confié: la tâche est actuellement finie; je dis actuellement adieu à Votre Exc. comme magistrat en chef de cet Etat: dans le même tems je dis un éternel adieu aux

offices & à tous les emplois de la vie publique. C'est encore ma seule & dernière requête que votre Exc. communique ces sentimens à votre législature, à la première assemblée, & qu'ils soient considérés comme le legs d'un quelqu'un qui a désiré ardemment, dans toutes les occasions, d'être utile, à sa patrie & qui même, à l'ombre de la retraite, ne manquera pas d'implorer la bénédiction divine sur elle. C'est actuellement ma prière la plus ardente que Dieu vous ait, ainsi que l'Etat, sur lequel vous présidez, dans sa sainte protection; qu'il veuille engager les cœurs des citoyens à cultiver un esprit de subordination & d'obéissance au gouvernement, d'entretenir un amour fraternel l'un pour l'autre pour leurs concitoyens des Etats-Unis en général & particulièrement pour leurs freres qui ont servi dans leurs campagnes; & finalement qu'il ait gracieusement la bonté de nous disposer tous à rendre justice, à aimer la miséricorde, & à nous conduire avec cette charité, cette humilité & cette disposition pacifique d'esprit qui caractérisoient le divin auteur de notre sainte religion, sans l'imitation de l'exemple duquel nous ne pouvons, dans ces choses, jamais être nation heureuse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé)

G. WASHINGTON.

Pour achever nos détails sur le général Américain, voici les remerciemens publics de la nation, & ceux que le général fit en quittant le commandement pour aller jouir en paix de sa gloire.

En l'assemblée générale le 9 décembre 1783.

MONSIEUR,

Rentrant du commandement suprême des armées des Etats-Unis dans la condition de simple particulier, agréez les témoignages de cette gratitude & de ce respect, que votre conduite sans exemple fait naître à juste titre dans les cœurs d'un peuple libre & heureux. En notre propre nom, *Monsieur*, & au nom des citoyens de Pensylvanie, que nous représentons dans l'assemblée générale, nous saisissons cette occasion de transmettre à la postérité le sentiment juste & profond dont nous sommes pénétrés pour ces talens éminens & ces vertus, qui, sous l'influence de la divine providence, ont été des instrumens si signalés pour établir la liberté & l'indépendance de ce pays. En même tems nous ne saurions manquer de reconnoître les obligations que nous avons à Votre Exc. pour le legs inestimable que vous avez laissé à votre patrie dans votre Lettre Circulaire. Lorsque votre épée ne fut plus longtems nécessaire pour notre défense, vous nous avez montré, comment nous devons conserver, par sagesse & par justice, cette liberté & cet honneur, que nous avons défendus par la voye des armes, comme notre héritage national.

Puisse le ciel épargner longtems les jours de Votre Exc. pour le bien de ce pays! & puissiez-

vous, parmi les douceurs domestiques d'une vie privée, avoir le bonheur de voir un empire naissant sage, juste & uni! Ce bonheur, nous en sommes convaincus d'après la connoissance que nous avons de votre caractère, fera la maniere la plus agréable, dont on pourra récompenser les services fideles & desintéressés, que vous avez rendus à ces Etats-Unis & à l'humanité en général. Rien moins que cela, Monsieur, ne sauroit vous rendre heureux.

*A Son Exc. le général WASHINGTON. Signé
par ordre de la chambre GEORGE GRAY,
Orateur.*

„ A cette adresse le général *Washington* répondit en ces termes.”

A l'Hon. Assemblée Générale de l'Etat de
P E N S Y L V A N I E.

M E S S I E U R S ,

Je considere l'approbation des représentans d'un peuple libre & vertueux comme la récompense la plus digne d'envie, qui puisse jamais s'accorder à une personne revêtue d'un caractère public. Un sentiment de devoir m'a porté à contribuer tout ce que mon épée ou ma plume pouvoient effectuer pour l'établissement de notre liberté & de notre indépendance. Puissent les regards propices de l'Etre-Suprême sur les Etats-Unis les faire profiter de l'heureuse occasion & conserver par sagesse & par justice cette liberté & cet honneur, qu'ils ont si noblement défendus par les armes!

Anticipant d'avance sur le bonheur croissant & le lustre de cet empire, qui prend sans cesse de nouveaux accroissemens, je rentrerai dans la condition d'un simple particulier avec un degré de satisfaction qu'on peut plus aisément concevoir qu'exprimer.

Comme c'est ici la dernière fois que j'aurai l'honneur de vous voir, MESSIEURS, dans ma qualité officielle, je ne saurois vous dire un adieu final, sans reconnoître la grande assistance que j'ai souvent tirée de votre Etat, & le plaisir que j'ai reçu en dernier lieu par l'illustre exemple que le corps législatif a donné, en adoptant les recommandations du congrès avec tant de promptitude & d'unanimité. Puissent les représentans & les citoyens de cette république continuer à posséder les mêmes bonnes dispositions; & puissent-ils être aussi heureux dans la jouissance de la paix, qu'il est possible de l'être pour un peuple sage, juste & uni!

A PHILADELPHIE, le 9 décembre 1783.

(Signé) G. WASHINGTON.

Braves Américains, ô vous, que l'amour sacré de la liberté a seul dirigés dans cette célèbre révolution, continuez & perfectionnez l'ouvrage que vous avez commencé; imprimez de bonne heure dans le cœur de vos enfans que la servitude est un opprobre, qui avilit & dégrade l'espèce humaine. Vous devez l'apothéose aux hommes respectables qui ont combattu & sont morts pour leur pays. Placez leur image dans vos tem-

ples, un philosophe du siècle l'a déjà dit : que ce soit le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros. Quelle gloire pour vous & quelle joie pour vos descendans de lire un jour avec un saint respect ces noms si précieux, & de se dire : voilà ceux qui ont brisé les fers du Nouveau-Monde & mérité l'admiration de l'Ancien ; ce sont eux qui nous ont affranchi pour jamais de l'esclavage ! Votre postérité dira comme vous : si rien n'est plus juste que de combattre pour la liberté, rien n'est plus doux que d'en jouir. Cette révolution de la liberté est une leçon pour les despotes ; elle les avertit de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. C'est ainsi que l'Etre Suprême prépare aux oppresseurs ces événemens terribles, qui confondent l'orgueil des tyrans, & brisent sur leurs têtes les temples qu'ils avoient élevés par les mains de l'injustice & de la cruauté. L'homme de bien se trouve consolé par ces revers, & son ame affaiblie par la crainte, reprend une nouvelle vie, & un nouveau courage. Telle est la source de ce vif intérêt qui donne lieu à toutes les guerres de liberté. & fait reprendre à l'homme sa première dignité.



S U P L É M E N T

Au Chap. XXII.

Cet ouvrage étant absolument consacré à l'utilité publique, nous nous faisons un devoir de recueillir tout ce qui peut intéresser le lecteur sur les coutumes & usages de l'Amérique. Je dois la plupart des éclaircissemens que je publie à une personne revêtue d'un caractère éminent auprès du congrès & qui après avoir rendu des services à sa patrie, ne l'a quittée que pour lui en rendre de plus grands encore dans le Nouveau-Monde. Je me ferois gloire de la nommer si sa modestie ne m'imposoit silence, & si ma soumission n'étoit en même tems une preuve de mon respect & de ma reconnoissance pour la confiance & l'amitié dont elle m'honore.

On tient communément les livres dans les Etats Unis en monnoie courante, savoir *Pounds, Schellings & Pences*, dont 166 L. 13 sous 4 d. égalent 100 L. sterlings, mais comme le change varie suivant l'abondance ou la rareté du papier, on ne peut déterminer une juste valeur. Par exemple: le 17 février 1784, on payoit 172 L. 10 sous pour avoir 100 L. sterlings, & 3 sch. 2 pences pour un florin de Hollande.

Le Dollard passe à Philadelphie pour 7 sch. 6 pences, & le demi-Johannes de Portugal pour 8 dollars.

Nous

Nous avons dit qu'on ne peut exiger l'intérêt au-delà de 7 p^s ; mais rarement il passe 6 p^s : on suit en cela la pratique de la banque qui ne reçoit jamais plus de l'argent, qu'elle prête. Il n'y a point d'autres obligations commercables que celles de la banque, elles sont ordinairement sur un papier timbré ou sceau, mais uniquement sous le sceau de la banque.

La valeur de la première souscription étoit de 400 dollars par obligation, aujourd'hui on la demande beaucoup & le prix en est haussé.

A l'égard des loix contre les mauvais débiteurs, il seroit essentiel qu'elles fussent moins défectueuses : elles accordent un terme trop long pour terminer les procès, puisque sur toutes les dettes qui surpassent les 5 livres, ils ne peuvent être sommairement décidés par aucun juge.

Quand un vaisseau marchand arrive, le capitaine doit se faire enregistrer au *Tonnage-office*, *Health-office* & *Naval-office*, & quand il part, s'adresser encore aux mêmes bureaux ; les frais sont de peu d'importance & causent peu d'embarras pour les acquitter.

Il n'y a point de droits d'exportation ; le rhum, le brandevin & les autres liqueurs fortes payent 2 pences par gallon d'importation, le vin de Madère 4 pences par gallon, tous les autres vins 2 pences : les vins en bouteilles 6 pences par douzaine ; le sucre en pain 1 p^s, le sucre non raffiné 1 p^s, la Melasse 1 pence par gallon, le café & cacao 1 p^s ; le thé verd 6 pences par livre, le thé bohé 1 pence par livre ; toutes sortes de marchandises seches, comme salpêtre, poudre à canon, plomb, payent 1 p^s de la valeur.

II. Part.

V

Les voitures & les chevaux sont taxés comme de propriété; mais on ne paye rien pour avoir le droit de s'en servir.

Le prix d'achat d'une bonne maison bourgeoise (il n'y en point de meilleures) monte de 40 jusqu'à 80 mille florins de Hollande, & l'on paye 3 à 4 mille florins de loyer: ainsi il paroît que le terrain commence à devenir plus précieux à raison des progrès de la population; cette augmentation ne peut qu'influer aussi sur le prix des terres. J'ajouterai que si le commerce de l'Amérique n'est point encore de nature à procurer un bénéfice fort avantageux pour les étrangers, ils peuvent s'en dédommager en achetant des terres par spéculation, & se procurer par les défrichemens & une sage culture un profit considérable: mais pour cet effet il importe d'avoir beaucoup de fonds pour faire le sacrifice des intérêts dans les premières années. Les concessions de terres que les particuliers veulent acheter se font simplement en vertu d'un acte que l'on fait enregistrer.

La marine des Etats-Unis n'est point encore sur le pied où elle doit être; & jusqu'à présent ils n'ont que deux ou trois frégates & quelques paquebots.

Les officiers de marine n'ont point d'assemblées particulières, leur uniforme est un habit bleu, revers & paremens, veste & culotte rouges, ils ont une ancre sur le bouton comme les Hollandois, mais point encore de galon sur les habits; le corps de la marine se déterminera sûrement à imiter en cela ceux d'Europe, car ils ont déjà

trois desseins sur lesquels ils doivent fixer leur choix. Le commandant en chef a 125 dollars d'appointement par mois, un capitaine 60 dollars, un lieutenant 30 dollars, si le vaisseau est monté de 20 canons & au-delà: mais si le vaisseau ne porte pas tant de canons, la paye d'un capitaine est de 48 dollars, & celle du lieutenant de 24.

Quoique nous ayons dit au Chap. XXII p. 194 que les femmes en Amérique sont admises dans toutes les parties, il est bon cependant d'ajouter que l'on y suit les mêmes usages qu'en Angleterre à l'égard du repas, c'est-à-dire que les femmes se lèvent plutôt de table, & laissent les hommes entre eux boire leurs *Toasts*, ou santés. Vers les sept heures du soir les femmes reçoivent du monde, on boit du thé & l'on cause; à 9 heures on se retire de ces assemblées.

Le jeu est très-peu en usage parmi les hommes, & quand ils prennent des cartes, ils jouent pour une bagatelle & souvent pour rien.

A l'égard des heures du repas, elles diffèrent par rapport à la classe des uns & aux circonstances des autres. L'artisan dîne à une heure après midi, le marchand à deux, le négociant à trois; mais lorsque ces derniers donnent à dîner, l'heure du repas est fixée sur les billets d'invitation, & alors on ne se met communément à table que vers les cinq ou six heures du soir.

F I N

DU SPECTATEUR AMÉRICAIN.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

P R E M I E R E P A R T I E.

DEDICACE.		Pag
INTRODUCTION.		III
CHAP. I. <i>Division de l'Amérique septentrionale.</i>		I
II. <i>Population de l'Amérique septentrionale.</i>		6
III. <i>Histoire naturelle.</i>		9
IV. <i>Premiers voyages, & origine des colonies dans l'Amérique septentrionale.</i>		43
V. <i>Possessions angloises, avant l'indépendance des Treize-Etats-Unis.</i>		49
VI. <i>Commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies avant la révolution.</i>		
BAIE-D'HUDSON.		53
VII. LABRADOR.		55
VIII. TERRE-NEUVE.		62
— TABLEAU de la pêche de morue faite par les François en 1773.		72
— Résultat des trois pêches.		ibid.
— ANTICOSTI.		75
— ISLE-ROYALE OU CAP-BRETON.		76
— ISLE ST. JEAN.		82

T A B L E

CHAP.	IX. CANADA ou Nouvelle-France.	Pag. 83
	X. NOUVELLE-ECOSSE ou ACADIE.	97
	XI. NOUVELLE-ANGLETERE.	103
	— NOUVELLE-YORK.	105
	— PENNSYLVANIE.	106
	— VIRGINIE ET MARYLAND.	107
	— LES CAROLINES.	110
	— GÉORGIE.	112
	XII. LA FLORIDE.	114
	XIII. Gouvernement civil & militaire; établi en Amérique par l'An- gleterre.	118
	XIV. Usages de commerce, & monnoies en Amérique avant la révolution.	125
	XV. Tableau ou Balance générale du com- merce de la Grande-Bretagne avec ses colonies depuis 1697 à 1772.	126

SECONDE PARTIE

CHAP.	I. Des Colonies.	Pag. 1
	II. De la liberté Américaine.	8
	III. Réflexions sur l'Indépendance Améri- caine.	12
	IV. La nature, les causes, les progrès & les considérations sur les suites de la révolution américaine.	16
	V. Portrait du général Washington.	45

DES CHAPITRES.

CHAP. VI. <i>Tableau Chronologique des événemens les plus remarquables dans la guerre de la Révolution américaine, depuis le 16 décembre 1773 au 16 avril 1783 inclusivement.</i>	Pag. 51
VII. <i>Examen de la conduite & des intérêts respectifs entre la Hollande & les Etats-Unis.</i>	53
VIII. <i>Commerce actuel, grandeur future & crédit de la République des Etats-Unis.</i>	63
IX. NOUVELLE-ANGLETERRE.	84
— <i>Etats-Unis.</i>	93
X. NOUVELLE-HAMPSHIRE.	96
XI. MASSACHUSET.	100
XII. RHODE-ISLAND.	115
XIII. CONNECTICUT.	118
XIV. NOUVELLE-YORK.	123
XV. NOUVELLE-JERSEY.	125
XVI. DELAWARE.	129
XVII. PENNSYLVANIE.	132
XVIII. MARYLAND.	147
XIX. VIRGINIE.	153
XX. NORD-CAROLINE.	171
XXI. SUD-CAROLINE.	174
XXII. GÉORGIE.	185
XXIII. <i>Exportations propres pour l'Amérique Septentrionale.</i>	196
XXIV. <i>Précis du Mémoire des Etats-Unis.</i>	212

TABLE DES CHAPITRES

CHAP. XXV. <i>Considération sur les traités en général, & en particulier sur ceux entre les puissances de l'Europe & les Etats-Unis.</i>	221
XXVI. <i>Remarques sur les constitutions des Treize Etats-Unis.</i>	234
XXVII. <i>Conduite du général Washington envers les officiers & les soldats de son armée.</i>	250
LETRE CIRCULAIRE, <i>sui vie d'une injonction de l'auteur aux Américains.</i>	284
SUPPLÉMENT au Chap. XXII.	304

RECHERCHES SUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE.

A V I S A U R E L I E U R.

Cette Table doit être mise à la fin du vol., c'est-à-dire après les RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA DÉCOUVERTE DE
L'AMÉRIQUE,
O U
DISCOURS
S U R

CETTE QUESTION,

*Proposée par l'Académie des Sciences, Belles-
Lettres & Arts de Lyon :*

La découverte de l'Amérique a-t elle été utile
ou nuisible au genre - humain ?

S'il en est résulté des biens , quels sont les
moyens de les conserver & de les accroître?

Si elle a produit des maux , quels sont les
moyens d'y remédier ?

Par M. J^a. M * * * * *



A A M S T E R D A M,
Chez LES HÉRITIERS E VAN HARREVELT.
M D C C L X X X I V.

*Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet & ingens pateat tellus,
Thyphisque noros detegat orbes,
Neque sit terris ultima Thule.*

SENEC.

W. D. G. R. I. A.

P R É F A C E.

Depuis la découverte de l'Amérique on a vu des savans de toutes les classes & de toutes les nations faire de cet événement important le sujet de leurs discussions : mais aucun jusqu'à présent , si l'on en excepte MM. Raynal & Robertson, ne m'a paru l'avoir considéré sous le vrai point de vue philosophique.

Cette découverte présente à l'esprit une carrière immense à parcourir, des obstacles infinis à surmonter. D'un côté, l'aspect d'un nouveau monde enrichi des productions les plus brillantes de la nature, séduit & frappe d'admiration. De l'autre, un peuple nombreux, encore dans son enfance par rapport aux progrès du génie, laisse entrevoir à l'homme sensible tous les devoirs pénibles de la civilisation. Les biens & les maux, également répandus sur la terre & continuellement en conflit les uns avec les autres, ne permettent guere à l'homme qui en est le jouet, de montrer quel est le résultat de cette découverte pour les deux hémisphères. Le philosophe, peut être le plus en état d'en faire la recherche, a senti toute la difficul-

P R É F A C E.

té de l'entreprise. Content de proposer à son siècle cette question importante & d'en soumettre l'examen à une célèbre Académie, il veut laisser sans doute à d'autres la gloire du succès. Il y a, je l'avoue, de la témérité dans un homme peu exercé, d'entreprendre cette solution, mais comme elle intéresse tous les amis de l'humanité, cet intérêt seul réclame l'indulgence en faveur de ceux dont les connoissances trop bornées n'auront pu percer le nuage qui leur dérobe la vérité.

Incapable de présenter mes idées dans un stile brillant, je me suis contenté de les rendre avec précision & simplicité. S'il s'en trouve une seulement dont il puisse resulter quelque bien, je serai assez payé de mes recherches & de mon premier essai.



DISCOURS

S U R

CETTE QUESTION:

*La découverte de l'Amérique a-t-elle été
utile ou nuisible au genre humain?*

*S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens
de les conserver & de les accroître?*

*Si elle a produit des maux, quels sont les
moyens d'y remédier?*

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

OVID.

EXAMEN DE CES QUESTIONS.

UNE matière si importante, qui tient si fort aux qualités physiques & morales des premiers navigateurs qui découvrirent cette partie du monde & des hommes qui y furent successivement envoyés pour y faire observer les loix européennes, exige préliminairement le développement des sections suivantes.

A 2

- 1^o. Quels sont les maux que cette découverte a produits ?
- 2^o. Quels sont les avantages que l'humanité en a retirés ?
- 3^o. Quels sont les résultats d'une juste comparaison de ces maux & de ces biens ?

On sent que dans la somme de ces biens & de ces maux, l'on doit faire entrer non-seulement les maux passés & actuels, mais encore les biens & les maux futurs que cette découverte peut produire. C'est d'après ce résultat qu'on connaîtra les moyens de conserver le bien & d'obvier au mal. —

PREMIERE PARTIE.

Avant de donner la nomenclature douloureuse des maux, il n'est pas indifférent de rechercher d'abord :

Quel fut le but qu'on se proposa en cherchant à découvrir un nouveau continent ?

Quels moyens l'on prit pour soumettre ces peuples & conserver cette conquête ?

La découverte d'un Nouveau Monde à l'occident du globe, surpasse toutes celles que les Portugais peuvent avoir faites dans

l'Afrique & même dans les Indes. A l'éclat de ces navigations hardies , Colomb sentit se réveiller en lui le desir de pénétrer dans cette région inconnue en faisant route à l'Ouest. Il part & quand il croit toucher aux Indes , arrive au continent de l'Amérique. Telle au moins paroît avoir été la véritable cause de son entreprise. De tous les événemens , il n'en est aucun qui ait excité plus d'étonnement & d'admiration.

Si l'on considère l'espace que l'Amérique occupe sur le globe ; qu'elle prépare naturellement la connoissance de terres encore inconnues (*), on est tenté de croire qu'un jour nos neveux, guidés dans l'objet de leurs recherches par l'histoire de nos entreprises & par nos lumières, annonceront enfin à leur siècle ce passage si désiré de la mer du nord à celle du sud , ou probablement des terres qui le rendent impossible. On sent d'après ces réflexions seules , combien cet événement peut devenir nécessaire & essentiel aux peuples de l'Europe.

Le motif principal qui porta les hommes à chercher un Nouveau-Monde , ne paroît

(*) Peut-être un 3^e monde.

pas avoir été celui d'y porter les germes de la félicité , ou d'y aller puiser les moyens de devenir meilleurs. Si ce principe eût été le mobile des découvertes , on ne se feroit pas attaché à parcourir seulement les côtes , on auroit cherché à pénétrer avec soin dans l'intérieur des terres : & l'étude des hommes auroit été l'objet le plus important ; mais depuis plus de deux siècles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique , & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports , ils ont trop négligé les recherches utiles dans ces contrées intérieures. Quoique les missionnaires jésuites les aient traversées en plusieurs endroits de l'est à l'ouest , & qu'il y ait même encore actuellement des voitures réglées qui transportent des marchandises du Paraguay au Pérou , nos connoissances à cet égard sont toujours très-bornées. Cette seule remarque suffit pour montrer que l'esprit de commerce & l'espoir du gain ont été les seuls motifs de ces voyages. De tout tems , l'avarice & l'ambition ont étouffé l'amour du bien public. Le plus grand nombre de ceux qui par leur influence & leur autorité auroient pu répandre ces heureuses dispositions , n'y ont pas mis assez de prix : c'est l'histoire

morale de tous les âges & de tous les peuples. En effet, le bonheur de l'humanité, tant vanté, tant prêché dans les ouvrages anciens & modernes, ne se présente encore à nous que comme une ombre qui nous échappe à l'instant que nous essayons de nous en saisir.

Si l'on excepte Colomb, l'esprit naturellement inquiet des premiers navigateurs en Amérique, la soif brûlante des richesses plus encore que de la célébrité, ont toujours été le véhicule puissant de leurs tentatives. Ils n'ont considéré cette région que comme le centre des plus riches métaux, &, pour s'en rendre maîtres, ils ont fait autant de victimes ou d'ennemis qu'ils y ont trouvé d'habitans. On ne peut disconvenir que des souverains ou des compagnies particulières ne se seroient jamais déterminés à favoriser, à seconder les projets de ces aventuriers, s'ils n'eussent espéré, par l'augmentation de leurs richesses ou de leurs possessions, trouver un ample dédommagement aux risques & aux dépenses qu'exigeoit une pareille entreprise. Cette assertion paroîtra plus vraisemblable, si l'en réfléchit sur les prérogatives & les bienfaits dont la cour d'Espagne gratifia Colomb.

ainsi que ses descendans , pour le récompenser de ses services & de ses conquêtes , prérogatives & bienfaits qui n'ont pu être accordés que dans l'espérance d'un avantage dont on se faisoit une idée bien plus grande. Il suit de ces réflexions préliminaires , que l'amour des richesses , joint à l'ambition de devenir plus puissant & de commander à des peuples éloignés , pouvoit seul déterminer à ces risques & à ces dépenses. D'ailleurs , le siècle de Colomb n'étant point encore assez éclairé pour secouer les chaînes du fanatisme & de la superstition qui tenoient l'Espagne assujétie , c'eût été révolter tous les esprits de proposer la découverte d'un Nouveau-Monde , uniquement pour porter à des peuples nouveaux les principes d'un bonheur dont on n'avoit pas d'idée , & d'une religion dont on défigurait le caractère auguste. Aussi , Colomb , bien supérieur à son siècle , ne présenta ses projets que sous l'unique point de vue d'enrichir la patrie qu'il venoit d'adopter. Sans cela , comment auroit-il pu triompher des obstacles des courtisans , dissiper les craintes d'Isabelle , & braver le mépris insultant de ses ministres ? mais il eût l'habileté d'intéresser la gloire de l'une en flattant l'ambition des

autres. Il est même apparent que sans ces sages mesures , ce grand homme n'auroit jamais pu mettre ses vastes projets à exécution , & qu'il auroit emporté dans le tombeau ses connoissances & ses moyens. De tels obstacles eussent peut-être retardé de quelques siècles la découverte de l'Amérique : je dis de quelques siècles , parce que la nature , avare de ces génies créateurs , n'en offre que très-rarement à l'univers pour opérer ces révolutions qui l'étonnent & l'instruisent (1).

(1) Sur quelques relations fabuleuses, on a prétendu que les Phéniciens & les Carthaginois avoient voyagé en Amérique; mais cette opinion est aussi peu fondée sur les monumens historiques que ce qu'on a dit de nos jours des prétendues navigations des Chinois vers les plages du Mexique & du Pérou. A l'époque de 1491 les Chinois n'avoient fait aucun voyage de long cours. Leur ignorance géographique étoit même si grande que l'isle Formose qui n'est cependant qu'à dix-huit lieues de leurs côtes, leur étoit inconnue : sans nos missionnaires ils n'auroient pas même aujourd'hui la carte de leur empire. On ne sauroit donc sans injustice diminuer par ces suppositions la gloire que Colomb mérite à tant de titres. Il n'est donc pas apparent que l'Amérique ait été peuplée par les Chinois. Les Péruviens, il est vrai, leur ressembloit en bien des points; mais comment peut-

Grand homme ! Si des demeures célestes
où tes vertus & ton courage ont dû te placer ,
tu daignes agréer mon foible hommage ,

on croire un moment , qu'ils aient fait le trajet immense par mer de la Chine au Pérou ? S'il y a un peuple en Europe qui ait effectivement fréquenté quelques côtes de l'Amérique septentrionale avant Colomb , ce ne peut être que les Islandois & les Norwégiens , puisqu'on ne sauroit disconvenir que les uns & les autres n'aient fait avant le XV^e siècle des établissemens au Groënland , regardé aujourd'hui comme une partie du nouveau continent. Mais il en est des Groënlandois comme des Kamtschadales chez qui les glaces empêchent de voyager fort avant dans les terres & d'avancer beaucoup vers le pôle. Ces obstacles , joint à la dureté continuelle du climat , suffisoient pour rebuter les navigateurs les plus déterminés qui auroient voulu faire des découvertes. Enfin , de quelque manière que l'Amérique ait été peuplée , de quelque manière qu'elle ait pu communiquer dans le principe avec un autre continent , dont peut-être elle fut séparée par de violens tremblemens de terre ; de quelque ignorance dont on puisse accuser ses habitans lors de la découverte , il est certain que ces peuples méritoient d'être mieux connus & plus épargnés. Quand nos voyageurs seront plus occupés du desir d'étudier & de connoître les hommes que d'amasser des richesses , ils tenteront des voyages dans l'intérieur de l'Amérique ; peut-être y trouveront ils des peuples nombreux & civilisés , des royaumes puissans , & nos doutes seront levés.

COLOMB, la justice que je te rends sera pour moi un des devoirs les plus doux ! Le ciel en te formant te destina à nous ouvrir des routes nouvelles sur l'océan : c'étoit sans doute pour former les liens de fraternité entre les deux mondes ! Si tes destins eussent été couronnés par des succès plus heureux, tes desseins moins traversés, & ta vie plus longue, tu nous aurois enseigné l'art de faire de ces peuples, un Nouveau-Monde d'amis ; mais tant de gloire ne pouvoit embellir les jours d'un seul homme. Tu devins victime de ta confiance & de la basse jalousie des courtisans ; ton ouvrage, continué par des mains moins habiles, au lieu d'être achevé & perfectionné, ne fut plus qu'une opération hérissée d'obstacles toujours renaissans & accompagnée de maux dont le souvenir seul attendriroit les cœurs les plus durs & les plus insensibles.

Quand la découverte de l'Amérique seroit un mal pour l'Europe, nous ne devrions pas moins respecter la mémoire de Colomb, parce qu'il n'a jamais terni sa gloire par des actions indignes d'un grand homme ; loin de lui en imputer la cause, nous n'en devons accuser que notre imprudence & notre

méchanceté. Si cette découverte est un bien, il a de nouveaux droits à nos hommages & à notre reconnoissance.

Après avoir montré le but qu'on se proposa dans la découverte d'un nouveau continent, voyons, pour parvenir au développement des maux qui en resulterent, quels moyens l'on prit pour soumettre ces peuples, & conserver cette conquête.

Si l'on eût suivi le système de Colomb, l'on n'auroit employé que les moyens les plus doux ; mais bientôt son autorité fut méprisée, & l'on ne mit en usage que ceux dictés par la barbarie, l'inhumanité & la plus insatiable cupidité. La plus grande partie des peuples indigenes (2) fut exterminée, & l'on réduisit le reste à un esclavage odieux qu'on augmenta par le transport des negres.

Christophe Colomb, revêtu des pouvoirs les plus étendus, s'occupa du soin de conserver les terres dont il venoit de prendre

(2) Ce sera toujours de ce peuple indigene dont je voudrai parler dans la suite de ce discours, soit que je me serve du terme d'*Américain* ou d'*Indien*.

possession au nom de son souverain, & d'y faire adopter & chérir les loix de son nouveau gouvernement. Semblable à un pere de famille qui veille au bonheur de ses enfans, ce sage législateur fit publier divers réglemens assignant aux Américains le genre d'occupation à laquelle ils pouvoient être propres. Il se portoit successivement dans les divers districts pour les encourager au travail; la douceur fut toujours le moyen dont il se servit pour se faire obéir, & s'il s'en écarter quelquefois, ce fut par un principe d'ordre, de prudence & de justice, plutôt que de sévérité. Les momens de repos étoient employés à cultiver leurs esprits, à éclairer leurs consciences dans les voies du salut. Pendant le séjour de Colomb, les Américains furent traités avec bonté; la présence du chef en imposoit à ceux qui, moins humains que lui, auroient pu abuser de leur autorité & de la foiblesse des Indiens. Tout enfin paroissoit promettre à cet illustre navigateur l'avenir le plus flatteur & le plus consolant; heureux d'avoir augmenté les possessions de son maître sans effusion de sang, content des réglemens qu'il avoit faits pour maintenir le bon ordre & l'harmonie la plus heureuse,

il crut pouvoir retourner en Espagne pour rendre compte de ses opérations. On eût dit, quand il partit, qu'il emportoit avec lui tout le bonheur des Américains: ils suivoient tristement des yeux le vaisseau qui le portoit, mais quand la rapidité de sa course le leur eut entièrement dérobé, un secret pressentiment s'empara de leurs esprits & sembloit leur annoncer tous les maux. Ce pressentiment hélas ! n'étoit que trop vrai.

A peine Colomb eût-il quitté l'île d'Hayti, que les premiers Espagnols qu'il y laissa, furent les premiers tyrans qui fouillèrent cette contrée malheureuse. Toutes les loix humaines furent méprisées, le despotisme le plus cruel adopté, & l'arrêt de mort prononcé contre tous les Américains.

Séduits par l'appas de l'or, unique but de leurs recherches, les Européens ne virent dans les propriétaires de ce riche métal que des hommes d'autant plus indignes d'en jouir, qu'ils n'en faisoient d'autre usage que celui auquel nous destinons le cuivre ou le fer. Ces peuples attachoient si peu d'importance à cette riche, mais funeste production, que négligeant de l'aller puiser dans le grand foyer des mines, ils ne daignoient ramasser

que celui que les torrens détachotent de la masse & entraînoient après eux dans les plaines. L'Américain, naturellement bon, doux & confiant, quand on n'étouffe pas en lui ces heureuses qualités, enchanté de prévenir les Européens & de satisfaire leur impatiente avidité, s'emprefsa de leur découvrir la source de ces trésors immenses que la terre recéloit (3). Mais, que cette condescendance

(3) Dans toutes les excursions des Espagnols en Amérique, on les a continuellement vus guidés par le desir de se procurer de l'or. Que l'on réfléchisse sur le courage de Balboa & de ses compagnons, lorsqu'instruits par un cacique qu'il y avoit un pays peu éloigné du Darien où ils étoient alors, qui produisoit une quantité immense d'or & de perles, sans être rebutés par les fatigues & les dangers d'une marche longue & pénible, épuisés, tombant presque d'inanition, rien ne fut capable de ralentir leur projet, tant la soif de l'or leur faisoit braver toutes les souffrances. On eût dit, à les voir assis sur ces mines précieuses, qu'ils en faisoient leur subsistance. Quand la nouvelle de cette découverte parvint en Espagne, elle y produisit une aussi grande joie que celle qu'on avoit éprouvée lors de la découverte du Nouveau-Monde; la fermentation fut si grande dans les esprits, qu'il s'ensuivit une émigration considérable. On vit jusqu'à 1500 gentilshommes abandonner leur patrie pour aller dans un pays où la renommée publioit qu'il n'y avoit qu'à jeter les filets dans la mer pour en retirer de l'or.

coûta cher à ce peuple ! Elle devint le principe & la cause de tous leurs malheurs, en même tems que de la décadence de l'Espagne. Si les Espagnols eussent mieux connu leurs intérêts, ils se feroient contentés de former avec les Indiens des liaisons conformes aux loix de l'humanité, en établissant entre eux une dépendance & un avantage réciproque : les échanges des manufactures d'Europe contre l'or & l'argent brut des Indes auroient été utiles & avantageux aux deux nations, & les heureux fruits de cette confiance mutuelle auroient été la source & la base d'une intimité dont l'Espagne auroit tiré les plus brillans avantages. Le sang des deux nations, au lieu d'arroser les champs de l'Amérique auroit été épargné, & le Mexique ainsi que le Pérou seroient également tombés au pouvoir de l'Espagne : quelle différence de gloire & de prospérité pour cette puissance ! Elle auroit vu les rois & les empereurs de ces regions lointaines apporter leurs richesses au pied du trône d'Espagne ! N'eût-il pas été plus doux, plus avantageux de rendre ces souverains tributaires, que de les égorger pour satisfaire la plus indigne avidité & la plus cruelle des dominations, que de prétendre régner sur des terres arro-
sées

flées de sang , & sur des palais réduits en cendres !

Mais , au mépris des loix divines & humaines , les officiers de Colomb braverent la honte dont ils se couvroient , & la crainte même des châtimens qu'ils méritoient : malheureusement persuadés que les Indiens n'étoient que des hommes avilis & dégradés par la nature , entièrement privés des dons les plus ordinaires à la qualité d'hommes , ils ne les regarderent que comme des brutes , & les traiterent comme tels. Le soldat , esclave par subordination , & moins éclairé que le chef , devint machinalement l'instrument de la barbarie de celui-ci & fut dupe de son propre aveuglement. L'exploitation des mines étant l'unique objet des Européens , on les vit condamner à ce travail de mort ces habitans timides & dociles : privés de la lumière du jour dans ces gouffres creusés par l'avarice , ces malheureux Indiens ne révoient le soleil que pour se montrer mutuellement leurs larmes. Replongés de nouveau dans ces abîmes , souvent le pere périssoit à côté du fils sans avoir au moins la consolation qu'il lui fermât les yeux... C'est dans ces antres ténébreux que fut ensevelie la plus

B

grande partie des natifs. Qu'on juge de la douleur de ceux qui venoient remplacer les premières victimes, lorsqu'avant d'arracher l'or des fentes des rochers, ils devoient ou porter les cadavres de leurs proches hors de ces souterrains infects, ou les fouler aux pieds pour obéir à l'avidité impatience des barbares qui sans cesse les harceloient. Bientôt tout le pays devint un désert. La plupart des habitans préférant la misère à l'esclavage, quitterent leurs maisons, leurs propriétés, pour s'enfuir dans le fond des forêts, dans des montagnes inaccessibles où la rigueur du climat les rendit sauvages. Heureux encore de n'être pas arrêtés dans leur fuite, car *Las Casas* dit qu'il a vu cinq caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets.

Tel est le tableau de la conduite que tinrent les officiers de Colomb pendant son absence. Le mal étoit déjà trop enraciné & la plaie trop profonde, pour que Colomb par son retour pût y porter du remède. Cette terre qui peu d'années auparavant, avoit été pour lui la récompense de son courage, de ses talens & de son humanité, cette terre dont le premier aspect lui fit verser des larmes de joie, & sur laquelle enfin il avoit fondé ses plus belles espérances, cette terre dont les

habitans lui étoit si chers, ne paroît plus à ses yeux que couverte de morts & de mourans; ce n'est plus qu'un désert jonché de membres & d'ossements épars. Au bruit de son retour les Indiens quittent leurs travaux, accourent au rivage & semblent en l'abordant lui redemander un pere & un vengeur. Le reste de ces malheureuses victimes ne s'offre plus à ses yeux que comme des spectres hideux dont les larmes & l'abattement semblent lui reprocher d'avoir osé franchir les limites que le ciel paroïssoit n'avoir mis entre eux & lui, que pour en interdire à jamais la communication. Emu, pénétré d'un spectacle si touchant, Colomb tombe évanoui; rappelé quelques momens après à la vie par l'abondance des pleurs qui se font passage, il paye à la nature le tribut que lui rend dans la douleur & l'amertume toute amante & compatissante. Mais ranimé par son courage, il cherche les moyens de réparer ces injustices & ces barbaries en faisant sévèrement punir les coupables.

Tandis qu'il vengeoit ainsi l'innocence opprimée, dont il se déclaroit le pere & le protecteur, la basse jalousie, l'envie & la calomnie le peignoient à la cour d'Espagne comme

un tyran, un ambitieux, un homme indigne des faveurs & des bontés du souverain. Bientôt on obtient du prince, ou plutôt on lui arrache les ordres les plus précis de s'en saisir & de le conduire en Espagne pour examiner sa conduite & lui faire son procès. En conséquence, de vils ministres se transportent dans le Nouveau-Monde, & à la honte de l'espèce humaine, ils osent charger de fers le mortel dont elle devoit le plus s'honorer. Qu'on se représente ce grand homme si respectable & si digne d'être respecté, Colomb qui méritoit des statues, accusé d'un crime qui n'étoit pas le sien, se voir conduire comme un criminel devant des juges iniques qui connoissoient son innocence! Qu'on se représente cet homme célèbre, traîné honteusement devant un souverain qui auroit dû ceindre son front du bandeau royal & l'associer au trône. Mais, sans égard à ses services & ses vertus, il fut traité comme coupable. En récompensant Colomb, la gloire du monarque auroit été aussi grande, aussi méritée que le sera dans tous les siècles celle de ce navigateur à jamais célèbre. Cette injustice fut en quelque sorte le présage fatal de toutes les barbaries dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Je passe sous silence les autres événemens de la vie de Colomb, quelque intéressans qu'ils aient été jusqu'à sa mort, parce que ces détails sont très-connus, & que je n'écris point la vie de ce grand homme. Je me bornerai, sans m'arrêter aux dates, à rapprocher les actions des Européens dans le Nouveau-Monde; car, malgré mes regrets & ma sensibilité, je dois exposer encore certains traits qui mettent un grand poids dans la balance des maux. J'en appelle à vous, Montezuma, Guatimozin, Atahualpa, victimes infortunées des Cortez des Pizarre & de leurs successeurs.

Les efforts des Caciques, pour se soustraire aux horreurs de la tyrannie & recouvrer leur liberté, occasionnerent de nouvelles scènes de désolation & accélérèrent l'entier esclavage des Américains. Parcourons les fastes de l'histoire; nous verrons avec douleur, que ni l'esprit de bienfaisance & d'humanité, ni le caractère sacré de la Religion (1), encore moins le desir

(1) Plusieurs historiens qu'on ne peut soupçonner de vouloir flatter Isabelle, s'accordent à dire que le principal motif des encouragemens que cette reine donna à l'expédition de Colomb, fut le desir d'étendre la foi chrétienne, de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des

d'éclairer l'Amérique , d'en rendre les habitans plus heureux , n'ont dirigé le projet de faire des découvertes. L'or seul enchaînoit tous les esprits & dirigeoit toutes les opérations. *Auri sacra fames.....!*

Depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique , la dépopulation fut prompte & considérable (1). Les Espagnols

lumières de la religion. Mais l'événement répondit si peu à ces intentions chrétiennes que, s'il n'est pas permis de révoquer en doute le témoignage de ces historiens, il faut convenir que les souverains sont rarement obéis quand ils commandent le bien, surtout quand l'ambition & la cupidité étouffent dans les ministres de leurs volontés tous les principes de justice & d'humanité, & qu'ils peuvent en imposer à leurs maîtres par de perfides rapports. Aussitôt que le cri des opprimés vient frapper leurs oreilles, les souverains doivent penser qu'ils sont servis par des traîtres. Il est de leur devoir & de leur religion de remonter à la source du mal. C'est alors qu'ils doivent sévir contre les coupables & n'accorder leur confiance qu'à des hommes intègres dont ils se sont assurés: s'ils ne veulent ou n'osent réprimer ces abus, ils n'en sont pas moins responsables à leur siècle & à la postérité.

(1) Las Casas dit qu'en parcourant toutes les petites îles Lucayes il n'y trouva qu'onze habitans, resta de plus de cinq cent mille; il compte plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispaniola & dix millions dans le continent. Voyez la note page 31.

& les Portugais portèrent à l'envi dans ces régions nouvelles avec tous les fléaux qui désoloient l'Europe, l'exemple de tous les crimes. D'un côté je vois des hommes autant pervers qu'avilis, commander une multitude d'aventuriers encore plus pervers & plus vils; des loix de sang, & des réglemens infâmes autoriser le vol, le brigandage & la cruauté; d'un autre côté le foible Indien courbé sous le poids des travaux, succomber à la fatigue & périr sous les coups de fouets de ses barbares tyrans. Ici ce sont des milliers de malheureux que l'on force à excaver les plus hautes montagnes pour en tirer ce métal funeste, cause toujours renaissante de désordre & de division; ce sont des rochers qui, imprégnés des larmes, des sueurs & du sang de ces victimes, semblent perdre leur dureté naturelle pour offrir plus promptement à l'œil les richesses qu'ils recellent, principe unique de leur malheur & de leur servitude. Là c'est le raffinement des supplices exercés sur des créatures innocentes, qui déjà dévorées à demi par des chiens dressés à ces horreurs, se voient ensuite mourir à petit feu sur un bucher qui leur sert de sépulture. Partout ce

sont des campagnes fertiles entièrement dévastées, des villes réduites en cendres, des citoyens autrefois heureux & paisibles qui, dénués de secours & d'aide, perdent leur droits & leur liberté ; des trônes renversés ; des temples profanés, des rois égorgés sous le diadème, des enfans poignardés sur le sein palpitant de leurs mères, des prêtres massacrés ou brûlés sur les autels mêmes qui servoient à leurs cultes, à leurs sacrifices. En un mot, les Européens se sont souillés de tant de crimes dans cette partie du monde, que près de trois siècles n'ont encore pu effacer ni adoucir ces barbaries aux yeux de la postérité. Telle fut la conduite que tinrent les vainqueurs du Nouveau-Monde : & tels furent les moyens dont ils se servirent pour s'assurer la possession entière de leur conquête. Enfin, le sang ne cessa de couler que lorsqu'il ne resta plus de victimes ou de résistance. Le reste infortuné de ce peuple indigène ne pouvant plus suffire aux besoins des Européens, il falut s'occuper des moyens de remplacer ce vuide affreux, & ces moyens furent de même un crime de leze-humanité. L'importation des negres dans cette région mit

le comble & le dernier sceau à la perversité du cœur humain.

Il importe infiniment à la suite de ces résultats d'examiner les conséquences qu'ils eurent respectivement pour l'Amérique & pour l'Europe : commençons par l'Amérique.

Nous venons de voir que la cupidité des Européens fut la première cause des maux des Américains : mais il me reste à montrer qu'il est des causes encore plus grandes qui les étendirent en les perpétuant. Ce furent les loix auxquelles on assujettit cette partie du monde, & qui devinrent une source intarissable & permanente de destruction.

Des hommes ignorans, paresseux & dissipés, chargés de l'administration de ces nouveaux domaines, ne pouvoient sentir l'importance de leurs devoirs, encore moins le prix d'une sage industrie & d'une culture régulière. Aussi laissèrent-ils les terres en friche, & perdirent ainsi tout ce que pouvoient leur promettre la bonté du sol & la docilité des Indiens. Uniquement occupés de l'exploitation des mines, ils sacrifièrent à leur intérêt particulier celui de leur patrie. La cour d'Espagne éblouie, aveuglée par l'appas d'une moisson abondante

d'or & d'argent, que les administrateurs en Amérique faisoient espérer encore plus considérable par la suite, donna volontiers les mains à toutes leurs insinuations. Par les premiers réglemens les Indiens furent divisés par classe pour les occuper plus assiduellement au travail des mines : ces réglemens eurent lieu, malgré les réclamations de quelques individus qui en sentoient toute l'injustice & l'inconvénient. Semblables à des bêtes de somme, l'on vit ces malheureux Indiens pressés, poussés, écrasés sous le poids des travaux.

Une conduite aussi deshonorante ne pouvoit manquer de révolter ceux qui, par état autant que par humanité, déploroient le sort de tant d'infortunés. Privés des consolations de leur religion, ces malheureux Indiens en périssant dans la misère & les tourmens, ne pouvoient que maudire leurs oppresseurs, & blasphémer contre le dieu des Européens : quelques missionnaires envoyés dans cette région pour y propager la religion chrétienne & diriger la conscience de ces peuples vers ses principes salutaires & consolans, élevèrent fortement la voix contre ces abus, & portèrent même des plaintes à la cour d'Espagne. Las Casas, l'ami des Américains, mais dont malheureusement

la politique n'égalait pas le zèle, fut de tous les missionnaires le seul qui osa soutenir & défendre la cause des opprimés. Il le fit avec d'autant plus de confiance & de fermeté que personne n'étoit plus convaincu que lui de l'injustice des chefs de l'administration en Amérique & de la situation désespérée de ses habitans.

Fatigué des plaintes qui parvenaient quelquefois jusqu'au trône, le roi d'Espagne, longtemps abusé par des ministres intéressés à favoriser sourdement les rapines de leurs protégés, voulut enfin s'éclaircir sur ces matières pour travailler, s'il étoit possible, au bonheur de ses nouveaux sujets. Ce sentiment, sans doute, cette tendresse paternelle font honneur à son ame, & si Charles-Quint, avec sa prévoyance & son pouvoir n'a pu opérer ce grand ouvrage, on doit lui tenir compte de l'avoir voulu. L'idée généralement reçue en Espagne que les Américains étoient ignorans, méchans, indociles & surtout incapables de connoître, sentir & apprécier les ineffables mystères de la religion, contribuoit beaucoup à tolérer en Espagne les vexations qu'on leur faisoit éprouver. Mais, lorsque Las Casas eut décillé les yeux de la cour, on commença à réfléchir &

l'on vit qu'il étoit des moyens de remédier aux maux des Indiens, fans nuire aux avantages qu'on pouvoit espérer de leurs travaux.

La cause fut plaidée au tribunal même de Charles-Quint entre Las Casas & Quevedo évêque du Darien: ce dernier osa avancer & soutenir en présence du souverain que les Indiens étoient des brutes, des hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Las Casas combattit vivement cette assertion & démontra avec évidence que ce peuple au contraire n'étoit pas moins doué des facultés intellectuelles que les Européens, & qu'en se servant des moyens de la douceur & de la patience, on pouvoit en faire non-seulement de bon chrétiens, mais encore des citoyens utiles. Charles-Quint, persuadé, édifié des raisonnemens de Las Casas, le chargea de nouveaux ordres, de nouveaux réglemens, & lui donna ses pleins-pouvoirs pour travailler au bonheur de ses nouveaux sujets. De retour en Amérique, ce généreux défenseur s'occupa du soin de promulguer les nouvelles ordonnances & d'en faire jouir ceux en faveur de qui elles étoient formées. Mais il rencontra tant d'obstacles, tant d'ennemis puissans, que ne pouvant surmonter les uns

& vaincre les autres, ses plans restèrent sans exécution. Le sort des opprimés fut d'autant plus douloureux que, sur le zèle & les assurances de leur protecteur, ils avoient eu quelque lueur d'espérance de voir bientôt, si non finir leurs maux, au moins adoucir leur servitude. D'après cette exposition, on ne sauroit donc attribuer ces maux uniquement à l'intolérance, au fanatisme des missionnaires; puisqu'il paroît que plusieurs furent les défenseurs des Indiens & que l'avidité, la barbarie des chefs de l'administration civile en furent les causes principales.

Ce n'étoit point assez de faire de nouveaux réglemens, il eût fallu rappeler tous les hommes qui étoient suspects & les remplacer par des citoyens vertueux, des juges intègres dont on auroit été sûr; il eût fallu, (s'il étoit donné à un seul homme, surtout à un roi, de bien voir & de bien juger du cœur humain) il eût fallu, dis-je, que le souverain, usant de son autorité suprême, au lieu de se laisser entraîner & séduire par les brigues & les cabales de ses courtisans & de ses ministres, eût dit : *jele veux*, il auroit ainsi fait taire la jalousie, l'envie & l'insatiable avidité, & en sacrifiant une cen-

ta, ne de coupables il auroit sauvé un million d'innocens. Au lieu de ces opérations vigoureuses, on se contenta de recommander plus de justice, plus de modération à ces administrateurs; mais accoutumés à abuser de la confiance & de l'autorité du souverain, au mépris des menaces du parti opposé, ils n'en continuèrent pas moins leurs vexations. A ces vices de l'administration il faut ajouter encore la manière qu'employoient les missionnaires pour assujettir ces peuples aux dogmes de l'Europe, en exigeant qu'ils comprissent des mystères que les instituteurs ne pouvoient expliquer eux-mêmes. Quoi de plus absurde, quoi de plus opposé à la saine raison & à la bonté du créateur, que d'user de menaces & de violence pour forcer les hommes à honorer Dieu d'un culte particulier à telle ou telle société ! N'étoit-il pas plus naturel de chercher à les leur persuader avant de vouloir les leur faire croire ? Et ne devoit-on pas penser qu'au défaut de persuasion, il n'y avoit que l'empire seul de la douceur & du bon exemple qui pût établir en eux le don de la foi, don si nécessaire & si précieux pour les humains, surtout pour les malheureux. Nous avons dit ci-devant, que les missionnaires défen-

doient la cause des Indiens contre leurs oppresseurs, & l'on auroit raison de réfuter maintenant ce que nous venons de dire sur la conduite peu chrétienne qu'ils tiroient en les instruisant en matière de religion, si l'histoire ne nous apprenoit que dans le grand nombre de ces instituteurs, il n'y en avoit qu'une partie naturellement portée aux voies de la douceur, & qu'il y eut autant de factions & d'animosités entre eux que parmi les chefs de l'administration civile. Enfin le zèle immodéré de la religion, coûta presque autant de sang & de larmes aux Indiens que les chaînes du despotisme & la tyrannie des loix. On évalue à douze millions d'hommes le nombre des Indiens massacrés dans le vaste continent du Nouveau-Monde. Cette proscription, dit M. de Voltaire, est à l'égard de toutes les autres ce que seroit l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages (1).

(1) Quoique ce ne soit point du nombre plus ou moins grand des victimes que nous devons tirer nos conséquences pour ou contre, il n'est pas indifférent de rectifier cette évaluation. Quelques auteurs ont osé la porter à cinquante millions, sans considérer que tout l'empire d'Allemagne, l'Espagne & la France ensemble contiennent à peine aujourd'hui ce nombre

Plusieurs de ces malheureux, ou par ignorance, ou par abrutissement, eurent à souffrir des maux affreux, & préférèrent de mourir plutôt que d'adopter un culte qui permettoit tant de vexations. D'autres moins fermes & moins courageux, mais plus dissimulés, parurent être pénétrés des vérités qu'ils ne comprenoient pas afin de conserver par là leur existence & quelque adoucissement dans les travaux publics : c'est de cette crainte ou de cette nécessité, que l'on vit naître pour la première fois chez ce peuple, jadis si franc, un mal presque aussi funeste que la servitude dont il cherchoit à s'affranchir : je veux parler de l'hypocrisie. Croiroit-on, qu'à l'exemple des Européens, il se fût trouvé parmi ce peuple indigène, des hommes qui donnant tout à l'extérieur osoient se mentir à eux-mêmes, se parjurer, devenir les délateurs infâmes & les

d'habitans. D'ailleurs, au moment de la découverte de l'Amérique, la population de tout le Nouveau-Monde ne pouvoit guere être portée au-delà de quarante millions, ce qui ne fait que la vingtième partie de la totalité de l'espece humaine dans la supposition de ceux qui donnent à notre globe huit cents millions d'individus.

les oppresseurs de leurs propres concitoyens! C'est ainsi que des mains qui auroient dû s'armer contre le fanatisme devinrent les instrumens de ses fureurs. Non content de leur avoir inspiré des mœurs perverses & perfides, on altéra encore leur constitution physique en leur fournissant en abondance des liqueurs fortes, présent fatal, poison mortel, cause toujours renaissante de querelles & de divisions entre les familles indiennes.

Pour balancer ces maux, que n'ai-je à présenter maintenant la somme des biens que cette découverte peut avoir produits à l'Amérique! Mais, malgré mes recherches, & le desir que j'aurois eu d'en faire l'énumération, je n'en ai vu d'aucune espèce ni en morale; ni en politique pour les indigènes. Avant l'arrivée des Européens, les peuples du Nouveau-Monde vivoient heureux & paisibles; leurs desirs ne passaient point les bornes de leur pouvoir. Leur sol, il est vrai, étoit en partie hérissé de ronces & couvert de forêts; la culture étoit ou ignorée, ou négligée. Ces mêmes terres, fécondées par une culture régulière, sont maintenant des terres productrices; l'air y est plus pur & plus salubre, le séjour plus agréable & moins pernicieux. Ces peuples ignoroient

le secret de forger le fer, ce qui les privoit de beaucoup de commodités & les mettoit dans l'impossibilité d'exploiter leurs forêts, de perfectionner la culture des terres. C'est sans doute à l'Europe que l'Amérique est redevable de cette amélioration : mais n'est-il pas vraisemblable que les Mexicains & les Péruviens, dont les empires étoient si brillans, qui avoient déjà fait tant de progrès dans les arts & dans la civilisation, auroient perfectionné leurs connoissances & communiqué leurs lumières au reste de l'Amérique ? Et certainement ces peuples n'eussent pas vendu leurs services aussi chèrement que les Européens ; les avantages réciproques auroient été bien mieux établis & plus considérables ; il est donc évident que l'Amérique sauvage se seroit tôt ou tard civilisée sans le secours de l'Europe. Au surplus,

On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas ;

& l'Indien, pour être moins bien instruit, n'en auroit pas été plus malheureux, puisque ses connoissances lui suffisoient pour être content. Examinons l'état des sauvages de l'Amérique, & des autres indigènes ; nous verrons qu'ils ne sont ni mieux instruits, ni mieux civilisés, quoiqu'il y ait près de trois siècles que les Européens paroissent s'en occuper. Au contraire ;

ils nourrissent contre nous une méfiance naturelle & une haine implacable qui leur sont transmises de génération en génération (*). Ils croient, comme leurs ancêtres, que nous ne sommes venus chez eux, que pour les chasser de leur propre domaine & détruire le bonheur dont ils jouissoient. N'est il pas naturel en effet qu'ils se regardent comme les seuls vrais propriétaires de cette région immense, & qu'ils ne voient par conséquent en nous que d'injustes usurpateurs? (1).

(*) Le souvenir seul de la perfidie des Espagnols, lors du massacre de la reine de Xaragua & de presque tous ses sujets dans l'île de ce nom, suffiroit pour exciter leur haine.

(1) Il est difficile d'imaginer comment il a pu tomber dans l'esprit du pape Alexandre VI de donner au roi d'Espagne, par une bulle de l'an 1493, tout le continent & toutes les îles de l'Amérique. Quand il auroit supposé que cette partie du monde fût inhabitée, qu'ainsi la prise de possession auroit paru légitime au premier occupant, encore est-il vrai que l'on ne peut donner ni ce qu'on ne connoît pas, ni ce qui ne nous appartient pas. Il paroît, au contraire, qu'il croyoit ce pays habité & cultivé, puisqu'il spécifie dans sa donation les villes & les châteaux, *civitates & castra, in perpetuum, tenore presentium, donamus*. Depuis on a vu des jurisconsultes avancer que les peuples chasseurs de l'Amérique n'étoient pas véritablement possesseurs du terrain, parce que, suivant Grotius, on n'acquiert pas la propriété d'un pays en y chassant, en y faisant du bois,

Maintenant qu'une partie de l'Amérique est cultivée, que chaque district à ses productions particulières, dont l'avantage est reverfible aux deux mondes, je le demande: à qui ces productions font-elles utiles? Est-ce aux peuples indigènes? Non fans doute, puisqu'on ne peut point appeler de ce nom ceux qui y naiffent d'un fang européen, & que de l'ancien peuple, il ne reste qu'un très-petit nombre: les uns vivent fous la dépendance européenne; les autres, attachés aux anciens ufages de leurs peres, vivent retirés & ifolés dans des bois, des montagnes & fur des terres où les Européens n'ont point encore ofé les aller troubler. Leur méfiance pour tous les étrangers est même fi grande que dès qu'ils en rencontrent quelques-uns, ils les traitent toujours comme ennemis. Ainfi la culture de l'Amérique

ou en y puifant de l'eau: ce n'est que la démarcation précife des limites & l'intention de cultiver, ou la culture déjà commencée qui fondent la poffeffion. Ces jurifconfultes, Grotius &c. auroient dû réfléchir que les peuples chaffeurs de l'Amérique avoient raifon de foutenir qu'ils étoient poffeffeurs abfolus du terrain, parce que dans leur manière d'exifter la chaffe équivaloit à la culture, & la conftruction de leurs cabannes étoit un titre contre lequel on ne pouvoit s'élever.

n'ayant point rendu ses premiers habitans plus heureux, il faut conclure que le bénéfice des défrichemens n'est utile & avantageux qu'à l'Europe & aux Européens transplantés sur cette terre: car on ne peut pas appeler indigenes ces derniers, quoiqu'ils y naissent, ni les negres qu'on y transporte d'Afrique, & qui sont sans propriété ni liberté: moins encore ces mulâtres, qui par leur naissance reçoivent un caractère d'opprobre & d'infamie, suite de l'union de deux individus sans mœurs & sans principes, union que le ciel a voulu dénoncer publiquement par cette teinte qui, en les distinguant, deshonne en même tems & les peres & les meres, & les fruits honteux de leur libertinage. Peut-être la philosophie permet-elle de tolérer l'union des Européens & des negresses. Tous deux également émanés de la même nature, & tous deux également doués d'une intelligence particuliere à leurs besoins & à leurs devoirs, sont des êtres également précieux aux yeux du créateur; mais la morale & les loix de la société rejettent l'idée seule d'un commerce illicite & contraire à la foi conjugale: funeste dérèglement qui se transmettant des peres aux enfans, perpétue ainsi de génération en génération, le crime du pre-

mier séducteur, du premier époux infidèle & du premier mauvais père.

Nous venons de montrer les maux que cette découverte a causés à l'Amérique, le peu d'utilité qu'elle en a retiré : voyons maintenant les maux qu'elle a causés à l'Europe.

- 1^o. „ Par cette découverte, la dépopulation fut considérable en Europe, & surtout en Espagne:
- 2^o. „ Les Européens rapportèrent d'Amérique la maladie honteuse qui fait de si grands ravages parmi eux.
- 3^o. „ La quantité d'or & d'argent qu'on en a tirés a fait hausser le prix des choses de pure nécessité, sans que le salaire des ouvriers ait été augmenté à proportion.”

Je vais m'arrêter sur chacun de ces objets afin d'établir avec plus de clarté mes preuves & mes conséquences.

Quoiqu'il se fut écoulé près de deux siècles, depuis que les trésors de l'Asie avoient séduit l'esprit des Européens & causé une dépopulation considérable, ce laps de tems n'avoit pas suffi pour en réparer la perte, lorsqu'un événement qui frappa d'admiration toute l'Europe, vint augmenter d'une manière plus sensible

encore sa dépopulation. L'Amérique découverte, tous les spéculateurs dirigerent leurs vues de ce côté. La plupart n'aspirerent qu'aux moyens d'aller faire une prompte fortune : ce motif est si vrai, qu'il subsiste encore dans toute sa force : l'on peut dire que si l'Amérique n'eût offert aucune mine, aucune de ces productions séduisantes pour les avides Européens, les Américains n'auroient jamais perdu leur liberté, pas même leur tranquillité. C'est ainsi que les liens du sang & de la patrie furent rompus par ceux de l'ambition. Si ce pays n'eût présenté qu'un sol aride, des peuples ignorans & grossiers, aucun objet enfin pour flater la cupidité, jamais, non jamais les Européens n'auroient cherché à en faire la conquête; nous aurions, il est vrai, moins de lumières, & un commerce moins étendu, mais en serions-nous plus à plaindre? Revenons à ce qui fait l'objet particulier de cette section.

A la perte que l'Europe fit par l'émigration de tant d'individus, si l'on ajoute les enfans qu'ils auroient pu produire en s'attachant par les loix de l'hymen à leur patrie, on sentira encore plus combien la population dut en souffrir. Une partie des émigrans périssoit

dans la traversée, une autre succomboit à l'intempérie d'un climat étranger à sa constitution, & le plus grand nombre, entraîné par la douceur de la mollesse & de l'oïveté, contractoit un penchant si violent pour les plaisirs, que si la satiété plutôt que l'amour de la patrie les rappeloit en Europe, c'étoit pour y consumer le reste de leurs jours dans la dissipation, & sans autres soins, sans autres desirs que de réveiller par des jouissances nouvelles leurs sens émouffés par la débauche. Contens d'étaler un luxe révoltant, ils pensoient peu à des liaisons honnêtes, encore moins au plaisir de donner des citoyens à l'état ; en sorte que chaque émigrant pouvant d'après les loix moyennes de la nature, donner au monde quatre citoyens, il en résultoit un déficit de cinq personnes dans la population, ce qui présente un vuide immense, en calculant le nombre de milliers d'Européens qui sont allés se fixer en Amérique depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Plusieurs historiens célèbres s'étant appliqués à donner des détails sur la dépopulation de l'Europe auxquels on peut facilement recourir, nous nous croyons dispensés de les rapporter. A l'égard de l'Espagne d'où les émigrations ont été considérables, il est

quelques auteurs, surtout espagnols, qui prétendent que ce n'est point à l'Amérique que l'on doit attribuer sa grande dépopulation, mais aux vices de la constitution physique, ainsi qu'au défaut d'industrie nationale. Ces causes paroissent probables, mais nous leur demanderons s'il est à présumer que la nation espagnole qui découvrit l'Amérique, & que la soif de l'or aiguillonna surtout, ait eu un moindre nombre d'émigrans que les autres nations de l'Europe? Disons hardiment que l'Espagne a plus perdu de ses habitans qu'aucun autre royaume, proportion gardée, parce qu'elle a été longtems seule maîtresse de ses découvertes, & n'a eu de concurrens dans cette partie du monde qu'après y avoir causé & éprouvé tous les maux attachés à la guerre & à l'avidité des richesses.

Une des principales causes de la dépopulation de l'Europe à cette époque (2) est cette

(2) Nous disons à cette époque, parce que les ravages terribles de cette maladie étant parvenus à leur comble, il s'ensuivit une habitude moins grande de fréquenter les lieux publics, & un motif de plus pour le mariage. Ce seroit donc une grande question à discuter, savoir si cette maladie peut avoir

maladie honteuse que les Européens rapportèrent du Nouveau-Monde , & qui , filtrant comme un poison subtil dans le sang , se communiqua avec d'autant plus de rapidité que l'irritation du mal dans les parties génératrices, provoquoit encore avec plus d'empire en eux la fureur du plaisir & accéléroit ainsi leur perte. Il semble qu'un Dieu vengeur ait réservé ce fléau à l'Europe pour la punir de ses crimes. Les deux mondes furent désolés par ce commerce honteux & illicite. Tandis que les Européens pompoient des Américaines ce suc de mort, les Américaines en recevoient un autre des Européens , qu'elles transmiroient ensuite à leur nation , & qui causa parmi elles

influé dans la suite sur la réforme des mœurs & cessé de nuire à la population. Il est certain que les femmes publiques n'ont plus autant de partisans qu'elles en avoient lorsque leur commerce n'offroit aucun péril. Le nombre des célibataires étoit alors extrême, tous les moralistes & les historiens en font des plaintes amères. Actuellement un homme qui ne peut malheureusement dompter l'attrait du plaisir , & qui veut ménager sa santé , est obligé de s'engager dans le mariage ou du moins dans un mariage apparent, d'où il sort des rejetons , avantage que détruit la prostitution publique.

des ravages aussi grands, que le mal vénérien : c'est la petite vérole. Quand de la découverte de l'Amérique, il ne feroit pas résulté les cruautés inouïes tour-à-tour exercées sur les vainqueurs & les vaincus, les ravages seuls de ces deux maladies, étoient capables de détruire un nombre considérable d'habitans. Si le sang des Américains n'eût pas été naturellement infecté par le germe meurtrier du mal vénérien, la petite vérole ne leur auroit pas été si funeste : mais cette dernière maladie achevant de détruire en eux les suc nourriciers qui temperent l'effet du mal même, il en périt un grand nombre. On fait que parmi les Européens la petite vérole n'a jamais de suites funestes pour ceux qui ont un sang pur, mais qu'elle est affreuse & mortelle dès que la constitution est vicieuse, même dans les enfans.

Par son commerce avec le Nouveau-Monde, l'Europe a acquis, il est vrai, une quantité immense d'or & d'argent. Cette acquisition paroît au premier coup d'œil un avantage d'autant plus considérable que l'on dit en général, que plus on a d'argent, plus on a de ressources & d'aïssance : mais les moyens, les ressources & les richesses des particuliers ne pouvant servir de règle &

de comparaison pour les empires, dont la félicité seule fait l'objet de ce discours, nous allons examiner si cette acquisition leur a été utile.

Depuis 1493 jusqu'en 1775, ce qui fait une période de 283 ans, la quantité d'or & d'argent que les mines du Pérou, du Mexique & du Brésil ont produites à l'Europe se monte à six (1) milliards quatre cents vingt-deux millions de piastras fortes, ou de 10½ réaux. Cette quantité d'argent ayant donné une grande extension au commerce en général, il en a dû nécessairement résulter une circulation qui a reflué dans toutes les parties du monde. Les différentes productions du commerce de l'Asie ont surtout contribué à diminuer en Europe cette même quantité qu'elle avoit reçue de

(1) C'est au moins le sentiment du docteur Don Sanche Moncade, après lequel M. Raynal & l'auteur du supplément de l'Encyclopédie d'Yverdun paroissent s'être réglés, qui élève la somme à neuf milliards. Mais l'auteur des savantes recherches sur le commerce tom. I. part. 2. chap. X. après avoir sagement discuté cette matière, trouve qu'on a fait monter beaucoup trop haut les sommes apportées par fraude en Europe, & que c'est se rapprocher beaucoup plus de la vérité en la fixant à 6 milliards 422 millions; ses raisons m'ont paru trop concluantes pour ne pas les adopter.

l'Amérique; faisons en l'examen. Si de ces 6 milliards 422 millions apportés en Europe par les Espagnols & les Portugais on déduit 1375 millions pour tout l'or & l'argent envoyé d'Europe par les négocians & les compagnies commerçantes tant dans les Indes orientales, le Levant, l'Egypte & la côte de Barbarie, que dans l'Asie par les caravanes & les Russes, & qu'à cette exportation on ajoute 1500 millions pour l'or & l'argent travaillé & employé en meubles, ornemens, bijoux, étoffes &c, en ne l'évaluant qu'au quart ou environ, ce serz ensemble 2 milliards 875 millions de piastres qui réduiront la somme venue de l'Amérique à 3 milliards 547 millions de piastres ou 19 milliards 262 millions de livres de France (2). Cette somme prodigieuse étant venue augmenter celle qui étoit déjà en Europe avant la découverte de l'Amérique, il dut nécessairement y avoir une augmentation sensible dans le numéraire. Elle a été telle en effet, que depuis cette époque jusqu'à nos jours, on la suppose en Hollande en rai-

(2) Chaque piastre est comptée pour 50 as d'argent fin & la livre pour 92 as suivant la valeur intrinsèque des monnoies actuelles d'argent dans les deux royaumes.

son de 1 à $3\frac{1}{2}$, en sorte qu'un particulier qui avant 1493 avoit un revenu de 4000 florins, auroit aujourd'hui en gardant la proportion de l'augmentation dans le numéraire des especes une somme de 13000 florins. Mais le prix des choses ayant augmenté dans la proportion de 1 à 12 (3), il en résulte que ce même particulier se trouveroit réellement apauvri : car avec ses 13000 florins il ne peut se procurer aujourd'hui ce qu'il étoit alors à même d'avoir avec ses 4000 florins : ajoutons qu'il est d'autant plus apauvri que ses besoins augmentés par le luxe, rendent encore ses revenus plus insuffisans.

Si les denrées de premiere nécessité n'étoient augmentées qu'en proportion du numéraire, & que le déficit ne fût supporté que par les objets de luxe & de frivolité, le mal seroit moins grand en ce qu'il ne rejailliroit que sur la classe de ceux qui ne souffrent pas. Mais,

(3) Il faut entendre par là que ce qui avant 1492 valoit 1 sou vaut aujourd'hui 12 sous, mais que comme 1 sou d'alors valoit autant que $3\frac{1}{2}$ sous d'à présent, le prix des choses n'a augmenté réellement depuis cette époque que dans la proportion de 1 à $3\frac{1}{2}$, ou pour parler plus juste de 1 à $3\frac{1}{2}\frac{1}{2}$.

hélas ! la classe la plus indigente est celle qui en est la première victime, puisque le salaire même des ouvriers peut fournir à peine à leur simple subsistance.

N'étant point à portée de prendre mes exemples en France, je vais offrir ceux que la Hollande me fournit; ils sont puisés dans les documens les plus authentiques, & suffiront pour démontrer ce que je viens de dire. Avant la découverte de l'Amérique, un garçon couvreur gagnoit 3 sous (argent d'Hollande) par jour avec la nourriture, ou 4 sous sans nourriture; l'argent fin étoit alors à 8 florins le marc, & ces 4 sous étoient en poids d'argent 4 esterlins ou 128 as. Aujourd'hui que ce même ouvrier gagne 20 sous par jour, l'argent fin est à 25 $\frac{1}{2}$ florins le marc, ce qui fait 6 $\frac{2}{3}$ esterlins en poids d'argent. Il résulte de ce calcul que l'ouvrier n'a réellement en poids que $\frac{57}{128}$ de plus de ce qu'il gagnoit autrefois; tandis qu'en numéraire il a réellement 4 fois plus; les conséquences sont faciles à tirer (4).

(4) Pour donner plus de clarté à cet exposé, entrons dans quelques détails.

En gagnant 4 sous par jour, le premier ouvrier (l'argent fin à 8 fl. le marc) gagnoit $\frac{4}{128} = \frac{1}{32}$ de marc ou 4 esterlins. Le second ouvrier en gagnant 20 sous

On vient de voir que l'on payoit 1 sou de plus par jour aux ouvriers qui préféroient de se nourrir eux-mêmes, c'est-à-dire 4 sous, ce qui sert à nous prouver que les ouvriers recevoient en proportion une plus forte paye qu'aujourd'hui, puisque leur nourriture n'étoit évaluée que le quart de leur salaire journalier. Boxhorn, historien hollandois, vient à l'appui de cette observation dans le détail qu'il donne des dépenses que pouvoit faire alors un journalier avec son salaire de 6 sous. Pour 2 sous (5),
il

par jour (l'argent fin à 25 $\frac{1}{2}$ florins le marc) gagné $\frac{27}{100}$ de marc ou $\frac{6}{100}$ esterlins. Pour voir les rapports du poids d'argent qu'a chaque ouvrier, je réduirai leur poids respectif à même dénomination $\frac{1}{100}$ - $\frac{4}{100}$ - $\frac{103}{100}$ - $\frac{160}{100}$; ainsi les rapports sont de 103 à 160 ou, ce qui est la même chose, l'un a $\frac{103}{160}$ & l'autre $\frac{160}{103}$ du marc d'argent fin pour leur journée. Le second ouvrier a donc 160 contre l'autre 103 ou celui-ci $\frac{103}{160}$ de l'autre.

(5) Ces 2 sous d'alors étant de nos jours environ 6 $\frac{1}{2}$ sous, les 72 demi-sacs à ce prix, seront 17 fl. d'or, qui, dans la proportion de l'augmentation des choses, donnent 68 fl. d'or. On sait que dans les années abondantes on peut acheter du froment de qualité inférieure à ce dernier prix, ce qui est encore une preuve de ce que je viens de dire que l'augmentation des choses a été de 1, à 3 $\frac{1}{2}$, au lieu que le salaire ne l'a été que dans la proportion de 1 à 1 $\frac{1}{2}$.

il pouvoit acheter environ un demi sac de froment, & maintenant avec les 20 sous qui font le prix ordinaire des journées, il peut se procurer à peine le tiers d'un sac de seigle, qui, à 34 florins d'or le last de 36 sacs, fait 65 sous pour un sac. Si la denrée la plus nécessaire à l'homme differe aussi prodigieusement en prix de la valeur du salaire, combien à plus forte raison les autres denrées moins urgentes, mais absolument nécessaires, doivent-elles augmenter sa détresse.

Ainsi la quantité d'or & d'argent venue de l'Amérique en Europe, loin d'avoir produit un bien à l'espece humaine, n'en a que plus accéléré la misère, parce que nous n'avons pas eu assez de prudence & de sagesse pour prévoir toutes les vicissitudes dont nous avons été accablés. Les especes d'or & d'argent devant servir de signes dans les échanges, on auroit dû prévoir que lorsqu'on altéroit ou diminuoit les signes, il étoit absolument nécessaire que le prix des choses variât en proportion, & que la progression de la valeur de l'un répondît précisément à la progression du prix de l'autre.

Mais la cause qui fait altérer le signe, produit dans les sociétés tant de changemens qui

tous ont leurs rapports avec le prix des choses, qu'il eût été bien difficile de parer aux inconvéniens qui en sont résultés. D'ailleurs, le prix des denrées n'ayant éprouvé dans l'origine que des changemens très-lents, ils ont été presque imperceptibles, & n'ont frappé que par la succession des tems. Les souverains en permettant dans leurs Etats, l'altération dans les especes, n'ont augmenté leur avoir que pour le moment seul de l'opération; & bientôt retombés dans leur ancienne indigence, ils n'ont pu remonter aux sources du mal, parce qu'il avoit déjà jeté de trop profondes racines. Ajoutons que moins un empire altère sa monnoie, plus il est riche & plus son crédit est solide.

Pour nous tirer du cahos affreux des maux causés par la découverte de l'Amérique, nous avons été obligés de partager ce sujet, malheureusement trop abondant, en plusieurs branches différentes; mais hélas! la somme des biens est si petite que nous n'avons à les présenter que sous un seul point de vue. Heureux, si ces biens sont suffisans pour adoucir par leur utilité les tableaux affligeans que nous venons de tracer!

SECONDE PARTIE

Quels biens la 'découverte du Nouveau-Monde peut-elle avoir procurés?

„ Tous ces biens consistent dans l'acquisition des productions principales de l'Amérique, tels que le castor, l'indigo, les bois de teinture, la cochenille, le coton, le cacao, le sucre, les plantes médicinales, l'or, l'argent, les perles & les pierres précieuses, articles qui ont donné la plus grande extension au commerce. Nous devons surtout à l'Amérique nos progrès dans la géographie, la construction des vaisseaux, la navigation, l'astronomie & l'histoire naturelle.”

La plupart des productions de l'Amérique sont à la vérité des objets qui nous seroient inutiles sans le luxe : car ils sont ou indifférens ou inutiles aux besoins de l'humanité, mais puisque le bonheur des hommes tient si souvent aux choses de pur agrément, nous sommes forcés de considérer certaines productions comme faisant partie de la félicité de l'homme,

tant il est vrai que l'empire de l'habitude peut devenir un besoin de première nécessité.

Le castor est de tous les animaux de l'Amérique celui qui a le plus exercé l'esprit du philosophe, il est aussi celui qui approche le plus de l'homme par son intelligence & par son industrie. Doué d'une patience & d'un principe d'ordre peu commun, ses travaux font notre admiration. Comme nous il a un penchant pour la société, & paroît avoir fait à cet égard plus de progrès que le sauvage avec qui il vit. Pourquoi faut-il que les folies du luxe aient porté l'homme à briser les édifices admirables qu'il construisoit pour sa sûreté, & qu'il ait porté le fer & le feu chez cet animal industrieux? Pourquoi faut-il que dans la nature une espèce ne puisse subsister qu'au détriment de l'autre? Le Castor avoit fait des progrès dans les arts, dignes de notre admiration, mais la cupidité a fait taire ce sentiment, & la beauté de la peau de cet animal a causé tous ses maux. Nos fabriques enrichies de cette précieuse dépouille, paroissent lui devoir le degré de finesse & de perfection qu'elles ont aujourd'hui. Le Castor est utile aux vieillards par sa chaleur naturelle, agréable aux riches par sa souplesse & sa beauté,

salutaire aux infirmes par les propriétés qu'on lui attribue, ce qui fait qu'il est extrêmement recherché. Mais le commerce, qui atténue tout en voulant tout étendre, a employé le Castor en tant d'objets différens, qu'il est méconnoissable par la quantité de mélanges qu'on lui a assimilés. La connoissance du Castor a perfectionné nos fabriques de draps & de chapeaux par les soins que nous avons pris d'imiter sa couleur naturelle, jusqu'au point même de tromper les yeux; le tact seul nous est resté pour dissiper l'erreur. Ainsi tout ce qui peut contribuer à perfectionner notre industrie est un bien, & c'est sous ce seul point de vue qu'il faut considérer celui que le Castor peut avoir procuré à l'Europe.

Avant Christophe Colomb, l'Europe tiroit son indigo de l'Indostan, mais depuis l'époque de ses voyages, la bonne qualité de celui du Nouveau-Monde lui fait donner la préférence. Comme les bois de teinture, il est un objet essentiel au commerce. On a trouvé par la décomposition de cette plante & de ces bois, un moyen admirable & facile de colorer & d'embellir nos marchandises.

La Cochenille, cet insecte desséché qui nous est apporté du Mexique, s'emploie avec

succès dans la teinture en écarlate , au cramoisi , & sert à faire le carmin. Cette fécula d'un rouge tendre si amie de l'œil , si précieuse en peinture , si propre à nuancer , rehausser par une heureuse illusion les foibles couleurs de la pommette des joues de quelques dames , ajoute une nouveau prix à cette production : c'est à la toilette qu'on admire cet art : c'est là que le pinceau armé du carmin , devient rival de la nature. On a calculé qu'il entroit en Europe chaque année huit-cents quatre-vingts milles livres pesant de cochenille , dont on évaluoit le commerce à plus de quinze millions tournois année commune. A mesure qu'on a su varier les couleurs & les nuances , que nos modes & nos goûts leur ont donné un plus grand mérite & un plus grand prix , la consommation en a été plus grande. C'est à cette facilité de varier & de nuancer les couleurs que la France est redevable de ces ouvrages magnifiques & immortels , dont l'art est porté à un tel degré de perfection , que même il séduit l'homme prévenu. Sans le secours des bois de teinture , les tapisseries des Gobelins , malgré l'habileté des ouvriers , ne feroient point , comme elles font , l'admiration de l'Europe

entiere. Au reste, ces propriétés sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de m'étendre davantage sur ce sujet. Passons à l'article du coton.

Plus doux & plus poreux que le fil de chanvre, le fil de coton est plus susceptible de s'impregner des couleurs & de prendre les nuances dont on veut le revêtir : sans cela, comment serions-nous parvenus à imiter les toiles des Indes ? Il est vrai que l'art du teinturier y contribue pour beaucoup, parce que c'est la solidité & surtout l'éclat des couleurs qui font qu'on y attache plus de prix. Mais cet art eût été sans succès, si le fonds de l'étoffe n'y eût essentiellement contribué. Le coton, de quelque manière & pour quelque usage qu'on le fabrique, conserve longtems sa blancheur & sa souplesse, deux causes qui contribuent à le rendre un objet considérable de commerce. Il est d'autant plus précieux à l'industrie, que le besoin qu'on en a, entretient continuellement la plus grande émulation dans les villes qui se sont comme exclusivement approprié cette branche de commerce.

Le cacao, nouvelle production pour nous, est d'un usage si commun qu'il seroit superflu d'entrer à cet égard dans quelques détails.

L'habitude où l'on est aujourd'hui du chocolat dans toute l'Europe a rendu ce fruit très-recherché.

La quantité de sucre que produit l'Amérique suffit pour approvisionner toute l'Europe. Cette grande abondance en a considérablement diminué le prix, & fait entièrement tomber celui que nous recevions auparavant des grandes Indes. Cette denrée, qui reçoit chaque jour de nouveaux accroissemens par l'usage immo-déré qu'en fait le luxe, forme aujourd'hui une branche considérable de commerce en Europe.

Parmi les plantes médicinales de l'Amérique il en est peu, si j'ose m'en rapporter à l'avis d'un médecin connu par ses talens & sa philanthropie, qui ne puissent être remplacées par celles de l'Europe, si l'on en excepte le kinkina, la racine de jalap, & le bois de quassi, dont la médecine se sert dans des cas particuliers, avec des succès connus. La première de ces productions est d'un secours si grand dans la médecine, qu'elle peut balancer à cet égard, les avantages que procurent le mercure, l'opium, la rhubarbe & l'ipécacuana, dont l'Europe étoit auparavant en possession.

Le commerce doit à la découverte de l'Amérique, une étendue, une énergie qu'il n'auroit jamais eu autrement, & le commerce de-

venu par le relâchement des mœurs le nerf & la richesse d'un Etat, en maintient la prospérité s'il ne surpasse pas les moyens qui doivent le soutenir: il en est donc résulté que la nation qui a le plus de moyens pour augmenter ses rapports avec le Nouveau - Monde , a dû devenir aussi la plus puissante : j'en excepte l'Espagne & le Portugal , parce que ces deux royaumes n'ayant qu'un sol pauvre & peu cultivé, peu ou point de manufactures & de productions territoriales, ils n'ont pu soutenir longtems la concurrence des nations industrielles: c'est en vain qu'on y voyoit refluer le produit des mines du Nouveau-Monde. Cette possession a seule détruit l'émulation , & augmenté le nombre de bras inutiles; aussi sont-ce ces deux royaumes qui ont le plus souffert par la quantité d'or & d'argent qu'ils ont reçus. Je n'entends par commerce que l'exportation des productions & marchandises de l'Europe échangées contre celles de l'Amérique, dont le luxe rendoit la possession nécessaire (6).

(6) On m'objectera comment une chose inutile & même pernicieuse peut rendre l'acquisition d'une autre chose nécessaire. A cela je répondrai que l'émulation dans les arts rend le luxe utile.

Un pareil échange produit sans doute une circulation plus abondante , une aisance plus générale , en même tems qu'il occasionne , soit par les émigrations , soit par un plus grand besoin d'industrie , une diminution sensible & considérable dans la classe des gens désœuvrés , qui ne sert jamais qu'à appauvrir & déshonorer un Etat. Un autre bien que la découverte d'un Nouveau-Monde a procuré au commerce , c'est d'avoir donné une nouvelle vie à tous les genres d'industrie de l'Europe. A mesure que ce commerce réciproque s'est étendu ; que les voyages ont été plus fréquens ; le nombre des vaisseaux plus grand , il a fallu pourvoir à un plus grand nombre de denrées & d'objets , pour approvisionner & armer les navires. Les terres ont été mieux cultivées ; beaucoup ont été défrichées , & le cultivateur assuré d'une consommation plus grande , a redoublé de soins pour augmenter son bien-être.

Le commerce entretient une activité nécessaire à l'homme , augmente ses connoissances , guérit ses préjugés , le rend plus communicatif & plus humain. Le commerce nous procure la plupart de nos agrémens , augmente notre population , fait naître les sciences & les

arts, & devient la source de l'abondance & de la prospérité des Etats bien gouvernés.

L'or, l'argent, les perles & les pierres précieuses sont autant d'objets utiles au commerce. Ces riches productions, que le luxe, la fantaisie ont fait monter à un prix exorbitant, nous ont mis plus à même de nous procurer les productions & manufactures des Indes, que nous ne pouvions avoir avant d'être en possession de ces riches métaux. Ces productions & marchandises des Indes importées en Europe, occasionnent une circulation d'autant plus grande, qu'elles procurent au-delà du double de la valeur première, excédant qui n'appauvrit ni la nation, ni le commerce, puisque le bénéfice reste dans l'Europe, & sert à se procurer de nouveau & avec plus d'aifance les moyens d'augmenter les importations en ce genre. Si nous n'eussions eu dans le commerce, ni perles, ni pierres précieuses, & moins d'or & d'argent pour employer les uns & les autres à flater le goût, fournir à la magnificence des souverains & des cours, la possession de ces métaux ne seroit dans les mains du négociant ou des compagnies qui les procurent à l'Europe, qu'un surnuméraire indifférent au commerce & à l'art. Mais avec le secours

d'un artiste intelligent, ces matieres brutes se métamorphosent, & prennent un éclat, un brillant qui en augmentent prodigieusement la valeur premiere. C'est de ce changement opéré par l'art, & de cette augmentation causée par le faste, que résulte une activité immense dans le commerce, & une circulation d'especes qui répand l'aisance parmi ceux qui en font leur principal objet. C'est encore un moyen pour conserver & représenter, en un très-petit volume, un capital considérable.

Le commerce de l'Europe s'est encore enrichi d'un très-grand nombre d'articles dont il étoit privé avant la découverte du nouveau monde. La nature, toujours sage dans ses distributions, a donné à chaque région des propriétés qui lui sont particulieres. Les forêts de l'Amérique produisent en abondance pour la construction des vaisseaux, des bois que ceux de l'Europe ne peuvent surpasser ni même égaler; de ce nombre sont l'Acajou, le bois de fer & surtout l'Acomat qui caché en terre ou exposé à l'air, se conserve longtems, sans souffrir des vers, ni de l'humidité: tel est encore le Mapou dont le tronc de 4 à 5 pieds de diametre sur une fleche de 40 à 50 sert à

former des canots d'une seule pièce. Ces forêts de bois de construction sont d'autant plus précieuses pour l'Europe, que sans leur secours, notre marine éprouveroit une disette & un dépérissement sensible. Qu'on suppose en effet, qu'il n'y ait dans cette partie du monde aucun bois propre à la construction des vaisseaux, il s'ensuivroit une perte si considérable pour l'Europe, que faute de pouvoir réparer les navires délabrés par les tempêtes, ou usés par vétusté, les voyageurs éprouveroient une perte de tems irréparable, s'ils étoient obligés d'attendre ces secours de l'Europe.

Les produits de la chasse & de la pêche en Amérique, sont de plus, des secours très-essentiels à l'Europe; la première, en augmentant nos fourrures procure encore à nos artistes plusieurs objets également de commerce & de curiosité. Les produits de la seconde, par la diversité des poissons qui peuplent les mers, offrent une carrière immense à l'industrie; les uns nous fournissent leurs huiles & leur graisses, en même tems que la chair marinée ou séchée des autres devient une provision précieuse pour les gens de mer. Sans ce puissant secours ils seroient souvent exposés à périr dans les horreurs de la famine au milieu d'un voyage,

dont le but! auroit été de rapporter dans leur patrie des lumieres & des connoissances utiles. Ces secours m'ont paru trop essentiels pour les passer sous silence, quoiqu'en général on ne les considere pas comme tels.

L'activité & l'émulation dont les sciences ont besoin, les secours de toute espece que les hommes retirent de la perfection des sciences, ne pouvoient qu'augmenter par la découverte de l'Amérique. Les hommes auroient honte sans doute de ne pas connoître le globe qu'ils habitent; or, qu'étoit la géographie à l'époque de 1492?

La science de la navigation, qui réunit les hommes de tous les pays, n'a commencé à se perfectionner que depuis la découverte de l'Amérique. Le besoin d'entreprendre des voyages plus longs, & de diminuer les dangers de la mer, nécessita un examen plus réfléchi de la construction des vaisseaux; la sphere du génie s'aggrandit, & la réforme fut générale dans les chantiers; les vaisseaux moins lourds & plus solides, marcherent avec plus de rapidité. Ces progrès s'étendent jusqu'à l'agrément, & dès lors il y eut un luxe particulier pour les navigateurs, qui, à quelques commodités près, ont sur l'océan celles dont

lis ont coutume de jouir dans leur patrie. Mâts, voiles, cordages, tout fut calculé & soumis aux proportions; & des regles certaines, invariables devinrent la base & le principe de toutes les opérations de l'architecture navale. La manœuvre des vaisseaux ne fut point oubliée, on connut la maniere de les diriger avec sûreté, promptitude & facilité. La tactique fut employée avec art pour attaquer & défendre; tout devint pour les marins l'objet d'une théorie lumineuse & d'une pratique savante. La science des longitudes en mer, par le moyen de la lune & des machines d'horlogerie, a produit l'amélioration des cartes marines, la connoissance des vents, des courans, des bancs de sable, des gissemens des côtes. Enfin, c'est du nombre & du résultat des observations qu'on a faites sur mer, que l'on est parvenu à voyager sur cet élément presque aussi facilement que sur la terre (7).

(7) Si le génie parvient à perfectionner l'admirable invention de MM. de Montgolfier, à diriger dans l'air les Aérostats, comme les vaisseaux sur mer, peut-être verra-t-on des savans proposer à leurs contemporains la solution du même problème qui fait l'objet de ces recherches.

Si Colomb dut à l'astronomie les certitudes qu'il avoit de découvrir un nouveau continent, ou d'arriver aux Indes par cette même route, l'astronomie doit à cette découverte une partie de ses progrès. Dès 1671. M. Richer alla à Cayenne pour y connoître les réfractions, l'obliquité de l'écliptique; en même tems il y fit des remarques fort intéressantes sur la longueur du pendule à secondes, & dès lors l'on commença à soupçonner l'aplatissement de la terre. Des académiciens célèbres furent envoyés en 1735 sous l'équateur pour mesurer les degrés du méridien, & déterminer la figure de la terre. Au moyen de ces observations, on eut une connoissance plus exacte des mouvemens célestes.

Les passages de Vénus sur le soleil observés en Amérique en 1761 & 1769 nous ont appris la véritable distance du soleil & de toutes les planetes à la terre, par conséquent leurs grandeurs, leurs forces attractives, & toutes les circonstances du système du monde. Il ne faut que parcourir l'astronomie de M. de la Lande, pour voir combien les observations faites en Amérique ont servi aux progrès de cette science.

C'est en Amérique où l'on a observé la loi
des

des dilatations de l'atmosphère, par le moyen des hautes montagnes du Pérou. M. Bouguer y trouva une méthode simple & commode pour mesurer les hauteurs par le secours du baromètre. C'est dans le même pays qu'il observa la force attractive des montagnes par la déviation latérale du fil à plomb, ce qui constata d'une manière visible la loi générale de l'attraction. Les observations du flux & du reflux de la mer qu'on y a faites, ont montré l'universalité & les circonstances de ce phénomène important dans la physique & le système du monde.

La Botanique a pris une face nouvelle & s'est enrichie surtout par les observations faites sur les plantes de l'Amérique par Cornuti, Barelher, Plumier, Catesby, Gronovius, Jussieu, Commerçon &c. On ne pouvoit se flater jusque-là de connoître l'étendue de la nature & de ses productions, tant dans le regne végétal que dans le regne animal. Il est inutile même de remarquer combien l'histoire seule des quadrupèdes, donnée d'une manière si complète par M. de Buffon, avec les additions aussi curieuses qu'intéressantes de M. Allamand, professeur de Leyde, renferme d'espèces singulières originaires de l'Amérique.

TROISIEME PARTIE.

Quels sont les résultats à tirer d'une juste comparaison de ces maux & de ces biens ?

Après les exposés que je viens de présenter des maux & des biens que la découverte de l'Amérique a occasionnés aux deux hémisphères : il me reste à plaider la cause de l'humanité & celle des arts & des sciences. Au premier coup d'œil, on voit avec douleur que les hommes ne sont redevables d'un plus grand nombre de lumières qu'à des causes qui font rougir l'humanité. Pour être plus instruit, l'homme est-il donc plus heureux & meilleur ? Cet examen seul doit décider la question, ou faciliter au moins les moyens de la résoudre.

Si les arts & les sciences ne peuvent se perfectionner, s'agrandir, qu'en augmentant la somme des maux, il vaudroit mieux sans doute pour les hommes qu'ils fussent plutôt heureux que savans ; l'acquisition la plus précieuse peut-elle compenser une seule goutte de sang ? Qu'importe à l'univers que

Rome ait un tableau de plus parmi ses chefs-d'œuvres, si elle n'en doit la possession qu'à un forfait ! Excuserions-nous ce peintre inhumain & perfide, qui, dit-on, pour rendre avec plus de vérité les pâleurs de la mort, tandis qu'il poignardoit d'une main son semblable, traçoit de l'autre avec un enthousiasme barbare l'expression de la douleur & du trépas ! Telle est la vanité des hommes que, pour acquérir de la célébrité, ils méprisent tout ce qui tient à la pudeur, à la vertu.

J'ose le dire : la découverte de l'Amérique est un mal ; jamais les biens qu'elle peut avoir fait naître (sous quelque point de vue qu'on veuille les envisager & les peindre) ne pourront compenser la somme du mal qu'elle a causé (8).

(8) Un tel aveu sans doute est pénible pour une âme compatissante qui ne peut être accusée de prévention. S'il est douloureux pour l'humanité que les passions des hommes empoisonnent continuellement les biens dont elle pourroit jouir, il n'est pas moins honteux pour l'espèce humaine que les hommes qui méritent le plus de jouir de leurs travaux & de leur gloire, deviennent par ces mêmes causes victimes de l'audace & de la jalousie, & périssent dans l'infortune & l'aban-

L'Amérique aura longtems encore à souffrir des suites du despotisme affreux que les Européens y ont exercé. Le peu de soins que l'on prend de travailler à sa population, aux progrès de sa culture, & surtout à ceux de sa civilisation, ne permet pas d'espérer que jamais les Européens aient le bonheur & la gloire de triompher des obstacles & ramener dans l'es-

don. Les faits que je viens de présenter ne sont point d'imagination, l'histoire les constate. Qui les révoquera en doute? Qui oseroit les justifier? Les fastes du monde ne parlent d'aucun siècle plus célèbre que celui de Colomb, & plus funeste en même tems par la soif immodérée des richesses. Que les noms de Colomb & de Gama sont grands dans l'histoire! Ils rappellent les deux plus belles entreprises dont l'esprit humain puisse se glorifier. Tandis que le premier conduisoit les Espagnols au-delà de l'océan occidental, jusqu'à cet hémisphère inconnu qu'il leur avoit annoncé; le second alloit avec les Portugais chercher de nouvelles terres au-delà des mers de l'Inde & de l'Afrique. Tous les deux enrichirent leurs souverains; tous les deux en furent payés d'ingratitude.

Jamais les élans du génie n'ont opéré une révolution aussi étonnante dans les destinées de l'univers & pour les générations futures, qu'à cette époque à jamais mémorable. Rien ne prouve mieux que la richesse & la célébrité supposent le bonheur, & ne le donnent pas.

prit des sauvages dispersés dans l'intérieur des terres, cette confiance naturelle qui fait la base de leur caractère primitif. Ce ne sera point eux qui rendront florissans les pays qu'ils ont dévastés. Dans l'ombre du silence, les destins préparoient une révolution qui devoit étonner l'un & l'autre hémisphère. Un peuple enchaîné dans les entraves d'un monopole tyrannique la devoit annoncer, au nom précieux de la liberté. Ce seront les colonies indépendantes qui auront la gloire de civiliser le reste de l'Amérique. Leur puissance s'accroîtra par degrés; (9) d'autres colonies suivront cet exemple, & l'on verra dans cette partie du monde autant d'états différens & civilisés que dans l'Europe.

Le souvenir des maux des Européens servira probablement un jour d'exemple à de nouveaux navigateurs & de nouveaux conquérans dans leurs découvertes & leurs conquêtes. Ils auront appris de nous que ces peuples inconnus ou soumis sont d'autant plus dignes de

(9) Disons même, avec rapidité : partout où la culture des terres est une loi fondamentale, il s'ensuit toujours une grande population, source féconde & permanente de force & de prospérité.

leurs ménagemens que ces découvertes & ces conquêtes portent toujours atteinte à leur félicité, quelque médiocre ou bizarre qu'elle puisse paroître.

Suivant le caractère & l'éducation des Américains, avant que leur pays nous fût connu, ils jouissoient sûrement comme nous d'un bonheur qui leur étoit propre & qui nous étoit étranger, car la nature étant universellement la mere & l'institutrice du genre-humain, autant il y a de conditions différentes parmi les hommes, autant il y a de manieres de jouir, & d'être heureux. Chaque pays, chaque peuple, chaque individu sur la surface du globe a ses biens & ses maux qui lui sont particuliers & analogues à son existence. Ce qui constitue la félicité de l'un fait souvent le tourment de l'autre. Le philosophe est heureux dans la solitude, l'homme du monde, au contraire, est malheureux s'il est seul. Il suit de ces vérités, que les Européens, en voulant rendre les Indiens heureux à leur maniere, n'ont fait que leur malheur. Si dans l'état où sont les choses, les premiers pouvoient réparer les maux qu'ils ont soufferts & fait souffrir aux seconds, ce feroit au moins un adoucissement pour les uns & les autres. Ils pourroient, au moyen d'une réconciliation sincere se féliciter, des connoissances qu'ils n'au-

roient jamais acquises sans la découverte de l'Amérique, & se consoler de les avoir si chèrement achetés, par l'espérance de les voir servir à la félicité commune. Mais, loin de pouvoir remédier à ces maux, à peine les Européens sont-ils capables d'en diminuer les tristes effets : à peine les biens même qu'ils ont acquis, sont-ils suffisans pour balancer la somme de ceux après lesquels leur inquiétude & leur ambition les fait soupirer sans cesse. Telles sont les funestes suites de la possession ; plus les desirs ont été grands, moins l'on jouit de ce qu'on possède.

Selon l'opinion généralement reçue, il regne dans la nature un équilibre parfait entre les biens & les maux, & si cet équilibre ne paroît pas tel à quelques individus, c'est que ces biens & ces maux sont indifféremment répandus sur la terre, & qu'accoutumés à se faire un bonheur idéal, les hommes se croient toujours plus malheureux qu'ils ne sont. Ils se familiarisent si bien avec ce qu'ils possèdent, que la satiété suit de bien près la jouissance. Telle est la cause de la plupart des maux dont l'homme est continuellement tourmenté. Dès que nous reconnoissons ces vérités pour exactes, il est facile de se peindre combien les

Indiens, réduits par la force, ont dû souffrir de nos vexations : nous avons tellement augmenté leur maux que nous les avons contraints, par la privation, de regarder comme un bien ce dont ils n'appercevoient pas la jouissance. Ils n'ont appris à aimer leur patrie, à chérir leur liberté, que lorsqu'ils ont été privés de l'une & de l'autre. Enfin, hommes & animaux, les Européens ont mis tout à contribution.

Dans l'énumération des biens que cette région nous a procurés, si l'on en excepte les secours que la géographie, la navigation & l'astronomie en ont reçus, je n'en trouve aucun dont l'Europe n'eût pu se passer : on sera d'abord étonné de ce que j'avance, mais il s'agit d'en faire l'examen :

L'Europe est-elle plus heureuse avec les productions que l'Amérique lui a fournies & ne pouvoit-elle pas aisément s'en passer ? De ce que plus le commerce est étendu, plus grande est la circulation, il ne s'ensuit pas qu'on augmente les ressources d'un Etat en proportion de cette extension. C'est par sa trop grande extension que nous perdons le fruit de ses premiers avantages. Quand le commerce est parvenu à son dernier période, il commence à nous rendre esclaves des su-

perfluités (10), de l'opulence ; de l'avarice ; & les hommes écrasés sous le poids du luxe , amollis par la délicatesse & les raffinemens de tout genre , perdent le goût des bonnes mœurs ; bientôt corrompus & corrupteurs , ils méprisent la vertu & renversent ainsi les fondemens

(10) Heureux , dit on , le laboureur , s'il savoit jouir ! Plus heureux , dirai-je , le commerçant s'il savoit ce que vaut la médiocrité ! au lieu de devenir l'esclave de l'ambition , de consumer ses jours à grossir un trésor que des ingrats & des fainéans dissiperont bientôt , il se borneroit au plaisir de travailler pour vivre , au lieu de vivre pour amasser. O précieuse médiocrité , dans toi , seule est le vrai bonheur ! Borné d'abord au nécessaire honnête , si tu desires plus d'aisance , c'est pour en répandre le superflu sur les malheureux , & non pour les accabler comme la dédaigneuse opulence. L'homme de bien qui chérit la médiocrité , fait que si l'industrie augmente les richesses , elle augmente aussi l'amour de l'argent : cette passion favorite de l'imagination qui nuit tant au sentiment , est peut-être de toutes , la plus dangereuse & la plus incurable. C'est dans les grandes villes de commerce qu'il faut observer les vicissitudes de l'ambition ; c'est-là où les jalousies , les haines exercent toutes leurs fureurs , c'est là que le riche croit avoir droit d'insulter par son faste à la médiocrité de son voisin , & qu'oubliant ce qu'il peut devenir par les revers , il se targue d'un bonheur momentané ; c'est-là où l'on peut aisément suivre la naissance , les progrès & les suites du luxe & de la corruption des mœurs.

des vrais principes. Sans ces raffinemens , qu'avoient besoin nos fabriques de la riche dépouille du Castor ou de tel autre animal : en fommes-nous mieux couverts, & la toison de nos brebis, le poil de nos animaux d'Europe n'auroient-ils pas suffi ?

Nos artistes par leur habileté & le mélange de nos couleurs, n'auroient-ils pas pu suplérer la cochenille & l'indigo ? Et que sert à l'humanité que nos peintres & nos teinturiers aient une ou deux couleurs de plus, un plus beau rouge ou un plus beau bleu que ceux dont ils étoient auparavant en possession ? — Nos dames en feroient-elles moins aimables, notre amour moins tendre, nos passions moins vives pour elles si elles n'avoient point de fard ? Peut-être que privées de ce secours imposteur, elles feroient plus en garde contre les effets pernicioeux des veilles & des mêts recherchés qui portent si promptement atteinte à leurs charmes, & font naître les rides dans l'âge où les roses ne devroient que commencer à s'épanouir. Charmantes villageoises , j'en appelle à la fraîcheur de votre teint ! Il est pour nous une preuve parlante que rien n'est plus beau que la simple nature. — Sera-ce

le coton qui paroitra une riche acquisition ? Qui fait si sa découverte & son usage n'ont pas fait négliger les expériences qu'on auroit pu faire sur le chanvre & le lin à qui certainement le coton a fait tort. Sans lui, peut être, on auroit déjà trouvé, comme on le trouvera peut-être un jour, le moyen de préparer le fil d'une manière à lui donner autant de chaleur, de souplesse & de blancheur; trois propriétés qui seules ont fait la réputation du coton.

A l'égard des bois de teinture, on ne peut disconvenir combien ils nous sont utiles; mais on ne peut en regarder la possession comme nécessaire à l'homme, dès-lors qu'ils ne servent qu'à des objets absolument superflus. — La conséquence que nous avons tirée sur l'usage du cacao, suffit pour montrer qu'il nous est inutile. — C'est encore à notre excessive sensualité que le sucre doit sa plus grande conformation. Nos peres en ignoroient l'usage & s'en passoient sans effort: le travail de nos laborieuses abeilles leur suffisoit & vraisemblablement nous préférons le miel au sucre, si nous étions assez sages pour ne pas multiplier nos besoins par de nouveaux desirs, & résister au penchant pernicieux de boire des liqueurs.

Ajoutons que la culture du sucre (11) a mis prodigieusement au produit des terres en faisant tomber celui des ruches à miel. Cette denrée & le café, dont les récoltes Américaines ont beaucoup augmenté la consommation, ont fait un tort infini aux boissons nationales & par conséquent à l'industrie, sans compter le tort fait à la santé.

Quant aux plantes médicinales, ne seroit-il donc pas possible que des médecins habiles & laborieux se passassent de celles qui nous viennent de l'Amérique? Nos corps ne sont-ils pas conformés actuellement comme ils l'étoient il y a trois siècles; au défaut de remèdes, nos anciens & célèbres médecins se sont-ils plaints qu'ils manquoient de secours pour soulager les hommes; bien loin de remarquer qu'il périssoit plus de personnes alors, on peut observer que l'homme étoit d'un tempérament plus robuste & vivoit plus longtems. Etoit-ce donc parce qu'on avoit moins de remèdes & moins de luxe dans l'art de la médecine? On me répondra que si les hommes sont moins robustes & leur vie moins longue,

(11) Je passe sous silence la culture du tabac.

il ne faut en accuser que le dérèglement de leurs mœurs, je l'accorde : mais quelle est la plante salutaire de l'Amérique qui a rétabli leur débilité ou prolongé leurs jours ; qu'on la nomme ?

Quant au quinquina, on pourroit demander si la providence a mis la fièvre en nos climats, & le remède en Afrique ?

S'il étoit vrai que le bonheur des humains consiste dans les richesses, l'extraction seule des métaux & des pierres précieuses, suffiroit pour nous faire regarder la découverte de l'Amérique comme le plus grand des biens : mais, hélas ! c'est du sein de l'abondance & du luxe que sont sortis la plupart des maux qui défont la société. On penseroit que les mines de l'Amérique, en enrichissant l'Europe, y auroient répandu plus d'aisance, plus de prospérité ; loin de là, nous en avons démontré tous les funestes effets, surtout pour la classe la plus pauvre & la plus laborieuse.

Pour ce qui est de la géographie, la navigation & l'astronomie, nous ne pouvons disconvenir que ce sont des biens si utiles au développement de l'esprit humain, qu'ils seroient seuls capables de balancer la somme des maux causés par la découverte de l'Amérique, si

l'on pouvoit se familiariser avec l'idée qu'il vaut mieux que les hommes soient savans qu'heureux. Mais, qui oseroit le dire ? Quel est l'homme réfléchi qui ne voit pas combien la marche du mal est prompte & rapide, & combien au contraire, la marche du bien est lente & tardive.

Il me reste à parler de l'histoire naturelle. L'Europe s'est enrichie d'un nombre prodigieux d'oiseaux, d'animaux & de plantes dans tous les genres, dont nous n'avions aucune idée, & qui tous ont servi à étendre nos connoissances sur les productions de la nature. Jusqu'à présent la curiosité seule y a gagné, puisqu'il importe peu pour notre bonheur, que nos herbiers soient plus complets & nos cabinets plus riches en productions froides & stériles. A dieu ne plaise que je veuille considérer le travail des naturalistes comme inutile ou indifférent ! Bien loin de là, je conviens qu'il est toujours beau, toujours intéressant d'acquérir de nouvelles productions : mieux on connoît la nature, mieux on peut suivre sa marche. D'ailleurs, quand il ne résulteroit de l'aspect de ces variétés admirables d'animaux, de végétaux & de minéraux répandus

sur la terre par les mains bienfaisantes du créateur, qu'un respect plus profond & une reconnaissance plus grande de notre part, le travail seul de ces naturalistes célèbres suffiroit pour nous consoler en partie des maux du Nouveau-Monde.

„ Pour conserver & pour accroître les biens, causés par la découverte de l'Amérique :” il faut les apprécier & ne point en abuser.

En les appréciant, il est nécessaire d'encourager l'agriculture dans toute l'étendue des terres qu'on y possède, d'y maintenir des hommes intègres & doux pour diriger les travaux, & de payer assez généreusement leur zèle pour qu'ils n'aient d'autres soins, d'autres desirs que le bien public ; d'y établir des inspecteurs intelligens & honnêtes pour présider aux récoltes, à leur chargement pour l'Europe. L'exactitude de ces hommes employés devant être nécessairement justifiée par des examens publics, on évitera les dangers des connivences & des infidélités. Afin de récompenser le zèle & le désintéressement de ces inspecteurs, le gouvernement leur offrira l'alternative ou de rester en place ou de se retirer au bout d'un terme fixé dans leur patrie avec

dés honoraires honnêtes. Un autre objet que les puissances de l'Europe ne doivent point perdre de vue, c'est qu'aussi longtems qu'elles posséderont quelques domaines dans eette partie du monde, elles s'attachent surtout à civiliser les peuples sauvages, & qu'à force de douceur, de patience & de bienfaits, elles méritent en retour une confiance entiere de leur part. Il importe essentiellement au bien de tous que l'on fasse quelques réformes dans les loix & les réglemens particuliers à l'Amérique, que les droits de l'homme y soient mieux établis, plus assurés & les rapports plus utiles pour les deux hémispheres. Ces améliorations faites, il faudra s'occuper des moyens de conserver à l'Europe tous les avantages que la nature lui a départis à l'égard de son sol; que ni l'empire de la mode, ni la cupidité, ni la trop grande abondance des productions de l'Amérique ne nuisent en aucune maniere, au moins essentiellement, à sa propre culture, & que le superflu de ces productions n'altère point l'espérance & l'avantage du cultivateur en Europe; on sent que le commerce & l'industrie ne pourra plus alors s'étendre que sur l'excédant de ces productions

donc

dont le cultivateur & le citoyen pourront se passer.

Les biens produits par l'Amérique une fois appréciés, il sera difficile d'en abuser, ils s'accroîtront au contraire avec rapidité, & peut-être un jour nos neveux pourront-ils dire : „ Malgré les maux causés par le Nouveau-Monde, sa découverte cependant est un bien. ” Ces biens seront existans, & ne seront plus chimériques. Enfin, pour conserver & pour accroître les biens que nous avons acquis, il suffit de savoir jouir de nos connoissances, & qu'elles ne soient plus une source intarissable de divisions parmi ceux qui les possèdent. Il importe surtout d'apprendre à connoître dans les autres le degré de lumières qui leur est assigné, & de coopérer avec unanimité au progrès des arts & des sciences en général. Cette unanimité est d'autant plus essentielle, qu'elle seroit d'un prix inestimable pour la société. De même que du foyer du soleil partent sans cesse des rayons bienfaisans qui alimentent & vivifient la nature, de même du concours heureux des savans, jailliroient sans cesse des traits de lumière qui dissiperoient dans le reste des hommes les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur.

Il importe beaucoup à l'humanité de trouver les moyens propres à remédier aux maux qui l'ont désoiée. La tâche est difficile. Le remède exige une réformation dans nos mœurs & dans nos propres loix. Quand nos législateurs seroient unanimement persuadés de la nécessité de cette réformation, que les souverains mêmes encourageroient ce travail, il est douteux qu'il puisse être porté, je ne dis pas à la perfection, mais seulement à son entière exécution. Un code universel auquel on pourroit appliquer des observations à portée d'être suivies & pratiquées par tous les peuples qui ont des rapports en Amérique, me semble aussi peu facile que la réalité d'une paix perpétuelle. Cependant ce n'est qu'avec une telle unanimité, un tel code qu'on pourra essayer les moyens d'obvier aux maux de l'humanité & surtout à ceux produits par la découverte de l'Amérique. Les moyens de conserver les biens qu'elle a produits, tiennent à la même réforme.

Dès qu'il s'agit de peser les avantages & les inconvéniens des divers gouvernemens pour en former un tout convenable à divers peuples, de dévoiler toutes les faces différentes

sous lesquelles les biens & les maux de l'Amérique se sont montrés, ce travail immense n'est point d'un seul individu; le tenter seroit une témérité. La dépravation de nos mœurs, en nous familiarisant avec le vice, nous rend plus enclins au mal & plus méchans. Nous pensons que, pour jouir, il importe peu que la paix de quelques individus obscurs soit troublée; & la facilité qu'ont la plupart des hommes d'exercer des droits injustes, fait qu'ils comptent pour rien le bonheur d'être justes.

Si la plupart de nos loix n'étoient point en contraste avec celles de la nature, les hommes apprendroient de bonne heure à les respecter; il s'en suivroit deux grands avantages, une affection bienfaisante pour les malheureux, & plus de sagesse dans la distribution des bienfaits; & l'on verroit régner dans la société, ces liens affectueux qui, rapprochant les hommes les uns des autres, semblent n'en former qu'une seule & même famille.

Qu'on fasse découler les loix des principes que prescrivent la morale & la nature, alors les dignités, les honneurs ne seront plus que la récompense du zèle, de la capacité & de

la vertu de chaque citoyen : *unicuique suum*. C'est à la science des choix que tient celle de gouverner les cœurs & les esprits, de faire aimer le vrai, de maintenir, d'encourager les liens sacrés de la société, & d'en rétablir l'harmonie, si quelque cause a pu la troubler. En un mot, il est essentiel pour donner moins de prise à l'envie parmi les hommes, qu'ils ne soient estimés qu'à proportion de leurs vertus, & réputés grands qu'à proportion de leurs services, en sorte qu'il n'y ait jamais entre eux d'autre émulation que celle de concourir au bien public. Pour lors l'ambition d'affervir & d'opprimer les hommes seroit regardée comme le plus grand des forfaits, & le dernier des opprobres. C'est ainsi que les égards, les honneurs & les louanges ne seroient plus un tribut honteux offert par les mains de la crainte ou de la misère ; & l'orgueilleuse opulence ne se targueroit plus des hommages également avilissans pour l'idole & l'idolâtre.

Si les Européens eussent mieux connu la dignité de l'homme, ils auroient été plus vertueux & plus ennemis des déprédations ; ils n'auroient vu dans les Indiens que des frères ; loin de les traiter avec indignité, ils se

seroient occupés des moyens de s'en faire aimer, en leur inspirant le desir de se réunir à eux pour ne faire qu'un seul & même peuple. De sages législateurs, au lieu de contrarier les loix, ou d'y déroger, ne se seroient appliqués qu'à s'y conformer pour y puiser les maximes qui d'un peuple sauvage peuvent faire un peuple doux, humain, sage & heureux. Ils auroient su que si ces Indiens, qu'il nous plaît d'appeler sauvages, ne raisonnent pas régulièrement & méthodiquement des droits de l'humanité, ils n'en ont pas moins les principes originairement gravés dans leur ame. Les sauvages sont moins éloignés que nous des principes d'une bonne civilisation. Qu'on leur montre l'utilité des vertus, ils les suivront avec plus de constance & de force que nous, qui, malgré notre fiere arrogance, nos sophismes & nos livres, sommes forcés d'avouer notre foiblesse dans la pratique, & ne rougissons pas même de justifier nos passions par des besoins factices. Ces sages instituteurs auroient commencé par leur apprendre qu'outre les moyens de subsister du produit de la chasse & de la pêche qui peuvent souvent leur manquer, il en est de plus sûrs & de moins pénis-

bles, tels que la culture des terres & l'entretien des troupeaux, ressources propres à leur procurer les commodités de la vie. Voilà ce que les Européens auroient dû faire lors de la découverte du Nouveau - Monde : ce ne fera jamais qu'en adoptant ces principes qu'ils accroîtront les biens dont ils jouissent, & remédieront aux maux qui altèrent leur félicité.

CONCLUSION.

LES biens & les maux produits par la connoissance d'un nouvel hémisphere, ne sont point à leur comble. Les uns & les autres augmenteront encore, & l'on ignorera même après bien des siècles, si l'on peut espérer enfin que la somme des biens balance un jour celle des maux, relativement à notre manière de sentir & de jouir. En suivant la marche du cœur humain, nous avons plus lieu de nous

affliger que de nous réjouir. Nos mœurs se corrompent de plus en plus ; notre constitution s'altère de génération en génération ; chaque jour nos besoins deviennent plus nombreux & plus pressans ; l'amour du repos nous rend le travail plus pénible ; il énerve nos corps, affoiblit les ressorts de notre ame. Ce que nous aurons gagné par les arts & les sciences, nous le perdrons par notre indolence & notre frivolité. Tel est le triste tableau que nous devons nous faire des générations futures. Ce sera le Nouveau-Monde, jadis notre esclave, en grande partie peuplé de nos émigrans, qui viendra nous donner des fers à son tour. Son industrie, sa force & sa puissance, augmenteront à mesure que diminueront les nôtres ; l'Ancien-Monde sera subjugué par le Nouveau : & ce peuple conquérant, après avoir également subi les loix de la révolution, périra de même par les mains peut-être d'un peuple qu'il aura eu le malheur de découvrir. C'est ainsi que les biens & les maux en se perpétuant & ne se séparant jamais, iront toujours

dans une inégalité apparente, étonner, sur-
prendre, au milieu de ses méditations, le
philosophe qui voudra les distinguer, les com-
parer & décider.

P I N.



P O R T R A I T .

D E

CHRISTOPHE COLOMB.

LES destins de COLOMB furent marqués par des événemens si extraordinaires & si disparates qu'on ne sait lequel on doit plus admirer ou sa modestie au faite des grandeurs, ou sa patience dans l'adversité. Egalement grand sous tous les points de vue, il inspire à sa postérité la plus grande vénération. Dans un siècle plus éclairé, sous un gouvernement plus juste que celui de Ferdinand, COLOMB eût joui, vivant, de son immortalité. On ne peut lire sans douleur & sans attendrissement les détails de sa vie par Don Fernand son fils. Quel spectacle peut inspirer plus d'horreur pour l'ingratitude que celui où COLOMB sort en cheveux blancs & les fers aux pieds de ces mêmes vaisseaux auxquels il avoit frayé la route glorieuse d'un Nou-

veau-Monde ! Enfin après vingt ans de service , des fatigues sans exemple , des sujets continuels de larmes , accablé d'années & de maladies , la seule ressource de ce vieillard vénérable pour la nourriture & le sommeil , c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature (*) fut les hôtelleries publiques. Son chagrin fut si vif qu'il en mourut : il avoit alors soixante-cinq ans.

„ COLOMB étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute sa personne annonçoient de la noblesse. Il avoit le visage long , le nez aquilin , les yeux bleus & vifs , & le fond du teint blanc , quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse , ses cheveux avoient été d'un blond ardent ; mais la fatigue & les chagrins les firent blanchir avant le tems. Il avoit d'ailleurs le corps bien constitué , & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant , ses mœurs douces & aisées. Il étoit affable pour les étrangers , humain à l'égard de ses domestiques , enjoué avec ses amis & d'une admirable égalité d'humeur. On reconnoît dans les

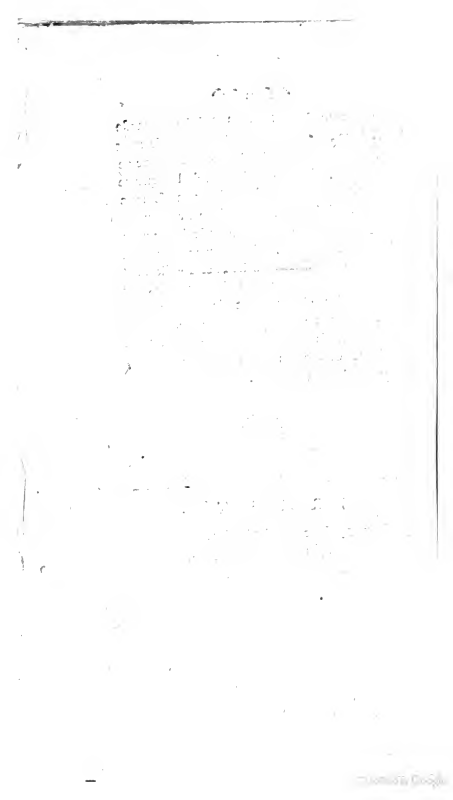
(*) *Sic invidia virtuti comes.*

événemens de sa vie , qu'il avoit l'ame grande & forte , l'esprit fécond en ressources , le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Personne ne possédoit mieux que lui le ton de l'éloquence du commandement. Il parloit peu & avec grace. Il étoit sobre , modeste dans son habillement , plein de zèle pour le bien public & pour la religion. Il avoit une piété solide , une probité sans reproche , & l'esprit orné par les sciences." Si des défauts légers ont quelquefois obscurci tant de qualités rares & brillantes , c'est qu'il étoit homme. L'antiquité eût mis COLOMB au rang de ses demi-dieux , & l'encens auroit fumé sur les autels qu'elle lui auroit érigés.



E R R A T A.

p. 57 *ligne 5* qui a le plus,
lisez qui a eu le plus.



Additions & changemens.

Ayant eu occasion, après que cette dissertation étoit déjà imprimée en françois, de rectifier & de vérifier encore d'avantage par des recherches ultérieures & exactes dans les Archives du Roi, les dénombremens & les listes des nouvelles colonies, des naissances, des morts & des mariages dans les États Prussiens, je les placerai ici comme additions, ainsi qu'elles se trouvent déjà dans l'édition allemande de cette pièce.

A la page 10. il faut mettre :

	villages, hameaux & métairies & y a établi			familles
dans la Marche Electorale				
de Brandebourg -	217	—	—	10,740
dans la Nouvelle Marche	152	—	—	3,643
dans la Poméranie -	100	—	—	3,312
dans les pays de Magdebourg & de Halberstadt	20	—	—	2,805
dans les Provinces de Cleves, Marck, Gueldres, Meurs, Minden, Ravensberg, Tecklenbourg, Lingue & Ostfrise -	—	—	—	4,940
dans la Prusse occidentale	50	—	—	1,119
en Silésie - - -	—	—	—	14,050
	539	—	—	42,609

Voilà donc entre 500. & 600. villages & hameaux, que le Roi a nouvellement bâtis & jusqu'à 43,000. familles qu'il a établies sur de nouveaux fonds de terre; en comptant 5. personnes par famille, on aura une augmentation de 215,000. personnes *) que l'État a gagnée par ces Colonies.

*) Ce compte est si peu exagéré, qu'on pourroit le constater & même l'augmenter encore par les listes particulières & détaillées des Colonies, villages, métairies & familles. On peut poser en fait que le nombre en est plus grand, ayant été difficile de rassembler le dénombrement exact des Colonies établies, pendant le cours de 25. ans dans les différentes Provinces, & le tems destiné à l'impression n'ayant pas permis d'en attendre les vérifications à faire dans les Provinces éloignées, de sorte que même toute la Prusse orientale manque ici. J'entends sous le nom de hameau ou métairie un assemblage de quelques maisons habitées par des Cultivateurs, qui n'est pas assez grand pour mériter le nom de village & qu'on appelle en allemand *Vorwerk*.

Addition à la page 22.

		Naissances	Morts	Marriages
Les anciens Etats de Prusse & de Brandebourg ont eu	- l'an 1700	66000	47000	18000
Les mêmes Etats ont eu après l'accession des nouvelles Provinces de Neufchatel, de <i>Meurs</i> , de <i>Guelde</i> , de <i>Tecklenbourg</i> , de <i>Lingue</i> & de la <i>Poméranie citérieure</i>	- l'an 1717	82000	54000	21000
Tous les Etats Prussiens sans la <i>Silésie</i> à l'avènement du Roi Frédéric II. en 1740 ^{*)}	en 1740 ^{*)}	87000	78000	21000
Les mêmes Etats ont eu avec la <i>Silésie</i> & l' <i>Offfrise</i> avant la guerre de sept ans	- en 1755	165000	122000	36000
Tous les Etats Prussiens après la guerre de sept ans	- en 1767	172000	140000	36000
Les mêmes Etats, avec la <i>Prusse occidentale</i> acquise en 1773. ont eu	en 1781	219000	188000	45000
Tous les Etats Prussiens ont eu	en 1783	208000	162000	45000
Les mêmes Etats ont eu	en 1784	211000	152000	43000

J'ajouterai ici la Liste particulière de chaque Province pour l'année 1784. avec leur étendue par milles carrés.

No.	Noms des Provinces.	Milles carrés.	Marriages.	Naissances.	Morts.	Surplus des naissances.
1	La Prusse orientale a eu	753	7840	37174	22131	15043
2	La Prusse occidentale -	631	5410	27134	15669	11465
3	La Silésie -	640	12809	65248	48458	16890
4	La Marche Eleët. de Brandeb.	444	5030	32755	18249	4406
5	La Nouvelle Marche -	220	1869	8856	6235	2601
6	La Poméranie, Lauen. & Müro	507	3089	15635	12110	3525
7	Magdebourg	104	1902	8874	7054	1820
8	Halberstadt -	22	626	2878	2328	550
9	Hohenstein -	8	162	748	516	232
10	Quedlinbourg -	2	70	349	378	-
11	Minden & Ravensberg	51	1198	5340	4754	586
12	Tecklenbourg -	5	162	597	506	19
13	Lingue -	8	225	686	665	21
14	Meurs -	6	282	722	651	91
15	Guelde -	24	419	1820	1744	76
16	Cleves & Mark -	96	1875	7802	6284	1518
17	Offfrise -	54	815	3128	3188	-
18	Neufchatel & Valangin -	15	341	1577	1040	537
	Summa	3600	43436	211115	152040	59162

*) Ces Listes des morts & des naissances ont été faites avec toute l'exactitude possible d'après les Listes originales qu'on conserve dans le dépôt des archives du Roi, & qui se font en double l'une par les Curés & l'autre par les officiers de Police. On a rectifié ici une erreur, qui s'est glissée dans cette dissertation p. 22 pour la Liste de l'année 1740. celle-ci étant la véritable.

J'ai mis devant chaque Province son étendue en milles carrés, afin qu'on puisse en inférer d'autant mieux le degré de population de chacune. Quand on veut le faire avec une sorte de certitude, il ne suffit pas de multiplier le nombre des naissances ou des morts

d'une année, mais il faut y employer une suite de plusieurs années; si l'on se servoit d'une seule année, la Liste de l'année 1781. donneroit une liste de population trop grande, & celle de 1784. en deviendroit trop petite. On pourroit d'ailleurs en comparant ces listes avec l'étendue de chaque Province, en tirer toutes sortes d'observations utiles, p. e. que la Silésie, qui n'est que de la moitié aussi grande que la Prusse orientale & occidentale, a pourtant une population plus grande que ces deux Provinces, mais que la mortalité est plus grande en Silésie, & que le surplus des naissances sur les morts est plus grand en Prusse; que la Prusse orientale a ces mêmes avantages sur la Marche de Brandebourg & que celle-ci, quoiqu'égale à la Silésie en étendue, lui est fort inférieure en population & en nombre de naissances. Il faut bien connoître l'intérieur & la qualité de ces Provinces pour juger de la cause de cette différence: mais on comprendra aisément, que la Prusse & les Marches contiennent plus d'espace pour augmenter leur population, ce qui arrive surtout en Prusse annuellement d'une manière très marquée.

Il n'est pas facile, de calculer l'étendue & la superficie de chaque Province en milles quarrés, & par conséquent les calculs qu'on en trouve dans les livres, ne sont presque jamais d'accord. Dans les *tables statistiques* publiées à Leipzig en 1783. on donne à toutes les Provinces Prussiennes une étendue générale de 3630 milles quarrés, & un nombre particulier à chaque Province. Dans le Livre allégué de *Süssmilch* T. III, p. 638. & dans la table 39. on trouve une autre calcul détaillé qui ne va qu'à 2914. milles, mais qui par toutes sortes de raisons trop longues à détailler ici, ne peut non plus passer pour juste. J'ai donc placé ici un nouveau calcul des États Prussiens par milles quarrés, qui a été fait par nos savans & habiles géographes *Mrs. Oesfeld & Schultze*, d'après les meilleures Cartes particulières qu'on a pu trouver dans les archives du Roi. L'article de Silésie est tiré du *Magasin géographique* du célèbre Géographe *Mr. Büsching* T. 10. pag. 514. où le calcul des milles quarrés de la Silésie a été fait d'après les meilleures Cartes de cette Province, celles du Major *Schubart*, & par lui-même. Cette évaluation des Provinces Prussiennes par milles quarrés, qui monte en tout à la somme générale de 3600. milles quarrés ayant été ainsi faite avec toute l'exactitude possible sur les meilleures Cartes particulières, elle doit passer pour la meilleure & la plus exacte qu'on ait jusqu'ici.

Addition à la p. 23. après les mots : montoit à 2,230,000 têtes.

- *) Il s'est glissé ici une erreur, puisque selon les listes, qui existent, la population Prussienne montoit en 1740. non à 2,230,000, mais à 2,240,000. têtes.

A la fin de la même page 23.

- *) J'ai adopté ici dans l'original françois de cette dissertation, que la Monarchie Prussienne contenoit 4000. milles quarrés d'Allemagne d'après les notions générales que j'en avois alors; mais ayant fait faire selon le tableau qui se trouve ci-dessus des relevés plus exacts de chaque Province d'après des Cartes particulières par les géographes habiles nommés ci-devant, il se trouve, que tous les États Prussiens pris ensemble ne contiennent qu'une superficie de 3600. milles quarrés, & en la calculant avec la population sççlle de 6. millions d'habitans, il en résulte une population pour chaque mille quarré de

1667 hommes

La France a pour 10,000 milles quarrés & une population de 25. millions sur chaque mille quarré	2500 hommes
La monarchie Autrichienne doit en avoir	1900 —
L'Angleterre & l'Irlande	1800 —
L'Espagne	1200 —
La Pologne	700 —
Le Dannemark	210 —
La Suède	117 —
La Russie	80 —
La monarchie Pruss. ayant donc sur un mille quarré	1667 —
elle a une population moyenne en comparaison des autres nations de l'Europe, mais elle en surpasse plusieurs quand on calcule la population particulière de chaque Province, p. e.	
Les pays de Minden, Ravensberg, Tecklenburg & Lingen, ont sur chaque mille quarré	3100 —
Halberstadt	3100 —
Neuchâtel	2700 —
Magdebourg	2400 —
La Silésie	2300 —
Les pays de Cleve, Marck, Gueldres & Meurs	2200 —
L'Offrife	1800 —
La Marche Electorale de Brandebourg	1660 —
La Prusse orientale	1200 —
La Nouvelle Marche	1100 —
La Poméranie	900 —
La Prusse occidentale	800 —

Cette évaluation de la population de chaque Province par milles quarrés a pû se faire ici avec plus d'exaétitude que dans l'ouvrage allegué de *Süssmilch* T. III. p. 638. & table 39. parce que celle-ci ayant été faite en 1756. la population a considérablement augmenté depuis ce tems-là, & l'étendue des Provinces a été calculée d'une manière beaucoup plus exaète. On a fait cette évaluation en comparant les milles quarrés de chaque Province non seulement avec le véritable nombre de la population de chaque Province, qui m'est connu, mais aussi avec les listes des naissances & des morts. On sent bien, que je n'ai pas pû mettre la même exaétitude dans les calculs relatifs aux autres États étrangers, pour lesquels je n'ai pas les mêmes données certaines, mais j'ai adopté la somme de leur population par milles quarrés selon les listes qu'on en trouve dans les livres imprimés & surtout dans les tables statistiques, quoiqu'elles me paroissent exagérées presque pour tous ces pays.

A la page 17.

- *) Ce qui est dit ici de nos fabriques de soie ne doit s'entendre que de celles de Berlin & de la Marche. Nous avons, outre celles-ci, à *Cresfeld* dans la Principauté de *Meurs* sur le Rhin, la plus grande & la plus belle fabrique de soie, qui soit peut être dans l'Europe. Cet établissement est du aux habiles & dignes négocians Mrs. de *Leyen*, qui l'ont formé à leurs frais. Ils y fabriquent annuellement pour plusieurs cent mille Ecus, les étoffes les meilleures, dont ils fournissent le Nord & même le Serail de Constantinople. Cette fabrique, à laquelle ils occupent jusqu'à 5000. ouvriers, a donné à la ville de *Cresfeld* ci-devant si médiocre, une population & une prospérité qui la font, à cet égard, aller de pair avec les villes d'Hollande.



